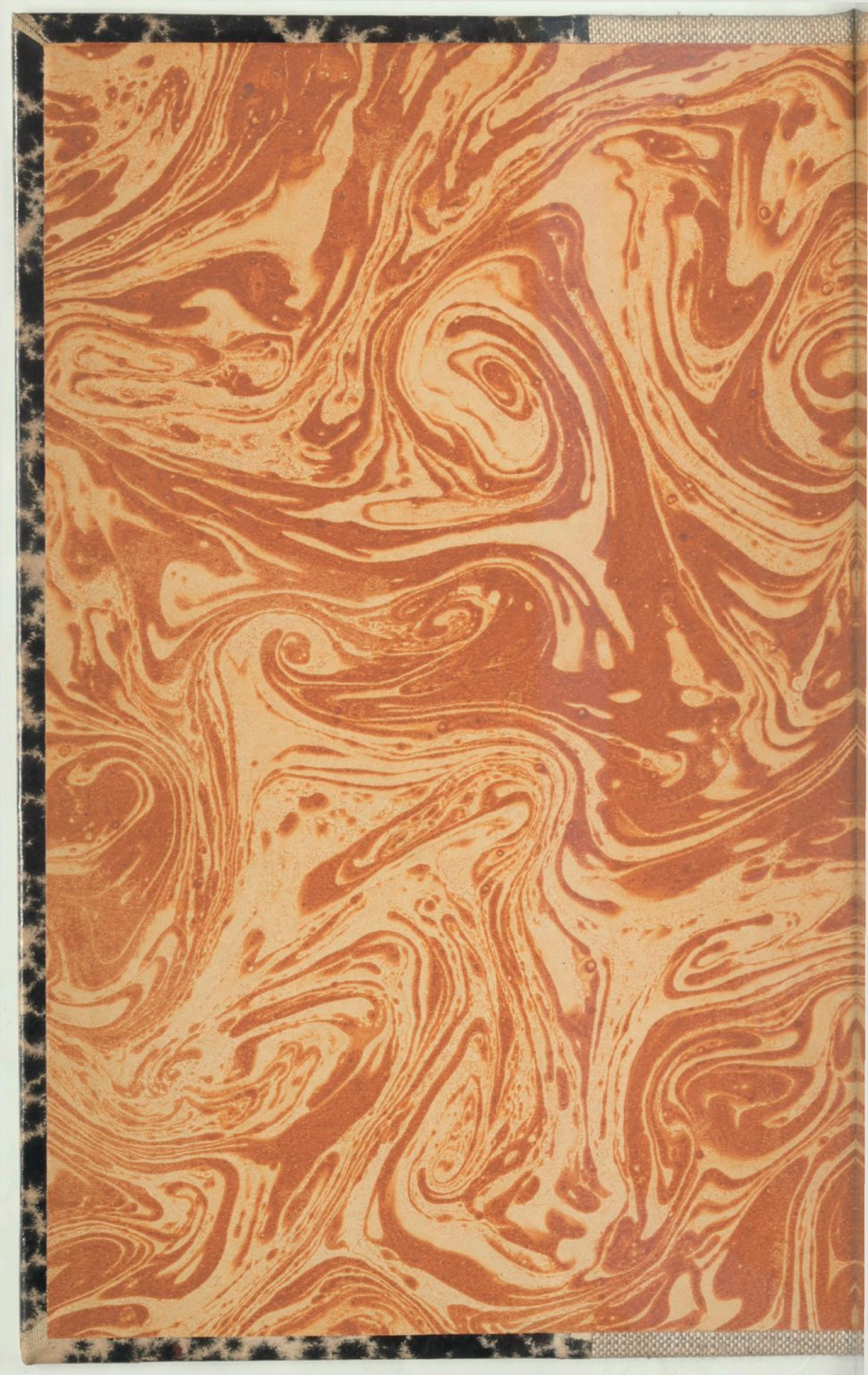


Les Braves gens, par J. Girardin...







Lys

LES
BRAVES GENS

PAR

J. GIRARDIN

Ouvrage illustré de 115 vignettes

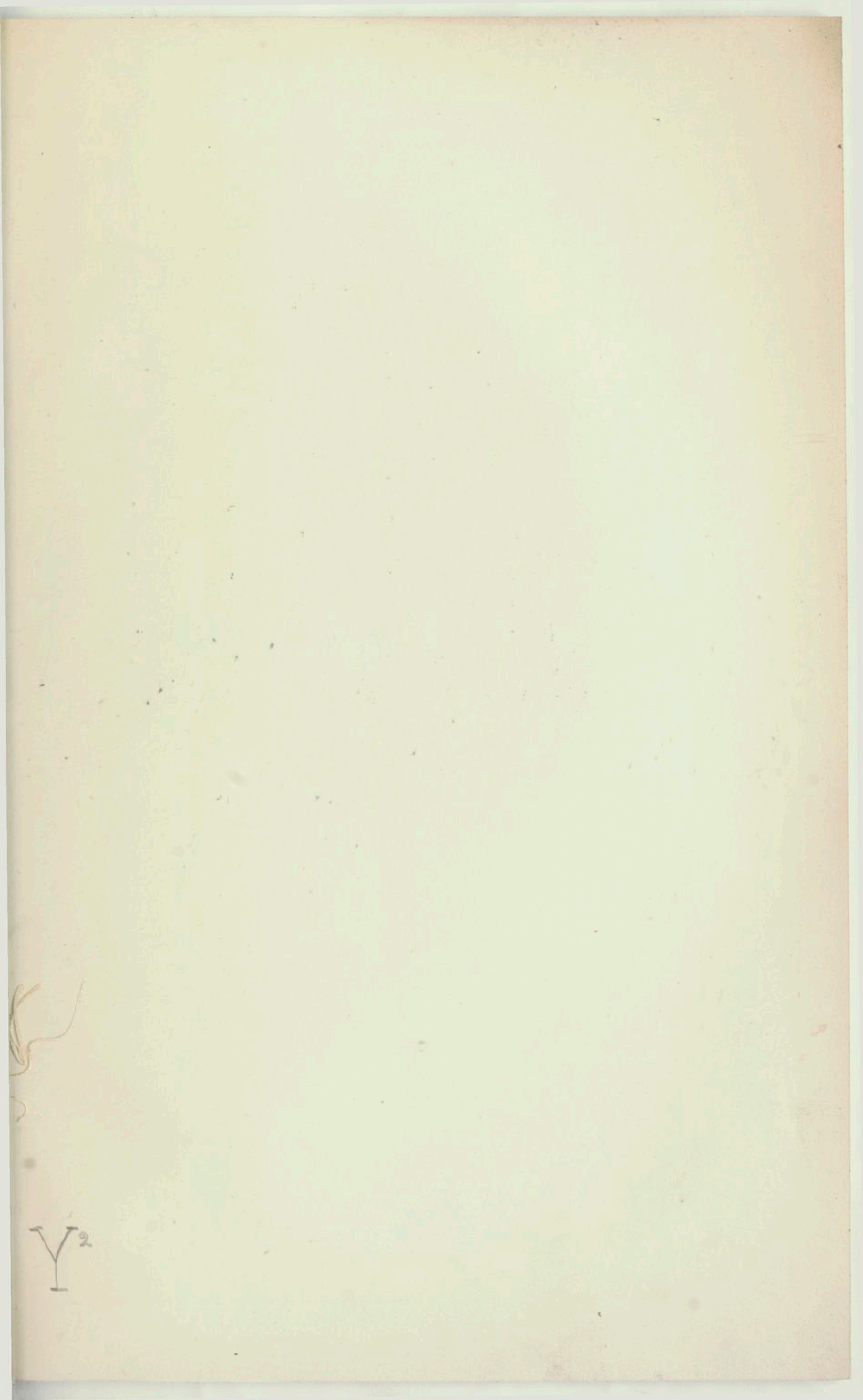
PAR

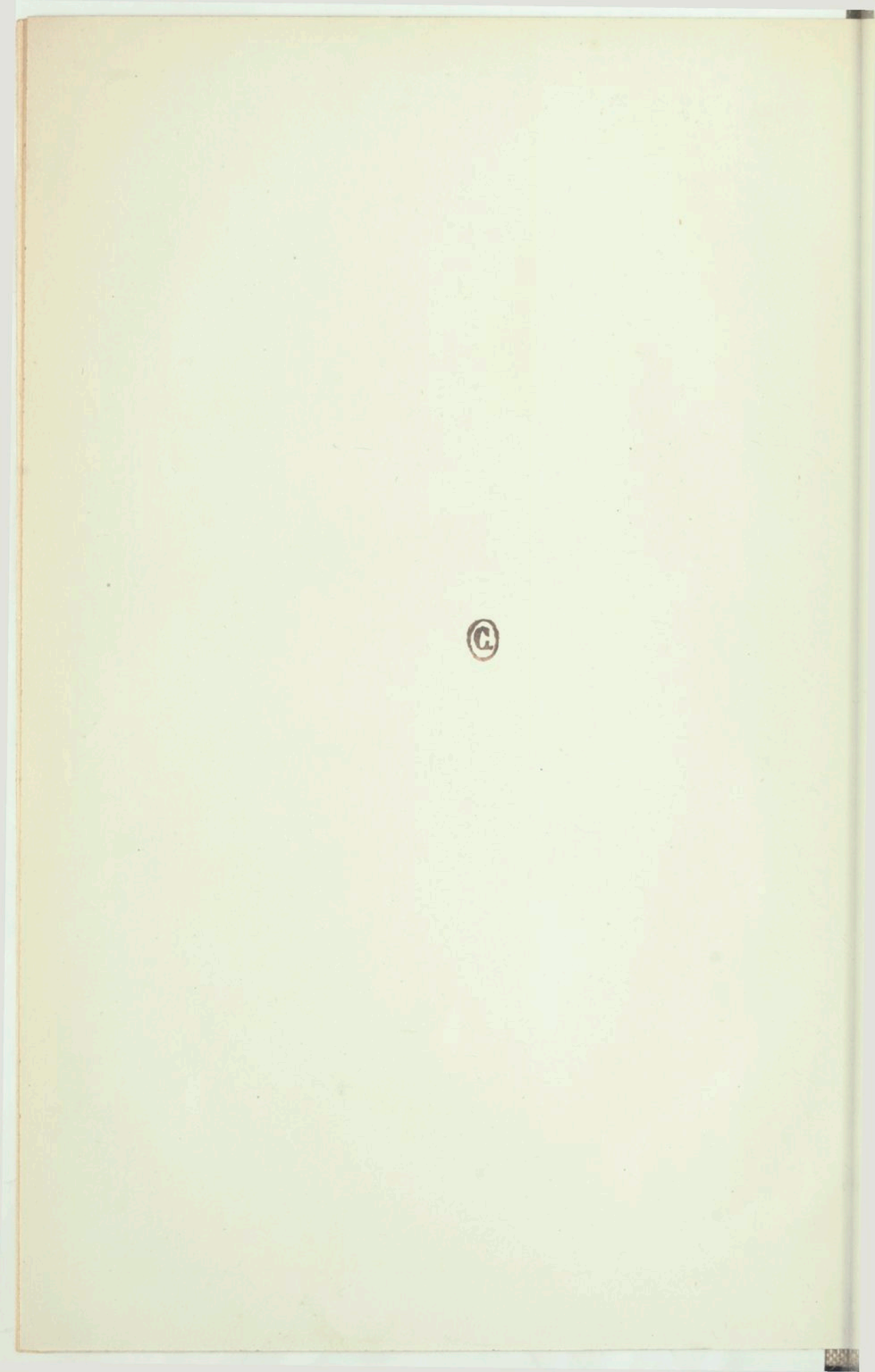
ÉMILE BAYARD



103

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79


Y2



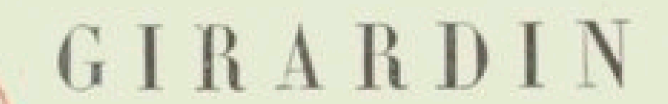
LES BRAVES GENS

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LES

BRAVES GENS

PAR



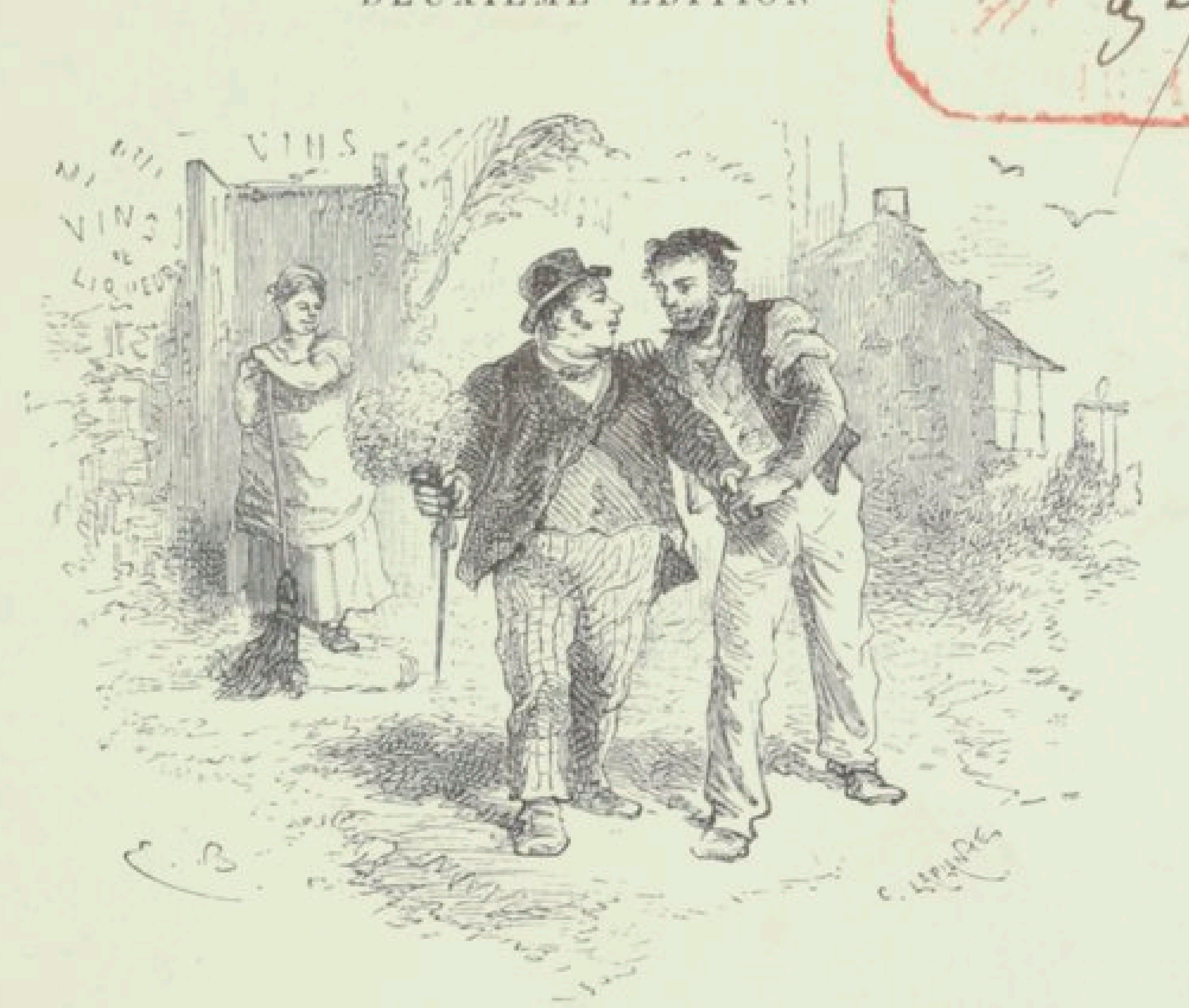
J. GIRARDIN

Ouvrage illustré de 115 vignettes

PAR

ÉMILE BAYARD

DEUXIÈME ÉDITION



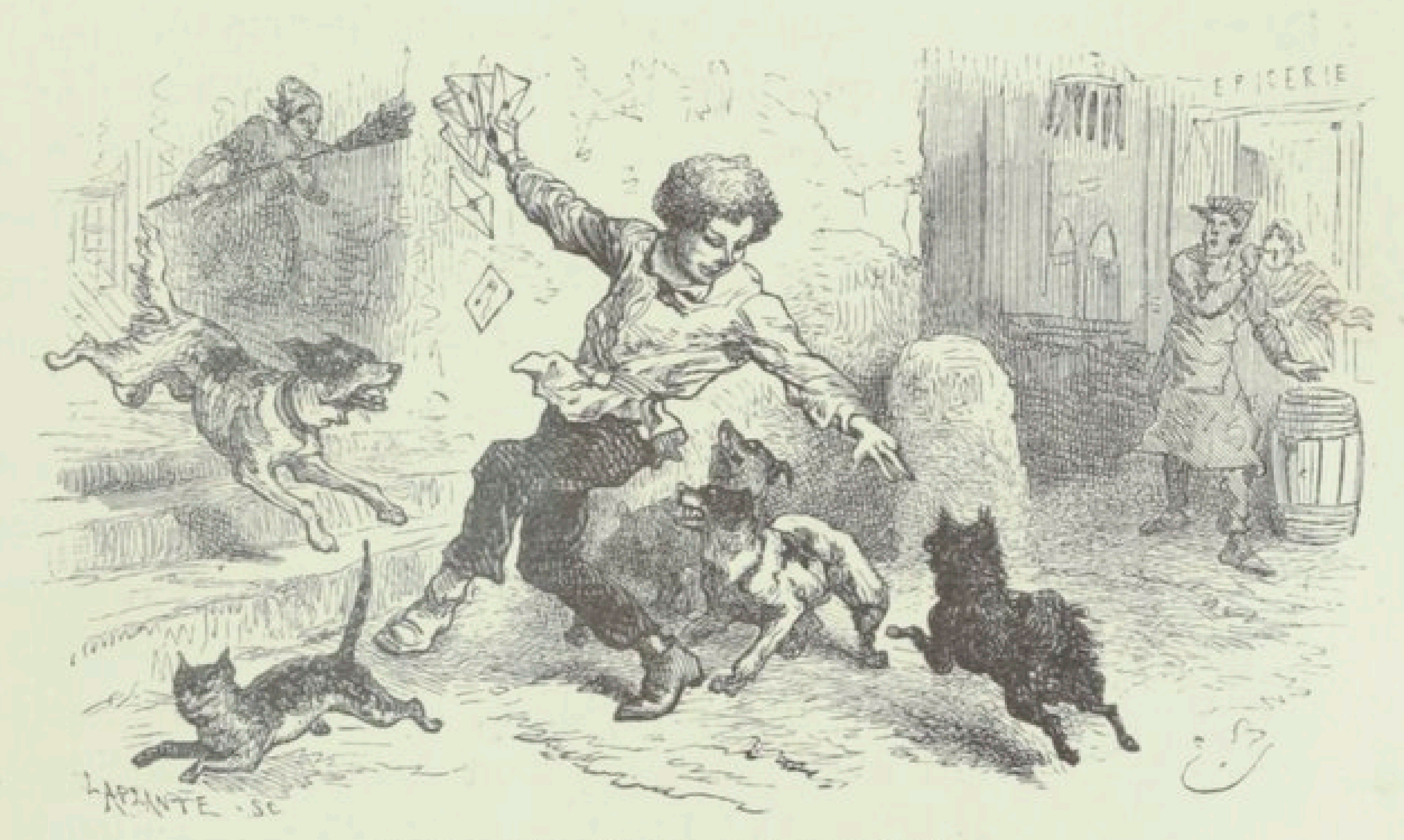
PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1874

A LA MÉMOIRE DE MON AMI

JULES BRAHAUT

SOUS-LIEUTENANT AU 3e RÉGIMENT DE HUSSARDS

Blessé à la bataille de Sedan, en faisant son devoir, mort le surlendemain de ses blessures
avec la résignation d'un chrétien et le courage d'un soldat



Thorillon entendait l'exactitude à sa manière.

LES BRAVES GENS

CHAPITRE PREMIER

Le messager Thorillon répand une nouvelle importante.

M. Defert, comme tout le monde, avait ses amis et ses ennemis. Ses amis le trouvaient grave et posé, comme il convient à un riche fabricant; ses ennemis lui reprochaient d'être roide et gourmé. Eh bien, ce jour-là, il n'était ni roide ni gourmé; on ne peut même pas dire qu'il fût ni posé ni grave. Ce fut en sautillant qu'il entra dans son cabinet de travail. Il fredonnait je ne sais quelle cavatine, quand il s'approcha machinalement de la cheminée. Ayant par hasard rencontré des yeux son visage qui se reflétait dans la glace, il s'adressa à lui-même un petit signe de tête plein de bienveillance et un sourire de satisfaction.

Est-ce là, je vous le demande, la conduite d'un homme sérieux? Il savait même si peu ce qu'il faisait, qu'il présenta la semelle de ses bottes au foyer qui était sans feu, puisqu'on était au cœur de la belle saison. Quand il s'aperçut de sa distraction, il se mit à rire ; puis quand il eut ri, il devint presque sérieux, rajusta les pointes de son faux-col et lissa ses favoris.



Alors, il s'assit à son bureau, et renversé sur le dossier de son fauteuil, il médita quelques minutes, les yeux au plafond. Tout à coup, parmi les plumes qui se trouvaient à portée de sa main, il prit, sans y regarder, la première venue (ce qui n'est pas digne d'un homme méthodique), et attirant à lui tout un cahier de papier à lettres, il se mit à écrire.

Sur la première feuille, il écrivit une phrase, une seule. Cette phrase, il la répéta sur une seconde feuille, puis sur une troisième, et enfin sur une douzaine au moins. On aurait dit un écolier paresseux, condamné par un professeur sévère à copier indéfiniment une leçon qu'il n'a pas sue. La comparaison cependant aurait péché par un point : car plus l'écolier avance dans sa tâche, plus il devient grognon, et plus M. Defert répétait sa phrase, plus son sourire de satisfaction s'épanouissait entre ses épais favoris.

Après sa première demi-douzaine de phrases, il parut pris d'une inquiétude subite, et s'élança hors de son cabinet, comme s'il n'eût pas vu sa famille depuis quinze jours, et qu'il eût été pressé d'en avoir des nouvelles. Les nouvelles qu'il était allé chercher étaient bonnes sans doute, car, quand il revint, il était tout rouge à force d'avoir ri; et il se remit à sa besogne avec un entrain de fort bon augure.

Lorsqu'il jugea qu'il avait assez recopié la phrase qui le mettait en joie, il plia chacune des feuilles et les mit sous enveloppe. La dernière n'était pas complétement sèche, elle se barbouilla un peu. M. Defert, au lieu de s'en inquiéter, fit entendre un petit sifflement joyeux, et se consola philosophiquement de ce petit malheur en se disant : « Ma foi! celle-là sera pour l'oncle Jean. » Et, comme un homme heureux trouve en toutes choses prétexte à se réjouir, il se frotta les mains à l'idée que celle-là serait pour l'oncle Jean, et que l'oncle Jean ne s'en fâcherait pas.

Il prit ensuite dans un tiroir une petite liste et se mit à écrire vivement les adresses sur tous les billets. Quand il eut fini, il poussa un soupir de satisfaction et sonna.

Par la porte opposée à celle qui lui avait récemment livré passage, apparut un homme d'une cinquantaine d'années, très-digne et très-sérieux. Il avait un grand faux-col, comme M. Defert; de gros favoris, dont l'arrangement symétrique rappelait ceux de M. Defert; une grosse chaîne de montre comme M. Defert; et comme lui encore, des bottes bien cirées qui craquaient à mesure qu'il s'avançait d'un pas mesuré. Moins la ressemblance des traits, cet homme rappelait tout à fait son patron; ce jour-là cependant il avait conservé toute sa gravité commerciale et industrielle, que l'autre avait complétement mise de côté. C'était le premier commis de la maison. L'admiration respectueuse qu'il professait pour son patron, l'habitude de vivre à côté de lui, l'avaient transformé en une sorte d'exemplaire de M. Defert.

« Ah! c'est vous, Jolain, dit le patron d'un ton de bonne humeur; quel gaillard, hein! que ce petit garçon!

— Pour un gaillard, c'est un gaillard, » dit M. Jolain d'un ton circonspect.

L'opinion que venait d'émettre le commis solennel était en elle-même d'une nature si peu compromettante qu'on aurait pu s'étonner de sa circonspection. Mais cette qualité, éminemment industrielle et commerciale, formait le fond même de la nature du commis; il était circonspect partout et toujours; d'ailleurs, le brave homme était Normand.

« Et quels poumons!

— De solides poumons! j'oserai même dire qu'il crie comme un homme!

— Oui vraiment il crie comme un homme! » répéta M. Defert avec une joyeuse emphase.

Il y eut un silence pendant lequel M. Defert semblait se répéter intérieurement et pour son plaisir personnel la dernière phrase du commis.

M. Jolain, aussi poli qu'il était circonspect, crut qu'il était de son devoir de rompre un silence embarrassant, et après mûre réflexion, risqua la phrase suivante :

« Il crie si fort qu'on l'entend de nos bureaux, et... »

Jugeant qu'il était inutile, peut-être compromettant d'en dire plus long, il coupa là sa phrase, et toussa derrière sa main. Puis l'esprit

professionnel reprenant le dessus, il demanda à M. Defert pourquoi il l'avait sonné.

— Ah! dit l'autre, ce n'est pas à vous que j'ai affaire; et je suis fâché que vous vous soyez dérangé. Ayez l'obligeance de m'envoyer Thorillon. »

M. Jolain salua et disparut en faisant craquer ses bottes; deux minutes après, la porte fut ouverte par un jeune garçon de quatorze ans, l'air doux et un peu effaré. Il avait des cheveux roux, coupés ras, des taches de rousseur larges comme des lentilles sur les joues et jusque sur les paupières. Son costume était des plus modestes.

« Me voilà, monsieur Defert! dit-il en portant sa main à son front, comme pour ôter respectueusement une casquette imaginaire.

— Tu vois ce paquet de lettres?

— Oui, monsieur Defert!

— Il faut les remettre toutes à leur adresse bien exactement.

— Oui, monsieur Defert!

— Tu m'as bien compris?

— Oh! monsieur Defert! » dit le garçon roux d'un ton de doux reproche.

Le fait est que Thorillon était unique et n'avait pas son pareil pour faire les commissions. C'était, à vrai dire, un pauvre mérite, mais enfin c'en était un; il y a tant de gens qui n'en ont pas du tout! Comme il passait pour légèrement idiot, et ne pouvait trouver d'autre emploi de ses facultés restreintes, M. Defert, qui était un brave homme, l'employait à des travaux de copie, à cause de sa belle écriture, et surtout aux courses en ville, à cause de ses longues jambes et de son exactitude.

Thorillon alla décrocher sa casquette, se sangla d'une ceinture de cuir, dont il était très-fier, parce qu'elle lui donnait un faux air de messager officiel, et partit comme un trait à travers les rues de Châtillon-sur-Louette.

Ce n'est pas une grande ville que Châtillon-sur-Louette; ce n'est même qu'une toute petite sous-préfecture. On ne se figure pas, malgré cela, tout ce qu'il faut de temps, même à un bon coureur comme Thorillon, pour y distribuer une douzaine de lettres. D'abord, les rues étroites y décrivent toutes les variétés de courbes imaginables, et se replient sur elles-mêmes autant de fois que le Méandre, de sinueuse mémoire. Puis, comme la ville est bâtie sur le flanc d'une colline, ce ne sont de tous côtés que montées et descentes, sans compter les

escaliers ou escalades qui conduisent d'un quartier à un autre. Cela seul suffirait à expliquer pourquoi Thorillon fut si longtemps absent de la maison. Il y a d'autres raisons encore.

Thorillon entendait l'exactitude à sa manière. Si, par exemple, M. Defert lui eût expressément recommandé de ne pas perdre une minute, il n'aurait pas perdu une minute; mais M. Defert lui avait dit simplement de porter les lettres, il les portait, mais en se donnant quelque liberté et en s'accordant quelques distractions.

Quand le savetier du coin vit que Thorillon avait sa ceinture de cuir, il en conclut que ce jeune homme partait en mission: et comme il se faisait un devoir de se mêler autant que possible de tout ce qui ne le regardait pas, il le siffla familièrement, et lui demanda ce qu'il y avait de neuf.



« Il y a de neuf que nous avons de ce matin un garçon superbe; je ne l'ai pas vu, mais monsieur dit que c'est un vrai gaillard. Maintenant, il faut que je vous quitte, car je suis pressé. »

Et l'on vit sa figure souriante, effarée, et sa ceinture de cuir dans les régions supérieures de la ville, d'où l'on aperçoit la vallée de la Louette toute parsemée de saules et de peupliers, la prairie qui d'en haut semble une immense pelouse, et les coteaux plantés de bois et de vignes; on les vit dans les régions inférieures où les rues s'engouffrent brusquement sous des voûtes et sous des porches humides; on les vit sur le pont; on les vit au faubourg; on les revit enfin rue du Heaume, dans les bureaux de la maison Defert et Cie.

Là, Thorillon, de courrier redevenu scribe, se mit à copier je ne sais quelles paperasses auxquelles il ne comprenait pas un mot. Tout en grossoyant, il repassait avec délices dans sa tête les amusements de la journée: la course d'abord, les chiens qu'il avait exaspérés jusqu'à la fureur derrière les portes cochères, les chats dont il avait troublé la sieste, les étages qu'il avait descendus à cheval sur la rampe, et les gamins qu'il avait colletés. Calme et inoffensif dans la vie privée, Thorillon devenait susceptible et batailleur quand il avait sa ceinture de cuir et son caractère officiel; il s'irritait de la moindre raillerie, qui lui semblait alors s'adresser à la maison Defert et Cie en personne.

Lorsqu'il songeait aux lettres qu'il venait de porter, c'était pour se dire combien les gens qui les avaient reçues devaient être honorés d'une pareille faveur. Ils les garderaient sans doute dans leurs archives de famille.

Sa pauvre cervelle eût été bien bouleversée s'il avait pu connaître l'effet de la nouvelle qu'il avait semée sur son chemin comme une traînée de poudre.

Les bonnes gens comme il y en a encore pas mal, quoi qu'on dise, se réjouissaient, à cette heure, de la joie que devaient éprouver M. et Mme Defert; ils avaient si longtemps désiré un fils!

Les égoïstes ne s'en souciaient pas plus que si la maison Defert et Cie eût fait l'emplette d'un petit chat ou d'un écureuil.

Les gens d'affaires disaient en hochant la tête : « Voilà la dot des demoiselles Defert diminuée d'un tiers. » Les niais et les superstitieux, considérant que cet enfant était né un vendredi, 13, lui prédisaient une fin sinistre.

Le suisse, le bedeau et le sonneur de la paroisse Saint-Lubin spéculaient d'avance sur la joie de M. Defert et sur sa générosité bien connue.

Le principal du collége, homme prévoyant, fit entrer le nouveau-né dans ses combinaisons d'avenir, et envoya, sans tarder, sa carte avec un mot de félicitation. Quant aux mères qui avaient des filles à marier, elles se désintéressèrent dans la question, en considérant l'âge du jeune cavalier qui venait de faire ses débuts dans le monde.

Les braves gens qui avaient perdu quelque enfant, pleurèrent silencieusement à cette nouvelle qui renouvelait leur chagrin avec leurs souvenirs, et souhaitèrent du fond de leur cœur que les Defert fussent plus heureux qu'ils ne l'avaient été eux-mêmes.

Mme Defert, penchée sur le berceau, trouvait son fils le plus bel enfant du monde. Le père, tout pensif, lui donnait à tenir un de ses doigts dans une de ses petites menottes maladroites, et affirmait que l'enfant le serrait à lui faire mal. « Car, disait-il, ce jeune monsieur est fort comme un Turc, et je le vois déjà à la tête de la fabrique! »

L'objet de tant de pensées et de sentiments divers, comme s'il eût eu quelque connaissance, en sa jeune cervelle, du bien et du mal que l'on disait de lui, et des destinées contradictoires qu'on lui prédisait, tantôt faisait une grimace qui ressemblait à un sourire, tantôt un sourire qui ressemblait à une grimace; tantôt rouge, et les poings fermés, comme un boxeur irascible, il semblait lutter contre

un ennemi invisible; tantôt calme, les mains ouvertes, il paraissait tendre les bras à un ami.

Puis, comme s'il eût résolu tout à coup de ne point se fatiguer la tête de tant de soins inutiles, et de remettre à demain, comme cet ancien, les affaires sérieuses, il se gorgeait de lait, comme un petit chat gourmand, et faisait un bon somme, afin d'avoir toute sa force pour engager la bataille de la vie.





C'était plaisir à voir comme il aspirait la fumée avec délices.

CHAPITRE II

Un cabaretier grognon, un huissier réjoui et un créancier précoce.

En général, les huissiers, si vertueux qu'ils soient, ne sautent pas à bas de leur lit à quatre heures du matin uniquement pour voir lever l'aurore. Aussi n'était-ce pas pour jouir de la vue de ce phénomène que maître Loret avait quitté sa couche avant l'aube.

Comme la chambre du digne homme donnait sur une cour aussi étroite qu'on peut le souhaiter, et que cette cour était encaissée entre de hauts bâtiments enfumés, il se fit la barbe presque à tâtons et se taillada quelque peu la joue droite, une bonne joue bien dodue ; et la joue gauche était dodue aussi ; et M. Loret était dodu et trapu, mais leste et dispos. En un instant il eut boutonné sur sa poitrine carrée un paletot à longs poils, qui avait vu de meilleurs jours, et qui commençait à devenir chauve à l'endroit des coudes. L'homme dodu prit dans un coin un gourdin trapu et noueux, et se dit : « J'ai idée que

c'est tout. » Il réfléchit une bonne minute, et partit ensuite d'un bon pas, laissant derrière lui femme et enfants endormis. Endormis ou non, tous les membres de la famille Loret semblaient s'être donné le mot pour être dodus et réjouis.

Quand l'huissier fut parvenu à la route qui conduit de Châtillon à la Mésangette, il hésita un instant. « Par ici, c'est plus court d'un tiers, se dit-il à lui-même, mais c'est la grande route et il y a beaucoup de poussière ; par là, c'est plus joli, et j'ai idée que je vais prendre par là. » Et il prit par là. C'était un joli sentier qui s'engageait dans les prés à partir du poteau de l'octroi, et suivait les détours capricieux de la Louette. Une buée transparente s'élevait lentement de la petite rivière, et se dissipait peu à peu après avoir tournoyé quelques instants. Les feuilles grêles des vieux saules frissonnaient toutes à la fois au vent frais du matin, et l'on entendait les longs murmures des grands peupliers, imitant le bruit d'une chute d'eau dans le lointain. Çà et là de gros bouquets d'aulnes s'arrondissaient et faisaient des taches sombres dans la perspective fuyante. Les coteaux lointains, qui couraient parallèlement à la vallée et à la rivière, se détachaient en violet clair sur un ciel d'une immense profondeur, rayé de rose, de vert et d'or.

Si maître Loret eût été un peintre, il n'eût pu se tenir de saisir sa palette et ses pinceaux; s'il eût été un poëte, il eût invoqué la Muse en présence d'un pareil spectacle : mais ce n'était qu'un simple huissier; il se contenta de jouir avec délices de cette belle matinée d'été, songeant qu'il était plus agréable de se promener à travers les prés étincelants de rosée que d'être enfermé dans une toute petite étude enfumée à minuter des exploits. Il ne regrettait qu'une seule chose : c'était de n'avoir pas tout son petit monde avec lui. Pour se consoler sans doute, il tira d'une de ses poches une grosse pipe de terre, bien noircie, et se dit joyeusement : « J'ai idée que je vais en allumer une, » (sous-entendez une pipe) ; et il en alluma une.

C'était plaisir de voir comme il aspirait la fumée avec délices, et comme il s'amusait à suivre de l'œil les grosses bouffées qui s'élevaient lentement, et mollement flottaient avant de s'évaporer.

Pour varier ses plaisirs, il faisait le moulinet avec son gros gourdin, et ne s'interrompait de temps à autre que pour pousser une botte vigoureuse à quelque vieux saule. Le vieux saule sonnait creux et frissonnait du coup jusqu'à la pointe de ses dernières feuilles. Dans quelques anses tranquilles, la surface de la rivière disparaissait sous

un véritable tapis de lentilles d'eau et de vastes feuilles de nénuphars, dont on voyait pointer les belles fleurs d'un blanc mat et pur. En d'autres endroits où le courant était plus resserré et plus rapide, on voyait dans l'eau, claire comme un cristal en fusion, ondoyer et se tordre de longues chevelures d'herbes aquatiques, tandis que le soleil dessinait de mobiles réseaux dorés sur le sable blond.

L'huissier fut saisi de ce grand calme de la nature, il en jouissait profondément, sans se donner la peine d'analyser et de gâter sa jouissance; il se sentait aussi heureux et aussi gai que les petits poissons qui, pour s'amuser, remontaient le courant par flottilles. En ce moment, il ne songeait pas plus qu'eux qu'il pût y avoir au monde des tribunaux rendant des jugements, des débiteurs récalcitrants, et des huissiers chargés de les mettre à la raison.

Il fut ramené au sentiment de la réalité par le bavardage et les coups de battoir de quelques commères qui lavaient leur linge à un coude de la rivière, et que dérobait à sa vue une forêt de grands roseaux à feuilles flottantes et à longs panaches gris. Quand il passa près d'elles, elles affectèrent de pencher la tête sur leur tâche, pour n'avoir ni à le saluer, ni à lui refuser le salut. C'était un huissier, et les paysans se figurent volontiers que quand l'huissier les poursuit, c'est pour son propre compte et pour son propre plaisir. Les battoirs frappaient le linge avec un redoublement d'activité; on ne recommença à babiller que quand l'huissier fut passé.

Cela lui fit bien quelque chose; mais il ne s'appesantit pas sur cette petite circonstance. Ce n'était après tout qu'un des inconvénients de sa profession, et quelle profession n'a pas les siens? Sur cette réflexion philosophique, il alluma une seconde pipe, et reprit de plus belle ses moulinets et ses exercices d'escrime.

Quand il traversa le hameau de Châtillonnet, quelques gamins s'enfuirent en le voyant. Au delà de Châtillonnet, la prairie, plus exposée aux inondations de la Louette, et aussi plus fertile, produisait une herbe plus drue et plus haute, toute constellée de grandes marguerites. L'huissier ne put résister au plaisir d'en cueillir un gros bouquet pour amuser ses enfants.

Arrivé près du bourg de Labridun, il remit sa grosse pipe dans sa poche, ôta son petit chapeau rond, et s'essuya le front. Il s'arrêta deux ou trois minutes, comme un acteur qui repasse une dernière fois son rôle avant d'entrer en scène; puis il se dirigea vers une des

premières maisons du bourg, qui était un cabaret. L'enseigne qui se balançait sur une tringle de fer rouillée, annonçait à tous les passants qu'ici Carville donnait à boire et à manger, et promettait aux plus difficiles les liqueurs les plus exquises.

Carville en personne, coiffé d'un bonnet de peintre en bâtiments, la figure ornée d'une barbe de huit jours, assis au comptoir, fumait sa pipe d'un air farouche. Sa femme balayait le pas de la porte.

En voyant apparaître maître Loret, elle rentra précipitamment et dit à son mari : « Le voilà! » L'homme jeta sa pipe sur le comptoir avec un geste de mauvaise humeur; mais il ne se leva pas.

« Bonjour à tout le monde, » dit maître Loret en ôtant poliment son chapeau. Et sans vouloir remarquer qu'on le recevait plus que froidement, il marcha droit au comptoir, et dit au cabaretier : « J'ai là dans ma poche un jugement contre vous, vous savez! »

L'homme grogna et dit que ce n'était pas difficile à deviner, rien qu'à le voir.

« Bon! Eh bien, qu'est-ce que vous comptez faire?

— Ce que je compte faire? reprit l'autre en mettant les deux coudes sur le comptoir, et en regardant l'officier ministériel d'un air peu bienveillant. C'est bien facile de me demander ce que je compte faire. Eh bien! vous qui en parlez si à votre aise, qu'est-ce que vous feriez à ma place?

— J'offrirais une chaise à l'ami Loret qui est fatigué de sa course; car voilà déjà que le soleil commence à être chaud. »

L'homme grommela quelque chose où l'huissier comprit que s'il avait besoin d'une chaise, il n'avait qu'à se servir lui-même. Comme il était bien décidé à ne pas se montrer difficile, il se contenta de ce consentement bourru, s'assit à califourchon sur la chaise, et dit en plongeant avec délices tout le bas de son visage dans son gros bouquet de marguerites: « A présent, causons affaires!

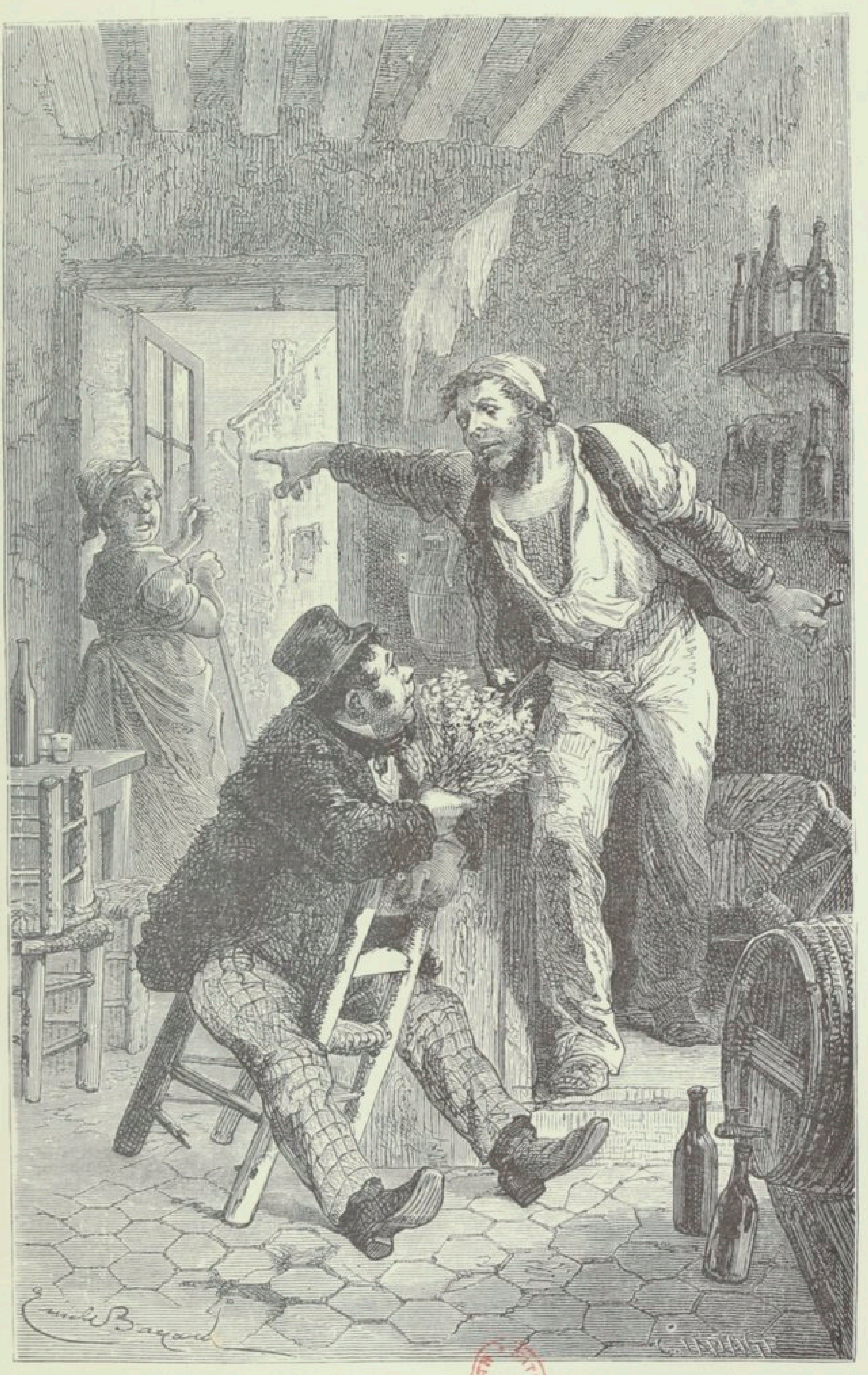
— Causer affaires! quand vous venez m'égorger avec votre air bonhomme. Dites ce que vous avez à dire, et que ce ne soit pas long, sinon...

— D'abord, le jugement n'est pas exécutoire aujourd'hui.

— Alors, qu'est-ce que vous faites ici?

— Écoutez-moi, Carville.

— Vous écouter! dit l'autre en se levant. Voilà la porte! et il étendit le bras vers la porte. Vous viendrez quand ce sera votre droit.



Voilà la porte !

Jusque-là... voilà la porte. M'entendez-vous? ou faut-il que je prenne un manche à balai pour vous faire déguerpir. »

L'huissier resta tranquillement assis, le nez dans son bouquet, et ne parut nullement ému des menaces du cabaretier.

« Vous m'écouterez, reprit-il d'un ton ferme. Et d'abord, quand vous me battriez, votre affaire n'en irait pas mieux, entendez bien cela. Et puis, papa est solide, » ajouta-t-il, avec un bon gros rire, en frappant d'un coup de poing sa large poitrine.

L'homme se rassit, mais il affecta de regarder par la fenêtre; la femme, plus avisée, dit à l'huissier de parler toujours, et que l'on verrait après ce qu'on aurait à faire.

« N'avez-vous donc personne qui puisse vous aider?

— Personne, répondit la femme.

— Vous êtes-vous adressés à votre voisin? »

Le voisin était un fermier renommé pour sa dureté et pour son avarice.

« Lui! cria la femme avec le ton du plus souverain mépris... Lui demander de l'argent à lui! autant vaudrait en demander à une pierre. Ah bien! Dieu merci, si c'est là votre conseil...

— N'en parlons plus, répondit flegmatiquement l'huissier. J'ai d'ailleurs un meilleur conseil à vous donner. Écoutez-moi bien : M. Defert, le fabricant, a un fils depuis hier. »

L'homme desserra les lèvres pour dire que cela lui était bien égal, et retomba aussitôt dans son silence boudeur.

« Figurez-vous, dit l'huissier, qui semblait s'amuser de la mauvaise humeur du cabaretier, figurez-vous que je passais hier devant la porte de la mairie. Voilà qu'on m'appelle : « Monsieur Loret, monsieur Loret, un mot, s'il vous plaît! » Devinez qui m'appelait?

— Phui! » siffla Carville en plongeant ses deux poings fermés au plus profond de ses poches. Il se mit à contempler avec attention les poutres du plafond, et en réponse à la question de l'huissier, fit cette remarque pleine d'à-propos : « Il y a beaucoup de mouches cette année!

— Vous trouvez! dit l'huissier avec bonhomie; après cela, c'est bien possible. Eh bien! reprit-il, comme si personne ne l'avait interrompu, celui qui m'appelait, c'était M. Defert en personne. Oui, c'était bien lui! « Voulez-vous me rendre un service, qu'il me dit. — Deux, si vous voulez, monsieur Defert. » Il se met à rire, et moi aussi, et le capitaine Salmon aussi; car il faut vous dire que

le capitaine Salmon en était. « Eh bien, monsieur Loret, entrez avec nous, et venez signer comme témoin au registre de l'état civil; c'est un garçon, vous savez. — Bravo! lui dis-je, et nous entrons. »

Carville bâilla avec affectation. La ménagère qui regardait l'huissier avec curiosité, et qui prévoyait quelque chose, pria, en termes peu courtois, son seigneur et maître de ne pas interrompre.

« Comment vont les affaires? me dit-il quand c'est signé et paraphé. — Peuh ! tout doucement. » Voilà tout d'un coup une idée qui me pousse dans la tête. Alors je lui dis : « Tenez, monsieur Defert, j'ai en ce moment... » bref, je lui conte toute votre affaire. « Bon! bon! bon! qu'il disait. Oh! la bonne farce! »

— Ça, c'est trop fort, grogna Carville.

— Mais, tête de bois, lui dit sa femme avec impatience, tâche donc seulement de te taire. Monsieur Loret, faites excuse.

« Oh! la bonne farce, qu'il me dit. Ce sont de braves gens? Bon! leur créancier est trop dur? Bon! Eh bien! je vais leur en donner un qui sera plus patient. Arrangez cela, monsieur Loret. Ce sera mon petit Jean, oui, monsieur, qui sera leur créancier; rachetez pour lui cette créance. Et si ce créancier-là les tourmente de longtemps, j'en serai bien surpris. Et moi aussi, dit le capitaine. Et moi donc! que je leur dis. Alors c'est une affaire arrangée, mettez cela au nom de M. Jean Defert, de la maison Defert et Cie. »

« Je ne veux pas qu'on m'interrompe! dit Loret en voyant que Carville ouvrait la bouche. C'est d'hier matin cela. Hier, je grillais de venir ici, je n'ai pas pu. Alors je me suis dit qu'en me levant quelques heures plus tôt aujourd'hui, et en retardant l'heure de mon déjeuner, j'aurais le temps de venir vous conter cela. »

Carville tout honteux de ce qu'il avait dit dans son emportement, ne savait plus quelle figure faire. A la fin, sa physionomie s'éclaircit, et prenant son parti en brave, il sortit de son retranchement et tendit la main à l'huissier.

« Monsieur Loret, dit-il, je ne suis qu'une tête de bois, c'est ma femme qui l'a dit. Vous êtes un brave homme! un digne homme!

— Vous, la mère, reprit tranquillement M. Loret, vous irez, dès aujourd'hui, remercier M. Defert; ça sera convenable. Allons, il est temps que je parte. Oui! oui! c'est bon, ajouta-t-il en réponse aux remercîments de la femme et du mari. Faites ce que je vous dis, et

envoyez votre gamin à l'école. Je l'ai vu en venant, qui polissonnait dans les prés. »

Et il reprit sa route en sifflant, très-content de sa petite expédition, mais trouvant tout cela si naturel, qu'il ne songea pas un seul instant à s'en faire un mérite.





Il leur adressa, en guise de salut, une horrible grimace.

CHAPITRE III

Charles Jacquin donne un échantillon de ses talents à Marguerite et à Marthe.

Ce même jour, les deux demoiselles Defert (deux bien jeunes demoiselles, car Marguerite avait douze ans, et Marthe huit) étaient occupées dans la salle d'étude, qui donnait sur le jardin.

Marthe, les deux coudes étalés, contre toutes les règles de l'art calligraphique, avec ses belles boucles brunes éparses sur ses bras et jusque sur son cahier, confectionnait, en tirant bien fort la langue, une page d'écriture. *Dieu aime les enfants laborieux*, disait le modèle; et Marthe, de ligne en ligne, répétait que Dieu aime les enfants laborieux. Mais comme Marthe avait le nez sur son cahier, elle ne pouvait juger de la perspective, et ses mots se penchaient de plus en plus. Tout à coup, elle se releva, poussa un soupir et dit : « Bon! voilà encore mes lettres qui se penchent pour se sauver de la page, comme dit M. Dionis. Oh! mais, il ne sera pas content de moi

M. Dionis ; c'est bien ennuyeux! et ce gros pâté qui a l'air de s'être fait tout seul, exprès pour me faire gronder. Voilà encore ma bottine qui s'en va. Est-ce que M. Dionis était aussi sévère avec toi qu'avec moi, quand tu apprenais à écrire? Réponds-moi donc, Marguerite ; regarde-moi, au moins. C'est si ennuyeux de ne voir que tes mains quand tu te tiens la tête comme cela! »

Marguerite regarda sa petite sœur avec un air qu'elle voulait rendre sévère ; mais le moyen de garder son sérieux devant cette bonne figure épanouie, si comique avec son air désappointé? Marguerite embrassa donc sa sœur en l'appelant chère petite vilaine, en pestant contre son problème qui ne voulait pas se faire tout seul, et en priant Marthe de répéter sa question qu'elle avait mal entendue. Marthe reprit : « Est-ce que M. Dionis était sévère avec toi quand tu apprenaisà écrire?

— Très-sévère, » répondit Marguerite.

Et c'était vrai. M. Dionis, le vieux comptable de la fabrique, avait reçu la mission, dont il était très-fier, d'enseigner la calligraphie aux demoiselles Defert. Cet honneur, qui lui faisait des envieux, lui était venu tout seul, sans intrigue et sans brigue. Mais aussi quel calligraphe que M. Dionis! Madame Defert, partant de ce principe assez juste, ce semble, que l'on écrit pour être lu, n'avait pas voulu entendre parler pour ses filles du professeur à la mode, parce qu'il enseignait l'écriture anglaise, très-propre et charmante à voir de loin, illisible de près. M. Dionis était dans les vieux principes de la belle écriture française. Le brave homme raffolait de ses deux élèves, mais il se donnait bien de garde d'en laisser rien paraître, de peur qu'elles ne devinssent familières ; car, comme chacun sait, la familiarité engendre le mépris. Il les grondait donc très-sévèrement quand elles faisaient mal.



« Est-ce que tu ne trouves pas, reprit Marthe qui passait volontiers d'une idée à une autre, qu'il a l'air d'un gros vieil oiseau, avec ses besicles rondes?

— Tu sais, Marthe, maman n'aime pas que nous soyons moqueuses, répondit la grande sœur en se mordant les lèvres pour ne pas rire.

— C'est vrai, dit Marthe en rougissant. Mon Dieu! voilà encore cette bottine qui s'en va.

Il faut dire que Marthe avait une tendance prononcée à faire de ses bottines des pantoufles, et de ses pantoufles des projectiles ou des petits traîneaux. Marguerite se leva de sa chaise et fixa solidement au petit pied de sa sœur la bottine réfractaire, non sans faire quelques remarques sur l'état de dilapidation prématurée de cet article de toilette.

« Je crois, dit Marthe d'un ton sérieux et presque profond, que je suis paresseuse aujourd'hui parce que maman ne peut pas descendre à la salle d'étude. Et puis, je suis trop contente d'avoir un petit frère, pour travailler. »

Marguerite pensait exactement de même, mais sa dignité de sœur aînée s'opposait à ce qu'elle fît le même aveu.

« Comme il est joli, notre petit frère! dit-elle, en tournant habilement la difficulté.

— Oh oui! bien joli; mais je suis sûre que tu me gronderas si je te dis quelque chose.

— Dis toujours.

— Il est très-joli, mais je le trouve un peu jaune. »

Marguerite se mit à rire : « Cher loulou, dit-elle, je puis t'affirmer que tu étais aussi jaune que lui, quand tu avais son âge. »

Marthe rougit et se mit à bouder, quand elle sut qu'elle avait été jaune aussi. Sa sœur lui dit, pour la consoler, que tous les petits enfants étaient jaunes les premiers jours, mais que cela passait bien vite; qu'elle-même, Marguerite, elle avait été effroyablement jaune. A l'idée que Marguerite avait été jaune aussi, toute trace de bouderie disparut du charmant visage de Marthe. Elle reprit : « Ce sera un homme, n'est-ce pas, dans bien des années?

— Assurément.

— Il aura de la barbe!

— Il aura de la barbe, bien sûr; est-ce que tous les hommes n'en ont pas!

— Une belle barbe comme celle de M. de Ferrier? Ce serait si amusant d'avoir un frère avec une belle barbe! Oh! comme ce serait amusant!

— Nous avons le temps d'attendre jusque-là; il faut d'abord qu'il devienne un petit garçon, puis un collégien.

— Oh ! pas comme Charles Jacquin, toujours; Marguerite,

promets-moi que mon petit frère ne ressemblera pas à Charles Jacquin. Tu sais ce qu'il dit de son père et comme il parle à sa mère ! »

Ce Charles Jacquin qui avait le malheur de déplaire si fort à mademoiselle Marthe était le fils de maître Jacquin, l'un des principaux avoués de Châtillon-sur-Louette. Maître Jacquin était un honnête homme, mais un honnête homme dur et désagréable. Comme il avait le malheur de n'aimer que l'argent en ce monde, il avait épousé pour sa dot la fille d'un fermier imbécile qui avait cru faire un beau coup en transformant sa fille en une madame. Madame Jacquin, excellente femme au fond, se distinguait par une remarquable faiblesse d'esprit et de jugement, et par une tendance inexplicable à pleurer sans motif et sans mesure. La vie lui semblait un songe désagréable ; elle paraissait se figurer vaguement qu'elle avait commis une faute impardonnable, et tremblait au seul bruit des pas de maître Jacquin, à l'idée que la faute impardonnable était découverte et que le châtiment était proche. Son idéal eût été de ne pas sortir de son lit, et de dormir toujours pour échapper à toutes les difficultés, aux tracas et aux problèmes de la vie.

Lorsque Charles était venu au monde, il était devenu, par sa malice naturelle, une nouvelle source de tribulations pour sa mère. Maître Jacquin, en matière d'éducation, était pour la sévérité à outrance. Le jeune Charles, traité avec une dureté sans bornes par son père, qui voulait que « cela marchât droit », avec une indulgence sans mesure par sa mère, qui craignait, en révélant ses méfaits, de le voir rouer de coups, était devenu un très-mauvais garnement, chien couchant avec son père, chien hargneux avec sa mère.

Maître Jacquin, trop préoccupé de gagner de l'argent pour aller au fond des choses, se contentait d'une soumission servile qu'il appelait du respect, et vantait à tout propos son système d'éducation. Quand il avait reçu un des billets qu'avait écrits M. Defert pour annoncer la naissance de Jean, il avait froncé les sourcils et s'était renfrogné. Il n'était pas dans sa nature de se réjouir du bonheur des autres. Après avoir lu le billet, il avait laissé retomber son pince-nez avec un bruit sec, et s'était écrié avec une dédaigneuse pitié : « Encore un qui sera mal élevé ! »

Au moment où Marguerite allait répondre à l'observation de sa sœur, une ombre intercepta le jour de la fenêtre. Charles en personne, collant à la vitre son nez qui devint tout plat et tout blanc, essayait

de voir dans la salle d'étude. Quand il eut aperçu les deux sœurs, il leur adressa, en guise de salut, une horrible grimace.

« Ne le regardons pas, dit Marguerite à sa petite sœur; sans cela il restera une heure à faire des singeries. Nous avons déjà perdu assez de temps, et maman sera bien fâchée de savoir que nous avons été bavardes et paresseuses. »

Le collégien changea de tactique, et se mit à tambouriner un pas redoublé. Quand il vit qu'il n'avait pas tout le succès sur lequel il avait compté, il disparut de la fenêtre et vint souffler dans le trou de la serrure. Il se décida enfin à ouvrir la porte.

« Mesdemoiselles, votre humble serviteur! » dit-il, en exécutant un salut prétentieux et grotesque.

Marguerite se leva, rouge d'indignation.

« Vous savez, dit-elle, que vous ne devez pas entrer ici; personne ne doit y entrer quand maman n'est pas là, excepté M. Dionis et Mademoiselle.

— Oh ! ne me mangez pas, je vous en supplie, cria-t-il, en affectant la plus grande frayeur. Un petit bonjour en passant. Ma mère est en haut qui *jabote*...

— Qui *jabote?* » répéta Marguerite toute surprise.

Charles lui expliqua avec une condescendance dédaigneuse le sens du mot *jaboter :* « Vous la connaissez bien, ma mère; une fois qu'elle y est, elle n'en finit plus.

— Oh! monsieur Charles, que c'est mal!

— Oh! monsieur Charles, reprit le mauvais drôle en contrefaisant le ton de Marguerite, que c'est mal de mettre du sable dans sa casquette, et de ne pas dire merci quand on vous verse à boire!... A propos, j'ai vu le *moucheron.*

— Quel moucheron?

— Ah ça! vous ne savez donc pas le français ici? Alors qu'est-ce que Mademoiselle vous apprend donc? Tout le monde sait que le moucheron, c'est le petit garçon. Eh bien! là, entre nous, il n'est pas beau le moucheron. »

Ici, l'indignation de Marthe éclata; et, avant que sa sœur eût pu lui imposer silence, elle cria à Charles : « C'est vous qui n'êtes pas beau! »

Charles fit une révérence ironique. « Grand merci, mademoiselle; il n'y a pas de quoi, ça ne fait rien, au contraire. Seulement trouvez-en beaucoup comme ça. »

Et pour montrer sans doute que, si son visage n'est pas beau, il savait racheter cette petite disgrâce par des qualités plus sérieuses, il se mit à loucher affreusement, puis il marcha sur les mains, au grand ébahissement des deux fillettes.

Quand il se fut avancé ainsi jusqu'au milieu de la salle, il se laissa retomber sur ses pieds avec la prestesse d'un saltimbanque de profession, et présenta à l'assistance une tête hérissée et un visage cramoisi.

« Eh bien! demanda-t-il, d'un air satisfait de lui-même, qu'est-ce que vous dites de ça?

— Vous ne devez pas rester, répondit Marguerite avec fermeté: non, vous ne le devez pas. Nous ne pouvons vous faire sortir de force, mais je le dirai à madame votre mère. »

Pour toute réponse, l'intrus ferma un œil, et gonfla sa joue avec le bout de sa langue.

« Donne-moi la main, Marthe, et sortons d'ici; nous allons dire à maman pourquoi nous n'y pouvons pas rester.

— Pas de bêtises! » cria le saltimbanque, battant précipitamment en retraite du côté de la porte, qu'il tira sur lui. On pouvait le croire parti, lorsqu'il rouvrit la porte, et ne montrant que sa tête, cria d'un ton goguenard : « Non! mesdemoiselles, je vous en supplie, n'insistez pas; il m'est impossible de rester une minute de plus; il y a là un député qui m'attend, il m'a promis un bureau de tabac pour un de mes neveux qui a été tué en Afrique. Vous concevez que je ne puis pas le laisser se morfondre, ce député. Bien obligé, ne vous dérangez pas; je connais le chemin. Je sors vraiment charmé de cette petite fête de famille! »

Il disparut enfin. Les deux élèves de Mademoiselle se remirent au travail avec d'autant plus d'application, que Mademoiselle ne devait pas tarder à arriver. Au bout de cinq minutes, la porte s'ouvrit toute grande avec une lenteur solennelle, et le collégien annonça avec emphase: « La reine de Saba! » Puis il s'effaça discrètement, comme un domestique bien appris.

Mademoiselle, ainsi annoncée sans le savoir, entra au bout d'une minute, et fut fort surprise de l'air effaré de ses deux élèves.

On entendit tout à coup au fond du jardin des cris de toute sorte : aboiements de chiens, clameurs de poules effarouchées, gloussements de dindons et fanfares de pintades. Toute la basse-cour était en révolution. Mademoiselle, comme frappée d'un trait de lumière,



Il marcha sur les mains, au grand ébahissement des deux fillettes.

demanda à Marguerite : « Est-ce que monsieur Charles est dans la maison?

— Oui, mademoiselle.

— Il est venu dans cette salle?

— Oui, mademoiselle. »

Le nez de Mademoiselle se pinça (signe de mécontentement), et elle déclara d'un ton sec que maintenant elle comprenait tout.

« On voit bien que maman ne peut pas descendre, dit Marguerite pour expliquer ce qui s'était passé. Il n'écoute qu'elle. Ah! mon Dieu! il va affoler toute la basse-cour, réveiller mon petit frère, et donner la migraine à maman. »

Tout à coup, les animaux cessèrent de crier, et l'on entendit dans le jardin le bruit d'une discussion, suivie d'une rixe. Thorillon, champion chevaleresque du repos de Madame, venait de vaincre Charles en combat singulier et l'expulsait ignominieusement du jardin. Thorillon rentra dans les bureaux en rajustant le collet de sa veste, tout fier de sa victoire, et secouant la tête d'un air menaçant. Quant à Charles, toute sa jactance était tombée, et, debout dans un coin, il boudait d'un air hargneux, en attendant sa mère pour partir.



Thorillon, faute de connaître l'histoire, et d'y avoir lu les exemples de magnanimité des héros vainqueurs de l'antiquité et des temps modernes, se laissa monter la tête par son récent triomphe et par les applaudissements des commis. Il montrait de temps à autre à la fenêtre sa face blafarde et sa chevelure rougeâtre. Il demandait à Charles s'il avait bien son affaire, et si, par hasard, il ne lui en faudrait pas encore autant.

Quand sa mère le prit en passant, Charles la suivit comme un roquet battu. Mais une fois dans la rue, et hors des atteintes du terrible Thorillon, il montra le poing à la maison, d'un air menaçant. La bonne dame fut si scandalisée et si effrayée de cet acte inouï, qu'elle prit sur elle de gronder son fils. Il s'en vengea en disparaissant à certains coins de rue, pour reparaître plus loin après avoir fait un détour, en faisant allusion chaque fois à quelqu'un qui en avait assez de la vie, et qui, pour attraper certaines gens, ne serait pas éloigné d'aller se jeter dans la Louette.

A mesure cependant qu'il approchait de la maison paternelle, le vaurien diminuait la durée de ses excursions, et quand il y arriva, il avait toute l'apparence extérieure d'un bon fils, bien obéissant, qui marche depuis des heures à côté de sa mère, et ne l'a pas quittée d'un seul pas.





On les vit tous les trois pêchant de compagnie.

CHAPITRE IV

Mme Defert étonne et réjouit l'oncle Jean.

Mme Defert était une demoiselle Salmon. La dynastie des Salmon était presque aussi célèbre à Châtillon que celle des Defert, mais à des titres différents. Les Defert représentaient la grande industrie. Les deux frères de M. Defert exploitaient, sous la raison sociale Defert frères et Cie, de grands ateliers de construction, à Labridun. Les Salmon représentaient la petite propriété, on peut même dire la très-petite propriété. Les biens médiocres de la famille, en se divisant, étaient devenus si peu de chose, que chacun des Salmon avait dû recourir au travail pour nourrir sa famille. Le père de Mme Defert avait été receveur municipal à Châtillon. Son oncle Jean, tout jeune, s'était engagé dans un régiment de lanciers, d'où il était passé dans les chasseurs d'Afrique. Il avait pris sa retraite avec le grade de capitaine et demeurait à Châtillon. Mme Defert avait encore deux

tantes, vieilles demoiselles qui habitaient une petite ville des environs, et qu'on ne voyait jamais. Elles vivaient ensemble, avec la plus stricte économie, sur le plus mince des revenus, et trouvaient encore moyen de faire du bien.

Si les Defert étaient fiers de leur richesse, les Salmon l'étaient tout autant de leur pauvreté; gens honorables des deux parts, mais appartenant à des mondes différents.

Le clan Defert avait cru faire grand honneur au clan Salmon, en admettant dans ses rangs la fille du receveur municipal. Le clan Salmon, de son côté, avait cru faire non moins grand honneur au clan Defert, en lui cédant le plus beau joyau de sa couronne. Il y avait eu d'abord quelque roideur dans les relations des deux familles. Mais quand les Defert s'aperçurent que la nouvelle venue ferait honneur à leur nom, quand les Salmon remarquèrent avec quels égards et quelle déférence l'autre camp traitait leur parente, il y eut des rapprochements partiels, et bientôt les deux tribus s'unirent, sans se confondre.

Quand Marguerite vint au monde, elle eut pour parrain son oncle Paul Defert; Marthe à son tour devint la filleule de son oncle Henri Defert. C'était, dans la pensée de Mme Defert, le tour de l'oncle Jean, quand elle eut son petit garçon. La première fois qu'elle lui en parla, l'oncle Jean ouvrit de grands yeux et rougit de plaisir.

« Vraiment, ma chère Louise, tu veux que je sois parrain. Que c'est donc gentil à toi d'avoir songé à un vieil ours comme moi. Si c'était possible, je t'en aimerais davantage pour avoir eu cette idée-là. Mais, es-tu bien sûre, ajouta-t-il en prenant un air inquiet, que ton mari n'y trouvera pas à redire?

— A redire! mon oncle; que voulez-vous dire par là? Écoutez, si vous faites le difficile, mon mari mettra une cravate blanche et un habit noir, et viendra vous prier officiellement de nous faire ce plaisir.

— Oh non! pas de cravate blanche; je te crois, ma bonne fille. Veux-tu maintenant, dit-il d'un ton confidentiel, que je te fasse un aveu. Eh bien, je grillais d'envie d'être le parrain de cet enfant-là; mais je n'osais pas le dire.

— Vous n'aviez pas besoin de le dire; cela allait de soi...

— Pas déjà tant. Il y a parmi vos Defert bien des gens riches et influents...

— Il n'y en a pas de meilleurs et de plus généreux que vous. Il n'y

en a pas que j'aime et que je respecte davantage. Mettez-vous bien cela dans la tête, et embrassez-moi bien vite, que je me sauve, car je suis pressée. »

Quand le capitaine se fut bien réjoui dans son fauteuil, il sortit, pour faire prendre l'air à son contentement. Une fois dehors, c'était si simple et si naturel d'aller voir son vieil « Aubry », qu'il y alla. C'était l'ancien maître d'armes du régiment de l'oncle Jean, un troupier un peu rude ; mais, par exemple, c'était un bien brave homme, et malgré son manque d'usage, l'oncle Jean, qui n'était pas une petite maîtresse, le fréquentait volontiers. Volontiers aussi il s'arrêtait à faire la causette avec maître Loret, et plus d'une fois on les vit tous les trois pêchant de compagnie le brochet ou la truite dans les petites îles de la Louette.

Donc, le capitaine Jean était un peu vulgaire d'extérieur ; son esprit même était assez inculte. C'était le caractère individuel qui distinguait ce Salmon-là de tous les autres Salmon. Mais ce qu'il avait de commun avec eux tous, et ce qu'il avait au plus haut degré, c'était une perception très-vive et très-nette du devoir et de la justice, et une prodigieuse facilité à s'oublier soi-même pour ne songer qu'aux autres. L'abnégation était chez les Salmon une qualité de race. Combinée avec des qualités ou des défauts de différente nature, elle avait produit une série de types variés et accentués, tous intéressants.

On dit en Angleterre qu'il faut trois générations pour produire un *gentleman*. Je ne sais combien de générations de Salmon avaient cultivé, perfectionné et raffiné le sens de l'abnégation, pour arriver à produire Mme Defert ; tout ce que je sais, c'est qu'elle résumait en elle toutes les qualités de la race, et pour me servir de la phraséologie philosophique des Allemands, c'était la dernière expression et l'idéal du *Salmonisme*. Je dirai plus simplement que Mme Defert était la fleur de cet arbre dont le bon capitaine était un des rameaux noueux. Aussi, non-seulement cet excellent homme aimait sa nièce parce qu'elle était sa nièce, mais encore il professait pour elle une sorte de culte, parce qu'à ses yeux elle était l'honneur de la famille.

Tel qu'il était, avec ses qualités et ses défauts, le cœur plein de joie et d'orgueil d'avoir été choisi comme parrain, il alla frapper à la porte de l'ami Aubry. Ce dernier donnait en ce moment une leçon d'armes à un jeune homme maigre et myope, qui semblait accablé

du poids de son plastron. Sa face, derrière le treillis de son masque d'escrime, présentait un aspect si lamentable, qu'on l'aurait pris pour l'infortuné captif au masque de fer.

« Il ne tire pas mal, disait M. Aubry ; seulement il arrive toujours trop tard à la parade. »

C'était un jouvenceau timide qui cherchait à se donner de la tenue et de l'assurance, et s'imposait pour cela une éducation martiale.

Le maître d'armes, par manière de salut adressé au capitaine qui entrait, porta une botte dans le plastron du jouvenceau timide, qui fut ignominieusement boutonné.

« Touché ! dit-il de son ton bref. Bonjour, capitaine ; une, deux ; je suis à vous ; une, deux ; comment cela va-t-il ? En voilà assez pour aujourd'hui. »

Le jouvenceau timide, tant qu'il eut son harnois d'escrime, resta tout penaud devant les deux hommes de guerre. Mais quand il eut repris son costume d'élégant, il lui revint un tout petit peu d'assurance ; car les deux soldats n'étaient plus dès lors à ses yeux que des individus mal habillés. Le capitaine, qui d'ordinaire se préoccupait peu des détails d'une toilette, fut frappé de la coupe de son faux-col, et conçut aussitôt une idée qui germa dans sa tête, et plus tard porta ses fruits.

« Avez-vous été parrain dans votre vie ? » demanda le capitaine sans autre préambule.

Le maître d'armes avait été parrain autrefois, à preuve qu'il avait de par le monde un filleul, qui lui écrivait tous les ans, et auquel, tous les ans, il envoyait de bons conseils, et une pièce de 20 francs aussi neuve que possible (parce que cela a meilleur air).

« Conseils perdus ! argent perdu ! Mais enfin c'est mon filleul, quoique ce soit un fameux imbécile.

— Puisque vous avez été parrain, vous allez me dire tout de suite ce que doit faire le jour du baptême un parrain qui se respecte. Il s'agit d'un garçon, vous allez me détailler cela sans rien passer. Je suis pour être bientôt parrain, et vous comprenez, mon vieux, qu'il ne s'agit pas de faire des sottises.

— Mais, capitaine, reprit le maître d'armes, il y a quelqu'un qui vous dira cela mieux que personne, c'est Mme Defert.

— Voilà la difficulté, répliqua le capitaine ; c'est que, malheureusement, je ne puis pas la consulter. »

Il n'ajouta pas qu'il entrait dans son plan de faire les choses grandement le jour du baptême (non par vanité personnelle, mais pour faire honneur à la tribu des Salmon); s'il avait consulté Mme Defert, elle n'aurait pas manqué de lui défendre de faire des folies; et il n'aurait jamais osé lui désobéir.

L'ancien prévôt se gratta l'oreille avec un certain embarras.

« C'est que, voyez-vous, mon capitaine, il y a vingt-cinq ans de cela; et il a passé par là-dessus tant d'assauts et de verres de vermout, que je craindrais d'oublier quelque chose. Mais vous allez entrer par ici, et ma femme, qui est une fine mouche, et qui connaît le monde, vous dira, mot pour mot, tout ce qui en est. »

Le capitaine ayant déclaré que rien ne pourrait lui être plus agréable que de conférer avec Mme Aubry sur le sujet qui le préoccupait, fut introduit aussitôt dans un petit salon triangulaire, aussi étroit, aussi encombré, aussi mal commode et aussi sombre qu'on peut le souhaiter. C'est là que se tint la conférence, conférence sérieuse s'il en fut. Il se trouvait justement que Mme Aubry était très au courant des us et coutumes du baptême en général, et des devoirs du parrain en particulier.

Le capitaine écoutait avec attention, et suçait la pomme de sa canne pour éviter les distractions. Il ne perdit pas Mme Aubry de vue le quart d'une seconde. Quant au maître d'armes, qui n'avait pas le don de l'éloquence, il admirait, les yeux grands ouverts et les mains étalées sur les genoux, la science et l'éloquence de sa femme. Il approuvait par des signes de tête périodiques, et ce qu'elle disait, et la manière dont elle le disait.

Quand le capitaine eut bien écouté, sans oser seulement cligner la paupière; quand il eut plusieurs fois embrouillé la question à force de vouloir l'éclaircir; quand il eut passé par des angoisses telles que la sueur lui perlait sur le front; quand, grâce à la patience de Mme Aubry, il sortit pas à pas de l'espèce de labyrinthe où il se débattait; quand il fut bien convenu que le parrain s'appelait Jean, capitaine en retraite, la marraine Marguerite Defert, par procuration pour une vieille tante qui ne pouvait se déplacer, que le filleul prendrait le nom de son parrain, que le baptême se ferait à la paroisse Saint-Lubin, un dimanche, le capitaine s'écria : « Je sais maintenant ma théorie sur le bout du doigt; le reste me regarde. » Et il partit tout rêveur et tout joyeux. C'est ainsi que d'un salon triangulaire, où un chat eût été mal à l'aise pour danser, qui par surcroît prenait

jour sur une cour humide et sombre, sortit la conception première d'une cérémonie qui devait illustrer l'oncle Jean, étonner les Defert, et laisser dans le souvenir des gamins de la paroisse une trace ineffaçable.





Le faux-col monumental met en gaieté les petits fiancurs.

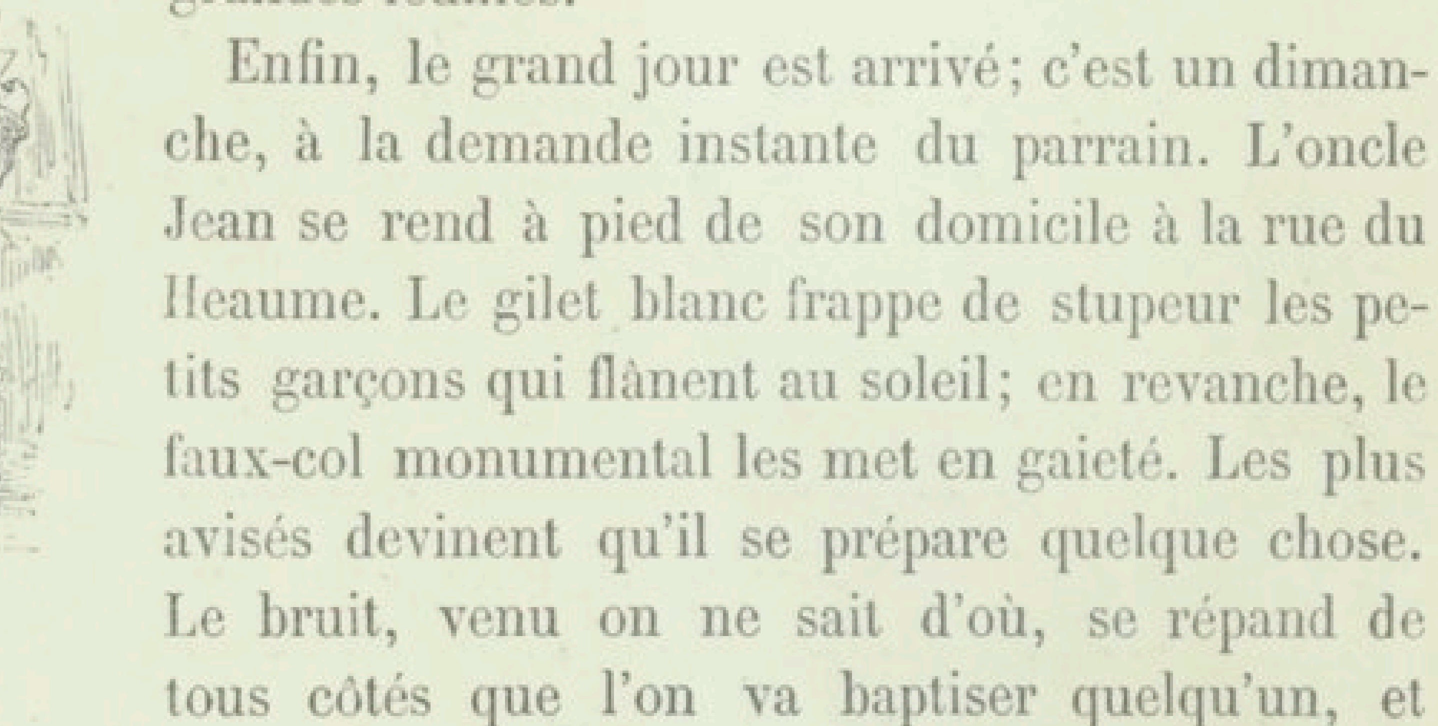
CHAPITRE V

Baptême du petit Jean. — L'oncle Jean se distingue, en tant que parrain, par sa magnificence.

Ne me parlez pas de ces parrains de pacotille, qui sont parrains à leur corps défendant, et, parce qu'ils n'ont pas osé refuser, qui achètent des gants et des dragées de baptême comme ils achèteraient un verre de lampe ou une demi-douzaine de faux-cols; qui se disent le matin du grand jour : « Quelle corvée ! » et se consolent en songeant qu'à telle heure tout sera fini. Parlez-moi au contraire de l'oncle Jean, qui n'eut pas autre chose en tête deux mois au moins avant le grand jour.

C'est qu'aussi il songeait à la fois à régler l'ensemble et à soigner les détails. Sur un mot de Mme Aubry, qui trouvait son gilet de satin un peu triste et un peu étriqué, il se fit faire un ample gilet de piqué blanc, avec recommandation expresse de ne pas ménager l'étoffe, vu que ce n'était pas le moment de faire des économies. Le souvenir du jouvenceau timide, transformé en homme du monde par la seule

addition d'un faux-col, lui avait donné l'idée d'ajouter cet ornement à sa toilette de parrain. Il le commanda en même temps que le gilet; le faux-col, sur ses indications expresses, atteignit tout le développement d'une plante tropicale à grandes feuilles.

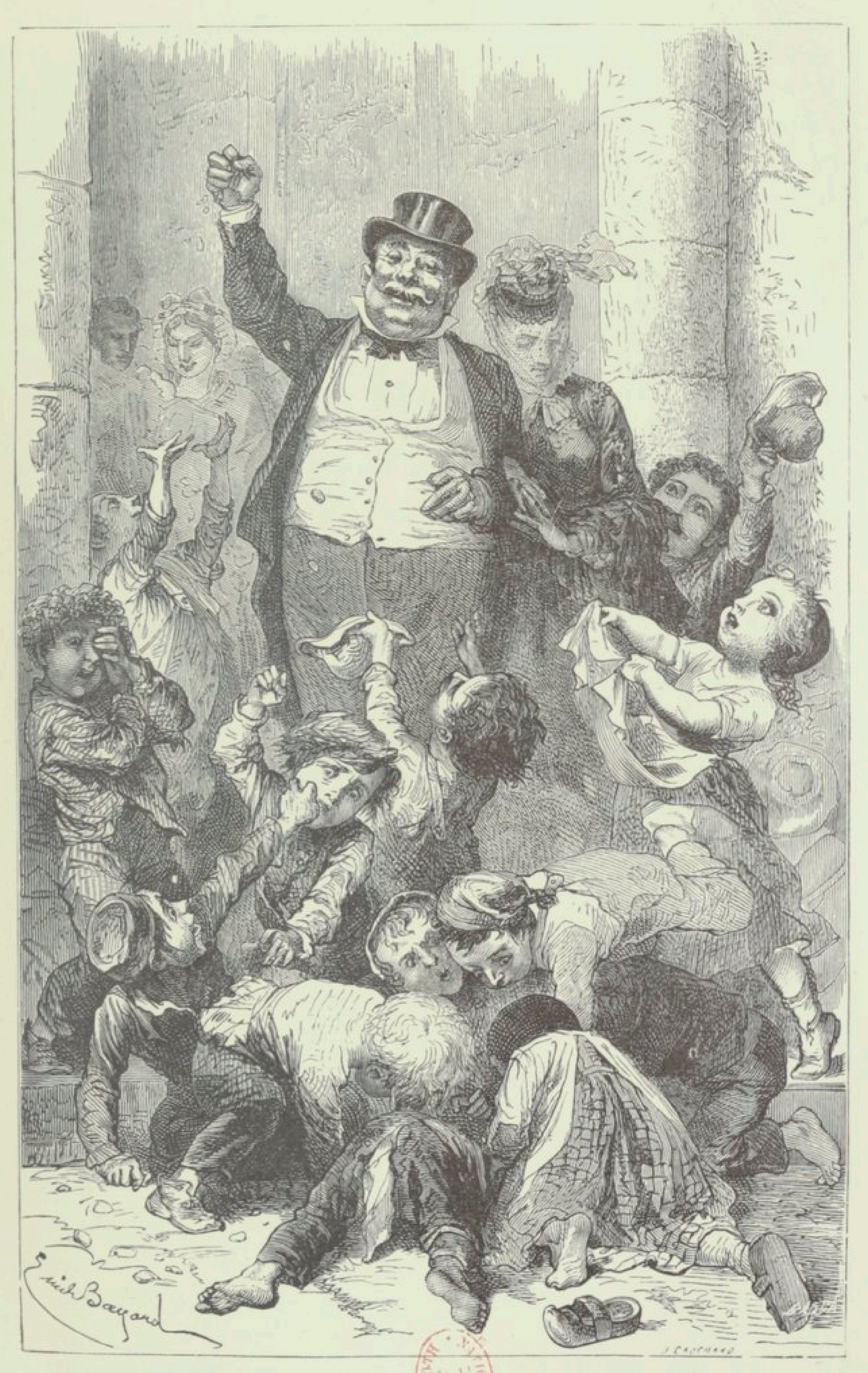


Enfin, le grand jour est arrivé; c'est un dimanche, à la demande instante du parrain. L'oncle Jean se rend à pied de son domicile à la rue du Heaume. Le gilet blanc frappe de stupeur les petits garçons qui flânent au soleil; en revanche, le faux-col monumental les met en gaieté. Les plus avisés devinent qu'il se prépare quelque chose. Le bruit, venu on ne sait d'où, se répand de tous côtés que l'on va baptiser quelqu'un, et qu'il y aura quelque chose à gagner à ce baptême; les gamins, par groupes, se donnent rendez-vous à la porte de l'église. Quantité de mendiants et de vieilles femmes se joignent à eux.

Quand Marguerite, marraine par procuration, prend place dans une des voitures, à côté de l'oncle Jean, elle est tout étonnée de l'espace qu'il occupe sur la banquette. Son pardessus, à l'endroit des poches, semble rembourré de quelque chose de dur et de rocailleux. Clic! clac! le cocher fouette les chevaux, on part au grand trot; la voiture s'arrête au milieu d'un cercle de curieux narquois qui accueillent le grand faux-col avec un murmure d'admiration dérisoire. Absorbé par l'importance de son rôle, le parrain ne voit rien, n'entend rien de tout ce qui n'est pas prévu par son programme. Marguerite descend à son tour, rouge et souriante; les curieux disent, assez haut pour être entendus, qu'elle est jolie et qu'elle a l'air bonne fille.



L'oncle Jean renonce pour son petit neveu, qui devient du coup son filleul, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Il récite les prières sans broncher et en accentuant chaque mot; il déclare avec un air de satisfaction orgueilleuse qu'il donne au nouveau chrétien le nom de Jean. Le nouveau chrétien accepte le nom de Jean sans protester, mais il fait la grimace quand on lui met du sel sur la langue. Le parrain comble de ses dons, en suivant une



Les salves de sous et de dragées se succèdent sans interruption.

progression décroissante savamment calculée, le suisse, le sacristain, le bedeau, les enfants de chœur et la loueuse de chaises.

A peine est-on sorti de l'église, que Marguerite s'explique l'étrange dureté des poches de l'oncle Jean. Au lieu de monter immédiatement en voiture, il plonge sa main droite dans la poche de son pardessus, et en tire une poignée de sous qu'il élève au-dessus de sa tête. La foule crie : Bravo ! — Attention ! répond le capitaine; et la poignée de sous vole et s'éparpille. Quant aux gamins, ils se poussent, se battent, se culbutent; et le parrain rit de tout son cœur. Il plonge sa main dans une autre poche et en extrait une poignée de dragées de qualité inférieure. Nouvelle bousculade; de tous côtés on crie : Par ici ! par ici ! Le parrain rayonne. Mme Aubry lui a persuadé que c'est bon signe pour l'enfant quand on se bouscule fort à son baptême. Les salves de sous et de dragées se succèdent sans interruption jusqu'à épuisement complet des projectiles. Pour varier ses plaisirs, le parrain fait des feintes; il vise à droite, et la foule se rue à droite; brusquement il ramène la main vers la gauche et canarde un petit garçon qui ne s'y attend pas. Le petit bonhomme pleure parce qu'il a reçu un bonbon dans l'œil, et rit parce que tout est venu de son côté, et qu'il a fait une rafle de dragées.

Charles Jacquin est attiré par les cris des gamins; il rit à la vue des yeux qu'on poche et des nez qu'on aplatit. Il se dit en lui-même qu'il serait bien amusant de lancer au milieu de cette foule un chien avec une casserole à la queue. Quand le capitaine a constaté qu'il n'a plus un sou ni une dragée, il monte à côté de Marguerite, qui a eu peur des cris en commençant, et qui a fini par s'amuser de la joie de son oncle. Quant à lui, il a la figure heureuse d'un homme qui vient d'accomplir un devoir important.

Tout, en somme, s'est passé dans un ordre parfait. Le bébé seul n'a pas eu une tenue irréprochable. Outre qu'il a fait la grimace quand on lui a mis du sel dans la bouche, il a grommelé quand on lui a versé de l'eau sur la tête, il s'est fâché tout rouge quand la voiture s'est mise en mouvement, et il a crié quand elle s'est arrêtée. De l'ensemble de ces faits, une matrone de l'assistance tire cette prédiction, que M. Jean sera têtu et volontaire. En attendant que l'avenir démente ou confirme ce présage, pour assurer la tranquillité du présent on prend le parti de l'endormir.

Mais il ne faut pas croire que la fête soit finie pour cela. Un refrain d'opéra-comique affirme qu'un baptême « est une fête pour les

parents, pour les amis ». Il doit y avoir ce soir grand dîner rue du Heaume (voilà pour les parents) et ensuite soirée dansante (voilà pour les amis).

Le dîner met en présence le clan des Defert et celui des Salmon. On peut être sûr d'avance qu'il y aura quelque escarmouche. Comme toujours, le commencement du dîner est silencieux. Au rôti, un Salmon émet cette opinion que le nez du bébé est un joli petit amour de nez. Son voisin, qui est un Defert à lunettes bleues, le regarde de travers, et semble voir dans cet éloge inoffensif comme un empiétement sur les droits des Defert, et une tentative hardie pour confisquer le nouveau-né au profit des Salmon. Ce Defert à lunettes bleues déclare que l'enfant est un vrai Defert, qu'il a déjà le nez de la famille. (Le nez de la famille est célèbre dans tout l'arrondissement ; c'est un monument plus majestueux que régulier, et plus développé qu'élégant ; mais le proverbe ne dit-il pas : Jamais grand nez n'a gâté beau visage.) Le Salmon, piqué au vif, soutient qu'un petit enfant a si peu de nez, que ce n'est pas la peine d'en parler.

Voyez un peu à quels écarts peut entraîner la passion et l'esprit de parti ! Une dame sèche, avec un nez proéminent (une Defert par conséquent), prend la parole ; elle n'a pas vu l'enfant, quoiqu'elle l'ait embrassé et que le contact de son nez glacé lui ait fait jeter les hauts cris, attendu qu'elle est horriblement myope, et que par coquetterie elle refuse d'en convenir et de porter lunettes. Cette dame n'en déclare pas moins avec chaleur que le cher petit est tout le portrait de son père, et qu'il faut être aveugle pour ne pas le voir. De Salmon en Defert, et de Defert en Salmon, la discussion fait le tour de la table, et aboutit au même point que toutes les discussions : chacun se sent confirmé dans son opinion, et pense secrètement qu'il faut être de mauvaise foi pour n'être pas du même avis. On se boude un peu. L'oncle Jean fait de la conciliation, et Mme Defert sourit à ses efforts. Il déclare que des deux côtés l'enfant a le droit d'être fier, et que pour sa part, en qualité de parrain, il est fier pour son filleul de le voir entouré de parents si... si solvables, souffle un Defert — mais l'oncle Jean ne se laisse pas détourner de sa voie et dit : si honorables.

On passe au salon. Les whisteurs se reconnaissent et se concertent, ils se donnent le mot d'ordre et disparaissent pour la célébration de leurs silencieux mystères. Les jeunes gens font la roue dans le milieu du salon, en attendant que l'on danse. L'orchestre donne le signal : l'oncle Jean, qui ne joue ni ne danse, est pourchassé de place

en place par les couples de valseurs; son gilet blanc semble un malheureux proscrit à qui l'on a interdit la terre et l'eau, ou Oreste poursuivi par les Furies. Il en est déjà à son quinzième déménagement et ne sait plus à quel saint se vouer; peu à peu il a été poussé derrière le piano où il est fort mal, et hors de la portée de tout secours humain. Croiriez-vous qu'il a l'aplomb de ne pas se fâcher, et le courage de sourire à ses bourreaux! Mme Defert l'avise, voit sa détresse et vole à son secours.

Comme chacun s'empressait de lui faire place, elle put arriver vite et sans encombre jusqu'à l'endroit où l'oncle Jean avait fait naufrage. Elle lui demanda son bras, ce qui fit au brave homme une foule d'envieux. Quand ils furent seuls dans le petit salon, et qu'elle l'eut confortablement installé dans un grand fauteuil : « Regardez bien tout ce monde », dit-elle en lui posant la main sur le bras.

Par la porte ouverte le capitaine regarde de tous ses yeux. « Jolie soirée! dit-il enfin, tout ce qu'il y a de mieux à Châtillon est ici. »

En effet, il y avait là le sous-préfet, avec sa brochette de décorations, et Mme la sous-préfète avec une toilette « idéale ». (Quant à la maman de Mme la sous-préfète, elle avait prétexté une migraine pour n'aller point dans un monde où l'on pouvait être coudoyé par « l'individu en gilet blanc », et la belle Hermance, sa seconde fille, lui tenait compagnie).

Il y avait des Salmon et des Defert à n'en plus finir; il y avait la belle barbe du receveur particulier, et les favoris judiciaires du président et du substitut; il y avait un député influent, de jolies dames et de jolies demoiselles, des messieurs élégants qui parlaient aux dames avec une aisance de bon ton, et des jouvenceaux timides qui rougissaient en invitant les demoiselles.

« Jolie soirée! » reprit le capitaine après une nouvelle contemplation. »

Mme Defert souriait, elle s'amusait de l'erreur de l'oncle Jean qui croyait devoir flatter son amour-propre de maîtresse de maison.

« Vous avez bien vu tous les hommes qui sont ici?

— Oui, ma bonne fille.

— Savez-vous auquel d'entre eux je souhaite que mon enfant ressemble un jour? »

L'oncle Jean se gratta l'oreille (geste inélégant, mais avec des gants blancs, plus déplorable encore).

« Dieu merci ! il y a du choix », dit-il enfin, en allongeant la tête, pour être bien sûr qu'il n'avait oublié personne.

A mesure qu'il citait un nom, Mme Defert secouait la tête en riant, et l'exhortait à chercher mieux.

« Es-tu bien sûre, mon enfant, que l'homme dont tu parles est ici ?

— Il y est.

— Alors, aide-moi, ou je jette ma langue aux chiens.

— L'homme dont je parle est brave...

— Tous les hommes sont braves ; si c'est comme cela que tu prétends me guider !

— Vous savez aussi bien que moi, mon oncle, que tous les hommes ne sont pas braves. Celui dont je parle est si généreux, qu'il s'oublie toujours lui-même pour ne songer qu'aux autres. Il n'est pas riche, et il fait plus de bien que les riches.

— Ma chère, si Loret ou Aubry étaient ici, je croirais que tu me parles d'eux.

— Ces messieurs n'étant pas ici, il vous en faut chercher un autre. Mon héros est si chevaleresque qu'il risquerait sa vie pour défendre une femme ou un enfant. Y êtes-vous ?

— J'en suis à cent lieues.

— Cet homme-là croit sincèrement à toutes les choses saintes qu'il est de bon ton de bafouer et de persifler aujourd'hui. Enfin, pour ne pas le nommer, il s'appelle Jean Salmon. Oh ! ne secouez pas la tête : mon vœu le plus sincère est que mon garçon vous ressemble un jour. »

L'oncle Jean voulut protester, mais il était si ému qu'il prononçait des mots sans suite.

« Mon oncle, reprit Mme Defert, si j'avais été un homme, j'aurais voulu être comme vous. Ne dites pas non, parce que c'est la vérité. Vous êtes le parrain de mon cher enfant, plaise à Dieu que vous soyez son modèle ! »

Et avant que l'oncle Jean pût se douter de ce qui allait arriver, Mme Defert lui prit la main, et se penchant vivement, la porta à ses lèvres.

« Chut ! lui dit-elle, tout cela est entre nous.

— Tu veux donc me donner de l'orgueil ? Au moins, dis-moi de me faire mettre en pièces pour toi ? N'importe ! tu es une fière petite femme, et c'est à toi que ton fils doit ressembler pour devenir ce que tu veux qu'il soit. Quant à moi, tout ce que je pourrai faire, ce sera

de lui apprendre à monter à cheval et à faire des armes, si je ne suis pas trop cassé. J'aimerais aussi, ajouta-t-il d'un ton rêveur, à lui apprendre l'exercice de la lance qui est un joli exercice. Voilà un monsieur qui te cherche; moi, je me sauve; j'ai besoin de prendre l'air après ce que tu viens de me dire. Le sang me monte à la tête, et il me semble que si je restais, je me mettrais à danser comme ces gens qui se trémoussent là-bas. Au revoir, ma bonne fille. »

Pendant plusieurs heures, l'oncle Jean se promena dans les prés de la Louette pour se rafraîchir. Lorsqu'il fut bien calmé, il rentra chez lui, se mit au lit, et s'endormit en calculant sur ses doigts quel âge il aurait quand son filleul serait en état de tenir un fleuret. Et il rêva qu'il l'initiait aux mystères et aux beautés de l'exercice de la lance.





Elles coururent embrasser le vieil ami.

CHAPITRE VI

Mme Defert, qui n'a encore élevé que des filles, se demande avec inquiétude si elle saura élever un garçon.

Mme Defert, tout en allaitant son « amour de petit garçon », se demandait avec inquiétude comment elle s'y prendrait pour en faire un homme.

Jusqu'ici, elle avait réussi à faire de ses filles, non pas des enfants modèles (il n'y a rien d'insupportable comme les enfants modèles), mais de bonnes petites filles, douces, obéissantes, aimantes et respectueuses. Ce qu'il y a de plus étonnant (pour certaines gens du moins), c'est qu'elle avait fait tout cela sans avoir lu Rousseau, et sans s'être imposé un programme. Elle avait suivi jour par jour le développement de ces deux caractères, sans rien hâter, sans rien changer brusquement, luttant contre les difficultés de détail, à mesure qu'elles se présentaient, sans jamais remettre la lutte au len-

demain, et tout étonnée de n'avoir pas plus d'efforts à faire. Depuis la naissance de sa première fille, elle n'allait plus que fort peu dans le monde, où elle était cependant fort recherchée. Le monde l'avait un peu raillée d'abord de ce qu'il appelait sa manie de retraite, et l'on avait trouvé, dans les salons élégants, qu'elle était un peu « pot-au-feu ».

Comme on vit qu'elle ne devenait ni dogmatique ni pédante, qu'elle n'avait pas de système d'éducation à développer pour écraser les gens de sa supériorité, qu'elle ne donnait des conseils qu'à ceux qui lui en demandaient (et encore avec quelle discrétion !) ; comme elle ne se targuait pas de son renoncement au monde pour faire la bonne mère, comme elle ne critiquait jamais personne, et qu'elle ne permit jamais à ses enfants de tomber dans la moquerie, on lui pardonna de faire mieux que les autres ; on ne fut pas blessé de son dévouement pour ses enfants. Dans un certain monde, on la trouva à la fois un peu arriérée et un peu originale, mais on continua à l'aimer quand même.

M. Defert, qui était très-fier de sa femme (et il avait bien raison) et qui tenait à s'en faire honneur dans le monde (qui oserait l'en blâmer ?), fit bien d'abord quelques observations. Ses observations furent écoutées avec déférence, ce qui le disposa bien tout de suite. En vérité, on aurait cru que cette petite Mme Defert avait fait son cours complet de rhétorique, pour savoir si bien prendre son monde. Elle développa ses raisons avec tant de raison et d'enjouement que M. Defert, pris pour arbitre, déclara qu'elle avait raison comme toujours. Il céda, et en cela il fit preuve de bon sens.

L'éducation des fillettes marchait donc sans trop de difficultés : mais sur bien des points on trouvait à critiquer en elles.

Par exemple, Marguerite, qui avait douze ans, n'aurait pas su entrer seule dans un salon sans rougir et sans se déconcerter, tandis que telles fillettes de son âge que je pourrais citer étaient déjà de véritables petites femmes, pimpantes, sémillantes, avec un joli babil tout plein de riens charmants et de réparties fines. Au fond elle était coquette comme toutes les petites filles, mais son goût naturel pour les jolies toilettes, n'étant pas cultivé avec amour, n'allait pas jusqu'à lui faire prendre en horreur les blouses qu'elle portait encore pour travailler et jouer à la maison. Elle trouvait même qu'il était bien agréable d'être à son aise pour courir et sauter dans le jardin. Mais, Mademoiselle le mit Ardant à une autre jeune personne de douze

ans : « C'est un sac, ma chère, que cette horrible blouse ! et des brodequins lacés ! Comprenez-vous cela ? et en gros cuir comme ceux des collégiens ! » Et la petite pécore, en toilette fraîche et en bottines de cérémonie pour rester à la maison, jetait un regard de côté dans l'armoire à glace, refaisait les plis de sa robe, et lissait sa chevelure aussi coquettement qu'un petit oiseau lisse ses plumes. — « Et si ses parents étaient pauvres encore ! » reprit l'amie, en comparant sa toilette à celle de sa « chérie » pour voir si par hasard l'autre ne l'éclipsait pas. « Cela ne fait-il pas pitié ! » Et là-dessus, de jolis rires de petites coquettes, de jolis mouvements de femmes du monde, et une conversation intarissable sur toutes sortes de sujets qui eussent fait ouvrir de bien grands yeux à la pauvre Marguerite.

Mais, par bonheur, et grâce à la prudence de sa mère, la pauvre Marguerite ignorait combien elle était en retard sur les jeunes demoiselles de son âge. Elle sautait et gambadait avec Marthe, sans nul souci de sa dignité ; elle jouait à la poupée tout aussi bien qu'elle s'amusait d'un conte de fées. Elle revenait du jardin, animée, les joues roses, les yeux brillants, les cheveux en désordre, trouvant que c'était bien dommage d'avoir un devoir à faire quand le temps était si beau, mais le faisant de son mieux parce qu'elle savait qu'il fallait le faire, et que maman n'eût pas été contente si on l'avait négligé.

Et Marthe? Hélas! Marthe était aussi déplorablement en retard pour son âge que Marguerite pour le sien. Pour tout dire, en un mot, c'était encore un gros bébé.

« Figurez-vous, ma chère, disait une autre fois Mlle Ardant à son amie, que ces petites prennent tout au sérieux, M. Dionis par exemple. Or, je vous le demande, qu'est-ce que M. Dionis? Où prenez-vous M. Dionis? Si vous voulez avoir une bonne scène, dites à ces enfants (car après tout on a l'âge que l'on paraît avoir), dites-leur, pour voir, que M. Dionis est hideux avec ses grosses besicles, son habit de l'autre siècle, et sa démarche de rhinocéros en retard. Marguerite deviendra sérieuse, Marthe se fâchera tout rouge, et elles vous répondront en chœur que M. Dionis est très-bon, et que maman veut qu'on le respecte. Le respecter! Ce n'est, après tout, que le commis de leur père.

— Et Mademoiselle, parlons de Mademoiselle !

— Est-elle assez roide, assez pincée, assez mal fagotée !

— Et ennuyeuse !

— Ce qui ne les empêche pas de croire à Mademoiselle, de citer les opinions de Mademoiselle, et de respecter Mademoiselle.

— Je suis sûre qu'elles jouent encore à la poupée.

— Vous pouvez en être sûre, ma chère; car je les ai vues de mes yeux traîner dans une brouette une poupée sans chignon. A propos, viendrez-vous à la musique cette après-midi?

— Je vais me faire donner la permission par chère mère. »

Mais il se trouva que « chère mère » avait mal dormi parce qu'elle avait passé la nuit au bal; il se trouva que chère mère était de mauvaise humeur, parce que la toilette de chère mère avait été éclipsée par celle de sa meilleure amie. Il résulta de toutes ces circonstances que chère mère refusa la permission.

La charmante jeune fille vint retrouver son amie, la figure longue, et déclara, pâle de colère et les lèvres tremblantes, qu' « elle » avait ses nerfs (elle, c'est-à-dire chère mère, bien entendu), et qu'elle aurait bien pu choisir un autre moment, et que...

« Cher père » entra, venant du cercle. Il serra, à l'anglaise, la main à l'amie de sa fille, et embrassa cette dernière; elle saisit l'occasion de lui extorquer la permission que « chère mère » avait refusée.

Et elle partit triomphante avec son amie, sous la conduite d'une gouvernante horriblement parfumée et trop serrée dans son corset. Cette gouvernante était pleine de mépris pour les petites Defert, et en général pour toutes les personnes qui manquaient de « genre ». Les deux jeunes personnes jacassaient tout haut, en pleine rue, de tout et de tous. Elles ricanèrent en voyant passer l'oncle Jean, et déclarèrent à l'unanimité que c'était un « bonhomme impossible! » La gouvernante, après s'être mirée dans toutes les devantures de boutiques, se rapprocha des deux jeunes demoiselles et entendit quelques mots de leur conversation. Par acquit de conscience, elle crut devoir intervenir. Son élève fut prompte à lui fermer la bouche, en lui rappelant qu'elle-même, pas plus tard que la veille, avait habillé le capitaine à sa façon, avec une de ses amies. Pour avoir le dernier mot, la gouvernante répondit que ce n'était pas la même chose! A quoi la jeune élève répliqua impertinemment qu'elle l'espérait bien!

Telles étaient les personnes sévères auxquelles les « petites Defert » inspiraient une si dédaigneuse pitié.

Mme Defert, femme sensée et modeste, savait fort bien que ses filles

n'étaient pas parfaites; elle les élevait de son mieux, voilà tout. Du moins, sa conscience était tranquille.

Mais quand elle eut un fils, elle se sentit toute troublée. Elle ne pouvait compter que sur elle-même. M. Defert avait bien assez d'occupations à la fabrique; il était fatigué quand il rentrait le soir, et ne demandait les enfants que pour jouer avec eux. Il ne se faisait pas de l'éducation des enfants une idée bien nette, et s'en remettait complétement à sa femme. D'autre part, un axiome qui a cours et que l'on ferait bien de mettre au rebut, prétend qu'une femme seule ne peut jamais bien élever un garçon. Enfin, en regardant tout autour d'elle, Mme Defert voyait tant d'éducations manquées, qu'elle était pleine de soucis et de craintes.

Elle résolut de consulter sur ce sujet un vieux juge de ses amis, qui passait pour être moqueur. (Il n'était jamais moqueur avec elle.) Il avait beaucoup lu et beaucoup réfléchi, et possédait un grand fonds d'idées justes sur toutes les questions importantes.

Un jour que l'enfant dormait au jardin, à l'ombre d'un grand marronnier, Mme Defert, tout en tirant son aiguille, réfléchissait à son sujet favori, lorsqu'elle vit le vieux juge qui venait à elle. Marguerite et Marthe, qui jouaient au sable avec des pelles de bois et des seaux de fer-blanc, absolument comme les enfants des pauvres, coururent embrasser le vieil ami de la maison, lui dirent, en confidence, que le petit frère dormait, et retournèrent tranquillement à leur sable.

Quand Mme Defert eut exposé ses angoisses et ses doutes, le vieux juge se mit à rire. « Vous vous tourmentez de bien peu de chose, lui dit-il, et surtout vous consultez un oracle qui en sait bien moins long là-dessus qu'une mère comme vous. Voici cependant ce que je puis vous dire : J'ai lu, je crois, tout ce qu'on a écrit d'important sur l'éducation. Eh bien ! je vous affirme que ceux qui ont composé les plus beaux systèmes sont ceux qui ont le plus mal élevé leurs enfants. D'autre part, j'ai toujours vu que les enfants élevés selon un certain idéal étaient idéalement mal élevés. A part certaines règles très-générales que le bon sens seul aurait trouvées, tout système est faux par cela seul qu'il est un système. Il n'y a pas deux enfants qui se ressemblent, comment voulez-vous agir sur eux par des procédés uniformes ? Ce serait plus commode, je le sais bien ; mais ce n'est pas naturel, et ce n'est pas praticable. Pour bien élever un enfant, il faut faire ce que vous avez fait et ce que vous faites encore avec vos filles;

il faut s'y donner corps et âme, le suivre pas à pas, et faire pour le mieux dans chaque circonstance. Ce dévouement obscur répugne à bien des gens ; d'autres sont obligés de gagner leur vie et n'ont pas le temps de se consacrer à leurs enfants. Voilà pourquoi on se débarrasse d'eux en les mettant au collége. Voyez les enfants qui sortent des établissements d'éducation. Comment sont-ils élevés ? Fort mal. Je n'accuse pas le zèle des maîtres : ils font ce qu'ils peuvent et ne peuvent pas faire plus. J'accuse les parents qui se séparent trop tôt de leurs enfants, et avant de les avoir assez bien élevés pour qu'il en reste toujours quelque chose. Il faudrait que chaque enfant, jusqu'à un certain âge, pût être élevé par sa mère et que chaque mère vous ressemblât... Oui, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au bébé qui venait de se réveiller, et manifestait quelque velléité de crier... Oui, monsieur, entendez-vous, il faudrait que chacun pût être élevé comme vous le serez, vous ! Qu'avez-vous à objecter à cela ? Rien ? C'est bien heureux. »

Une fois sur les genoux de sa mère, le poupon se mit à la regarder ; il faut croire que la contemplation de ce doux visage suffisait pour le moment à son bonheur, car il se tint parfaitement tranquille.

« Savez-vous, dit le juge en faisant danser ses breloques, que vos deux sœurs sont charmantes ? Savez-vous que c'est votre maman qui les a élevées ? Eh bien ! elle vous élèvera de la même façon, et vous n'en vaudrez que mieux ! Que voulez-vous maintenant ? La pomme de ma canne ? La voilà. Votre maman a fait ses preuves, vous pouvez être tranquille et ne pas faire ces yeux-là, et ne pas éternuer à propos de rien.

— Passe encore jusqu'à un certain âge, reprit Mme Defert en souriant ; mais quand un garçon devient grand, qu'il a appris du latin, du grec, des mathématiques, qu'il est instruit, fort, indépendant ; quand le père lui-même a tant de peine...

— Distinguons, reprit le juge. Conduisez d'abord par la main monsieur jusqu'au seuil des études classiques ; il y a de la marge d'ici là, et nous aurons le temps d'en reparler. Je puis vous dire tout de suite qu'un garçon élevé par une mère intelligente et bonne respecte cette mère-là, pourvu qu'il ait dans le cœur un peu de générosité, bien plus qu'il ne respecterait un homme. »

Ici, Jean, qui suivait la discussion avec un intérêt évident, car ses beaux yeux limpides ne se détournaient pas du donneur de conseils,

manifesta une certaine inquiétude. Cela commença par une grimace, continua par quelques cris isolés, et se termina par une mélopée aiguë.

« Ah ! dit le vieux juge en se frottant les mains, je vous ai fait une petite théorie de l'éducation ; à vous de me donner une leçon de pratique. Étant donné un enfant qui crie, quel est le moyen de le faire taire ?

— D'abord, répondit Mme Defert, il faut chercher la cause du mal, car il souffre, et ce ne sont pas là des cris de colère. Pour une fois que je ne l'ai pas emmaillotté moi-même, j'ai peur qu'il ne soit trop serré, ou qu'il soit emmaillotté trop court. »

En deux tours de main, l'enfant fut démailloté, et ensuite examiné de la tête aux pieds. Une épingle laissée dans le lange offensait son petit mollet rose.

« Ensuite, dit Mme Defert, continuant sa démonstration, prendre la cause du mal entre l'index et le pouce, et la faire disparaître. » — L'épingle avait subitement disparu. — « Ensuite, remettre les choses en l'état. » — Et comme par enchantement, le poupon était roulé dans ses langes, et avait repris son apparence de jeune chrysalide.

Comme il sanglotait encore, la mère usa du grand argument. Avec une dextérité merveilleuse, elle escamota le poupon et le fit disparaître sous une pèlerine longue qu'elle portait en qualité de nourrice, et l'on distingua le petit grondement joyeux que font entendre les bébés quand ils sont en train de faire un bon repas.

« Parfait ! dit le juge émerveillé. Je vais faire comme Mentor qui profite de tous les incidents pour faire la leçon à Télémaque. Pour une fois que vous avez confié votre enfant à des mains étrangères, il a failli périr, blessé au talon comme Achille. Ne vous séparez jamais de lui, jusqu'au moment où cela sera absolument nécessaire. »

Le poupon rassasié reparut à la lumière du jour, une goutte de lait à chaque coin de la bouche, et une goutte au bout du nez pour faire la symétrie.

L'oncle Jean vint faire sa visite quotidienne pour savoir si son lancier avait grandi depuis la veille, et s'il serait bientôt en état de monter à cheval et de manier la lance.

Quand Mme Defert lui fit part de ses doutes et de ses inquiétudes, il pouffa de rire ; quand elle lui fit connaître l'opinion du juge, il

déclara que ce juge-là avait du bon sens. Enfin, quand il en vint à parler en son propre nom, voici mot pour mot ce qu'il dit :

« Toi ! ma bonne fille, toi ! tu serais capable, si tu voulais seulement t'en donner la peine, d'élever des crocodiles, et d'en faire des notaires et des avocats. »





Tout le monde vint s'assurer que c'était une vraie dent.

CHAPITRE VII

Premiers exploits de Jean.

Voilà donc dans quel monde le petit Jean était destiné à vivre et à grandir. Ses débuts n'eurent rien de remarquable. Il n'était pas plus un bébé modèle, que ses sœurs n'étaient des enfants modèles.

Je suppose qu'un bébé modèle est celui qui fait ses dents, même les grosses, sans baver et sans crier à faire frémir; qui se gare soigneusement des rhumes de cerveau; qui s'arrange pour n'avoir point la scarlatine; qui ne connaît la coqueluche que de nom; et qui se moque de la rougeole. Quant aux convulsions, c'est quelque chose de si étrange et de si inconvenant, qu'un bébé qui se respecte évite ces manifestations violentes. Un bébé modèle sait son monde, et ne se met pas en colère sous prétexte qu'il a faim, ou que le lait vient trop vite, ou qu'il ne vient pas assez vite. Il n'a pas de ces emportements grotesques qui vous rendent tout violet pendant plus d'une minute; c'est si vilain d'être en colère et si affreux d'être violet!

Ajoutez à tout cela qu'un bébé modèle ne réveille pas sa mère quinze fois par nuit, sous les prétextes les plus futiles.

Comme maître Jean faisait tout cela, et bien d'autres choses encore, il faut en conclure tout naturellement que maître Jean n'était pas un bébé modèle.

Malgré tout cela, on l'admirait, on le dorlotait, on lui disait qu'il était le plus bel enfant du monde, et mille autres flatteries qui l'eussent gâté à tout jamais s'il eût pu les comprendre. Cette espèce d'idolâtrie de toute une famille, empressée autour d'un petit enfant, inquiétait un peu Mme Defert, qui se promit bien d'y veiller, le jour venu.

Quel émoi dans la famille, quand parut la première dent! Depuis quelques jours, le bébé, éprouvant à la mâchoire une douleur inaccoutumée, se demanda ce que cela voulait dire, et il devint tout rêveur. La douleur augmentant, il devint, de rêveur, grognon; et de grognon, misanthrope. Sans doute, dans sa cervelle ignorante, il se figurait que cela n'aurait pas de fin. Dès lors il sembla croire qu'il y avait un complot contre lui, et faute de savoir au juste qui était de ce complot, il s'en prenait à tout le monde. Aussi, pendant cette période néfaste, n'était-il pas abordable.



Thorillon ayant exécuté, pour le faire rire, une de ses danses sauvages, l'autre le regarda d'un œil si sévère, qu'il avait tout à fait l'air de dire : C'est bien le monemt de gambader devant les personnes, quand elles ont les nerfs malades!

Mme Jacquin l'appelle son bel enfant, et lui demande une petite risette; le bel enfant répond par une grimace épouvantable.

Ses sœurs elles-mêmes ne trouvèrent pas grâce à ses yeux, non plus que l'oncle Jean; c'est beaucoup dire en peu de mots, car il préférait l'oncle Jean et ses sœurs à tout le monde, excepté à sa mère. Quand elle le prenait dans ses bras, il la regardait avec confiance et s'adoucissait, comme s'il eût été convaincu qu'elle du moins ne faisait pas partie du fameux complot.

Dans un de ces jours néfastes, il eut la visite d'une des tantes Defert, célèbre dans la famille par son nez aquilin, son caractère ferme et son goût inexplicable pour le musc. A peine fut-elle à portée de Jean, que le drôle, avançant la main avec une grande vivacité, fut à deux doigts de saisir le nez aquilin. Il était évident qu'il lui en voulait : soit qu'il eût des objections sérieuses contre la forme aquiline en général; soit qu'il n'aimât pas les gens d'un caractère ferme; soit

que le parfum du musc lui agitât les nerfs; soit qu'il eût décidé dans sa cervelle que la tante Defert était la personne qui avait organisé le complot. Quand il vit qu'il n'avait pu réussir à saisir le nez de sa tante, il se mit à jouer des bras et des jambes, poussa des cris de paon et tomba dans un véritable paroxysme de rage.

Toute la nuit, il rêva de son aventure, et fut inconsolable; le matin seulement il se calma. La maman, en lui passant son doigt sur les gencives, sentit une toute petite pointe qui perçait. C'était la première dent.



M. Defert fut si fier d'avoir un fils qui avait une dent, qu'il sema la nouvelle dans toute la famille. Et comme si c'était une chose extraordinaire qu'une première dent à la mâchoire d'un petit garçon, tout le monde vint constater le fait, et s'assurer que la dent était une vraie dent, en passant le doigt sur la gencive. Ce jour-là, le petit bonhomme eut tous les ennuis d'un personnage en vue, qui excite la curiosité. Il regretta amèrement d'avoir une dent déjà si célèbre, ou de n'en avoir pas au moins deux pour pincer jusqu'au sang les doigts indiscrets.

Ce grand événement coïncida avec un autre événement non moins important. M. Defert fut décoré pour services rendus à l'industrie. Cette seconde nouvelle fit dans la ville plus de bruit que la première; je doute qu'elle ait fait plus d'impression dans l'âme de Mme Defert. Sans le vouloir, sans le savoir, elle rapportait tout dans sa pensée à l'objet de ses constantes préoccupations. Bien des années plus tard, M. Defert, devenu chauve et ambitieux, songeait à transformer en rosette son ruban de la Légion d'honneur; il parlait à table de ses différents titres avec des amis. Il hésitait sur la date de sa première nomination. Mme Defert, sans chercher une minute, lui dit : C'était en telle année, l'année de la naissance de Jean, et en tel mois, où il eut sa première dent.

Elle avait établi un synchronisme entre les divers événements qui intéressaient Châtillon, ou simplement la famille et les événements marquants de l'enfance de Jean.

Marthe avait fait sa première communion l'année de la coqueluche. C'était entre la première dent et la coqueluche que s'étaient bâties les villas du quartier neuf; que Hireux, le marchand de nouveautés, s'était retiré des affaires avec une fortune d'un million, et que Charles Jacquin avait passé son baccalauréat.

Le temps continue sa course. Jean a percé un grand nombre de dents; il fait ses débuts dans l'art de la marche, et semble trouver que la marche est un art très-difficile. Il s'élance avec une ardeur inconsidérée, les deux poings fermés, et au moindre choc il s'étale mollement. Si on ne le regarde pas, il se contente de se relever sans rien dire. S'il s'aperçoit qu'on le regarde, il se met à gémir d'une façon lamentable, et attend qu'on le relève et qu'on le console. Mme Defert, sans en avoir l'air, fait ses remarques, et profite de ses observations pour redresser une à une les imperfections de ce petit caractère.

En même temps que l'art de la marche, Jean étudie l'art de la parole. Il a d'abord à son service une grande variété de cris inarticulés qui lui suffisent à lui pour tout dire, mais qui ne suffisent pas aux auditeurs pour tout comprendre. Comme il s'imagine avoir exprimé sa pensée le plus clairement du monde, il s'indigne parfois de n'avoir pas été compris, et témoigne son indignation par de véritables hurlements. Le premier mot que Jean prononce est celui de *maman*, bien que Mme Defert lui ait soufflé depuis longtemps celui de *papa*. Mais le petit homme a quelquefois l'esprit contrariant. Le jour où, ayant prononcé le mot *maman*, il entre dans la classe qu'Homère appelle « *mortels à la voix articulée* », toute la famille est en liesse : il ne sera pas muet! Oh non! il ne sera pas muet; il est bien plutôt à craindre qu'il ne finisse par rendre les gens sourds. Après les mots, viennent les phrases; après les phrases apprises, les phrases créées, les plus amusantes de toutes, les réflexions enfantines, et les saillies naïves, où les parents, par grâce d'état, entrevoient tous les indices d'une haute intelligence, quelquefois même d'un grand génie.

Un jour que Jean avait été bien sage, on lui permit d'assister à la leçon d'écriture de Marthe (Marguerite faisait un travail pour Mademoiselle); bébé était tranquille, presque grave. Il savait déjà que l'on ne doit pas faire de bruit dans la salle d'étude. Il regardait avec un intérêt profond les éclairs que lançaient les lunettes de M. Dionis. Quand il les avait bien regardées, il s'amusait des mines et des efforts de Marthe. Elle n'avait pas perdu l'habitude de tirer la langue en écrivant, et elle avait toujours ce joli mouvement pour renvoyer ses cheveux en arrière.

A la fin de chaque ligne, Marthe ne manquait pas de relever la tête et de sourire. Jean attendait en silence ce moment prévu, et il lui fallait un grand effort de volonté et de sagesse pour ne pas battre des mains en réponse au sourire silencieux de Marthe.



Oh ! s'écria Jean, il a des épingles à ses mains !

Un petit chat favori rôdait dans la salle d'étude; il s'initiait aux mystères des petits coins sombres, méditait sur ses découvertes avec une gravité précoce; puis, comme saisi d'allégresse à l'idée qu'il en savait déjà si long pour son âge, il cabriolait comme un jeune singe, et, pour se récompenser, se frottait aux barreaux des chaises.

Jean suivait ses allées et venues avec la plus grande attention. Enfin, n'y tenant plus, il se haussa vers l'oreille de sa mère pour lui dire quelque chose. Mme Defert sourit, et, se levant de sa chaise, prit le petit chat et le mit entre les bras de bébé.

Jean se contenta d'abord de tenir la petite bête, sans oser faire autre chose que la regarder; mais bientôt il fut pris d'un accès de tendresse subit et l'embrassa sur le front. Pour toute réponse, le minet cligna ses yeux clairs et fit doucement ronron. Marthe et Marguerite avaient quitté des yeux leur tâche. M. Dionis lui-même regardait cette petite scène en souriant.

Tout à coup, le petit chat, qui ne se sentait pas assez bien tenu et qui craignait de tomber, se raccrocha comme il put.

« Oh! s'écria Jean en le laissant aller, il a des épingles à ses mains! »

Le mot n'était que drôle, et Mme Defert se contenta d'en sourire. Mais Marguerite et Marthe poussèrent des cris d'admiration. Quant à M. Dionis, il déclara qu'il avait entendu dans sa vie de bien bonnes plaisanteries, Dieu merci! mais que celle-là était la meilleure de toutes. Mme Defert, qui n'aimait pas à gâter le plaisir des autres, ne fit aucune observation; mais elle remarqua que le petit Jean, d'abord assez confus d'avoir prêté à rire, finissait par comprendre qu'il avait dit quelque chose de drôle, et riait à la fin plus fort que les autres.

Par M. Dionis, le mot se répandit dans les bureaux, à la grande joie de Thorillon, qui l'écrivit sur son garde-main afin de ne pas l'oublier. M. Defert le savait déjà en rentrant pour déjeuner, et l'on ne parla guère d'autre chose à table, jusqu'au moment où Mme Defert détourna la conversation. Jean savait fort bien que les petits enfants ne parlent pas à table; aussi ne disait-il pas un mot; mais il avait l'air préoccupé, sur sa grande chaise; tout à coup, il sembla prendre son parti, et dit en étendant le doigt : « La carafe!... » Tout le monde le regarda. « Elle a des épingles à ses mains! » Et il partit d'un éclat de rire. Personne ne rit : rien de plus froid qu'une plaisanterie manquée, et rien de plus déplaisant qu'un enfant prétentieux. Par contenance, il fit entendre encore un rire forcé; mais

bientôt ses lèvres tremblèrent; il sentait qu'il venait de dire une sottise; il se mit à pleurer d'un air boudeur.

« On gâte cet enfant, pensa Mme Defert, et on le rendra prétentieux et insupportable. »

L'oncle Jean survint. Lui aussi connaissait le mot de son filleul : il était tout simplement pénétré d'admiration. A peine assis, il se pencha vers Jean, sans remarquer son air maussade, et lui demanda des nouvelles des mains du chat, et de ses épingles. En filleul mal appris, Jean tourna le dos à son parrain, avec un mouvement d'épaules facile à interpréter. L'oncle Jean surpris allait insister, Mme Defert lui dit que ce n'était rien et lui demanda des nouvelles de M. Aubry. Une fois sur ce terrain, le capitaine en avait pour longtemps. L'éloge d'Aubry le conduisait par une pente naturelle à l'éloge de Loret. L'incident fut oublié.

Quelle belle occasion Mme Defert laissa échapper de faire de la morale à tout le monde! Un pédant n'y eût pas manqué. Ce n'était pas là sa méthode à elle. Elle ne dit pas un mot qui pût être blessant pour qui que ce fût; mais elle trouva moyen d'insinuer à chacun en particulier, et au moment favorable, qu'il y a du danger à admirer et à répéter les mots des enfants. Elle tenait si peu à paraître régenter les gens, que chacun fut persuadé qu'il avait trouvé cette idée tout seul, et se sut bon gré de l'avoir trouvée.





Monsieur Jean.

CHAPITRE VIII

Jean est introduit dans la belle société, et n'y gagne pas grand'chose.

Il résulta de là que le petit Jean, qui avait failli un instant devenir célèbre par ses réparties, fut replongé par la prudence maternelle dans la plus profonde obscurité. Mais la nature est si généreuse qu'elle ne voulut pas absolument priver Châtillon de sa part légitime d'enfants prodiges. Pour une lumière que l'on éteignit, il s'en alluma quatre ou cinq autres qui brillèrent du plus vif éclat. On en citait jusqu'à trois, rien que dans le monde des Defert, sans compter celles qui éclairaient d'autres sphères moins élevées de la société châtillonnaise.

Il y avait d'abord le petit garçon du nouveau sous-préfet, Michel de Trétan. Ses bons mots, un peu revus et corrigés par papa et par maman, alimentaient toutes les conversations.

Il y avait Pierre Bailleul, neveu et fils adoptif d'un riche fabricant, célèbre par ses citations choisies de La Fontaine « et autres bons

auteurs ». L'oncle, indigne d'un tel neveu, disait, il est vrai, que « c'étaient des bêtises! » mais il laissait faire sa femme qui suait sang et eau à orner la mémoire du marmot, et à faire naître les occasions de mettre sa jeune érudition en lumière.

Il y avait enfin le jeune Ardant, dont le père, ancien marchand de tableaux, avait fait bâtir à grands frais le château de la Folie-Ardant, aux portes de la ville. M. Ardant était resté l'ami d'un grand nombre d'artistes, qui venaient par caravanes jouir de sa fastueuse hospitalité. Le gamin n'avait qu'à les écouter pour faire une bonne provision de mots singuliers et de « scies d'atelier ». Il les débitait ensuite avec un aplomb bien au-dessus de son âge. Jean Defert aurait certainement fait le quatrième, si sa mère n'avait pas contrarié sa vocation, et il en aurait rejailli sur sa famille une grande considération. Mais, comme disent les poëtes, les destinées en avaient décidé autrement.

Il est vrai que Michel de Trétan devint par la suite un fat de la plus belle eau, sans compensation; car ses saillies s'arrêtèrent net vers l'âge de quinze ans. A vingt ans, ce fut un beau petit monsieur, avec une raie irréprochable sur le milieu de la tête, et rien dedans. Il eut alors un joli petit parlage vide, suivi de silences mélancoliques pendant lesquels il suçait la pomme de sa canne, cherchant toujours un mot spirituel qui ne voulait plus venir.

Pierre Bailleul devint si pédant et si insupportable, qu'à seize ans il mettait tout le monde en fuite. Au bal, par une fatalité inexplicable, les danseuses avaient toujours promis la valse qu'il leur demandait; s'il se rejetait sur une polka, c'était exactement la même chose. Il se consolait de sa mésaventure par une citation; on riait derrière l'éventail. Les jeunes gens, qui suivaient de loin avec une joie maligne la série de ses déconfitures, l'accueillaient ensuite avec des compliments dérisoires.

Quant au jeune Ardant, lorsque ses plaisanteries eurent perdu leur plus grand sel, qui était d'être débitées par un enfant, elles parurent fades ou déplacées. Et puis, le nombre des scies d'atelier n'est pas si considérable qu'on pourrait se le figurer, et il fut bien vite au bout de son répertoire. Il eut cependant, parmi les collégiens et les tout jeunes garçons imberbes, des admirateurs et des imitateurs. Ce qui ne l'empêcha pas de passer dans le monde pour un garçon de mauvaise éducation et de mauvaises manières. Voilà ce que l'avenir réservait à ces trois jeunes messieurs.

Sans lire dans l'avenir, Mme Defert, avec son bon sens ordinaire, avait jugé qu'un enfant prodige est un objet de luxe, dispendieux dans le présent, inquiétant pour l'avenir; et elle avait courageusement fauché la gloire naissante de Jean.

C'était toujours un souci et un danger de supprimés. Dieu merci, il lui en restait bien assez d'autres.

Quand l'âge des jaquettes fut passé et que Jean fut introduit dans son premier pantalon, il eut un mouvement d'orgueil naïf. Dans la joie de sa transformation, il montra, par quelques mots, qu'il commençait à regarder ses sœurs d'un peu haut, depuis qu'il était devenu un homme.

Sa mère ne lui fit point de morale; elle ne lui démontra pas que l'orgueil conduit tout droit aux plus épouvantables catastrophes. Mais elle l'amena facilement à découvrir que les femmes et les jeunes filles ont leur mérite aussi bien que les hommes. D'un autre côté, au lieu de profiter de l'occasion pour écraser dans son germe cet orgueil naissant, elle jugea plus prudent de le réduire à de justes proportions, et d'en tirer les éléments de l'estime de soi-même et de la dignité personnelle. Elle voulut bien considérer Jean comme un homme, à condition qu'il se conduirait comme un homme : comme un homme de huit ans, bien entendu.

Voilà donc M. Jean tout préoccupé de mériter le nom d'homme, avec des scrupules à mourir de rire, des confidences qui font rêver sa mère, des échappées qui l'étonnent et l'effrayent, et des retours qui l'attendrissent.

« Un homme peut-il manger des confitures? — Oui, à condition de n'être pas gourmand, et de ne pas lécher les confitures pour donner ensuite la tartine à Phanor.

— Un homme peut-il jouer à la poupée avec sa cousine Léocadie? — Oui, pourvu que ce soit à ses heures de récréation; pourvu surtout qu'il ne jette pas la poupée de Léocadie sur le toit du pigeonnier : ce qui désole Léocadie et lui fait pousser des cris de paon. L'homme en question est obligé ensuite de prendre l'échelle du jardinier à laquelle on lui a défendu de toucher, et de courir sur le toit du pigeonnier au risque de se casser un bras ou une jambe, ce qui ferait beaucoup de chagrin à maman.

— Un homme peut-il laisser dire à Bailleul que sa sœur Marthe chante faux; et n'est-ce pas son devoir de souffleter Bailleul pour avoir tenu ce propos impertinent? — Un homme ne s'inquiète pas de

l'opinion d'un enfant léger, surtout sur des choses qui ne touchent pas à l'honneur.

— Est-ce une faute bien grave pour un hommed'avoir dit à Michel de Trétan que M. Dionis avec ses lunettes ressemble à un gros perroquet; et que Mademoiselle, quand elle entre dans la salle d'étude en laissant pendre les deux coins de son châle, ressemble à une poule inquiète qui de ses ailes chasse ses poussins devant elle? — Ce n'est pas une faute bien grave d'avoir eu ces pensées; c'est déjà plus grave de les avoir confiées à un étourdi qui les répétera, et tournera en ridicule des personnes respectables et utiles. S'ils apprennent que Jean a dit cela d'eux, cela leur fera de la peine, et ils croiront que Jean a mauvais cœur. Un homme généreux voit le bon côté des personnes et non pas le mauvais. Il se souvient que M. Dionis est un vieillard, qui a rendu les plus grands services à papa et à ses enfants. Il se souvient que Mademoiselle est bonne, instruite, qu'elle a fait l'éducation de Marguerite et de Marthe, qui lui ont les plus grandes obligations. Il n'oublie pas qu'elle se donne beaucoup de peine et montre beaucoup de patience pour empêcher certain petit homme de rester toute sa vie un ignorant. — Jean déclare que le petit homme c'est lui, et qu'il sait bien que maman a raison.

— Est-ce mal pour un homme d'être jaloux de Michel de Trétan? — C'est toujours très-mal d'être jaloux de qui que ce soit; mais à propos de quoi cette jalousie? — Oh! d'abord, reprend le petit homme d'un air pénétré, Léocadie prétend qu'elle l'aime mieux que moi parce qu'il a de plus jolies vestes et de plus jolies cravates; et puis il a des cartes de visite; et puis il a des cartes d'invitation imprimées pour les collations du jeudi; et puis il a un si joli poney! Nous sommes bien aussi riches que le sous-préfet : pourquoi n'ai-je pas des cartes de visite et un poney? »

Depuis longtemps Mme Defert s'attendait à cette question. Elle n'en fut pas moins embarrassée pour répondre. Il lui eût été bien facile de dire que le sous-préfet et sa femme élevaient fort mal leur fils, et lui donnaient des goûts et des prétentions qui n'étaient pas de son âge. Mais, par esprit de justice et par bonté naturelle, elle n'aimait pas à moraliser aux dépens du prochain. Elle dit donc au petit questionneur que les parents élevaient leurs enfants du mieux qu'ils pouvaient; que chacun avait sa manière. Quant à elle et au papa, ils croyaient de l'intérêt de leur cher enfant de ne point songer à toutes ces choses qui nuiraient à son travail. Il était assez raisonnable et les aimait

assez tendrement pour croire qu'ils faisaient de leur mieux afin de le rendre heureux maintenant et dans l'avenir.

Mme de Trétan, la femme du sous-préfet, recevait tous les vendredis, sans compter les quatre grands bals officiels; et, comme elle avait un fils qu'elle voulait amuser à tout prix, elle donnait des collations tous les jeudis. Les invitations étaient faites au nom du bambin, sur des cartes imprimées qui faisaient rêver Jean. C'étaient bien des enfants, garçons et fillettes, qui se réunissaient le jeudi à la sous-préfecture; mais leurs jeux cessèrent bien vite d'être des jeux d'enfants. Les petites filles, avec une facilité surprenante, avaient appris le langage et les manières des dames; il y en avait une, plus avancée que les autres, qui savait déjà s'évanouir gracieusement. Les garçons, plus insouciants et plus lents à mouvoir, s'étaient cependant laissé entraîner dans cette voie.

Mme de Trétan avait déclaré bien nettement, et à plusieurs reprises, que c'était sans cérémonie. Ce qui n'empêcha pas que ceux qui étaient venus en brodequins la première fois, revinrent désormais avec des bottines vernies. On commença, dans ce monde enfantin, à discuter la coupe d'une veste et la nuance d'une cravate. Le langage fut à l'avenant. On ne se contentait pas de dire : J'aime une chose, ou je ne l'aime pas; on l'*adorait* ou on la *détestait*. Mme Defert, malgré les invitations les plus pressantes, avait résisté la première année tout entière; mais lorsque Jean eut ses huit ans révolus, et qu'elle n'eut plus d'excuse valable, elle se résigna en soupirant. Jean avait pris de ses amis du jeudi quelque chose de frondeur et de railleur, et il s'était mis à *adorer* et à *détester* comme eux.

Régulièrement, le lundi, le mardi et le samedi, Jean *adorait* M. Dionis et Mademoiselle; régulièrement aussi, il les *détestait* le mercredi et le vendredi. Règle générale : quand l'élève adore le maître, cela prouve simplement que le maître est content de l'élève; et quand ce dernier déteste son professeur, il y a cent à parier contre un que le professeur a eu à se plaindre de l'élève. Sans avoir une ardeur extraordinaire pour le travail, Jean, par conscience, et aussi pour faire plaisir à sa mère, combattait avec succès ses velléités de paresse le lundi, le mardi et le samedi. Ces jours-là, il lui arriva même de tracer des paraphes si corrects et si réguliers, que M. Dionis, dans la joie de son âme, songeait qu'un jour il pourrait lui apprendre à dessiner d'un seul paraphe une fleur, un oiseau, ou ce qui est le triomphe de l'art calligraphique : *Le lion de Florence et la mère qui lui redemande*

son enfant. Mademoiselle, moins enthousiaste, se déclarait cependant satisfaite, et espérait qu'il pourrait passer bientôt de l'histoire des empires d'Orient à celle de la Grèce.

Mais le mercredi, veille de la collation, il était déjà en esprit à la fête du lendemain. A quels jeux jouerait-on? Danserait-on comme la dernière fois? Quelle cravate aurait Michel de Trétan? Quelles aventures raconterait-il? Mènerait-il ses amis visiter le poney? Proposerait-il à Léocadie de monter dessus, ou de lui donner du sucre pour s'en faire aimer!

Le vendredi, que de souvenirs lui tourbillonnaient dans la tête! Bailleul avait des sous-pieds, Ardant était frisé et sentait la cigarette. Léocadie boudait : pourquoi boudait-elle? Michel de Trétan avait une nouvelle chaîne de montre. Et alors M. Dionis lui faisait remarquer que les pleins sont des pleins, et les déliés des déliés, et que chaque chose doit être à sa place; qu'il est inutile et même dangereux de prendre tant d'encre à la fois, puisque cela fait d'énormes pâtés sur les pages; qu'il n'est pas nécessaire de regarder voler les mouches et de s'arrêter un quart d'heure entre chaque mot. De son côté, Mademoiselle remarquait avec étonnement, ensuite avec indignation, que Jean ne se souciait pas du tout des empires d'Orient; qu'il faisait de Sémiramis un homme, et de Nabopolassar une femme; qu'il disait la tour de Babylone au lieu de la tour de Babel, et qu'il bâillait affreusement, tantôt derrière sa main, tantôt sans songer même à se cacher.

Quand M. Dionis essuyait trois fois de suite ses lunettes (signe de tempête) et quand Mademoiselle disait d'un ton sec : « Je crois que je ferais mieux de m'en aller », il revenait brusquement au sentiment de la réalité, et comprenait toute l'étendue de sa faute. Quelquefois il était tellement énervé par ses rêvasseries, qu'il n'avait plus le désir ni la force de se justifier. Ces jours-là, Mme Defert secouait tristement la tête et soupirait. D'autres fois, avec cette habileté mauvaise de l'écolier paresseux qui connaît le faible de son professeur et l'exploite au profit de sa paresse, il demandait à M. Dionis des nouvelles de sa collection de tulipes, et se faisait raconter par le menu les ravages des insectes et la guerre d'extermination que leur faisait M. Dionis. Ou bien il mettait Mademoiselle sur l'histoire de sa famille, qui se composait d'un frère professeur au collége, et de quatre autres sœurs, dont deux étaient pianistes et les deux autres institutrices.

Un jeudi matin, M. Defert apprit la mort d'une parente éloignée,

que Jean n'avait jamais vue. Il fut décidé que par convenance Jean n'irait pas à la collation ce jour-là. Mme Defert fut frappée et affligée de l'expression de sa physionomie. Il ne dit rien cependant.

Vers les deux heures, Bailleul, accompagné d'un domestique, vint pour le prendre, comme d'habitude; Jean lui raconta d'un ton boudeur ce qui l'empêchait de se joindre à la bande joyeuse.

« Qu'est-ce que ça fait? dit Bailleul; viens tout de même, puisque tu ne la connaissais pas.

— Papa a décidé que je n'irais pas, et je n'irai pas, » reprit Jean d'un ton de victime. Et emporté par la mauvaise humeur, il laissa échapper cette mauvaise parole : « Est-ce qu'elle n'aurait pas pu aussi bien mourir un autre jour? »

Mme Defert entendit ce mot, qui fut pour elle la confirmation de bien des remarques qu'elle avait faites jusque-là, mais d'où elle hésitait encore à tirer une conclusion. Depuis que Jean fréquentait le monde, il avait beaucoup perdu. Le mot qu'il venait de prononcer était à la fois égoïste et brutal.

Jean égoïste! Où donc avait-il pu contracter ce défaut que personne n'avait dans la famille?

Mme Defert ne prit pour confident de sa découverte que l'oncle Jean. Il est bien convenu que sur beaucoup de points l'oncle Jean laissait à désirer, mais c'était un guide sûr dans toutes les questions d'honneur et de délicatesse. Il avait l'âme élevée, le cœur droit, avec la simplicité d'un enfant. Ses conseils valaient de l'or, sa nièce en avait fait souvent l'expérience; il en savait plus sur certaines questions que les éducateurs brevetés et patentés.

« Ho! ho! dit-il en passant à plusieurs reprises la paume de sa main sur sa moustache. Ça va bien! (traduisez : ça va mal!) Défaut pour défaut, j'en aimerais mieux un autre pour mon lancier. Heureusement que tu es là, ma chère. (Il ne lui serait jamais venu à l'idée de dire : Heureusement que *nous sommes là!*) Je m'en rapporte à toi pour mettre bon ordre à cela. Si Jean continuait, il deviendrait tout simplement ce que nous appelons au régiment un fils de famille, c'est-à-dire une peste. Ce serait du joli. J'en ai connu de ces petits jeunes gens que les familles nous envoyaient quand elles ne savaient plus qu'en faire. Il y en avait qui se formaient au régiment, mais bien peu. Ces jolis messieurs qui tiennent tant à leurs petits plaisirs, et à leurs petites aises, finissent par tenir trop à leur petite peau. Très-jolis à la parade; quand il s'agit de donner ou de recevoir des coups,

bonsoir! C'est assez bon pour les autres. Ils ont grand soin du fils de leur mère, ceux-là, et l'on peut être sûr qu'ils le lui ramèneront sans une égratignure. Puisque mon lancier aime tant les histoires de régiment, tu me diras quand ce sera le moment de lui raconter celle du lieutenant Taragne. »





Jean fait une découverte très-importante.

CHAPITRE IX

Jean fait une découverte très-importante.

Le petit bourgeon d'égoïsme que Mme Defert avait découvert dans l'âme de son fils était devenu une petite plante visible à l'œil nu, et cette plante déployait déjà ses méchantes petites feuilles. Il faut dire aussi que la petite société des collations offrait un terrain très-favorable à ce genre de végétation.

Maître Jean commençait à aimer ses aises ; il ne se dérangeait pas volontiers pour les autres, et trouvait fort simple que l'on se dérangeât pour lui. Une partie de plaisir manquée le mettait de mauvaise humeur ; il n'était pas loin de penser, dans ces circonstances, que quelqu'un lui faisait une injustice ; une visite qui se prolongeait et retardait une promenade, l'exaspérait ; il lançait sur le visiteur de sombres regards tout pleins de rancune ; il avait alors une merveilleuse facilité à découvrir ses défauts et à lui donner des épithètes désobligeantes.

Mme Defert voyait tout cela ; elle en souffrait cruellement, et se demandait quel était le meilleur moyen de ramener son fils.

Pour bien des gens, en pareil cas, le remède est aussi simple qu'inefficace. On mande le délinquant, on lui démontre qu'il est un égoïste, ce qui le révolte et le met de mauvaise humeur. On s'irrite de sa mauvaise humeur, il nie ; on l'accuse de mauvaise foi et de mensonge, ce qui n'est pas fait pour le calmer et l'adoucir. Une âme troublée ne peut voir clair en elle-même. On le prend de plus haut, on le menace, à la première rechute, de le mettre au pain sec, ou de lui ôter sa montre, ou de ne pas le conduire à la foire. Puis, on s'aperçoit qu'il est l'heure d'aller à un rendez-vous, ou de faire une visite, ou de conclure une affaire importante ; on lui arrache alors la promesse de ne plus « le faire » ; on s'attendrit, on l'embrasse. Rendu à lui-même, l'enfant, qui est naturellement léger, ne se souvient plus de ce qu'on lui a dit, ni de ce qu'il a promis. Survienne une tentation ; qui le met en garde contre elle ?

Il sait d'avance, à cinq minutes près, combien durera le sermon, à quel moment précis on l'embrassera, et ce qu'on lui fera promettre encore. Tout compte fait, il trouve le marché avantageux pour lui, et en accepte d'avance les conséquences. Je ne dis pas qu'il n'éprouvera pas quelques scrupules et quelques remords ; mais les scrupules et les remords d'un enfant ne sont pas assez forts par eux-mêmes pour qu'il triomphe d'une habitude agréable et bien enracinée.



En vérité, je ne saurais dire au juste quel moment choisissait Mme Defert, ni de quels moyens de persuasion elle se servait, mais elle amena peu à peu son fils à faire cette découverte inattendue, que nos fantaisies et nos exigences peuvent gêner les autres et leur déplaire. Il mit le temps pour y arriver, mais il y arriva. Socrate, qui s'y connaissait, n'employait pas d'autre méthode avec ses interlocuteurs.

Un jeudi matin, deux ou trois mois après la collation manquée, Jean découvrit tout à coup que les autres ne sont pas faits exclusivement pour nous servir. Comme il est intéressant de connaître tous les détails qui ont accompagné les grandes découvertes, je dois dire que quand le petit bonhomme fit celle-là, il avait les jambes en l'air. Confortable ou non, c'est la pose qu'il avait choisie pour lire *Don*

Quichotte. Il était plongé de biais dans un grand fauteuil, l'un des bras lui servait de dossier, ses jambes étaient jetées par-dessus l'autre bras, le livre bien installé sur les jambes, comme sur un pupitre. La fenêtre de la chambre était ouverte, un clair soleil découpait la baie de la fenêtre sur le tapis ; il faisait doux, les petits oiseaux chantaient sur les sorbiers, et bien loin, à l'autre extrémité du jardin, on entendait les cris d'une poule.

Le petit lecteur trouvait bien Don Quichotte un peu ridicule ; mais, en même temps, il ne pouvait s'empêcher de l'aimer et de l'admirer pour sa bonté touchante et sa bravoure à toute épreuve. Par une association d'idées dont il ne se rendait pas bien compte, il songeait à l'oncle Jean en lisant *Don Quichotte.* Tout à coup il s'aperçut que son mouchoir était tombé.

Il frémit en songeant quelle longue et pénible opération ce serait que de le ravoir. Il étendit d'abord le bras ; mais quelque effort qu'il fît (il en était tout rouge), sa main étendue n'arrivait qu'à deux pouces du mouchoir. Il songea alors, avec une sorte de désespoir enfantin, qu'il lui faudrait : 1° poser le livre quelque part (et il n'y avait pas de meuble à portée de sa main : première impossibilité) ; 2° se tirer avec peine du fauteuil où il était si bien enchâssé. Rien que l'idée d'avoir à ramener les jambes le découragea. « Je suis bien bête, » se dit-il, en se ravisant tout à coup. Il ouvrait déjà la bouche pour appeler Marthe qu'il entendait dans la chambre voisine, lorsqu'une nouvelle réflexion l'arrêta.

« Si j'appelle Marthe, elle viendra : elle est si bonne fille ! mais peut-être cela la dérangera-t-il plus de venir que moi de me lever. » Il n'appela pas Marthe, mais il ne se décida pas non plus à bouger. Il luttait mollement contre la paresse, comme les gens qui restent au lit tout éveillés, et qui attendent une inspiration d'en haut pour en sortir. Il regardait nonchalamment par la fenêtre les têtes des sorbiers et leurs feuilles délicates que le vent faisait bruire doucement ; puis ses yeux revinrent à son mouchoir, et remontèrent au *Don Quichotte* qu'il ferma brusquement.

Houp ! et le voilà sur ses deux pieds, très-fier de la petite victoire qu'il vient de remporter sur lui-même. Alors il va s'accouder à la fenêtre et ses yeux s'égarent sur le jardin. A sa mémoire se retracent nettement une foule de petites circonstances auxquelles il n'avait jamais repensé : tantôt il avait abusé de la bonté et de la patience des autres ; tantôt il avait montré peu de complaisance pour eux ; ou

bien encore, il avait été grognon et maussade au moindre contretemps. A la lueur d'un éclair, on voit distinctement une vaste étendue de campagne avec les moindres objets. Il semblait que sa mémoire eût été sillonnée d'un éclair : il y retrouvait ses moindres pensées et ses paroles, entre autres la mauvaise parole qu'il avait adressée à Bailleul, le jour où la mort de la vieille parente éloignée l'avait empêché d'aller à la sous-préfecture. Il se demanda si Don Quichotte, quand il était petit garçon, aurait été d'aussi mauvaise humeur à propos d'une collation à la sous-préfecture? Oh non! Et l'oncle Jean? non plus. Et Marthe? non plus. Et il se sentit pris d'un grand désir d'embrasser Marthe. Don Quichotte et l'oncle Jean étant absents pour le moment, c'est à elle qu'il voulait faire amende honorable.

Il s'avança doucement sur la pointe du pied et entr'ouvrit la porte.



Marthe était penchée sur une aquarelle, si attentive à son travail qu'elle n'entendit rien. C'était maintenant une belle jeune fille de seize ans, et c'était toujours une bonne fille. Les seuls changements qui se soient produits en elle, c'est qu'elle ne fait plus de ses bottines des pantoufles; ses belles boucles brunes ne flottent plus au hasard; c'est toujours la même douceur, avec la grâce en plus. Marthe est la préférée de Jean; Marguerite, plus âgée de quatre ans et d'une beauté plus sévère (la beauté des Defert, quand les Defert se mêlent d'être beaux), lui inspire une sorte de respect : ce qui ne l'empêche de l'aimer beaucoup.

Lorsque Jean est à la portée de sa sœur, il se hausse un peu, et lui donne sur le cou un bon baiser bien retentissant. Marthe pousse un petit cri qui se change en un joyeux éclat de rire quand elle voit la figure de Jean à deux pouces de la sienne.

« Qu'est-ce que tu fais? la plus belle des Marthes, demanda Jean, se penchant sur le dessin de sa sœur.

— Une vue de la maison; ce sera un souvenir pour Marguerite lorsque... »

La figure de Jean se rembrunit.

« Je n'aime pas M. Nay, » dit-il d'un ton sec.

M. Nay était un jeune ingénieur fort distingué, qui avait trouvé Marguerite de son goût et avait demandé à M. et à Mme Defert la permission d'en faire Mme Nay. M. Defert ne trouvait rien à répondre à

M. Nay, sinon qu'il n'était pas millionnaire. Mme Defert lui ferma la bouche en lui demandant s'il s'était jamais repenti d'avoir épousé une femme sans fortune.

M. Defert avait fait la réponse familière aux gens embarrassés, à savoir que ce n'est pas la même chose.

« Justement la même chose! » lui avait répondu Mme Defert en riant. Marguerite avait de la fortune pour deux; d'ailleurs M. Nay serait un jour aussi riche, peut-être plus riche que sa femme. C'était un esprit sérieux, un chercheur; il avait fait déjà des découvertes que l'on appliquait avec succès. Marguerite avait vingt ans; il était temps de songer à l'établir; et Mme Defert ne voyait pas, en regardant bien autour d'elle, un seul homme à qui elle fût plus heureuse de confier l'avenir de son enfant.

En conséquence, Mme veuve Nay avait fait officiellement la demande, et le mariage devait avoir lieu au commencement de l'hiver.

Voilà pourquoi Marthe faisait une aquarelle, et pourquoi Jean n'aimait pas M. Nay.

« Pourquoi, chéri, reprit Marthe en lui lissant les cheveux, n'aimes-tu pas M. Nay?

— Parce qu'il nous prendra Marguerite, et qu'il l'emmènera loin de nous.

— Mais, chéri, nous ne devons pas songer qu'à nous; et si Marguerite doit être heureuse, réjouissons-nous de son bonheur, quand même il nous coûterait des regrets. Est-ce que tu crois que papa et maman, et moi-même, nous n'aimons pas Marguerite aussi? »

Jean devint très-rouge. Marthe, sans le savoir, venait de lui donner la même leçon qu'il avait reçue de *Don Quichotte*.

« Tu as raison, reprit-il; il est temps que je tâche d'aimer M. Nay. Veux-tu que je te regarde dessiner, c'est si amusant! Je te promets que je ne bougerai pas. » — Et tout en la regardant dessiner, il roule bien des pensées dans sa petite tête. Ses idées se suivent dans un désordre pittoresque : « Comme Marthe est jolie! avec ses grands cils, et sa coiffure si simple et si modeste! On a beau dire; moi, je la trouve bien plus jolie que la sœur de Bailleul, avec ses tire-bouchons, ses frisotons et sa poudre de riz. — Qu'est-ce que maman dirait, si elle savait que je suis un égoïste? — Voilà Marthe qui ferme les yeux à moitié pour regarder son dessin, ses yeux ont l'air de rire: quelles jolies fossettes sur ses joues! elle est bien mieux que la sœur d'Ardant avec son gros paquet de cheveux sur la tête. — J'ai envie

de me punir pour avoir été égoïste ; il me semble que j'oserais tout avouer à ma mère si je pouvais lui dire que j'ai commencé à changer. Car on peut changer : M. Jacquin a bien changé, à ce que disait l'oncle Jean. — Tiens ! voilà Marthe qui fait du vert avec du jaune et du bleu ! Si je me privais moi-même de la collation d'aujourd'hui ! Je dirais que j'ai mal à la tête. Oui, mais ce serait mentir. Et puis, aujourd'hui, on doit jouer pour la première fois au croquet, et Ardant dit que c'est si amusant ! — Comme Marthe dessine bien, et comme ce dessin ressemble à la maison ! — Je voudrais bien savoir si Ardant a quelque chose qui le tourmente comme moi. » — Ici Jean pousse un profond soupir. Marthe lève la tête et regarde son frère d'un air étonné.

« Tu as quelque chose, chéri ?

— Non, rien.

— Si, tu as quelque chose : dis-moi ce que c'est.

— Je t'assure que je n'ai rien.

— Dis-le-moi bien vite, ou je préviens maman que tu es souffrant. »

Jean, poussé dans ses derniers retranchements, prend son parti tout d'un coup.

« Écoute, Marthe, promets-moi que tu ne le diras à personne, jusqu'à ce que j'aie le courage de tout dire moi-même à notre chère maman. »

Marthe commençait à s'inquiéter.

« Eh bien ! reprit Jean, à voix si basse que Marthe fut obligée de pencher sa tête pour l'entendre (la joue du frère touchait celle de la sœur), je sais que je suis un égoïste.

— Un égoïste ?

— Oui, un égoïste, je ne pense qu'à moi ; ne me dis pas que non, je sais que c'est la vérité. Mais sois tranquille, je veux changer. » — Et il pressait fortement ses deux petites mains l'une contre l'autre. « Veux-tu m'aider, chérie ? dis que tu veux bien, dis-le, ma bonne petite sœur. Tiens, tu me feras signe quand tu verras que je manque de complaisance, ou que je deviens grognon pour la moindre contrariété. Tends-moi des piéges pour m'habituer à être sur mes gardes, comme Mademoiselle quand elle m'interroge sur ma grammaire et sur mon histoire sainte. Je t'aimerai bien, va ; dis seulement oui. »

Marthe, moitié touchée, moitié souriante, dit : « Oui.

— C'est que, vois-tu, ma bonne chérie, je ne voudrais pas ressembler à Charles Jacquin, qui fait tant de peine à sa mère et à son père,

ou au lieutenant Taragne, qui s'est fait chasser du régiment de l'oncle Jean. »

Comme Marthe ignorait absolument l'histoire du lieutenant Taragne, Jean se fit un devoir de la lui raconter. « C'était un fils de famille qui était arrivé un beau jour au régiment, lorsque l'oncle Jean était dans les chasseurs d'Afrique. Le régiment se trouva une fois dans un grand danger. Il fallait porter un ordre, et celui qui porterait l'ordre risquait sa vie. Un lieutenant s'offrit. On entendit le lieutenant Taragne dire que l'autre était un sot d'aller à une mort certaine; que, quant à lui, il tenait à sa peau, attendu qu'il hériterait un jour de 50 000 francs de rente. Tu penses quels yeux firent les officiers quand ils apprirent cela. Le plus ancien lieutenant fut chargé de lui dire qu'après ce qu'il avait dit, il n'avait plus que deux choses à faire : ou se faire tuer à la première bataille, ou déguerpir au plus vite; et l'on apprit quelques années plus tard qu'il était mort d'une chute de cheval aux courses de Bade. »

Là-dessus notre néophyte partit à la recherche de quelque aventure qui lui permît de faire l'essai de ses forces et de sa volonté. Mais généralement les épreuves tombent sur nous à l'improviste, et ne s'offrent pas à nous quand nous les cherchons. En passant devant les bureaux, il aperçut derrière une vitre Thorillon qui taillait une plume. Les années qui venaient de s'écouler avaient orné les mâchoires et le menton de Thorillon d'une sorte de toison frisottée, de nuance indécise et de consistance pelucheuse. Il fit un petit signe d'amitié à Jean. Avec la meilleure volonté du monde, cela ne pouvait pas passer pour une épreuve. Pas d'épreuve non plus dans la cour; pas d'épreuve dans la remise ni dans le hangar. — « Eh bien ! se dit Jean avec beaucoup de philosophie, c'est partie remise, et ce sera pour une autre fois. » Et il s'en alla tranquillement voir si les pois de senteur qu'il avait semés dernièrement étaient levés.

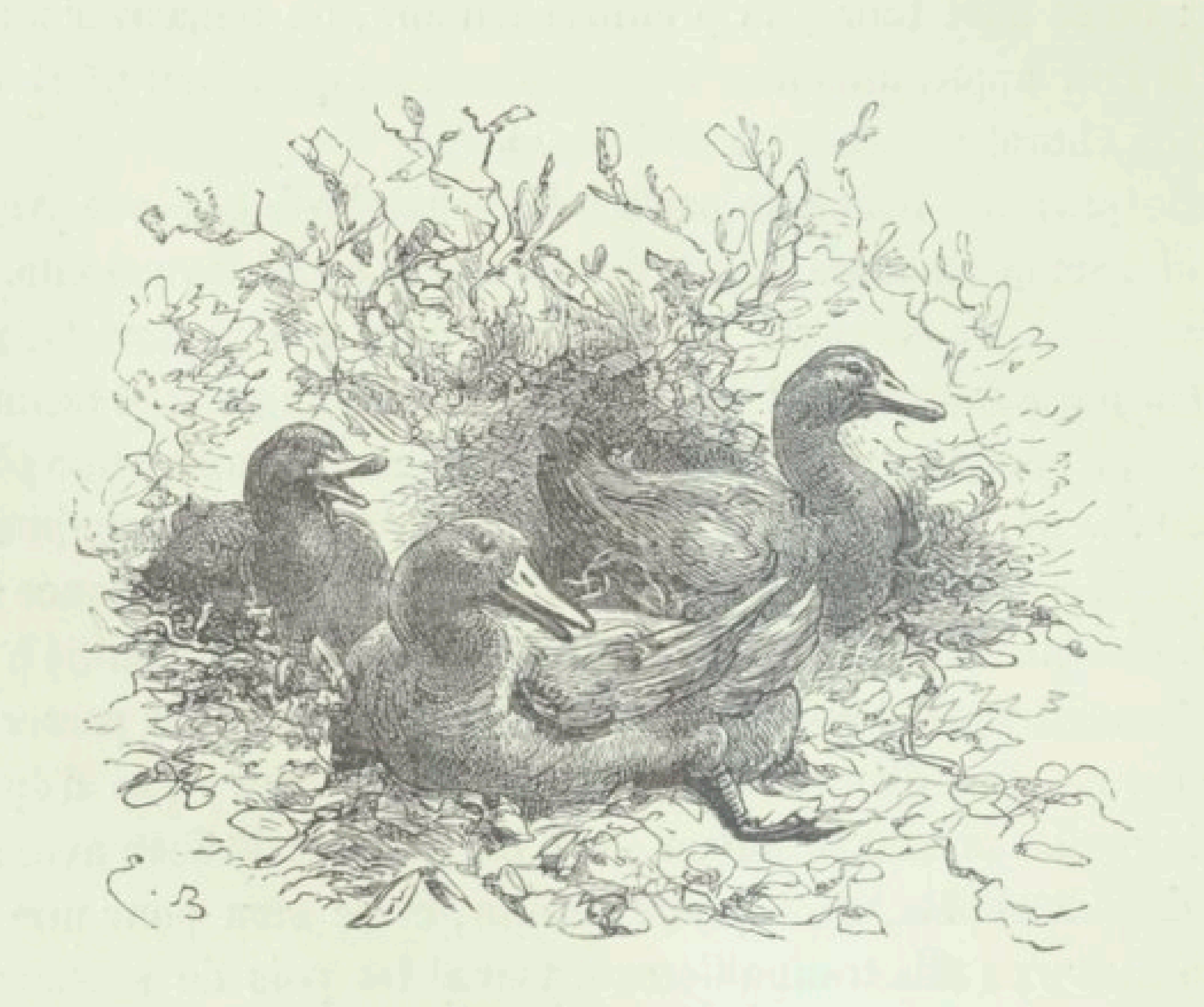
Trois canards du Labrador, échappés de la basse-cour, la tête sous l'aile et le ventre arrondi, faisaient la sieste au soleil sur l'emplacement même où avaient été semés les pois de senteur. Ces messieurs avaient l'air de s'imaginer que des pois de senteur ont besoin, pour lever, d'être couvés par des canards du Labrador.

La terre était fouillée, retournée, piétinée. Quelques pois, à la surface du sol, étalaient piteusement leurs petites racines pâles et grêles et leur germe d'un vert maladif, le tout déplorablement fané et ratatiné.

Jean indigné prit une bonne poignée de sable et de cailloux; mais, au moment d'en foudroyer les intrus, il la remit doucement où il l'avait prise, comme si ces trois canards eussent été trois lions, dont il eût craint de troubler le sommeil.

« J'ai vu que j'allais me mettre en colère et leur lancer le sable et les cailloux, » dit-il d'un ton triomphant, en racontant l'aventure à Marthe.

Marthe lui fit compliment sur sa grandeur d'âme, et il partit tout joyeux pour la sous-préfecture. Il trouva que le croquet est un jeu bien intéressant.





Mme Aubry cacha la bouteille au vermout.

CHAPITRE X

Accès de goutte de M. Aubry. — La montre antédiluvienne. — Visite d'un lézard qui est une des victimes de Mlle Marguerite Defert.

Vers ce temps-là, Mme Aubry cacha la bouteille au vermout dans une armoire mystérieuse, dont elle mit la clef, en compagnie de bien d'autres, dans sa poche profonde. Quelques instances que pût faire le maître d'armes, elle lui déclara que jusqu'à nouvel ordre le vermout était en interdit, et qu'il n'en aurait pas seulement de quoi tourner la tête à une mouche.

« De quoi tourner la tête à une mouche! ce n'est pourtant pas beaucoup, dit le brave homme d'un ton insinuant.

— C'est encore trop pour le moment : voilà que tu traînes la jambe droite, et ton accès de goutte n'est pas loin.

— Tu crois? ma chère, répondit M. Aubry, en regardant d'un air assez penaud la jambe inculpée.

— Je ne crois pas; je suis sûre!

— Cependant...

— Il n'y a pas de cependant, lorsque je dis que je suis sûre d'une chose. Allons, mon pauvre cher vieux, il faut être raisonnable. »

M. Aubry, sans répondre, essaya de faire quelques pas un peu vivement, pour démontrer à sa bonne ménagère que jamais l'accès de goutte n'avait été moins menaçant. Mais l'épreuve ne réussit pas; et il se rassit en faisant une grimace. Il prit alors son parti très-raisonnablement, et dit à sa femme :

« Écoute, ma vieille, c'est encore toi qui a raison, comme toujours. »

Encouragée par un premier succès, Mme Aubry, aux repas, mit de l'eau dans le vin du goutteux, et lui supprima le café noir.

Malgré toutes ces précautions, l'accès de goutte vint, et l'on peut même ajouter que ce fut un bon accès, si l'on peut dire que la goutte a quelque chose de bon.

Alors Mme Aubry installa son mari dans un bon fauteuil à roulettes, lui enveloppa le bas de la jambe d'une bonne flanelle bien chaude, et la lui étendit sur un bon tabouret bien confortable. Je ne crois pas qu'il y eût dans toute la ville de Châtillon, ni même à bien des kilomètres alentour, un goutteux aussi bien soigné que le maître d'armes. Il maugréait bien un peu entre ses dents lorsque les élancements étaient trop forts, mais au fond il était gai; et comment n'aurait-il pas été gai avec une aussi brave femme que la sienne, et des distractions aussi nombreuses et aussi variées?

Le matin, pendant que sa femme faisait le ménage, il était bien à son aise, comme un bon petit ermite, dans la solitude du salon triangulaire, où il lisait son *Glaneur*, sans être dérangé par les bruits de la rue. Le ménage fait, sa femme le roulait dans la salle à manger, à côté de la fenêtre où il comptait les allants et les venants, ce qui, comme chacun sait, est une opération bien agréable pour une personne oisive. Quand le temps était beau, la fenêtre demeurait ouverte, et bien des gens s'accoudaient sur le rebord extérieur pour faire un petit brin de causette.

Mme Aubry, quand elle revenait de la messe ou du marché, rapportait les nouvelles les plus fraîches; et c'était un délicieux passe-temps que de les repasser et de les commenter à deux. Et puis, il y avait les *lézards!*

C'étaient ses anciens élèves que le maître d'armes appelait ainsi.

Pourquoi? Je ne sache pas que jamais aucun membre de l'intéressante classe des sauriens ait été renommé pour son adresse à l'escrime. Mais M. Aubry employait ce terme depuis plus de trente ans, et personne n'avait jamais hésité sur le sens qu'il y fallait attacher. Il était donc bien libre, l'usage ayant sanctionné ce mot, et personne ne réclamant, d'appeler ses élèves des *lézards*.

Quoique beaucoup de ces *lézards* appartinssent à l'aristocratie châtillonnaise, et que M. Aubry fût pour eux une connaissance peu aristocratique, il était si brave homme qu'on le revoyait toujours avec plaisir. On faisait la partie, à deux ou trois lézards, de venir s'informer de sa santé, et lui conter les nouvelles du monde, dont il raffolait.

« Il est venu trois lézards! ou bien, il n'est pas venu de lézards du tout, » disait le goutteux à sa femme, en échange des commérages qu'elle lui apportait du marché.

Il ne faudrait pas croire que la salle d'armes fût fermée parce que le maître était cloué sur son fauteuil. Dans ces occasions, les leçons étaient continuées par le meilleur élève que M. Aubry eût jamais formé, par Camille Loret, le propre fils aîné de l'huissier réjoui.

Après divers essais malheureux à l'entrée de diverses carrières (la nouveauté, l'imprimerie, la chapellerie, et en dernier lieu l'épicerie), ce pauvre garçon, qui avait beaucoup de bonne volonté et peu de cervelle, était retombé à la charge de son père, qui en avait fait son copiste. Il semble que la nature se fût complu à lui accorder avec profusion tout ce qui ne lui était pas utile, et à lui refuser ce qui lui était le plus nécessaire. Bel homme, joli garçon, d'un appétit formidable, mais d'une maladresse proverbiale, et d'une étourderie sans exemple, il n'y avait qu'une seule chose au monde où il réussît : l'escrime. Par pure amitié pour son brave homme de père, M. Aubry lui avait montré les éléments de son art. Il avait été si frappé de son aptitude à l'escrime qu'il l'avait poussé : c'était le premier tireur de Châtillon. Mais, par exemple, il était incapable de ficeler proprement un paquet de poivre ou de cannelle.

Toutes les fois que M. Aubry sentait poindre un accès de goutte, il faisait signe à son grand élève, qui accourait avec empressement : d'abord parce qu'il aimait mieux ferrailler que de griffonner, ensuite parce qu'il était heureux de rendre service. Comme le disait Mme Loret avec un de ses bons sourires : « Nous n'en ferons jamais rien,

c'est une affaire réglée ; mais du moins le cœur est bon, c'est déjà quelque chose. »

Aux heures de leçons, on roulait M. Aubry dans la salle d'armes, et il jugeait des coups. Il avait encore une autre distraction : c'était de constater, à l'aide de sa montre, de combien les pendules de la maison étaient en avance ou en retard. La pendule à sujet biblique du salon triangulaire retardait toujours, le cartel de la salle à manger était toujours en avance. Quant au coucou de la salle d'armes, contre toutes les règles de l'horlogerie, tantôt il avançait, tantôt il retardait : les *lézards* devaient bien être pour quelque chose dans cette marche illogique. Pour constater officiellement ces faits, M. Aubry tirait de son gousset une sorte de montre antédiluvienne, si grosse, qu'elle rappelait par son volume et sa figure les fromages de chèvre du pays ; si dure à ouvrir, que l'on était tenté d'aller chercher une écaillère pour accomplir ce travail de force et d'adresse, mais d'un mouvement si bien réglé et d'une marche si sûre que l'horloger de l'Hôtel-de-Ville venait la consulter dans les cas graves. Ce bijou colossal n'avait jamais su ce que c'était qu'une chaîne, ou même un simple cordon ; encore moins ce que c'était que des breloques. « Une chaîne ! des breloques ! disait M. Aubry, c'est fait tout simplement pour montrer aux voleurs qu'il y a là une montre à prendre ! » Telle qu'elle était, M. Aubry tirait cette montre de son gousset et l'y replongeait avec dextérité, sans le secours d'aucune chaîne. Il arrivait cependant quelquefois, lorsqu'il avait un gilet neuf, dont le gousset n'était pas à la même place que le précédent, que M. Aubry, absorbé dans quelque discussion, faisait un faux mouvement. Alors la montre, comme un navire qui a manqué la passe, venait échouer avec fracas sur le pavé. Vous l'eussiez crue brisée en mille pièces, ou tout au moins déconcertée dans ses allures. Elle n'en allait que mieux, comme M. Aubry le faisait remarquer, non sans orgueil.

Cependant l'accès de goutte se prolonge cette fois-ci au delà des limites ordinaires : et malgré toutes les ressources que le malade trouve en lui-même et dans les autres, il lui semble qu'il commence à s'ennuyer un peu. Il a lu le *Glaneur*, le plus lentement possible, afin de faire durer le plaisir ; il a constaté que l'horloge de Saint-Lubin retarde de cinq minutes et demie ; il a regardé jusqu'à en être ébloui les aiguilles à tricoter de Mme Aubry ; il a constaté que les passants sont rares, quoique le temps soit au beau ; et le voilà regardant avec mélancolie une douzaine de moineaux qui piaillent et se cha-

maillent sur le pavé de la rue déserte. Tout à coup il fait entendre une exclamation de surprise.

« Regarde donc, ma vieille, ce pauvre M. Jacquin, est-il changé! le voilà tout grisonnant. A-t-il l'air triste! Ce pauvre homme-là ne fera pas de vieux os, si cela continue.

— Pardine, reprend Mme Aubry, ce qui le tue, c'est d'avoir un mauvais fils. Depuis le temps qu'il fait son droit à Paris, il devrait bien l'avoir fini trois fois. On dit qu'on le rencontre souvent où il ne devrait pas être, et qu'il joue à la Bourse, et toutes sortes d'histoires qui ne sont guère agréables pour les parents.

— Je n'ai jamais eu bonne opinion de ce paroissien-là, reprit le maître d'armes. Il avait quelquefois, c'est vrai, de si drôles d'idées que l'on ne pouvait pas s'empêcher de rire. Mais il était sournois. J'ose à peine dire que c'est un de mes lézards. Ce n'est pas qu'il soit maladroit de ses mains; mais il m'a demandé un jour si je n'avais pas à lui montrer quelque botte secrète, avec laquelle on soit sûr d'embrocher son homme. Je n'ai jamais aimé ces questions-là, ni ceux qui les font; et il avait une mauvaise figure en me demandant cela. »

En ce moment une ombre timide passa le long de la fenêtre, en frôlant le mur.

« Un lézard! » cria M. Aubry, dont la figure s'illumina comme par enchantement.

Un coup de sonnette; Mme Aubry se lève et va ouvrir. C'est le jouvenceau timide en personne. Ou plutôt, ce n'est plus le jouvenceau timide; les neuf années qui viennent de s'écouler l'ont transformé en un jeune homme indécis. Il a essayé de tout, ou plutôt il a cru essayer de tout, et il n'a trouvé aucune profession qui lui convînt, ou à laquelle il fût propre. Dès les premiers pas, il s'apercevait subitement qu'il n'était pas dans sa voie, et il revenait en arrière. Comme il est riche, il a pris le parti de ne rien faire; encore n'est-il pas bien sûr que ce soit là sa vocation.

« J'espère que je ne vous dérange pas, dit le jeune homme indécis en saluant poliment.

— Pas du tout; posez donc votre chapeau.

— Et votre pied?

— Toujours de même; débarrassez-vous donc de votre canne. »

Le jeune homme indécis fait un geste de dénégation. Jamais il ne se sépare de sa canne, qui lui sert de maintien; c'est à force de la

lisser avec la paume de son gant qu'il parvint à rassembler quelques bribes d'idées et à leur donner une forme présentable.

« Vous prendrez bien un rafraîchissement. Ma vieille, donne donc le vermout. »

Le jeune homme indécis affirme qu'il ne prend jamais rien entre ses repas. Mais le goutteux, qui a son idée, lui fait des signes d'intelligence, et roule ses yeux d'une manière expressive, pour lui faire comprendre qu'il doit accepter.

L'autre, qui crut que sa goutte lui remontait au cerveau et qu'il devenait fou, regardait du côté de la porte, lorsque Mme Aubry se leva et apporta le vermout. Le prétendu fou se frottait les mains en voyant le succès de sa ruse; mais sa mine s'allongea quand il s'aperçut qu'il n'y avait qu'un verre.

« Tu me le laisseras toujours bien sentir! dit-il d'un ton suppliant, au moment où sa femme allait remettre le bouchon. Que vous êtes heureux! (Ceci s'adressait à son hôte, qui regardait le vermout d'un air indécis.)

— Heureux! oh! — et il poussa un soupir lamentable.

— Vous n'avez cependant pas la goutte, dit le mari.

— Des peines de cœur? » demanda la femme. Le jeune homme indécis gémit faiblement; et il porta lentement le verre à ses lèvres, comme s'il allait boire la ciguë, pour en finir avec une vie de misères.

« Il faut faire des armes! dit M. Aubry d'un ton doctoral.

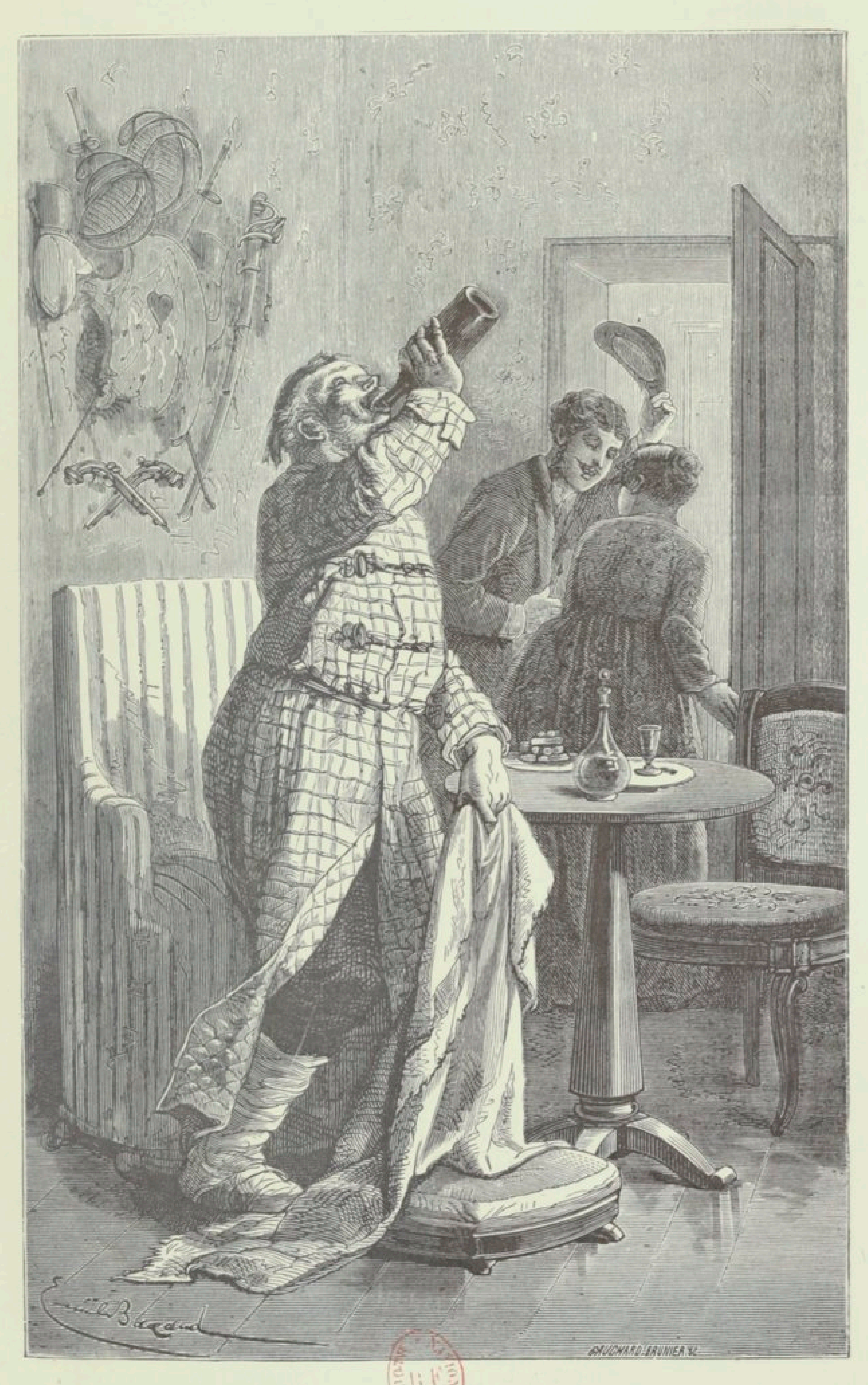
— Vous croyez?

— J'en suis sûr!

— Ah! » — et il se remit à boire. Pendant qu'il buvait, ses yeux, par-dessus le bord du verre, regardaient le pavé de la rue avec une expression farouche. Tout à coup, il remit brusquement le verre sur la table, et s'enfonça la pomme de sa canne dans la bouche pour s'empêcher de crier. Mme Defert passait avec Mlle Marguerite.

M. Aubry regarda sa femme en clignant un œil. Mme Aubry regarda son mari avec une mine expressive; et tous deux regardèrent le jeune homme indécis qui regardait sa montre sans savoir pourquoi.

Le maître d'armes considéra cela comme une provocation; et tirant de son gousset son fromage de chèvre, il attendit, l'œil sur le cadran, que le jeune homme indécis eût fini de regarder l'heure.



Il saisit la bouteille, la déboucha, porta le goulot à ses lèvres.

« Vous dites? lui demanda-t-il du ton d'un professeur sévère qui est sûr d'avance de prendre un mauvais élève en faute.

— Je dis !... ah ! je dis trois heures et demie.

— Trente-cinq ! cria M. Aubry d'un ton triomphant. Vous retardez de cinq minutes.

— Cependant, hasarda le lézard d'un ton découragé, c'est un chronomètre Bréguet.

— Eh bien ! vous direz de ma part à M. Bréguet que son... Comment dites-vous cela?

— Chronomètre, soupira le lézard.

— Que son chronomètre retarde de cinq minutes.

— Je n'y manquerai pas, dit l'homme au chronomètre ; et il reprit d'une voix étranglée : Est-ce vrai que Mlle Defert épouse M. Nay?

— Mon Dieu, dit le maître d'armes, M. Nay ne tient pas bien son fleuret, et cela ne fait pas honneur à l'École polytechnique ; mais c'est un homme qui a de l'étoffe, à ce qu'on dit, et un rude travailleur, et Mme Defert ne pouvait pas mieux choisir pour sa fille. Quant à Mlle Marguerite...

— Bonjour, dit le lézard en se levant avec précipitation, je crois qu'il faut que je m'en aille... oui, c'est bien cela... je crois qu'il faut que je m'en aille. Portez-vous bien, M. Aubry. Merci, madame, ne vous dérangez pas pour moi ! »

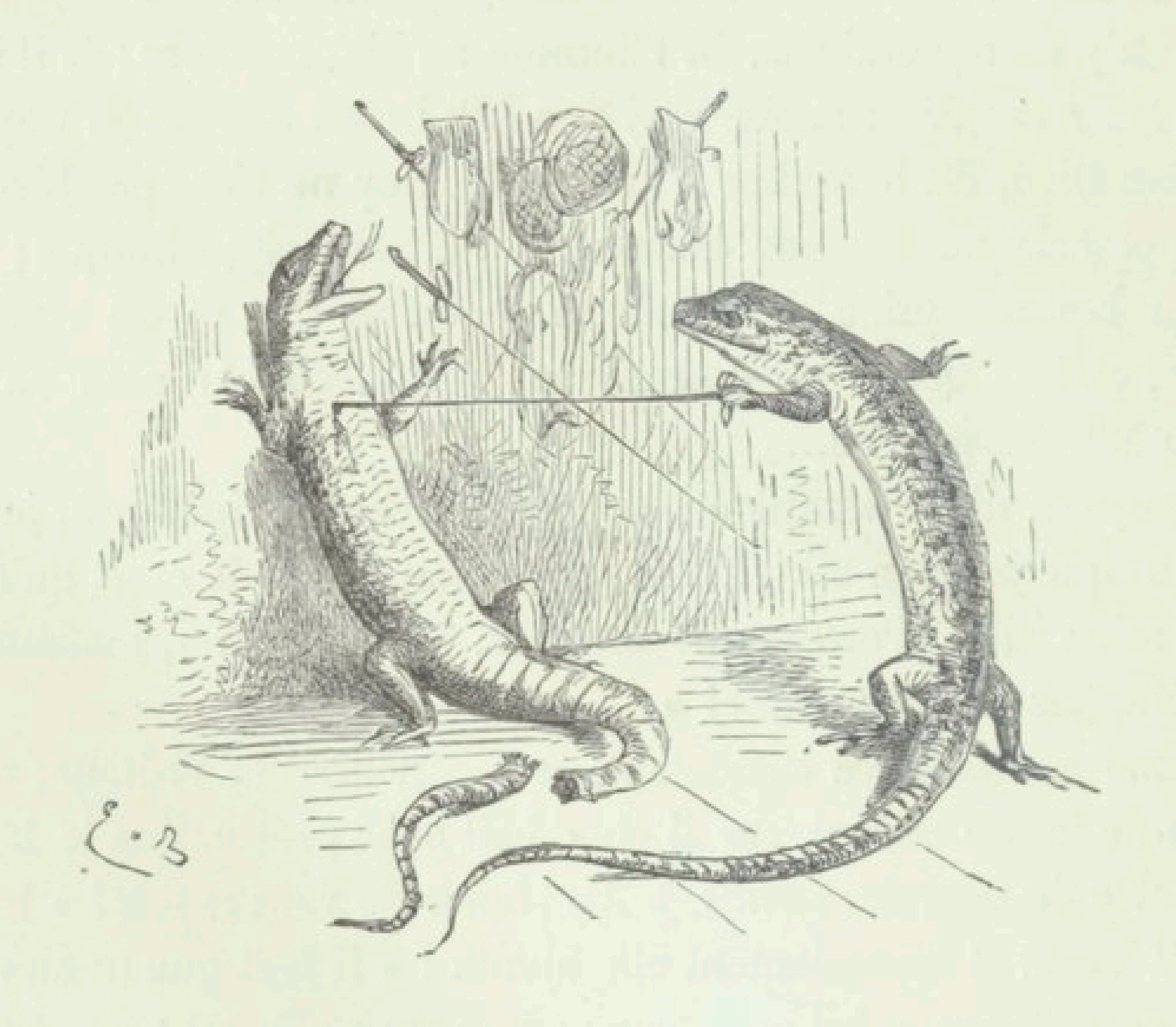
Madame se dérangea cependant, et reconduisit le visiteur ; et elle fit bien de le reconduire, car il cherchait avec obstination le bouton de la porte du côté des gonds. « Au plaisir de vous revoir ! » lui dit-elle tout haut ; et mentalement elle ajouta : « Il faut que tu aies bien peu de cervelle, mon bel ami, pour avoir cru un instant que Mme Defert aurait jamais accepté un gendre tel que toi, quand tu aurais trois millions au lieu d'un. »

Pendant son absence, qui ne dura pas plus d'une minute, il se passa un fait étrange. Le goutteux se leva vivement, saisit la bouteille, la déboucha, porta le goulot à ses lèvres en renversant la tête en arrière, remit la bouteille en place, et retomba sur son faueuil. Il pouffait de rire en pensant au bon tour qu'il venait de jouer à sa garde-malade. Quand celle-ci rentra, il y eut un moment de silence embarrassant. Le malade, la figure écarlate d'avoir bu si vite, et d'avoir ri de si bon cœur, tâchait de prendre un air innocent. A la fin, il se décida à parler.

« Que penses-tu de tout cela? dit-il d'un air dégagé.

— Je pense que j'aurais mieux fait de serrer la bouteille avant de quitter la salle.

— Quelle femme étonnante ! » murmura entre ses dents le coupable, avec une admiration si sincère que la dame ne put s'empêcher de sourire.





La chasse au renard n'était qu'un prétexte.

CHAPITRE XI

Considérations philosophiques sur la chasse au renard. — Une autre victime de Mlle Marguerite. — Une foule de gens prennent leur retraite, M. Aubry entre autres : ce qui en résulte.

En Angleterre, dit-on, la chasse au renard est un exercice à la fois aristocratique, hygiénique, excitant et poétique.

Aristocratique : car il n'y a guère que la *gentry* qui puisse s'y livrer.

Hygiénique : elle force les *gentlemen* les plus replets et les plus apoplectiques à prendre de l'exercice, et à arpenter les landes, au moins ce jour-là.

Excitant : car qu'y a-t-il de plus émouvant que de se demander si le renard gardera sa queue ou non ? S'il ne la garde pas, à quel gentleman rapide, hardi et heureux reviendra cette queue si ardemment convoitée. Du rang de simple appendice d'un vulgaire carnassier, la queue du renard forcé à la course passe à celui de trophée et de souvenir de famille. Je ne parle pas des paris engagés.

Poétique : car je ne sais rien de plus poétique que d'être emporté,

en veste rouge, sur un cheval pur sang, à travers des paysages bien peignés, qui semblent l'œuvre de quelque aquarelliste. Bois, prés, champs, tout défile avec une rapidité fantastique, sans compter les chutes de cheval, qui ont bien leur côté poétique. A supposer que le gentleman désarçonné ne se rompe pas le cou, c'est déjà un spectacle assez poétique que de voir un pair du Royaume-Uni, en casaque de jockey, étendu sur le dos au fond d'un fossé, et montrant au ciel la semelle de ses bottes !

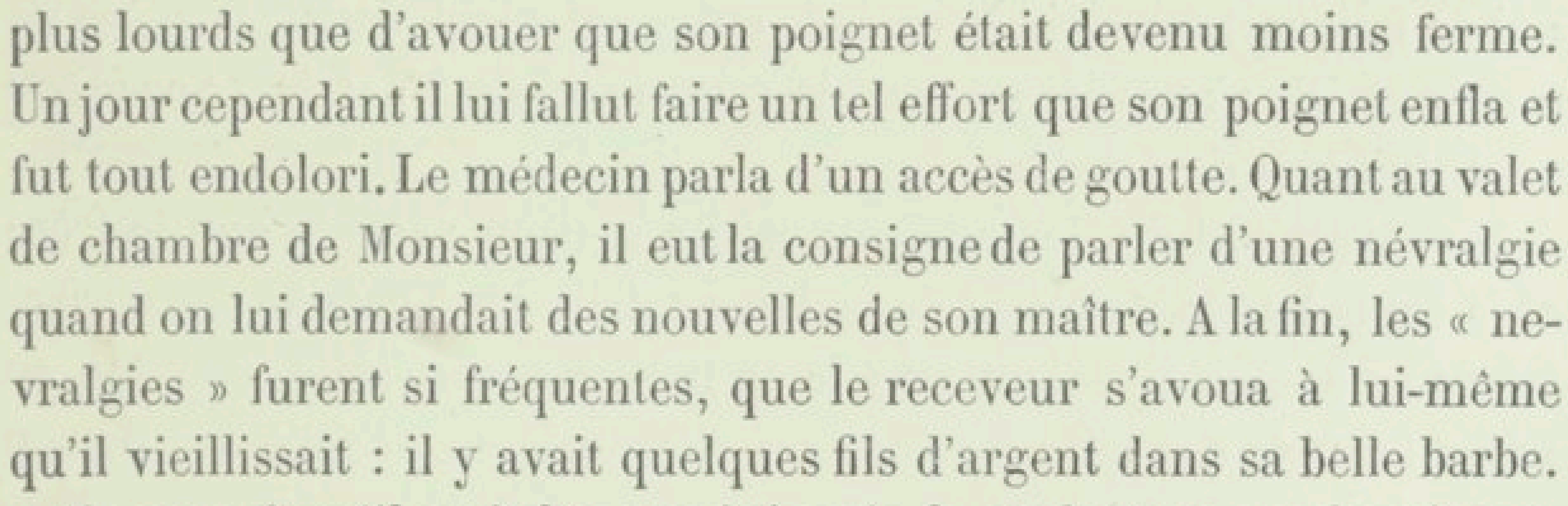
Dans l'arrondissement de Châtillon-sur-Louette, la chasse au renard était beaucoup plus prosaïque et beaucoup moins hygiénique. Lorsque M. de Ferrier, le receveur particulier, celui dont la belle barbe avait fait l'admiration de Marthe, était las de bals et de soirées, et qu'il éprouvait le besoin de respirer l'air pur de la campagne, il donnait le mot à cinq ou six bons compagnons, et l'on prenait rendez-vous à une ferme qu'il avait à deux lieues de Châtillon. Il n'était pas question le moins du monde de jouir de la beauté du ciel, de la fraîcheur des bois, de l'étendue des horizons, ni même, à proprement parler, de chasser le renard. La chasse était un prétexte ; mais le but véritable était de faire, entre amis, un de ces festins pantagruéliques dont on rougirait à la ville, mais qu'autorise la liberté de la campagne et l'équipement de chasseur. C'est une simple question de lieu et de costume. A la ville, en cravate blanche, vous seriez tout simplement un goinfre ; à la campagne, avec une cravate à la Colin, vous êtes « une belle fourchette ».



Or, M. le receveur était une belle fourchette, et chacun de ses amis était une belle fourchette. Quand on était repu, le second ou le troisième jour, une des fourchettes demandait en bâillant si l'on n'allait pas chasser le renard. Et toutes les autres fourchettes reprenaient sans enthousiasme : « C'est cela, chassons le renard. » On prenait des chiens, quelques terrassiers, et l'on partait sans se presser. Tantôt on enfumait maître renard dans son domicile, et quand il fuyait, on le faisait happer par les chiens. Tantôt on lançait les chiens dans le terrier ; le renard s'acculait dans quelque recoin de son labyrinthe, et l'on attendait longtemps sans voir rien venir. Les uns se couchaient sur l'herbe, pour faire un petit somme, la tête à l'ombre et les pieds au soleil ; les autres allumaient une pipe, en se disant que ce serait autant de pris sur l'ennemi. Deux ou trois seulement, moins

endormis que les autres, mettaient l'oreille contre terre. Quand on avait, après mûre discussion, déterminé l'endroit où devait se trouver l'animal, c'était le tour des terrassiers : ils commençaient une tranchée. La besogne allait vite dans le terrain sablonneux des bois de bouleaux. Un dernier coup de pioche mettait à découvert le renard, aussi penaud dans son coin que le fut dans le sien le brigand Cacus, si piteusement déconfit par Hercule.

Le receveur alors retroussait ses manches et empoignait une sorte de trident; puis, prenant son temps, il embrochait le croqueur de poules. D'un effort vigoureux il le tirait des entrailles de la terre, comme l'amateur de bigorneaux extrait, avec une épingle, ce mollusque coriace de sa coquille. On réveillait les endormis, les fumeurs allumaient une autre pipe, et l'on retournait à la ferme, en prenant par le plus long, afin de gagner chemin faisant un peu d'appétit.



Plusieurs fois, dans ces derniers temps, le trident avait vacillé entre les mains du receveur; mais il aimait mieux accuser les renards d'être devenus plus lourds que d'avouer que son poignet était devenu moins ferme. Un jour cependant il lui fallut faire un tel effort que son poignet enfla et fut tout endolori. Le médecin parla d'un accès de goutte. Quant au valet de chambre de Monsieur, il eut la consigne de parler d'une névralgie quand on lui demandait des nouvelles de son maître. A la fin, les « névralgies » furent si fréquentes, que le receveur s'avoua à lui-même qu'il vieillissait : il y avait quelques fils d'argent dans sa belle barbe.

Il songeait qu'il avait désormais besoin de quelqu'un pour le soigner, et demanda la main de Marguerite. Mais Marguerite n'aurait voulu pour rien au monde épouser un oisif; d'ailleurs elle était déjà promise à M. Nay.

Le receveur se fit recommander par son médecin je ne sais quelles eaux, très-efficaces pour les « névralgies ».

En tant que jeune homme, on peut dire que M. le receveur particulier venait de prendre sa retraite.

Du reste, il ne fut pas seul à la prendre cette année-là. Il semblait que quelque messager invisible eût passé avec une trompette au-dessus de Châtillon, en sonnant la retraite, et que tous ceux qui l'avaient entendu fussent pressés de se rendre à son appel.

Le président du tribunal était devenu si sourd qu'il n'entendait

même plus la voix tonnante de maître Lepéligas. Il rentra dans la vie privée et se donna tout entier à la réforme judiciaire.

Le vieux juge moqueur n'attendit pas d'être sourd pour se retirer. Il alla habiter un petit bien qu'il avait à quelque distance de Châtillon ; il continua en paix son travail sur l'éducation, et se mit à traduire Horace. (Pourquoi presque tous les anciens magistrats se mettent-ils à traduire Horace ?)

M. Sombrette aussi prit sa retraite. C'était le frère aîné de Mademoiselle, professeur au collége ; c'était un petit homme sec, très-bon et très-instruit, avec un pantalon nankin légendaire, et un chapeau original, que les élèves comparaient avec assez de justesse à une « île escarpée et sans bords ».

Celui-là n'eut pas plus tôt pris sa retraite qu'il s'en repentit ; il était devenu, au maniement journalier des élèves, si foncièrement professeur, qu'il fut malheureux au bout de quelques mois de n'avoir plus personne à régenter. De l'ennui qu'il éprouvait, et du désir légitime d'en sortir, naquit l'idée et bientôt la résolution d'ouvrir un petit externat pour les enfants que leurs parents ne voulaient pas envoyer trop tôt au collége. Mademoiselle, qui n'était plus jeune et qui se fatiguait à courir le cachet, entra en plein dans les idées de son frère. Ils s'associèrent sous la raison sociale *M. et Mlle Sombrette — Éducation de famille.*

Il y avait rue du Heaume une petite maison vacante que le frère et la sœur louèrent. Avant de se lancer dans cette grande entreprise, les deux associés avaient tâté le terrain. Mademoiselle avait fait sa petite tournée dans les familles où elle avait eu des élèves ; de son côté, le chapeau escarpé et le pantalon nankin avaient fait leur apparition sur presque autant de points de la ville que Thorillon le jour où il annonçait la naissance de Jean.

Jean était justement en âge de commencer le latin, et Mme Defert, pour bien des raisons, s'effrayait un peu de l'envoyer si jeune au collége : aussi, quand le frère et la sœur lui firent part de leur projet, et lui demandèrent sa recommandation, elle dit qu'elle leur serait fort obligée de vouloir bien se charger de Jean.

« J'ai un poids de moins sur la poitrine, dit Mademoiselle en sortant ; car maintenant nous sommes sûrs de réussir. » En effet, bien des papas et des mamans se décidèrent sur cette seule raison que Mme Defert mettait son fils chez M. Sombrette. On fit à la maison les réparations et appropriations nécessaires, et bientôt le « collége

Sombrette », comme l'appelait par dédain le principal du vrai collége, ouvrit ses portes, ou pour mieux dire sa porte à une jeunesse choisie.

M. Aubry prit aussi sa retraite ; voici pourquoi et comment. Son dernier accès de goutte durait encore et ne paraissait pas près de finir. Il semblait que le mal ayant décidément trouvé un gîte à son goût ne songeât plus à déloger. Le seul changement que l'on pût remarquer, c'est que la goutte, persuadée sans doute qu'elle était désormais légitime propriétaire de sa personne, se déplaçait à son loisir pour visiter son nouveau domaine. Elle allait de l'orteil au genou, du genou au poignet, et sautait brusquement du poignet au pied. M. Aubry y perdait son latin, et Mme Aubry commençait à se décourager.

« Que nous sommes bêtes ! dit-elle un jour, comme si elle venait d'être éclairée par une inspiration subite.

— Oh ! s'écria M. Aubry scandalisé ; parle pour moi qui ne suis vraiment qu'une bête. Mais toi, ma chère !

— Que *nous* sommes bêtes ! reprit la bonne ménagère, en appuyant avec autorité sur le pronom *nous*. Ce qu'il te faudrait, ce serait un changement d'air. Allons-nous-en vivre à notre petite campagne de Labridun. Cela te fera le plus grand bien. Tu bêcheras le jardin ; tu planteras, tu tailleras ; nous aurons des poules, des canards. Nous mangerons nos laitues, nos œufs frais. Ce sera délicieux.

— Oui, mais...

— Mais quoi ?

— Qu'est-ce que deviendront les élèves, quand la salle sera fermée ?

— La salle ne sera pas fermée. Camille donnera des leçons pour son compte. Il ne peut rien faire autre chose, le pauvre garçon, et cela soulagera sa famille, qui ne roule pas sur l'or. Et nous devrions prendre notre retraite quand ce ne serait que pour cela. Il y a assez longtemps que nous en parlons, Dieu merci ; et nous n'avons pas d'enfants à pourvoir, nous autres. Voici encore quelque chose à quoi j'ai pensé et que je voulais te dire. Ce garçon-là va tirer au sort l'an prochain. S'il devait continuer de rester à charge à sa famille, ce serait une bénédiction de le laisser aller se faire nourrir et habiller au régiment. Mais, comme tu le dis, il ne faut pas que la salle soit fermée : et d'un autre côté, voilà une occasion unique d'établir Camille définitivement. Qu'est-ce que nous faisons ?

— Oui, qu'est-ce que nous faisons ?

— Nous installons les Loret ici ; ils sont à la fin de leur bail, et comme on veut les augmenter, ils cherchent ailleurs, je le sais. Mais les loyers ont tellement monté depuis quelques années, qu'ils ne trouveront rien de convenable pour ce qu'ils peuvent offrir. Nous ne sommes pas des Arabes, nous autres, et nous pouvons bien leur laisser la maison au prix qu'ils payent là-bas. »

M. Aubry ne soufflait mot; il écoutait avec attention, les yeux fixés sur sa femme, et se contentait de remuer de temps en temps la tête, en signe d'approbation. Ici cependant il se permit d'interrompre.

« Je crois que j'ai suivi ton raisonnement d'un bout à l'autre, et je trouve que tu as raison comme toujours ; mais je ne comprends pas bien comment tout cela empêchera ce pauvre diable de partir s'il a un mauvais numéro. J'avoue que je m'enferre un peu... »

Mme Aubry sourit et leva l'index comme un orateur qui fait appel à l'attention de son auditoire.

« Comment, mon pauvre bonhomme, comprendrais-tu très-bien ce que je ne t'ai pas encore dit ?

— C'est donc cela ! dit le goutteux avec un mélange de confusion et de contentement.

— Il faut qu'il s'achète un homme.

— C'est clair. (Hochement de tête pensif.)

— Mais il n'a pas d'argent.

— Pas le sou. (Hochement de tête mélancolique.)

— Oui, mais nous en avons, nous ; ou du moins si nous n'en avons pas, nous pouvons facilement emprunter la somme nécessaire. Nous offrons, Dieu merci ! assez de garanties. (Ici Mme Aubry promena un regard de satisfaction sur le salon triangulaire.) On peut prendre hypothèque sur cette maison ou sur notre petit bien de Labridun. Nous rachetons Camille. Il a un bon état dans les mains, et une clientèle toute trouvée.

— Et une fameuse clientèle ! dit le maître d'armes avec un légitime orgueil.

— Et une fameuse clientèle, comme tu le dis si bien. Il gagne de l'argent et nous rembourse au fur et à mesure. Maintenant, si cela ne te va pas, tu n'as qu'à le dire. Mais alors, explique-moi comment nous pouvons le tirer de là autrement : car il y a une chose certaine, c'est qu'il faut le tirer de là. »

M. Aubry eut l'air de réfléchir. Les mots d'*emprunt* et d'*hypothèque* sonnaient mal à son oreille, sans qu'il pût dire pourquoi. Dans sa

perplexité, il tira sa montre de sa poche, regarda l'heure, et parut complétement rassuré.

« C'est la seule chose à faire, dit-il, et le plus tôt sera le mieux.

— Nous avons le temps ; commence par te guérir ; d'ailleurs cela ne peut pas se faire avant le printemps prochain. Mais d'ici là que de bonnes soirées nous passerons à faire nos petits projets ! »

Le capitaine Jean survint ; on lui conta toute l'affaire. Jamais, selon lui, projet n'avait été plus raisonnable.

« Ça va bien ! dit-il. Quelle chose délicieuse ! Et il se frottait les mains. Vous aurez là-bas un tas de bêtes que vous ne pouvez pas avoir ici. »

Et l'on énuméra toutes les bêtes que l'on aurait.

« Moi, dit l'oncle Jean, je suis comme ma nièce, j'aime beaucoup les animaux ; ça met de la vie autour de vous. Naturellement, je n'ai jamais pu en avoir, car, à moins de les mettre dans ma valise... Je n'ai jamais eu à moi qu'un méchant singe que j'avais attrapé là-bas ! »

M. Aubry fut pris d'un violent accès de fou rire ; sa femme fut obligée, pour l'empêcher de s'étouffer, de lui administrer de bonnes tapes dans le dos.

Le singe du capitaine avait été légendaire au régiment, parce qu'il lui avait mangé une demi-douzaine de chemises, et parfilé les galons de son uniforme. Le capitaine lui avait immédiatement rendu la liberté et n'avait pas poussé plus loin cet unique essai de domestication.

« Vous devriez, dit-il, avoir des abeilles. »

On n'y avait pas songé, mais on y songerait.

« Eh bien alors, vous pouvez dire que vous serez dans le paradis terrestre, et je vous réponds que vous me verrez là-bas plus souvent que vous ne voudrez.

— Oh ! vous, j'étais bien sûr que vous ne nous négligeriez pas ; mais les autres !

— Quels autres ?

— Les lézards !

— Les lézards ont de bonnes pattes et peuvent bien trotter jusque-là. Quant à ceux qui trouveront que c'est trop loin pour aller serrer la main d'un brave homme, ils ne valent pas la peine qu'on les regrette. Du moins, voilà mon avis à moi.

— Dis donc, ma vieille, tu vas me rouler jusqu'à la salle d'armes, pour que le capitaine puisse fumer sa pipe. Puisque tu ne veux pas que je fume, cela me ragaillardira de voir fumer. »

Le capitaine offrit ses services pour rouler le fauteuil.

« Non ! non ! dit le goutteux, ne prenez pas cette peine. D'ailleurs, voyez-vous, il n'y a qu'elle au monde qui sache me manœuvrer sans me faire crier. Car je deviens très-douillet sur mes vieux jours. »

Quand on fut dans la salle d'armes, le capitaine alluma sa pipe, et fit tant de fumée qu'il y en avait bien pour deux. Le maître d'armes le regardait avec une profonde béatitude, et ouvrait les narines toutes grandes pour aspirer l'odeur du tabac, comme un gourmet aspire le parfum des truffes.

On causa, on tricota, on fuma, on fit des projets, et s'il y avait au monde trois amis bien sincères et bien dévoués, c'étaient ces trois amis-là.

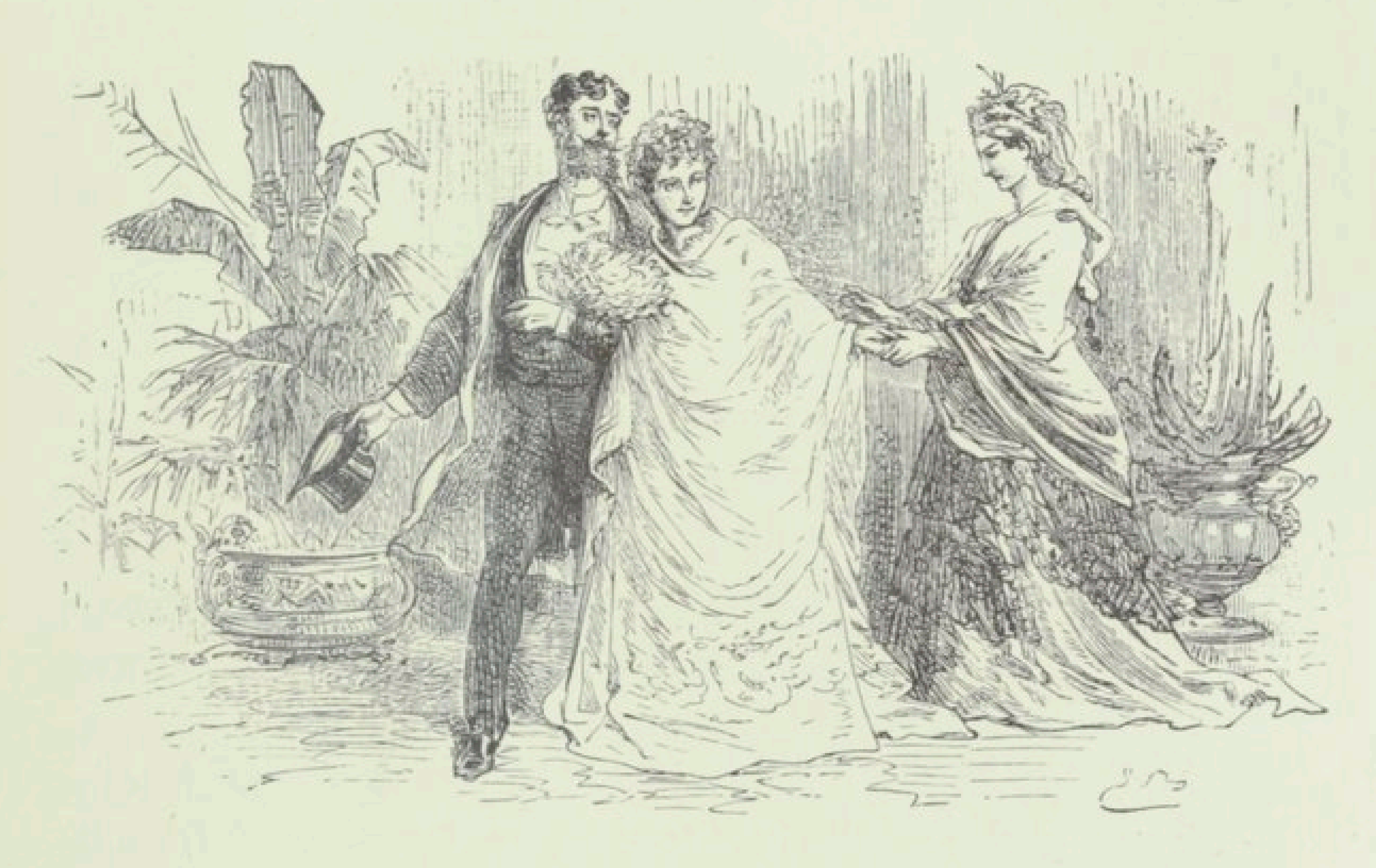
Mais les âmes les plus simples ont aussi leurs replis; on ne dit pas tout, même aux amis les plus intimes; ni M. Aubry ni sa femme ne soufflèrent mot ni de l'emprunt ni de l'hypothèque. C'est par son ami Loret que le capitaine, plus tard, apprit l'histoire. Il n'eut rien de plus pressé que de la raconter à sa nièce, en choisissant juste le moment où Jean était auprès d'elle.

Quant à Jean, après avoir pris pendant quelque temps un vif intérêt aux cravates de satin, aux bottines vernies, aux poneys, aux réunions dansantes, et au joli caquet des petits garçons frisés et des petites filles pomponnées, il commençait à se dégoûter un peu de ces intéressants personnages et de leurs élégantes distractions. Il avait si grand'peur d'être un égoïste, qu'il veillait sur lui-même avec autant de soin que le maître le plus sévère. Et puis, quand il s'oubliait un peu, Marthe était là; selon leurs conventions, elle levait l'index d'un petit air de menace, Jean rougissait, et rentrait en lui-même. Il commençait à aimer la solitude plus que les réunions brillantes; il aimait à se retirer dans les petits coins pour y lire à son aise, et se plaisait de plus en plus à la conversation de ses sœurs et de sa mère, et aux récits de l'oncle Jean.

Bref, comme le faisait remarquer avec raison l'élégant Michel de Trétan, l'ami Defert devenait un peu rococo. Non pas que sa tenue fût mauvaise ou négligée (il n'aurait plus manqué que cela), mais il n'avait pas le sens de la vraie élégance. Il s'intéressait plus que le bon goût ne le permet à une foule de petites gens, il croyait à une foule de choses passées de mode. Il disait *papa* et *maman*, et non pas *mon père* et *ma mère ;* il croyait à l'oncle Jean (un bon type), à Mademoiselle (un bon châle), à M. Sombrette (un bon chapeau) ! Il avait

des préjugés ridicules, par exemple celui d'obéir sans discuter. Quand sa mère avait dit *non!* il ne savait pas la calmer avec toutes sortes de petits mots familiers pour lui faire dire *oui!* Quand son père lui refusait quelque chose, il ne savait pas se mettre avec lui sur le pied d'un camarade qui discute avec son camarade, et lui prouve avec esprit qu'il n'a pas le sens commun et qu'il est arriéré. Parlez-moi d'Ardant, au contraire. Quel petit air résolu et quelle délicieuse effronterie, quand il dit à son papa : « Le père que j'ai ne veut donc pas être sage et raisonnable ! Je serai donc obligé de le renier? » Quel père serait assez de l'autre monde pour résister à des manières aussi charmantes? Surtout le pauvre Jean ne savait pas mettre en contradiction papa avec maman, et obtenir de l'un ce que l'autre avait refusé. Il ne lisait pas le journal pour voir les comptes rendus des courses; mais il lisait *Robinson*, il lisait *Don Quichotte*, et toutes sortes de vieilleries et de contes de fées, et il avait l'air de croire que tout cela était arrivé : bon garçon, du reste; mais, jeune! mais, crédule! Ainsi parlait la jeune France, par la bouche de Michel de Trétan.





Quand le jeune ménage est parti.

CHAPITRE XII

Jean à l'institution Sombrette.

Le même numéro du *Glaneur de Châtillon* qui annonça officiellement le mariage de Marguerite avec M. Nay, fit connaître aussi celui du jeune homme indécis avec une demoiselle un peu plus âgée que lui, et douée d'une grande force de volonté. Il y eut des *oh !* des *ah !* dans Châtillon. Une mauvaise langue dit du jeune homme indécis : « Il s'est décidé une fois dans sa vie » ; une autre mauvaise langue répliqua : « N'ayant pas de volonté, il a pris une femme qui en a pour deux ». Le Châtillon populaire n'y pense bientôt plus, mais le Châtillon mondain se demande si la belle Hermance recevra. (Elle s'appelle Hermance.)

Marguerite s'est mariée. Tout s'est bien passé. Mme Defert était bien pâle ; il lui en coûtait de se séparer de sa fille : c'est trop naturel. Mais elle ne s'est évanouie ni le jour du contrat, ni à la sacristie ; elle ne s'est point jetée dramatiquement dans les bras de

son enfant. Elle a toujours la même figure si douce, si bonne, tantôt si pensive et tantôt si gaie. Elle ne perd pas la tête un seul instant; elle prévoit tout; elle songe à tout; elle organise tout. Quand le jeune ménage est parti pour passer un mois à Paris, elle reprend sans effort le cours de sa vie active et utile. Elle a du chagrin certainement, mais presque personne ne s'en aperçoit et personne n'en souffre.

Le départ de Marguerite a resserré encore les liens si étroits qui unissent la famille. Que pourrais-je faire pour consoler maman? se demande Jean à toute heure du jour. Ce désir ardent de plaire à sa mère fait qu'il surmonte sans trop de difficulté l'ennui que lui causent les déclinaisons latines. M. Sombrette est émerveillé, il parle avec enthousiasme de son petit élève.

Jean cependant se lève à six heures et se couche à neuf. Il est si consciencieux dans l'accomplissement de sa tâche, qu'il travaille quelquefois une partie du jeudi. Pour trouver le temps de tout faire, il a fallu supprimer la collation du jeudi : cela lui a fait un peu de peine, mais c'est lui-même qui l'a proposé. Sa mère l'a laissé libre, et il a persévéré. L'oncle Jean, admis à la confidence de sa résolution héroïque et de sa persévérance, dit que cela mérite récompense. Mme Defert modère son enthousiasme, et assure qu'il vaut mieux lui laisser pour récompense la satisfaction d'avoir bien fait, sauf à lui donner plus tard des compensations qui n'auront pas l'air de le payer de son sacrifice.

« Parfaitement juste, dit l'oncle Jean; un sacrifice payé n'est plus un sacrifice. »

A quelque temps de là, il parle comme par hasard d'équitation et d'escrime : Jean bat des mains, et l'oncle est officiellement chargé de son éducation militaire.

Toutes les fois qu'il revient du collége Sombrette, Jean a mille choses à raconter. Mme Defert et Marthe connaissaient la légende de cet établissement mieux que M. Sombrette lui-même. Elles savent à point nommé que l'élève Tonquin interrogé sur l'adjectif *unus*, a répondu qu'il faisait au génitif *uni*, et que M. Sombrette a été très-indigné. (Et il y a bien de quoi, n'est-ce pas?) Que Roussel a su, sans en manquer un mot, le *Tableau synoptique des cinq déclinaisons*. (Ce qui est bien agréable pour les parents de Roussel.) Qu'un autre a traduit *nous admirons* par *admiramus*, comme si *admirari* n'est pas un verbe déponent (on l'avait encore dit la veille); qu'un autre met aux

mouches des queues en papier (ce qui doit bien les faire souffrir!) Le *Selectæ* est difficile; mais quand on s'applique bien, on y arrive tout de même.

Peu à peu ses confidences sont moins naïves, sans cesser d'être moins franches; il n'est plus si préoccupé des petits épisodes classiques, il l'est davantage des idées nouvelles qui se font jour à travers l'explication des textes. Il commence à discuter sérieusement avec Marthe le mérite de certains grands hommes de l'antiquité. Il traite avec sa mère la question des conquérants. Comme elle a peu de goût pour les conquérants qui n'ont été que conquérants; comme elle fait peu de cas des vertus d'apparat et des mots à effet; comme elle ramène à leur juste valeur un certain nombre de traits trop vantés et trop souvent offerts à l'admiration des écoliers, Jean émerveillé ne peut s'empêcher de lui dire : « C'est étonnant, tu n'as pas cependant appris le latin; eh bien! tu me dis presque les mêmes choses que M. Sombrette. »

Il a des controverses en règle avec Justine la cuisinière, au sujet de ces plats de la cuisine antique, le *moretum* et le *brouet noir*. Justine, au nom des principes, condamne les deux plats et les flétrit même du nom diffamatoire d'*abominables drogues*. Jean en appelle à sa mère, qui lui répond qu'en fait de cuisine Justine est une autorité compétente, et qu'il faut tenir compte de son opinion. Il abandonne le *moretum* et le *brouet* à leur malheureux sort; mais il lui reste de cet incident une idée juste, c'est qu'il faut interroger chacun sur ce qu'il sait le mieux, et ne parler soi-même que de ce que l'on sait bien.

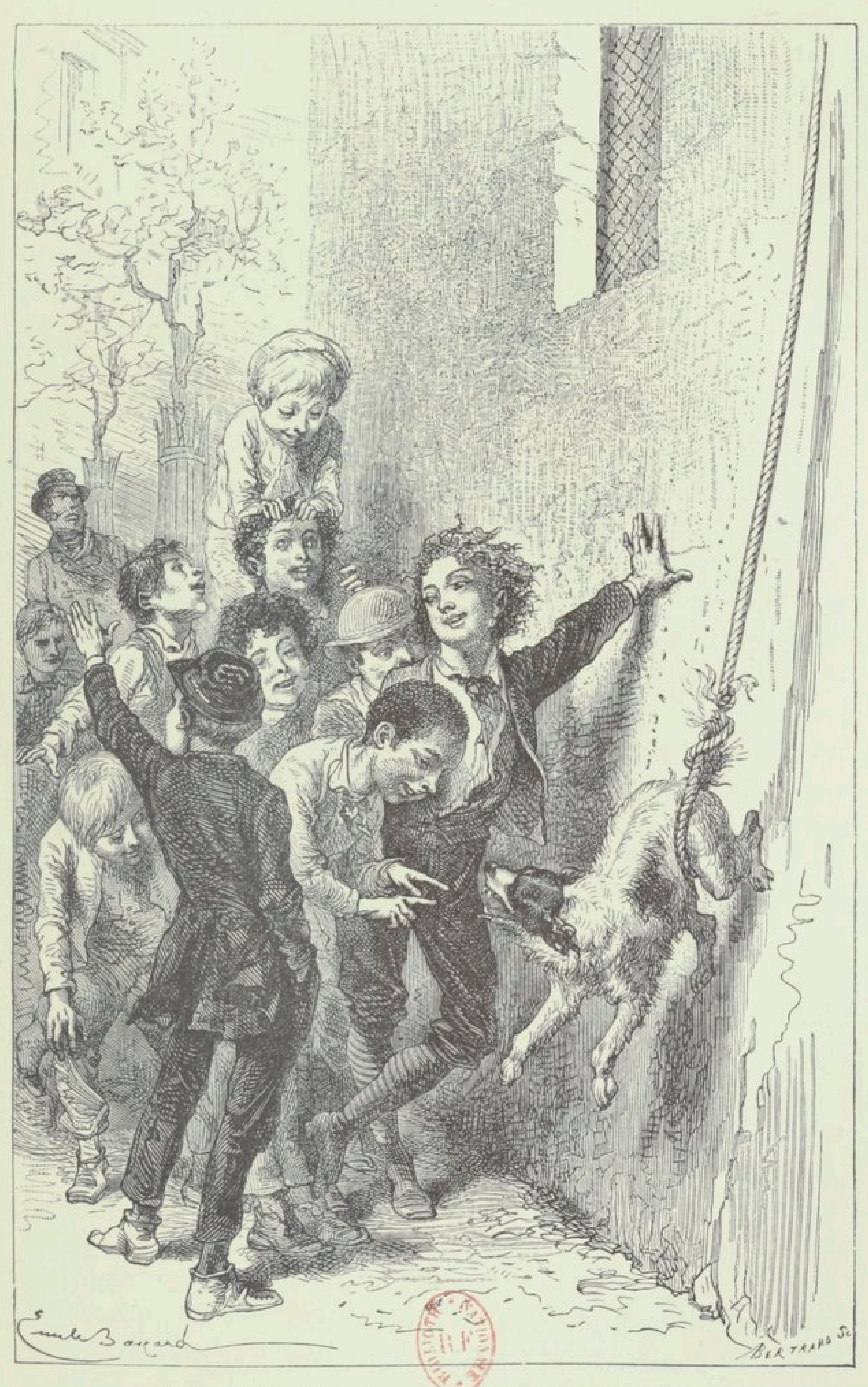
C'est pour cela qu'il interroge l'oncle Jean sur les ordres de bataille. Quelquefois l'oncle Jean ne comprend rien aux renseignements de certains auteurs, et se demande si ce ne seraient pas de simples civils qui auraient osé faire des descriptions militaires. Il comprend très-bien les descriptions de César (dans la traduction, bien entendu); mais il est arrêté tout net à la construction d'un certain pont que César jette sur le Rhin, au livre IV des *Commentaires*. « Ça, dit-il, c'est l'affaire des ingénieurs. » Jean consulte M. Nay, devenu son meilleur ami. M. Nay se fait un plaisir d'étudier le passage, et dessine pour Jean le pont de César. Jean le place dans ce qu'il appelle sa « collection », où il a déjà une aquarelle de Marthe, deux assignats, et une chromolithographie représentant des Pêcheurs de crevettes.

Pendant tout son séjour chez les Sombrette, Jean fut comme les

peuples heureux, il n'eut pas d'histoire. Sa vie était un fond uniforme d'occupations peu variées, sur lequel se détachaient quelques épisodes ou charmants, ou tristes, ou tragiques ; par exemple, les visites au cottage de Marguerite, à dix minutes de la ville ; une maladie grave de son camarade Roussel, que ses parents emmenèrent dans le Midi, et qu'il ne revit plus ; un combat singulier contre un épicier : — cet épicier en herbe avait pris la mauvaise habitude de lancer des trognons de choux aux disciples de M. Sombrette ; Jean lui avait endommagé l'œil droit ; — la grande colère de M. et de Mlle Sombrette contre l'élève Tonquin : — par de fallacieuses promesses, il avait attiré un chien dans l'intérieur de l'établissement et l'avait attaché par la queue à la corde de la cloche ; — l'expulsion de Maltravers, qui, deux fois de suite, avait été surpris à mentir ; la mort de maître Jacquin, suivie à une courte distance de celle de Mme Jacquin, et les bruits fâcheux qui avaient couru sur le compte de Charles Jacquin. Ce dernier événement avait frappé Jean d'autant plus vivement, qu'il y perdait une de ses illusions. Charles Jacquin, autant qu'il s'en souvenait, était si drôle, si malicieux, que dans le secret de ses pensées, et sans en rien dire à personne, Jean avait souvent souhaité de lui ressembler. Et voilà qu'on en parlait avec indignation ! Quand il vint liquider les affaires de la succession, on le trouva hautain et dédaigneux, et en somme, il partit, laissant peu de regrets.

Jean retrouvait encore dans ses souvenirs, quand il était en veine de rêverie, certaines promenades dans la prairie, qui lui revenaient à la mémoire, plutôt que d'autres promenades plus récentes, sans qu'il pût savoir pourquoi ; les promenades à cheval, et les assauts d'armes avec l'oncle Jean ; un accident très-grave arrivé à un ouvrier ; le sang-froid de sa mère quand tout le monde perdait la tête, et les bénédictions qui s'élevaient sur son passage ; la visite d'un jeune cousin, qui semblait l'exacte copie de Michel de Trétan, — à moins que Michel de Trétan ne fût l'exacte copie du cousin, ou encore à moins que tous les deux ne fussent l'exacte copie d'une tierce personne que Jean ne connaissait pas. — Puis, en fouillant bien, Jean retrouvait encore dans ses souvenirs le premier lièvre qu'il avait manqué ; son initiation douloureuse aux principes du grec ; son désespoir en face d'un alphabet nouveau ; les encouragements de sa mère, les secours obligeants de M. Sombrette, et finalement son triomphe.

Et quelles soirées heureuses passées au foyer de la famille ! Marthe



Il l'avait attaché par la queue à la corde de la cloche.

et maman travaillaient silencieusement; papa parcourait son journal et s'interrompait parfois pour lire un fait intéressant, ou critiquer la conduite de la Chambre, tandis que lui, plongé dans quelque thème ou dans quelque version, il sentait vaguement qu'il était heureux, et que pour rien au monde il n'aurait voulu mener une autre vie que celle qu'il menait. Ou bien il venait des amis, et tout en tâchant de se garer des barbarismes et des solécismes, il entendait dans une sorte de bourdonnement indistinct éclater les mots de *matières premières*, d'*élections;* on parlait du mauvais esprit de certains ouvriers, des menées de certains personnages mystérieux qui apparaissaient tout à coup à Châtillon sans avoir rien à y faire, qui dépensaient beaucoup d'argent sans travailler, qui parlaient continuellement aux ouvriers de leurs droits, sans jamais dire un mot de leurs devoirs, et qui disparaissaient comme ils étaient venus, après avoir bien attisé le feu. Il y avait eu à propos de l'un d'eux une petite scène fort gaie, où l'ancien maître d'armes avait eu le beau rôle.

Il était venu un grand gaillard, vêtu en ouvrier, et qui se présentait pour parler dans toutes les réunions d'ouvriers : il produisait un certain effet. M. Aubry, qui était devenu flâneur depuis qu'il était rentier, se trouvant à la ville, entra dans une de ces réunions. Au moment où l'étranger parut sur l'estrade, M. Aubry se frotta les yeux comme s'il eût craint d'être dupe d'une illusion d'optique. Quand l'autre parla, il n'eut plus de doutes. Il l'écouta d'abord avec assez de patience, pour voir où il en voulait venir. Mais quand il l'entendit parler des ouvriers, « ses frères », et de leurs souffrances qui étaient les siennes, et de leurs espérances qui étaient aussi les siennes, il n'y tint plus, et s'écria sans trop se préoccuper des termes qu'il employait : « Dis donc, Philoxène, tu sais que tu es un blagueur, et que tu es ouvrier comme moi ! »

L'assistance devint bruyante et houleuse, M. Aubry était calme et souriant; l'orateur, tout déconfit, ouvrait des yeux effarés, et ne savait plus s'il devait continuer ou en rester là. M. Aubry reprit :

« Si tu ne descends pas de là tout de suite, je raconte ton histoire ! »

L'orateur fit un mouvement que l'on peut comparer à un plongeon et disparut au milieu des rires et des huées.

L'orateur malencontreux n'était autre que ce filleul de M. Aubry, qu'il n'avait pas vu depuis vingt-cinq ans, à l'époque du baptême de Jean. Depuis, il était venu plusieurs fois, en piteux équipage, extorquer quelque argent à son parrain. M. Aubry avait fini par l'écon-

duire, en apprenant qu'il jouait à Paris le rôle ambigu et déshonorant des gens qui se mêlent à toutes les bagarres d'étudiants, sans être étudiants, et à tous les mouvements d'ouvriers, sans être ouvriers « Le coquin, disait M. Aubry, était venu faire son coup parce qu'il me croyait à la campagne. » Cette petite aventure donna à réfléchir aux ouvriers raisonnables. Quant à Jean, il était muet d'admiration, et M. Aubry prenait dans son imagination toutes les proportions d'un héros.

Le jeudi suivant, il obtint de son oncle la permission de l'accompagner à Labridun, pour voir le grand homme, le modèle du courage civil. A sa grande surprise, le modèle du courage civil, les manches retroussées, et les pieds dans de vastes sabots, arrosait ses laitues. Il fut fort étonné que son aventure eût fait du bruit, et refusa obstinément le brevet d'héroïsme que lui offrait l'admiration de Jean.

« Parlez-moi de l'homme que voilà, » dit-il à Jean, en désignant le capitaine avec son arrosoir, voilà un héros, celui-là ! » Et il se mit à raconter l'histoire du lieutenant Taragne, en ajoutant une petite circonstance, supprimée par le premier narrateur. C'était l'oncle Jean lui-même qui s'était dévoué dans cette rencontre.

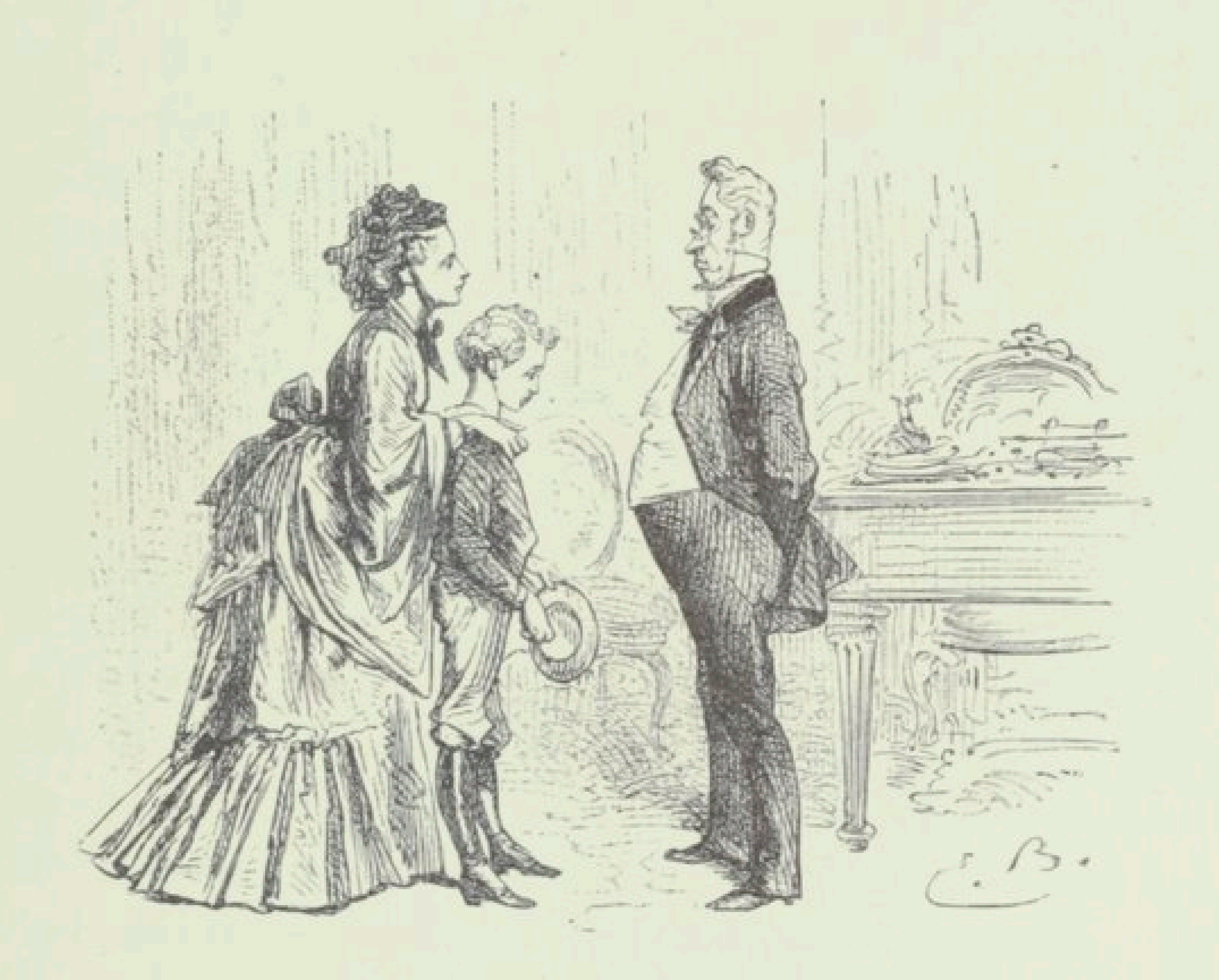
A l'époque de la déroute de Philoxène, Jean savait en fait de latin et de grec ce que sait un bon élève de quatrième, c'est-à-dire pas grand'chose (ce n'était pas sa faute ni celle du maître, mais celle de la méthode vicieuse dont on use en France, de temps immémorial). Du moins il avait déjà de la lecture, et le jugement assez formé pour distinguer *Ovide* de *Virgile*, pour comprendre que la *Cyropédie* est un roman, que l'histoire de *Quinte-Curce* en est un autre, et même assez mal construit, mais que l'*Anabase* est un chef-d'œuvre. Il tournait assez bien les vers latins, et se débrouillait en histoire et en géographie.

Si vous ajoutez à cela que Jean s'était pris à grandir subitement, qu'il avait la taille mince et élancée, et le visage un peu pâle, vous vous ferez une idée exacte du nouvel élève que Mme Defert présenta au principal du collége, afin qu'il fût inscrit pour la rentrée prochaine.

Monsieur le principal ne pouvait voir d'un bon œil ce produit de l'industrie *sombrettique*. Il ne pouvait non plus voir de mauvais œil l'héritier d'une des familles les plus riches et les plus considérées de Châtillon. Il prit donc un moyen terme, et le considéra d'un œil digne et froid par-dessus ses lunettes.

Lorsque Mme Defert lui eut dit que, selon l'opinion de M. Sombrette,

ce grand garçon était capable d'entrer en troisième, M. le principal sourit d'un air incrédule. Lorsqu'il eut interrogé le récipiendaire, et qu'il l'eut poussé sur différents points, il fut forcé de convenir que M. Sombrette avait raison. « Ce résultat, dit-il, après une minute de réflexion, n'a rien qui doive nous surprendre. M. Sombrette était un de *mes* meilleurs professeurs. »





Cette soupe-là doit être bien bonne.

CHAPITRE XIII

La famille Loret au grand complet.

La famille Loret s'était considérablement accrue. Tant en garçons, grands et petits, qu'en filles, petites et grandes, elle comprenait neuf enfants, tous bien portants. La famille Loret, comme on le sait, appartenait au genre « joufflu », et à l'espèce « réjouie ».

Tous avaient un appétit formidable. Au prix où sont les faisans et les truffes, il ne faut pas s'étonner si la petite maison exhalait souvent un parfum très-accentué de soupe aux choux. C'était à merveille : puisque, depuis le papa joufflu jusqu'au bébé dodu, tous aimaient à la folie cette composition culinaire. La maison d'ailleurs était, à tous les points de vue, une maison bien agréable ; elle avait cet avantage particulier que toutes les pièces, sauf la salle d'armes, se commandant, les parfums de la cuisine se répandaient partout avec équité. Le salon triangulaire en avait sa part aussi bien que la cuisine. « De cette façon-là, disait maître Loret en se frottant les mains, il n'y a pas de jaloux. »

La maison, suivant l'expression de Mme Aubry, « ne se ressemblait plus, » depuis l'installation des nouveaux locataires. Et comment, je vous prie, une maison se ressemblerait-elle lorsqu'elle contient onze personnes au lieu de deux? Il y avait bien aussi quelques autres petites différences, qui choquaient les idées d'ordre et de propreté de la bonne dame. Si ses locataires n'eussent pas été ses obligés, elle ne se serait pas fait faute de leur dire que les papiers de tenture ne sont pas faits pour qu'on y inscrive son nom ni pour qu'on y trace des pensées philosophiques ou satiriques, ni pour qu'on y dessine des bonshommes (civils ou militaires), ni pour qu'on y imprime la trace de ses doigts, ni pour qu'on y établisse un tableau comparatif de la taille de chacun des membres de la famille, avec une bonne barre pour marquer le niveau de la crue, et les noms, et les dates, et tout! Elle aurait fait observer que les rampes d'escalier ne sont pas faites pour qu'on les descende à califourchon; ni les alléges des fenêtres pour qu'on y mette sécher le linge domestique; ni les salons (triangulaires ou non) pour qu'on y laisse vaguer, en toute liberté, trois cochons d'Inde, d'un caractère morose et d'une propreté douteuse. Croyez-vous aussi que les deux poiriers rachitiques de l'arrière-cour ont été plantés pour qu'on y installe une balançoire qui les achèvera, malades comme ils sont, ou encore pour qu'on s'y taille des cure-dents? Voilà ce que Mme Aubry n'aurait pas manqué de dire si les Loret n'avaient pas été plutôt ses hôtes que ses locataires. Mais elle se contenait, toute nerveuse qu'elle était, pour ménager ces pauvres gens, avec une patience aussi héroïque qu'un solliciteur qui se contient par politique devant un protecteur puissant.





« La pauvre femme, disait-elle en parlant de Mme Loret, a déjà bien assez de mal. Comment surveillerait-elle une famille si nombreuse? » Et quand elle venait à la ville, elle souriait stoïquement à la vue de toutes les libertés que prenait, avec sa maison, la nombreuse famille de l'huissier.

Les fils de M. Loret apparaissaient dès l'âge le plus tendre, revêtus de vareuses velues, comme celle du papa. Il semblait qu'il suffît

d'être un membre de la famille Loret pour que la nature vous fît croître ces villosités sur le dos, comme le poil sur le dos des jeunes oursons.

Le matin même du jour où Mme Defert fit inscrire son fils sur les registres du collége, M. Loret revenait de quelque expédition matinale, et pressait le pas en voyant à l'horloge de Saint-Lubin que midi allait bientôt sonner. Il était encore à vingt-cinq pas de la petite porte verte, que déjà une odeur bien connue venait réjouir ses nerfs olfactifs; il se hâta de sonner.

« Celle-là doit être bien bonne! dit-il en soulevant le couvercle de l'immense soupière fumante, car on la sent depuis le coin du pharmacien. » Les plus jeunes Loret poussèrent des cris d'enthousiasme; les aînés se contentèrent de sourire silencieusement. Pendant toute cette première partie du festin, on ne dit pas grand'chose, mais, en revanche, les cuillers de fer battu sonnaient un bruyant carillon sur les assiettes de caillou.

Il n'y eut aucun incident remarquable, si ce n'est que le n° 5, en réponse à une remarque désobligeante du n° 4, lui versa une cuillerée de soupe dans le cou. Le n° 4 (une fille) se mit à crier de toutes ses forces; mais sa mère la consola en lui disant qu'il n'y paraîtrait plus le jour de son mariage. Cet argument parut convaincre la jeune personne; elle avait, en effet, tout le temps de se guérir, si les jeunes gens continuaient à ne plus vouloir de femmes sans dot.

« Qu'est-ce que nous avons ensuite? » dit M. Loret en voyant disparaître la ménagère dans les régions de la cuisine.

Le n° 8 (une fille) vient coller ses lèvres à l'oreille du papa, pour lui dire, sous le sceau du secret, qu'il y a des saucisses. Le n° 9 (un garçon), entendant ces paroles magiques, fait voler au loin son assiette de bois en signe d'allégresse. Le n° 1, autrement dit Camille, le successeur de M. Aubry, se lève d'un air de bonne humeur, ramasse l'assiette de bois et la rend au bébé. En passant, il lui donne un baiser retentissant, pour l'engager sans doute à lancer, la prochaine fois, son assiette par la fenêtre.

Les saucisses arrivent toutes brûlantes et toutes frémissantes. Il y a un silence d'admiration; puis le chef de la tribu procède au partage du butin. Un des cochons d'Inde moroses risque son nez à la porte; il se décide à entrer, et fait le tour de la salle en trottinant, et en rasant la muraille. Le second cochon d'Inde accomplit la même prouesse, suivi de près par le troisième; ils piquent droit devant eux, tout

d'une pièce jusqu'aux coins, où ils tournent brusquement à angle droit, et en faisant couic! couic! On applaudit; les cochons intimidés disparurent. On devinait dans l'ombre du corridor la silhouette d'un grand lapin jaune tout efflanqué, dont les flancs et les tempes battaient toujours avec violence comme s'il avait vécu dans un état de fièvre perpétuel. Il avait une oreille dressée et l'autre pendante. Dès qu'il vit qu'il était un objet de curiosité, il s'en alla vers l'arrière-cour, en sautillant par brusques saccades.

On commence à déserter la table. Le n° 9 disparaît emporté dans les bras du n° 8, qui veut lui faire voir la « grande bête », c'est-à-dire le lapin jaune.

Le n° 7 berce une vieille loque qu'il appelle sa poupée, et il s'en amuse tout autant que si c'était une véritable poupée. Le n° 6 et le n° 5 échangent quelques taloches dans le salon triangulaire, et en sortent meilleurs amis que jamais, pour aller enlever un cerf-volant. Le n° 4 (une fille) emporte les assiettes, les cuillers, les fourchettes et les couteaux, en heurtant les divers ustensiles les uns contre les autres : chacun prend son plaisir où il le trouve.

M. Loret, pour le moment, trouve le sien à mettre ses coudes sur la table, et il les y met; à allumer une pipe, et il l'allume; à se frotter les mains, et il se les frotte; après quoi, s'adressant d'un air mystérieux à son second fils :

« Dis donc, Léon, sais-tu ce que la maman va faire? »

Le n° 2 répondit qu'il n'en savait rien du tout.

« Eh bien! elle va apporter la bouteille de cassis! »

Il y eut un mouvement général de surprise; puis l'heureuse nouvelle se transmit de numéro en numéro et la table se trouva au grand complet : le n° 9 tendait déjà son verre en disant : « Moi aussi! »

Mme Loret apporta la bouteille de cassis. « Il y a donc du nouveau, dit-elle en posant la main sur l'épaule velue de son mari.

— Voyons, dit le père en s'adressant au n° 3, est-ce que j'ai dit qu'il y avait du nouveau?

— Non, père.

— Alors, ajouta-t-il en passant au n° 4, maman l'a deviné sans que je le lui aie dit?

— Oui, père.

— Alors, poursuivit-il en s'adressant au n° 5, la maman que voilà est une maman bien habile?



A la santé de Léon !

— Oh! mais oui, » dit le n° 5 en remuant la tête de haut en bas. M. Loret allait poser quelques questions de même genre au n° 6, quand Mme Loret lui dit de ne pas tant les faire languir, si c'était quelque chose d'heureux.

« C'est en effet quelque chose d'heureux, reprit l'huissier réjoui; mais on me couperait plutôt en quatre, en huit, ou en trente-deux morceaux, que de me faire dire un mot avant que le cassis soit versé! »

Quand le cassis fut versé en proportion décroissante depuis le papa jusqu'au n° 9 :

« A la santé de M. Defert! » dit-il, en levant son verre.

On but de confiance à la santé de M. Defert, on y joignit même la santé de madame, par-dessus le marché.

« A la santé de Léon! »

Tous les regards se tournèrent avec surprise vers le n° 2, qui rougissait, et l'on but à la santé de Léon.

« Pourquoi, dit le père, buvons-nous à la santé de Léon?

— Oui, pourquoi? cria le chœur des numéros.

— Eh bien, mes enfants, M. Defert m'a proposé de prendre Léon dans ses bureaux, à douze cents francs pour commencer. Si Léon est un aussi bon fils et un aussi bon frère que Camille; s'il songe aux petits qui viennent derrière lui plutôt qu'à lui-même, voilà cette fois la famille tirée d'affaire. Nos petits pourront suivre les cours du collége. J'ai toujours rêvé ça, et je l'ai toujours espéré; seulement je ne savais pas à quel numéro ça commencerait. Une fois au collége, ils n'ont qu'à marcher devant eux pour devenir bacheliers, et ensuite avocats ou médecins, ou quelque chose comme cela. » Léon déclara que son père avait raison de compter sur lui; que cela lui donnerait du cœur à l'ouvrage de penser que les petits feraient un jour honneur à la famille.

Les numéros ainsi prédestinés à jeter sur le nom de Loret un plus vif éclat coururent faire part de cette bonne nouvelle aux cochons d'Inde, qui, étant d'un naturel morose, ne voulurent pas même en entendre parler. Le lapin jaune, acculé derrière la pompe, fut bien obligé d'écouter leurs confidences. L'un d'eux, ne se faisant pas une idée exacte de la longévité du lapin ni des exigences de son appétit, lui promettait que quand il serait médecin, il le soignerait pour rien toutes les fois qu'il serait malade, et le nourrirait de saucisses lorsqu'il serait en bonne santé. « Puisqu'il sera médecin, moi je serai

avocat, reprit l'autre en s'adressant au lapin, et sois tranquille, je t'empêcherai toujours d'aller en prison. »

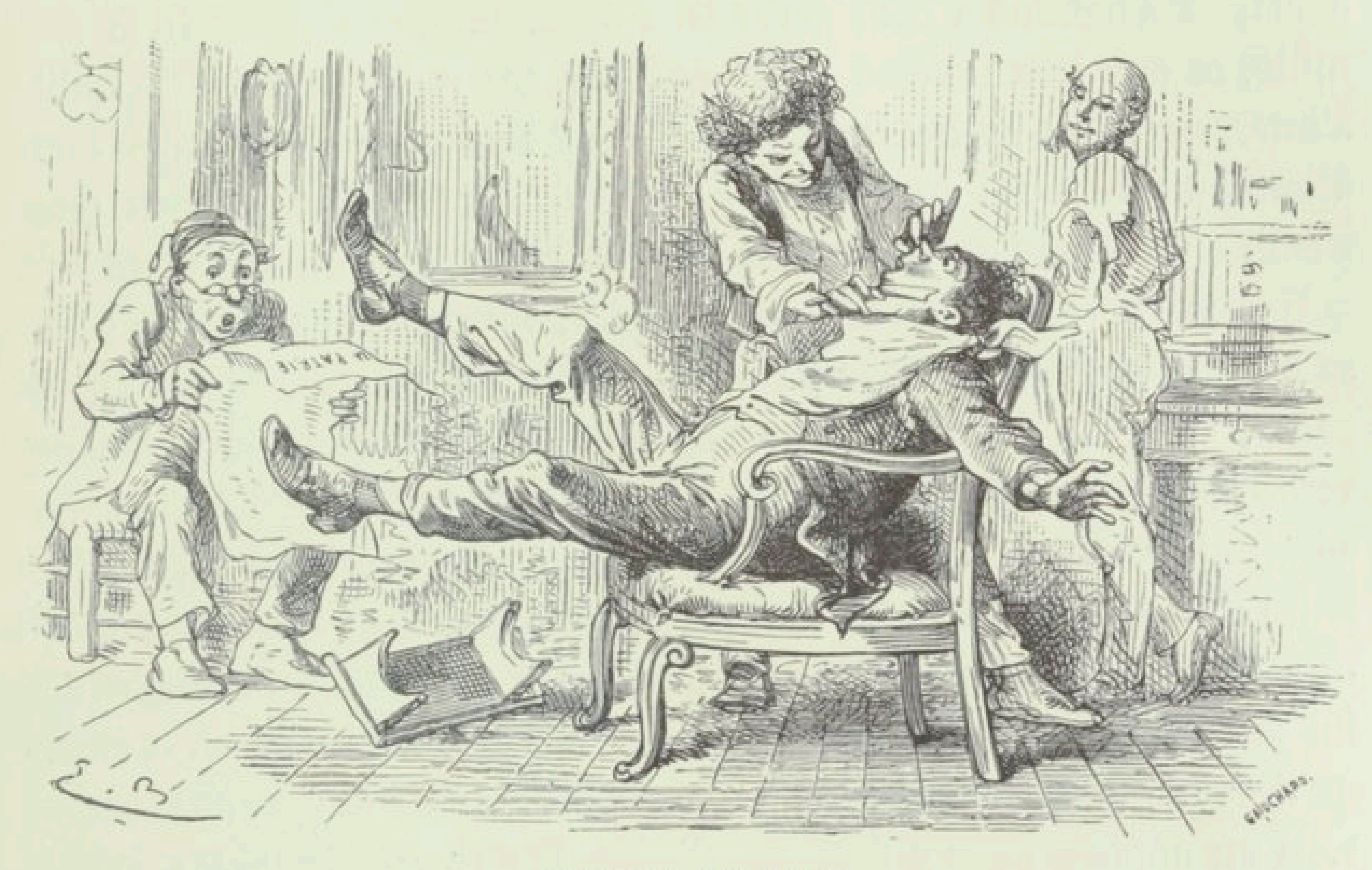
Le grand lapin jaune ne répondait à tout cela qu'en agitant ses oreilles et en faisant frissonner ses moustaches. S'il avait pu répondre autrement, il leur aurait dit qu'étant de naturel rêveur et mélancolique, toutes ces effusions de tendresse le troublaient beaucoup (ce qui aurait prouvé une fois de plus que l'affection ne doit pas être indiscrète). Quant aux fallacieuses promesses d'avenir que l'on faisait briller à ses yeux, il les aurait toutes données de grand cœur pour trois feuilles de choux et cinq minutes de tranquillité.

Les petites gens de rien, comme les Loret, n'ont guère le temps de savourer la joie ni de s'abandonner à la tristesse : ce qui fait compensation. Ils ont trop à faire. Mme Loret disparut bientôt dans l'arrière-cour, où elle put méditer à son aise, les bras plongés jusqu'au coude, et même au-dessus, dans un immense baquet de savonnage. Camille se prépara à recevoir « ces messieurs », c'est-à-dire les élèves. Il était encore beaucoup trop jeune pour prendre la liberté de les appeler des *lézards*. M. Loret emmena Léon pour le présenter chez M. Defert; auparavant il avait indiqué à Paul, promu du coup au grade de clerc d'huissier, ce qu'il aurait à faire en son absence. Les fillettes lavèrent la vaisselle. Le médecin et l'avocat en herbe partirent pour l'école des Frères, et firent la route en jouant à saute-mouton.

Le n° 9, le seul oisif de la maison, eut toute liberté de la parcourir à sa guise, et ne s'en fit pas faute. Quand il fut las de grimper sur les chaises pour regarder par les fenêtres, de monter l'escalier et de le redescendre, de traîner les chaises d'une pièce dans l'autre, il s'endormit dans le premier coin venu, et l'on n'entendit plus dans la petite maison, si bruyante il y a un instant, que le tic-tac du coucou, le bruit des assiettes qu'on lavait avec accompagnement de chuchotements et de rires étouffés, les coups de sonnette des élèves qui venaient prendre leur leçon, et dans la salle d'armes le bruit des pieds, des cris rhythmés, et les huées qui accueillaient les bévues des tireurs maladroits. Joignez à cela des essaims de mouches bourdonnantes; et, planant sur le tout, une odeur peu aristocratique de soupe aux choux et de tabac caporal, qui allait s'affaiblissant comme le souvenir d'un beau rêve, et vous comprendrez pourquoi Mme Aubry disait que la maison « ne se ressemblait plus ». Elle se ressemblait cependant en ce sens qu'elle était toujours habitée par de braves gens, et par des gens heureux.

A quoi pensait Mme Loret, en faisant mousser son savonnage? Se disait-elle que sa vie aurait pu être moins rude et moins pénible, sans grand inconvénient! Pas le moins du monde. Elle admirait dans sa naïveté ses enfants joufflus, autant que Mme de Trétan pouvait admirer Michel, quand il caracolait sur son poney. Elle récapitulait toutes les bonnes aubaines des dernières années, et se disait, en son cœur simple et reconnaissant, que Dieu protége visiblement les nombreuses familles. En admettant ce principe consolant, quelle famille, à Châtillon, mieux que la famille Loret était digne de la protection de Dieu?





C'était un vrai figaro.

CHAPITRE XIV

Thorillon trouve sa voie.

En principe, Thorillon n'a pas approuvé le mariage de Mlle Marguerite. A son avis (avis qu'il garde d'ailleurs fort discrètement pour lui), elle aurait dû épouser quelqu'un de Châtillon, qui ne l'aurait pas emmenée un beau jour à l'autre bout de la France. Car il avait pris ses renseignements, et savait que M. Nay (un savant d'ailleurs, et un honnête homme) ne pouvait pas demeurer toute sa vie à Châtillon-sur-Louette. A travers les vitres des bureaux, il avait observé madame quand elle se promenait dans le jardin; et il tenait pour démontré que madame avait du chagrin. Ce n'était pas juste, à son avis, et le chagrin n'était pas fait pour madame.

Plus il réfléchissait là-dessus, plus il lui semblait que M. Nay commettait une mauvaise action, et il avait, pendant quelque temps, nourri contre l'ingénieur autant de haine qu'il en pouvait tenir dans son cœur débonnaire. Mais quand le mariage fut décidé, il fit un

effort, et s'habitua à considérer M. Nay comme quelqu'un de la famille, et dès lors il cessa de le détester. On remarqua même qu'il s'intéressait tout particulièrement à lui ; il semblait l'étudier avec une attention profonde ; mais on n'y prit pas garde, et l'on se dit que c'était encore une de ses lubies, et le pauvre garçon en avait tant !

Quand Thorillon était devenu orphelin, Mme Defert l'avait pris sous sa protection. Elle l'envoya à l'école. Il apprit à lire avec beaucoup de peine, parce qu'il était très-borné, mais on fut tout de suite émerveillé de son écriture. « Il n'écrit pas, disait le maître d'école avec admiration, il peint ! » En effet, il copiait avec une fidélité extraordinaire tous les modèles que l'on plaçait devant lui, de quelque caractère qu'ils fussent ; mais il ne put jamais aller plus loin. On essaya de lui faire apprendre un métier, mais il fallut y renoncer. C'est alors qu'il demanda de lui-même « à faire des écritures ». On l'attabla devant un pupitre pour y faire des copies. Il y mettait le temps, ayant l'habitude de tout calligraphier avec un soin scrupuleux ; mais il ne laissa jamais passer la moindre erreur, et M. Dionis le tenait en haute estime. Comme il avait besoin d'exercice, et qu'on ne pouvait le décider à jouer avec les garçons de son âge, on lui fit faire les courses ; et l'on reconnut que là encore on pouvait compter absolument sur lui. La seule gaminerie qu'il se permît, c'était d'insulter les chiens et de troubler les chats (pas ceux de la maison, bien entendu ; ceux-là étaient sacrés). Les commis avaient d'abord essayé de s'amuser de sa simplicité, mais M. Defert ayant dit, une fois pour toutes, que c'était une honte d'abuser de sa naïveté, on le laissa parfaitement tranquille. Il menait donc la vie la plus occupée et la plus heureuse, quand le mariage de Marguerite vint jeter le trouble dans ses idées et dans ses habitudes. Il eut alors des lubies si étranges, que l'on crut cette fois qu'il devenait absolument fou.

Pendant des journées ou des demi-journées son pupitre demeurait vacant. Et l'on apprenait qu'il passait son temps chez le perruquier, regardant raser, tondre, peigner, poudrer et friser, au milieu des senteurs de pommade à la rose, au jasmin, à la tubéreuse, et de l'odeur des cheveux roussis. A force de regarder, l'idée lui était venue, pour se distraire, de raser, de tondre, de friser, et de roussir. Le perruquier, qui roulait déjà dans sa tête ambitieuse le projet de renouveler son enseigne et de s'intituler *coiffeur*, avait d'abord accueilli avec assez de maussaderie la requête de Thorillon : il flairait en lui un futur concurrent. Une fois rassuré sur ce point délicat, il lui aban-

donna les têtes de passage, et certains de ces clients timides qui n'osent jamais souffler mot, même quand on les écorche au lieu de les tondre. C'est alors que Thorillon se transformait. De morne et d'endormi, il devenait gai, actif et bavard : un vrai Figaro. C'était plaisir de l'entendre dire, du ton d'un garçon coiffeur bien appris : « Le rasoir ne fait pas mal à monsieur? — Mettrai-je de la poudre à monsieur? — L'eau est prête pour monsieur! — Un petit coup de brosse à monsieur! »

Puis il se mit à fréquenter pendant quelque temps le café des Trois-Rusés, dans la petite rue Trompe-Souris, où se réunissaient, dans un salon particulier, les domestiques de bonne maison. Il y passait des heures, non pas à boire, mais à bavarder et à interroger; et il en sortait avec une figure de jubilation.

D'autres fois, sa manie errante le conduisait à la cuisine, où avec le plus grand sérieux il revêtait un grand tablier bleu, et se mettait, avec une sorte de zèle furieux, à éplucher les légumes et à récurer les casseroles, malgré les protestations de Justine, qui au fond n'était pas trop fâchée.

Aux heures où les employés avaient quitté le bureau, il s'y renfermait avec soin, et, sans douter un instant de son honnêteté, on se demandait ce qu'il y pouvait faire. Peut-être, si on l'avait su, aurait-on écrit tout de suite au directeur de l'asile des aliénés, pour lui annoncer un nouveau pensionnaire. Il s'asseyait sur une chaise, dans un coin, comme pour s'exercer à attendre patiemment. Puis, comme si un coup de sonnette eut retenti, il courait à la porte d'entrée des bureaux, faisait semblant de l'ouvrir à un visiteur fantastique, s'effaçait pour le laisser passer, et lui demandait qui il aurait l'honneur d'annoncer. Selon la réponse qu'il s'était forgée à lui-même, et qu'il accueillait toujours avec un sourire obséquieux, il annonçait à la porte de l'autre pièce : « Monsieur le Sous-Préfet! Monseigneur l'Évêque! Monsieur l'Ingénieur en chef! »

Il annonçait trois fois, quatre fois, dix fois de suite la même personne, jusqu'à ce qu'il fût satisfait de l'intonation. Alors il retournait s'asseoir, et continuait de s'exercer à la patience.

D'autres fois, il ouvrait à deux battants la porte de communication et annonçait avec emphase : « Madame est servie. »

Un beau jour, il coupa sa barbe pelucheuse, ne réservant que deux favoris en côtelettes, et il arbora une cravate blanche. Ce fut la joie des jeunes employés pendant toute la journée. Le soir, il prit à part

M. Dionis, et lui demanda mystérieusement à quoi il ressemblait avec sa cravate blanche et ses favoris. M. Dionis lui demanda s'il ne se choquerait pas de sa réponse.

« Pas du tout.

— Eh bien, vous ressemblez trait pour trait à un domestique de bonne maison.

— Vrai! la! monsieur Dionis, vous trouvez? reprit Thorillon avec une voix tremblante d'émotion.

— Je le trouve parce que cela est.

— Merci, monsieur. Permettez-moi de vous serrer la main pour cette bonne parole. » Et Thorillon partit, l'air enchanté.

Le lendemain, on remarqua encore quelque chose de nouveau. Thorillon faisait des brouillons, qu'il déchirait ensuite d'un air chagrin. Quand on faisait mine de se diriger de son côté, il jetait précipitamment sur son travail une grande feuille de papier brouillard, et se mettait à tailler une plume pour vous dérouter. Le résultat de cette mystérieuse élucubration, qui ne dura pas moins de deux jours et demi, fut une missive de format gigantesque que Mme Defert trouva une après-midi sur la cheminée de sa chambre.

Le cachet rompu, Mme Defert se trouva en face d'un chef-d'œuvre de calligraphie, dont voici la teneur :

« Madame,

» J'ai l'honneur de faire part à Madame, que je voudrais bien, si cela ne *vexerait* pas Madame, lui parler toute seule.

» De

Madame

le

profond

serviteur.

» Signé : B. THORILLON.

» *P. S.* Aux ordres de Madame, et Madame peut croire que le plus tôt sera le meilleur. »

« Qu'est-ce que cela peut signifier? » se dit Mme Defert en souriant. Elle sonna, et fit prévenir Thorillon qu'elle l'attendait.

La première idée du pauvre diable fut de se sauver bien loin pour

éviter l'entrevue qu'il avait sollicitée, tant il se trouvait audacieux de l'avoir demandée. Il se roidit cependant, et tâcha de faire bonne contenance, puis il se convainquit par le raisonnement : ce que je demande n'est pas mal, et d'ailleurs il le faut! Ce dernier argument lui rendit son courage, qu'il perdit de nouveau dans l'escalier quand il s'aperçut que sa petite harangue avait fui par les trous de sa mémoire.

« Ça ne fait rien, dit-il en se cramponnant à la rampe de l'escalier, il le faut! il le faut! il... le... faut! »

Un coup discret à la porte, une voix douce qui dit : « Entrez! » et Thorillon a franchi le Rubicon. Il s'adosse à la porte qu'il vient de refermer, et refuse absolument de s'asseoir, sous prétexte que : ça ne se fait pas!

« Vous avez demandé à me parler, dit Mme Defert; auriez-vous à vous plaindre de quelqu'un ou de quelque chose?

— Oh! madame Defert!... Pardon! reprit-il avec confusion. Je voulais dire que Madame est trop bonne et que tout le monde ici est trop bon pour moi. Me plaindre! Ce serait du beau!...

— Alors que voulez-vous me dire? »

Thorillon fit deux pas en avant, et se penchant un peu, il dit à demi-voix, en regardant de tous les côtés si quelqu'un ne l'écoutait pas : « Dans les commencements, je n'ai pas aimé M. Nay. Il allait emmener Mlle Marguerite, et Madame en avait du chagrin.

— Et maintenant? dit Mme Defert dont l'attention s'était éveillée.

— Maintenant c'est autre chose : il est de la famille. Et puis, il n'y a pas à dire le contraire, il rend Mme Nay heureuse. Mais moi, j'ai réfléchi sur tout cela. Et d'abord : je ne gagne pas le pain que je mange, et je me considère comme un voleur. Que Madame me pardonne, mais c'est la pure vérité. Alors, depuis tantôt deux ans, je me suis mis à apprendre un tas de choses : je sais cirer les bottes, raser, coiffer, je sais même friser, je sais faire le ménage, la cuisine, le marché, et tout! Je sais parler à la troisième personne; je sais annoncer les visites; au besoin, je saurais me tenir debout derrière une voiture avec une culotte courte et des bas blancs! »

Mme Defert ne savait où il voulait en venir, et sa figure exprimait une stupéfaction profonde. Thorillon se méprit sur l'expression de sa physionomie et reprit avec chaleur :

« Se tenir debout derrière une voiture! ce n'est pas si difficile que Madame se l'imagine. J'ai essayé plusieurs fois! »

Arrivé là, il tourna court, et fit connaître l'objet de sa demande.

« M. Nay a besoin d'un valet de chambre! Oh! madame, je vous en supplie, ne me dites pas qu'il n'en a pas besoin. Il lui faut toujours bien un domestique à tout faire. Accordez-moi votre protection, et dites-lui qu'il me prenne à l'essai. Et puis, quand ils partiront d'ici, cela fera plaisir à Mlle Marguerite... pardon!... à Mme Nay de voir une figure de connaissance. Ça lui rappellera à tout instant Châtillon, la maison et tout! M. Nay est un savant, mais il n'est pas de Châtillon. Il ne peut pas connaître toutes les petites histoires du pays comme moi. On dit que les gens qui sont loin du pays aiment tout ce qui leur rappelle le bon temps. Que Madame y songe! Sans doute, Mme Nay vivra au milieu d'un tas de préfets, de princes, de marquis, et ce sera bien honorable pour la famille. Mais toutes ces personnes-là auront beau faire, elles ne pourront toujours pas lui parler du temps où elle était petite fille, de la naissance de Mlle Marthe, ou du baptême de M. Jean. »

Mme Defert était fort embarrassée, et ne savait trop que répondre. Pour gagner du temps, elle dit à Thorillon qu'elle ne pouvait rien décider à elle toute seule, qu'elle avait besoin de réfléchir, de consulter M. Nay ; et elle lui conseilla de réfléchir de son côté.

« Oh! de mon côté, c'est tout réfléchi! il y a deux ans que je rumine ça dans ma tête. Mais, pour faire plaisir à Madame, je réfléchirai encore. »

Il eut un silence de quelques instants qui fut rompu par Thorillon : « Je ferai observer à Madame que mon petit nom est Baptiste; un nom commode à dire et fait tout exprès : Baptiste, le feu est-il allumé dans le cabinet de Monsieur? — Baptiste, allumez la lampe! — Baptiste, fermez les volets! — Baptiste, où sont les enfants? — C'est encore à considérer. »

Ayant lancé ce dernier argument, Baptiste se dirigea vers la porte, et il allait la refermer discrètement derrière lui, lorsqu'il s'arrêta comme s'il lui fût venu une nouvelle idée. Ayant toussé derrière sa main, en manière de rentrée : « Madame pourrait ajouter que j'aime beaucoup les enfants, et que les enfants ne se déplaisent pas avec moi. Je sais les amuser, les promener; je sais faire des sifflets avec des branches de saule, des paniers avec des brins de jonc, et... et je nage comme un poisson!

— Je ne manquerai pas de le dire, répondit Mme Defert qui s'amusait de sa persistance, et que touchait son dévouement. J'ajouterai

même que vous avez une fort belle écriture, et que vous pourriez recopier les rapports et les travaux de M. Nay. »

Thorillon rougit d'orgueil et de bonheur, et se retira à reculons, en saluant profondément.

« Mon Dieu! pourquoi pas après tout? » dit Mme Defert, quand il eut disparu.

Quant à Baptiste, partagé entre l'espérance et la crainte, il descendit l'escalier à pas de loup (la discrétion dans les mouvements est une des qualités du bon domestique) et pensa qu'une petite promenade au bord de la rivière ne serait peut-être pas une mauvaise chose pour calmer l'agitation de ses nerfs.

A l'un des tournants de la Louette, il aperçut le capitaine Jean, qui, planté sur la rive, suivait des yeux le bouchon de sa ligne.

L'esprit d'intrigue s'éveilla subitement chez Thorillon; il se dit qu'un protecteur de plus, et un protecteur comme le capitaine Jean, ne gâterait rien à son affaire. Il s'avança donc sans faire le moindre bruit; quand il fut tout près, le capitaine se retourna et lui adressa un salut amical, sans se déranger. L'autre porta un doigt à ses lèvres, pour donner à entendre qu'il serait muet comme un poisson, et fit signe au capitaine de continuer sa pêche. Il jeta les yeux sur un panier d'osier où une cinquantaine de goujons frétillaient dans l'herbe fraîche. Le capitaine s'étant retourné de nouveau, cet intrigant de Thorillon fit le geste de quelqu'un qui s'émerveille de voir tant de poissons à la fois.

« Ça ne mord plus, dit le capitaine, en rompant brusquement le silence; et il retira sa ligne de l'eau.

— Je crois bien que ça ne mord plus, répondit Thorillon, d'un ton insinuant : vous les avez tous pris! »

Le pêcheur sourit, en passant la main sur sa moustache. Thorillon se précipita vers lui, lui prit la ligne des mains, et la démonta lestement; après quoi, il se chargea du panier, malgré les protestations du capitaine, et, chemin faisant, lui conta son affaire. L'oncle Jean fut d'abord un peu surpris, puis, après mûre réflexion, il dit qu'il comprenait l'idée de Thorillon. Ce dernier, que le désir de réussir rendait inventif, trouva encore un argument tout neuf. « M. Nay, dans ses travaux, doit avoir affaire à un grand nombre d'ouvriers; je les connais, les ouvriers : il y en a de bons, mais il y en a aussi de mauvais. Une supposition : Un ouvrier manque à Monsieur; un Monsieur comme Monsieur ne peut pas se colleter avec le premier venu. Alors

qu'est-ce que je fais, moi? Je lui donne en passant un bon coup de coude, à ce malhonnête; s'il n'est pas content, nous nous expliquons gentiment derrière un mur. » Le capitaine trouva l'idée originale, et promit à Thorillon de le protéger.

Et voilà par quelle série de manœuvres Thorillon était devenu le factotum de M. Nay. Au bout de quelques années, il le suivit, quand ce dernier alla voir du côté de Caudebec, de Villequier et de Tancarville ce que l'on pourrait faire de mieux pour obvier aux inondations de la Basse-Seine. Marguerite était installée dans un joli pavillon, à dix minutes de Caudebec, sur la route de Villequier, près de l'ermitage de Barre-y-Va. Elle ne laissait pas passer une semaine sans écrire à sa mère. Il lui arriva de dire, à plusieurs reprises, que Thorillon jusque-là avait été un génie méconnu : il était devenu le serviteur le plus vigilant, le plus actif et le plus industrieux, sans compter que c'était toujours la même créature dévouée et inoffensive.

M. Nay était parfois absent des journées entières, et Thorillon était une véritable ressource pour la jeune femme. Il l'escortait partout, comme le plus dévoué des gardes du corps. « Il n'est point sot, ajoutait Marguerite, et c'est un passe-temps de le voir tenir tête aux plus rusés Normands qui viennent ici offrir leur beurre, leurs œufs et leurs canards. Il me parle de vous tous avec une tendresse qui me fait quelquefois venir les larmes aux yeux. Tout ce qu'il voit ici l'émerveille et l'intéresse, et il se demande avec inquiétude si on le croira à Châtillon quand il racontera tout cela. Nous avons assisté dernièrement au passage du mascaret. Je ne sais pas si sa physionomie et ses réflexions ne m'ont pas autant intéressée que le mascaret lui-même. Ah bien! s'écriait-il, voilà du neuf par exemple, un fleuve qui remonte son cours plus vite qu'un cheval au galop, c'est trop fort! et cette barre; ce mur d'eau de douze pieds de hauteur et ces tortillons d'écume sur les deux rives à mesure que ça remonte; et les barques que le flot prend sur son dos au lieu de les engloutir en passant dessus! Pour ça, jamais de la vie je n'en parlerai aux gens qui n'ont vu que la Louette. Je n'ai pas envie de passer pour un effronté menteur. — Il s'inquiète beaucoup de l'entrée de Jean au collége. Il a conservé un très-mauvais souvenir des collégiens de Châtillon, qui lui tiraient la langue en se rendant au collége, ou lui allongeaient de grands coups de règle. Il se demande s'ils sont toujours aussi batailleurs, et si Jean ne sera pas obligé de faire le coup

de poing pour sa bienvenue. J'espère qu'il n'en sera rien, car notre Jean n'est pas querelleur, ni moqueur, et d'un autre côté sa personne ne prête point à rire. Et puis, à la grâce de Dieu : « s'il faut livrer bataille, j'espère qu'il sera de taille à se défendre hardiment. » C'est un homme, et il a fait ses preuves. Te rappelles-tu sa victoire sur le jeune épicier qui outrageait périodiquement l'institution Sombrette? »





« ...quin » répondit-il.

CHAPITRE XV

Jean au collége. — Il endommage le nez de Lepéligas et compromet l'avenir d'un thuya.

Prenez un collégien à part, j'entends un collégien de Châtillon-sur-Louette, qu'il soit hardi ou timide, gai ou triste, laborieux ou paresseux, c'est après tout un garçon comme un autre. Prenez vingt collégiens réunis, ce sont vingt diables déchaînés, du moins à ce qu'ils prétendent. Les garçons, en effet, une fois qu'ils sont ensemble, obéissent à un sot esprit de corps; ils semblent prendre à tâche de se modeler sur un certain idéal de brusquerie, d'indépendance farouche, de goguenardise, de gouaillerie et de rudesse : « c'est le genre! » Quiconque n'a pas ce genre se hâte de le prendre ou tout au moins de l'affecter. Pour bien juger le collégien, il ne faut pas le juger sur la mine, ni prendre au pied de la lettre tout ce qu'il cherche à faire croire sur lui-même.

Quoi qu'il en soit, le jour où Jean entra comme externe dans la classe de troisième, il vit et entendit des choses qui l'étonnèrent sin-

gulièrement; il trouvait en plein épanouissement les défauts dont il n'avait vu que les bourgeons à l'institution Sombrette; en un mot, il fut initié au programme du collégien de Châtillon.

En classe, l'idéal du collégien de Châtillon (interne ou externe) est celui-ci : souffler obstinément la leçon à celui qui ne la sait pas (c'est un paresseux, donc c'est un ami); déconcerter, soit en faisant des remarques saugrenues, soit en le pinçant sous la table, celui qui récite couramment (c'est un travailleur, c'est un ennemi); accompagner les explications de commentaires baroques et irrespectueux, tirer la langue au voisin de droite, donner un bon coup de pied au voisin de gauche, afin qu'il ne s'endorme pas; planter une plume dans la table et la faire vibrer : non pas que cette musique plaise plus au collégien que toute autre musique; mais il y a apparence qu'elle agacera quelqu'un, ne fût-ce que le professeur, ceci en vertu du principe : il faut autant qu'on peut désobliger tout le monde; répondre aux questions avec une précipitation ridicule, en affectant de ne pouvoir reprendre haleine; faire « mousser » par tous les moyens possibles le professeur nouveau : en d'autres termes, l'exaspérer, afin de le tâter et de voir s'il ne serait pas nerveux et irritable; remuer les pieds et faire de la poussière autant que possible; correspondre par signes avec l'élève le plus éloigné, afin de s'entendre avec lui pour se moucher ensemble, avec fracas, juste au même instant; lever la main comme par un vif désir de répondre à une question du professeur, alors qu'on ne l'a pas même entendue : cela produit toujours un peu de mouvement, et puis c'est un exercice hygiénique; laisser choir une règle, un encrier, un couteau, ou un sou, ou une bille, toutes les fois que le calme complet menace de s'établir dans une classe; se précipiter le coude sur la table à la moindre observation, et grommeler derrière sa main des observations malplaisantes; chiper adroitement la casquette, le bissac ou le soulier d'un naïf, et faire circuler l'objet chipé en y joignant quelque inscription désobligeante pour le légitime propriétaire; vous voyez d'ici la traînée de rires, l'inquiétude du professeur qui ne voit rien, mais qui devine quelque chose, et la joie profonde et indescriptible de celui qui a mis tout en branle.





Dès la première classe, Jean fut assez impopulaire, et il y avait de quoi, jugez-en. Le professeur prenait les noms des élèves. Il y avait eu déjà trois ou quatre explosions de rire, prolongées à dessein, à propos de quelques noms que ces messieurs trouvaient risibles ou que le professeur avait mal prononcés.

« Et vous? » dit le professeur en s'adressant à Jean. Jean se leva sans rien renverser, et sans faire au moins semblant de trébucher (première faute); il salua poliment le professeur (seconde faute, qui souleva quelques marques d'improbation); il articula nettement son nom, au lieu de le bredouiller suivant l'usage (troisième faute, pluie d'épithètes désobligeantes pour Jean, éclosion de quelques calembours sur le mot *Defert*). Il attendit que le professeur lui fît signe de se rasseoir, et se rassit tout naturellement, au lieu de se laisser choir par mégarde sur un de ses voisins (quatrième faute, qui fut punie de quelques coups de pied sous la table et de quelques boulettes de papier mâché).

Comme il se contenta de froncer le sourcil, et ne rendit pas, séance tenante, coup pour coup et boulette pour boulette, on conclut que ce *nouveau* était une « poule mouillée ». Un mauvais cancre d'externe, le fils de maître Lepéligas, du barreau de Châtillon-sur-Louette, qui jouait parmi les écoliers de Châtillon le même rôle que Thersite dans l'armée des Grecs, jouissait parmi ses condisciples d'une réputation de couardise bien méritée. Il crut que l'occasion était venue de se réhabiliter sans danger. C'est pourquoi il fit passer à Jean un petit billet tout ouvert, ainsi conçu : « *Faites circuler, s. v. p. — Monsieur* Defert est prévenu que *quelqu'un* lui trouve le nez trop long, et que ce *quelqu'un* se propose de le lui aplatir un peu à la sortie de la classe. Comme l'opération sera peut-être douloureuse, et que les cris du patient pourraient attirer quelques importuns, *monsieur* Defert est prié de faire un petit détour et de passer par le mail. C'est un très-bon endroit le matin. *On* ne signe pas, pour des raisons que *monsieur* Defert comprendra, mais *on* se fera connaître en temps et lieu. »

Le billet, en passant, souleva des murmures d'approbation. Lepeligas se rengorgeait. Lorsque le billet parvint à Jean, il rougit d'abord, puis plia soigneusement le morceau de papier et le mit dans son portefeuille. Lorsque du banc des externes la nouvelle passa aux bancs des internes, ces messieurs pestèrent une fois de plus contre l'internat qui allait les priver d'un spectacle intéressant. Mais ils se consolèrent en pensant qu'on leur raconterait toute l'aventure à la classe du soir.

De l'autre côté du mur, c'est-à-dire dans la classe de quatrième, Tonquin se distinguait. On en était aussi à la confection de la liste.

« A vous ! » dit le professeur, en faisant signe à Tonquin de se lever.

Tonquin se leva d'un air si nonchalant, si ennuyé, si dégoûté de la vie, que cette excellente tenue lui conquit tous les cœurs.

Pendant que le professeur se penchait pour prendre de l'encre, Tonquin, toujours de son air nonchalant, se pencha à gauche, et appliqua un grandissime coup de coude sur le crâne de son voisin, dont le nez s'aplatit sur la table. C'était un pauvre myope qui n'osa rien dire. Quant à Tonquin, le professeur le retrouva debout, les bras croisés, la tête immobile. On riait, mais le professeur fut à cent lieues de soupçonner Tonquin, tant son attitude était niaise et sa figure innocente !

« Votre nom ?

...quin ! » reprit l'autre avec une douceur hypocrite. On se tordait sur les bancs.

« Taisez-vous donc, s'écria le professeur d'une voix sévère, vous voyez bien que vous intimidez ce pauvre garçon ! » L'idée que l'on « intimidait ce pauvre garçon » parut si plaisante aux écoliers paresseux, qui avaient deviné en Tonquin un digne frère, que les rires redoublèrent. Trois ou quatre *retenues* habilement distribuées ramenèrent le silence. Le professeur alors, revenant à Tonquin, lui dit avec bonté : « Mon enfant, ayez l'obligeance de m'épeler le mot *Quin!* »

Le cher enfant prit un air offensé et un ton pleurard pour dire qu'il ne s'appelait pas Quin, et que c'était sans doute un sobriquet qu'on voulait lui donner : que son nom était Tonquin. Le brave homme de professeur eut la bonhomie de dire qu'il avait mal entendu ; et Tonquin se rassit en pleurnichant, mais les pleurs qu'il versait n'étaient pas de nature à lui offusquer la vue. Apercevant sur son banc le chapeau de son voisin de droite, il prit si bien ses dimensions qu'il s'assit dessus sans le faire exprès. Et voilà comment, en peu de temps, Tonquin fut aussi populaire dans sa classe que Jean l'était peu dans la sienne.

A dix heures, les externes se répandirent devant le collége comme une volée d'oiseaux effarouchés, puis des groupes se formèrent où l'on entendait, au milieu des bourdonnements, des propos comme ceux-ci : « Notre nouveau professeur est bon garçon ! — Le nôtre est trop sévère. — Moi j'ai eu cent lignes. — Moi j'ai eu l'explication de César à rapporter. — Il y a dans notre classe un nouveau

qui renifle tout le temps : c'est un tic; » et autres renseignements tout aussi intéressants. Jean était sorti fort tranquillement. Il fut rejoint par Tonquin, qui lui demanda s'il était vrai que Lepéligas l'eût menacé de lui aplatir le nez.

« C'est vrai ! » — Et il tourna sans affectation le coin de la ruelle qui conduit au mail. Tonquin le regardait avec admiration.

Le mail était désert. Jean se promena avec son camarade, qui n'en revenait pas de le voir si peu préoccupé. Comme il lui parlait de son affaire :

« Je suppose, dit Jean, qu'il vaut mieux en finir une bonne fois. Je te prie de croire que j'aimerais bien mieux rentrer à la maison que de me colleter avec Lepéligas, à propos de rien; mais comme je vois que tôt ou tard il en faudra passer par là, j'en prends mon parti.

— Mais es-tu bien sûr qu'il n'est pas plus fort que toi?

— Je n'en sais rien, puisque je ne le connais que de vue; mais je sais que je ne dois pas reculer, et je ne recule pas : voilà tout! »

Un groupe fort animé venait d'envahir le mail. Au centre s'avançait l'autre champion, qui gesticulait beaucoup et qui parlait très-fort. Il perdit un peu de sa jactance quand il vit venir Jean qui marchait droit à lui, d'un pas calme et sûr. La rencontre eut lieu près d'un joli massif de jeunes thuyas, plantés là, pour orner le mail, par les soins de la municipalité.

Jean tira le billet de son portefeuille, l'ouvrit et le présenta à Lepéligas : « On me dit que c'est vous qui avez écrit ce billet.

— Oui, c'est moi, répondit Lepéligas d'un ton hargneux, et je...

— Pardon, reprit Jean avec beaucoup de sang-froid, c'est bien à vous que je dois avoir affaire?

— Et puis après? hurla Lepéligas, d'un ton que lui eût envié un gamin de l'école mutuelle.

— Après? Je tiens à faire constater par nos camarades que ce n'est pas moi qui ai commencé; je ne fais donc que me défendre, et je suis fâché d'avance de ce qui va vous arriver. »

La politesse de Jean irrita si fort son adversaire, que, l'indignation lui tenant lieu de courage, il s'élança en avant, les poings fermés.

Jean, pris à l'improviste par cette attaque déloyale, n'eut que le temps de jeter ses livres, que Tonquin ramassa. Puis, en digne élève de l'oncle Jean, il esquiva le choc de son brutal adversaire, et lui assena au passage un remarquable coup de poing sur le nez.

« Le nez me brûle! cria Lepéligas, en prenant à poignée l'organe

endommagé. Tu vas me le payer! » Cette fois, ce fut l'œil qui pâtit, l'oreille eut sa part; après quoi, un bon coup sec dans la poitrine envoya rouler Lepéligas, les quatre fers en l'air, sur l'un des jeunes thuyas municipaux, qui ne s'en releva jamais complétement.

Lepéligas, au lieu de se relever, se mit à gémir pitoyablement et déclara qu'il voyait au moins un million de chandelles. Un de ses camarades le prit par le poignet, le remit sur ses pieds, le recoiffa de sa casquette qui avait roulé pendant la lutte, et l'emmena, sans que l'autre songeât à le remercier de ses soins, tant il était penaud.

Jean reprit ses livres des mains du respectueux Tonquin, et s'en alla comme s'il venait de faire une partie de balle.

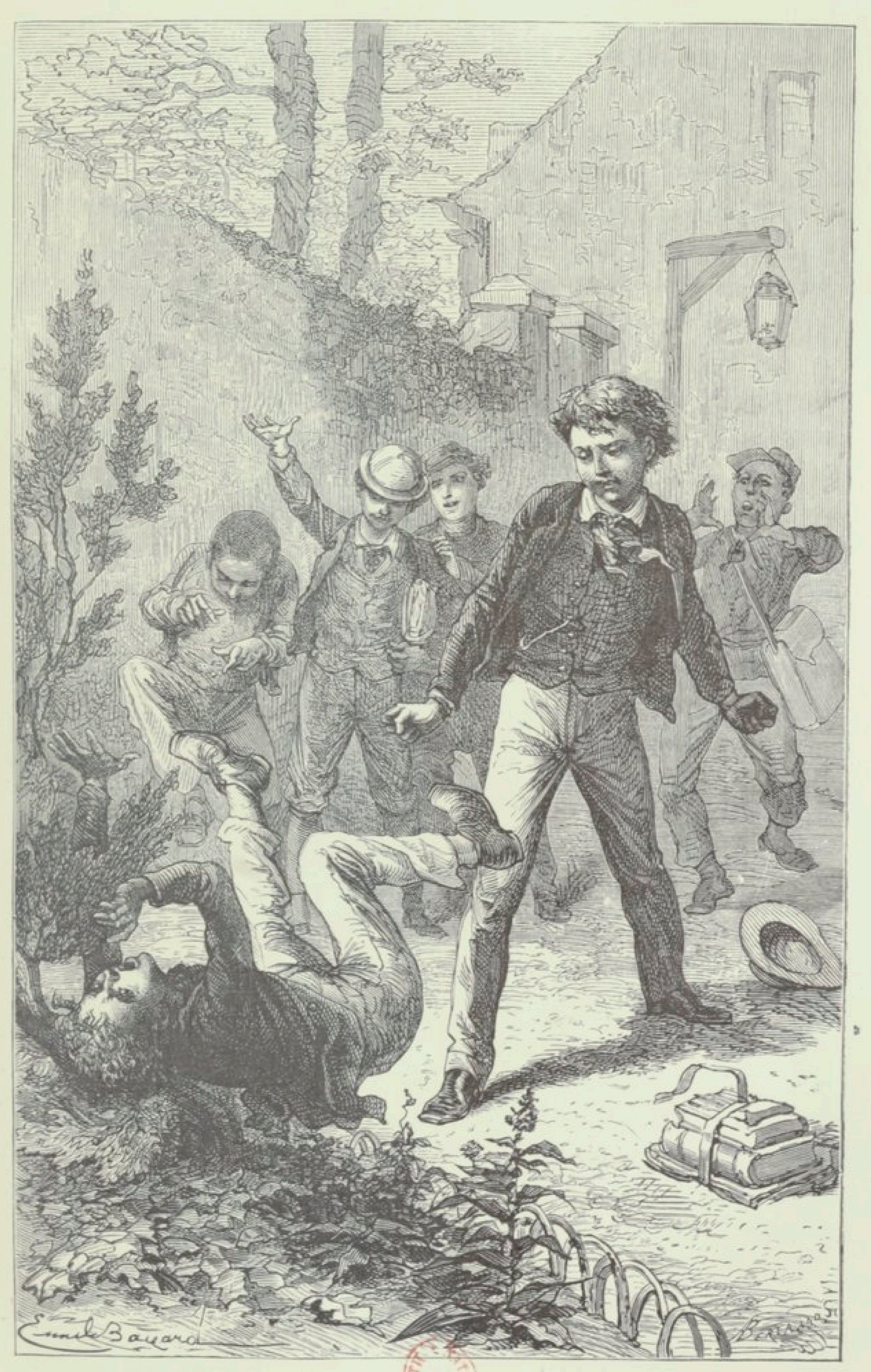
« Eh bien! je n'aurais pas cru cela, » dit philosophiquement un des amis du vaincu.

Un autre ajouta, non moins philosophiquement, que quelquefois: Tel vient chercher de la laine qui s'en retourne tondu. Un troisième cita quelques vers de Virgile, où il est question de coups de poing reçus, d'yeux pochés et de dents brisées. Un quatrième dit, avec une certaine admiration, que ça avait été fait avec beaucoup d'aisance et de grâce.

Tous ces menus propos ne consolaient pas Lepéligas de sa mésaventure; et je ne crois pas non plus qu'ils fussent faits pour cela.

La classe du soir eut un tout autre aspect que celle du matin. Lepéligas était absent, « ayant fait une chute », comme le disait un billet de son père au principal. Les voisins de Jean furent pleins d'égards pour lui; les internes lui trouvèrent tout de suite l'air bon enfant. Le courage a tant de prestige, surtout quand il est servi par un poing solide et exercé! Jean put impunément être poli, puisqu'il était brave; on lui pardonna même d'avoir su ses leçons sans en manquer un mot: ce qui, selon l'opinion des fortes têtes du collége de Châtillon, est signe de médiocrité, la mémoire étant une faculté d'ordre inférieur.

Dès le soir même, Jean fut célèbre parmi les externes des hautes classes, et légendaire parmi les petits bonshommes qui s'en vont au collége avec une culotte courte, des bas rouges, un grand col blanc rabattu, un bissac trois fois trop gros et des billes plein les poches. Ils redirent à leurs mères et à leurs sœurs les péripéties de la terrible lutte. Seulement, comme l'admiration grossit les choses tout aussi bien que la peur, ils racontaient que Lepéligas avait la tête de plus que Jean, et que ce dernier cependant l'avait abattu d'une seule main, en mettant l'autre derrière son dos. Et chacun prenait plaisir à répéter



Il envoya rouler Lepéligas sur un jeune thuya.

cet épisode héroïque, comme s'il rejaillissait sur lui-même quelque chose de la gloire du héros.

L'un des plus émerveillés, c'était le jeune Cyprien Loret, qui venait de faire, sans éclat, son entrée en huitième. Toute la famille regardait avec une curiosité respectueuse le premier des Loret qui eût mis le pied au collége, c'est-à-dire dans la voie des études classiques, et qui fût devenu, par ce seul fait, un aspirant aux professions libérales. Le drôle en abusa un peu pour tenir le dé de la conversation pendant tout le souper. La famille apprit ainsi, avec intérêt, que le professeur de huitième était chauve et rougeaud, qu'il avait une cravate blanche et une chaîne de montre en or; que les élèves avaient des tuniques trop longues ou trop courtes; que son voisin Lerminot l'avait traité d'ourson, et lui avait demandé s'il ne ferait pas tondre sa vareuse au printemps. — Chacun des membres de la famille Loret reporta les yeux sur sa propre vareuse, et tout le monde se mit à rire. — Mais où l'on ouvrit de grands yeux et de grandes oreilles, ce fut lorsque le nouveau collégien raconta que Lepéligas avait voulu aplatir le nez de Jean, et que Jean lui avait aplati le sien de la bonne manière. Il y eut des hourras! et le père de famille ayant réclamé le silence en frappant sur la table avec le manche de son couteau :

« Et les autres collégiens, que disent-ils de cela?

— Ils disent que c'est bien fait.

— Entends-tu, maman, dit M. Loret en regardant sa femme: les autres collégiens disent que c'est bien fait; et moi, je dis que ce sont de braves garçons. Attaquer M. Jean! Et lui, avec son air tranquille, qui aplatit le nez de l'autre. Oh! quelle bonne farce! »

Un coup de sonnette retentit, et l'on entendit la voix de l'oncle Jean dans le corridor. M. Loret mit un doigt sur ses lèvres et recommanda le silence à tout le monde.

« Bonjour, capitaine; vous ne savez rien de nouveau? »

Le capitaine ne savait rien de nouveau. Ah si! M. Aubry faisait construire un kiosque dans son jardin pour y boire de la bière en été. Il le ferait couvrir d'un toit chinois, avec des clochettes aux angles. A la description de ce palais des *Mille et une nuits*, tous les Loret restèrent bouche béante.

« Et M. Jean? dit M. Loret.

— Jean travaille comme un ange (comparaison inexacte: les anges ne font point de versions grecques, et ne consultent ni le dictionnaire grec d'Alexandre, ni la grammaire de Burnouf).

— Il ne lui est rien arrivé d'extraordinaire ?

— Rien, je quitte la maison et je l'aurais su. Il aime déjà son professeur, voilà tout ce qu'il m'a dit.

— Et il est tranquille comme à l'ordinaire ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? reprit le capitaine que ces questions commençaient à inquiéter.

— Eh bien ! c'est un rude gaillard avec sa figure de demoiselle, voilà tout ! Entendez-vous cela, vous autres ; il a fait ce que vous savez, tout le monde dit qu'il a été brave comme un lion, et lui il embrasse sa maman et sa sœur et va s'asseoir à sa petite table pour travailler.

— Mais quel coup ? demanda le capitaine qui perdait patience.

— Pif ! pouf ! paf ! répondit l'huissier, en faisant mine de boxer un Lepéligas imaginaire ; un nez aplati ! un œil poché ! l'insolent sur le dos ! le temps de dire poliment bonjour, et mon gaillard s'en va, tranquille comme Baptiste, faire ses petites écritures. » (Je ne sais, pour ma part, à quel Baptiste M. Loret faisait allusion ; j'espère que ce n'est pas à Baptiste Thorillon, car cette comparaison encore ne serait pas exacte. Ce Baptiste-là n'était pas tranquille, et ses prévisions, sinon ses craintes, avaient été justifiées.)

A force d'explications, le capitaine finit par comprendre ; sa figure prit aussitôt une expression de perplexité comique. S'il approuvait sans réserve le triple coup de poing et le sang-froid élégant avec lequel il avait été donné, il n'était pas sans inquiétude sur l'opinion de Mme Defert à propos de cette entrée en matière un peu brusque.

« Ah bah ! se dit-il pour conclure, ma nièce doit comprendre qu'un garçon n'est pas une fille ; que dans le monde il faut se bien poser tout de suite. D'ailleurs, ce n'est pas Jean qui a commencé. »





Le petit externe le suivait pas à pas.

CHAPITRE XVI

Jean se fait le précepteur d'un petit garçon vêtu d'une vareuse horriblement velue. La « jeune France » en est toute scandalisée.

Le lendemain de sa victoire, Jean se rendait au collége aussi simplement que Cincinnatus retournant à sa charrue. Il songeait beaucoup plus à ses leçons du jour qu'à son triomphe de la veille. Aussi ne fit-il pas attention à l'admiration dont il était l'objet de la part d'un petit externe à vareuse velue. Le petit externe le suivait pas à pas, et ne cessait de le regarder. Les jours suivants, la même manœuvre se renouvela sans qu'il y prît garde. Peu à peu cependant la petite vareuse velue se rendit familière au point de marcher à côté de Jean. Un jour, Jean sourit, le petit collégien sourit aussi ; et chaque fois que Jean se retournait de son côté, il le retrouvait toujours souriant et lui faisant de petits signes d'amitié.

Les collégiens ne manquèrent pas de remarquer que Defert était toujours escorté de la petite vareuse, et ils criaient de loin : « Voilà saint Roch et son chien ! » La première idée de Jean fut de marcher

plus vite pour se débarrasser de son admirateur importun. Mais le pauvre petit bonhomme parut si surpris et si désappointé, que Jean aima mieux braver les plaisanteries des externes que de lui faire de la peine. Il lui adressa même quelques questions sur son travail et sur ses progrès.

Le petit élève de huitième faisait de son mieux ; mais, n'ayant aucun secours à la maison, il se fourvoyait souvent: en fait de livres, il se trouvait réduit au strict nécessaire. S'il lui arrivait de passer un mot dans sa dictée ou d'avoir mal entendu l'indication des leçons, il n'osait s'adresser à aucun de ses camarades; il avait essayé les premiers jours, mais on s'était moqué de lui, on lui avait donné de fausses indications; il disait tout cela naïvement, sans rancune, et tout étonné que sa vareuse fût l'objet de tant de remarques satiriques. Cependant il ne se décourageait pas ; il prenait en bonne part toutes les observations du professeur, même celles qui auraient dû être le plus pénibles pour son amour-propre. « Ça ne va pas trop bien, disait-il simplement ; mais le père dit que ça ne peut pas manquer d'aller mieux plus tard. Oh ! certainement, ça ira mieux ; car le père sait bien ce qu'il dit ! »

Jean racontait à sa mère les chagrins de son nouvel ami. « Pauvre petit, disait Mme Defert, c'est pourtant touchant de voir un pauvre enfant, abandonné à ses propres forces, montrer tant de courage et tant de persévérance. Je connais la maison de ces braves gens : ils sont entassés les uns sur les autres ; je ne sais pas où le pauvre enfant peut trouver un coin pour faire tranquillement sa petite besogne.

— Il y a aussi, reprit Jean, trois cochons d'Inde, dont il me parle quelquefois, et un lapin merveilleux dont les gentillesses détournent son attention ; il résiste tant qu'il peut ; mais il dit que c'est plus fort que lui, et qu'il y a des moments où il faut absolument qu'il se lève pour aller l'embrasser. »

On parla d'autre chose, mais Jean venait de concevoir un projet, il n'en dit rien, parce qu'il voulait le mûrir avant d'en faire part à qui que ce fût. Quelques jours après, ayant bien réfléchi, il alla trouver sa mère.

« Les devoirs de ma classe, lui dit-il, sont courts et faciles et ne me prennent pas tout mon temps. Il me semble que je pourrais aider le petit Loret, si tu n'y voyais pas d'inconvénient.

— L'idée est bonne, mais l'exécution présente des difficultés auxquelles tu n'as peut-être pas assez réfléchi. D'abord où le feras-tu travailler ?

— Oh ! je puis aller chez lui, si ses parents ne veulent pas qu'il sorte le soir.

— Cela les gênerait beaucoup d'avoir une personne étrangère au milieu de tous leurs petits tripotages.

— Eh bien ! si tu le permettais, il pourrait venir ici. La salle d'étude est assez grande. Je ferai volontiers le sacrifice de ne plus travailler le soir à côté de vous. Il pourrait être là avec moi, sous mes yeux, sans me déranger beaucoup.

— Soit, dit Mme Defert; mais cet enfant a peut-être la tête un peu dure, il faudra lui répéter souvent la même chose : ne crains-tu pas de perdre quelquefois patience et de regretter ton entreprise ? C'est un enfant ; on aura beau lui répéter dans sa famille que c'est une grande bonté de ta part que de t'occuper de lui ; au bout de quelques jours, il trouvera la chose toute naturelle, et ne se gênera plus avec toi. Es-tu sûr de ne pas t'offenser de sa familiarité, de ses espiègleries, de ses questions en l'air, de ses bâillements quand il s'ennuiera ? car tu peux être sûr qu'il s'ennuiera plus d'une fois et qu'il le laissera voir. Le fond de son éducation est bon, puisqu'il respecte ses parents et son professeur, mais ses manières sont peut-être un peu rudes. Peux-tu répondre que tu n'en seras pas choqué, et que tu ne le lui feras pas sentir?

— Je ferai de mon mieux, répondit Jean, pour lui être utile ; je veillerai tant que je pourrai à ce qu'il n'ait pas à se plaindre de moi. Permets-moi d'essayer et de te consulter dans les cas embarrassants. Je ne puis pas dire que je sois sûr de réussir, puisque je n'ai jamais essayé ; mais ce dont je suis sûr, c'est que le pauvre petit a besoin d'aide, et que je ferai bien de l'aider. »

Mme Defert donna son consentement, et se chargea de traiter l'affaire avec la famille Loret.

M. Loret voulut faire un petit remercîment bien tourné, mais il s'embrouilla si bien dans la première phrase, qu'il y serait encore si Mme Loret n'avait pris la parole pour dire tout simplement : « Madame, vous avez toujours été la meilleure des femmes, et votre fils tient de vous. »

Ici M. Loret, pour se rattraper, fit allusion au proverbe : Bon chien chasse de race. Mais il se mordit bien vite la langue quand il vit que sa ménagère fronçait le sourcil. Elle trouvait la métaphore du chien un peu risquée, quand il s'agissait de Mme Defert et de son fils.

Quand Mme Defert et Jean furent partis, on félicita de toutes parts

l'aspirant aux professions libérales. Seul il paraissait soucieux. Il se demandait dans sa jeune cervelle si, une fois qu'il serait dans la grande maison de la rue du Heaume, on ne le retiendrait pas de force pour faire de lui un pensionnaire. C'est qu'il avait toute fraîche dans la mémoire l'aventure d'un petit de sa classe, qu'on avait amené au collége sous le fallacieux prétexte de visiter ce monument, et derrière lequel la porte s'était bel et bien refermée. Depuis ce temps-là, il passait toutes ses classes à pleurer et à regretter un corbeau qu'il avait apprivoisé. « Je ne veux pas quitter la maison ! criait le jeune Cyprien en se cachant dans les jupons de sa mère. Je ne veux pas quitter les autres, ni les cochons d'Inde, ni le lapin, ni la balançoire. » Quand on lui eut bien fait comprendre quelle différence il y avait entre la maison de Mme Defert et un collége, et que M. Jean, l'objet de son admiration, l'aiderait dans son travail ; que peut-être, s'il était content de lui, il lui montrerait de belles images dans un grand livre, il dit qu'il voulait y aller tout de suite : il fallut dès lors modérer son ardeur.

Le jeune disciple de Jean fut d'abord émerveillé des splendeurs de la maison Defert. Jean ne put s'empêcher de jouir un peu de cette admiration naïve. Il demanda au petit garçon s'il aimerait à rester ?

« Oh, mais non ! reprit l'autre avec plus de franchise que de politesse.

— Il n'est pas élevé, se dit Jean.

— C'est beau ici, mais j'aime mieux être chez nous ; on s'y amuse mieux. »

Jean est confirmé dans son opinion.

« Oh, la maison, elle est si amusante ! Quand on passe la tête par les lucarnes du grenier, on voit bien loin, bien loin, les bêtes dans les prés, et les grands nuages qui courent au-dessus de la forêt ; en se penchant un peu, on voit dans la rue les gens qui passent, avec une drôle de tournure ; et puis il y a la rampe d'escalier que l'on descend à califourchon ; vous ne feriez pas ça ici, vous, oh non ! ça n'irait pas ; et puis, il y a des trous dans les murs et des carreaux enlevés dans le plancher, et c'est bien plus commode pour jouer à cache-tampon ; et puis, il y a les cochons d'Inde et le lapin !

— Nous avons, dit Jean avec un grand sérieux, des poules, des pintades, des canards du Labrador, des pigeons... »

L'enfant secoua la tête. « Tout ça, dit-il, ne mange pas avec vous, et ne va pas se cacher sous votre lit : ce n'est pas si amusant ! Enfin,

dit le petit écolier décidé à donner son dernier argument, il y a les histoires du père ! »

On se mit à l'œuvre. Jean s'était par avance armé de patience ; mais sa provision fut bien vite épuisée. Le petit élève était si ravi de puiser de l'encre à discrétion dans un grand encrier bien rempli, qu'il multipliait les pâtés sur son cahier. « Ce n'est rien, » disait-il, et il les léchait prestement, tout surpris de voir son professeur faire la grimace à la vue de cette opération ; il frottait ses pieds contre sa chaise, faisait remuer continuellement la table, reniflait sans fausse honte, bâillait sans artifice, et de temps à autre sifflait sans scrupule. Mme Defert étant entrée dans la salle, au lieu de se lever et de se tenir modestement debout, il resta sur sa chaise et se mit à ricaner niaisement ; puis il baissa la tête et ne répondit rien du tout, quand Mme Defert lui demanda si son devoir était bien difficile. Mme Defert parut ne pas s'en apercevoir, et ne lui donna pas la leçon de politesse que, dans l'opinion de Jean, il avait si bien méritée.

Ce fut Jean qui se chargea de la lui donner quand ils furent seuls. D'abord le pauvre petit ne sut pas ce que cela voulait dire, et prit un air surpris que Jean trouva de mauvais goût ; il comprit ensuite qu'il avait fait quelque chose de mal et qu'on le grondait ; il se mit alors à pleurer, et à essuyer ses yeux avec ses manches ; puis, le reste du temps, il fut si gauche, si guindé, si malheureux, si stupide, que Jean fut obligé de lui faire son devoir au lieu de le lui expliquer.

Mme Defert, voyant que le front de Jean était soucieux, se garda bien de lui demander ce jour-là ce qu'il pensait de son élève. Il eut quelque peine à s'endormir, et se mit à réfléchir sérieusement. Il reconnut bien vite combien sa mère avait prévu juste. Il avait été trop nerveux, trop irritable. Il avait beaucoup trop songé à lui-même en s'occupant du petit Loret. Il résolut de s'observer mieux le lendemain, et s'endormit sur cette bonne résolution.

Le lendemain, il arriva à la leçon avec une telle provision de patience et de résignation, que sa physionomie avait quelque chose de tendu qui frappa le petit garçon. « Eh bien ! lui dit-il pour commencer, qu'est-ce que ton professeur a dit de ton devoir d'hier ?

— Il n'en a rien dit du tout. »

Jean fut un peu mortifié que son travail eût passé inaperçu. Nous aimons tous à retrouver la trace des efforts que nous avons faits. Jean aurait dû se dire que cette trace ne pouvait pas être encore bien profonde. Il se le dit plus tard. Pour le moment, il considéra le silence du

professeur de huitième comme un affront personnel. Il devait le dévorer avec magnanimité pour l'amour du prochain!

Et quel prochain! Il avait les mains bien malpropres, le prochain; et sa vareuse aurait eu besoin d'un bon coup de brosse. Cependant « le prochain » avait si grand'peur de prendre de trop fortes plumées d'encre, qu'il finissait par n'en plus prendre du tout. C'était un va-et-vient agaçant. Pourtant Jean ne dit rien. Le pauvre petit, à qui sa mère avait fait évidemment la leçon, ne parlait plus qu'à voix basse, et n'osait regarder ni à droite ni à gauche.

Jean lui demanda ce qu'il avait; ce n'était pas un fort bon moyen de le mettre à l'aise; il le sentit, et, comme il avait bon cœur, il voulut réparer sa bévue, et trouva sans peine de si bonnes paroles, que le « prochain » se sentit renaître. Comme il avait des inquiétudes dans les jambes, il les étendit toutes les deux à la fois avec tant de brusquerie qu'il glissa le long du dossier de sa chaise, et aurait subitement disparu si Jean ne l'eût rattrapé par le col de sa vareuse.

Comme le professeur riait de tout son cœur, l'élève se mit à rire aussi. Il se hasarda même jusqu'à faire remarquer que c'était « *très-rigolo* ». Jean répondit avec un peu de froideur que c'était *très-amusant* en effet, et garda pour une autre fois les remarques philologiques qu'il comptait bien faire sur l'emploi du mot *rigolo*.

Lorsque l'aspirant aux professions libérales raconta son aventure en famille, Mme Loret éleva quelques doutes sur la propriété de l'expression *rigolo*. Camille affirma que les *lézards* l'employaient à chaque instant; l'autorité des lézards ne put dissiper les doutes de Mme Loret. M. Loret suggéra l'idée de consulter le petit dictionnaire de Cyprien. Après de longues recherches, on trouva le dictionnaire dans la cabane du lapin. Personne ne l'y avait mis! D'où Mme Loret conclut ironiquement que c'était le lapin qui l'avait emporté pour le consulter à son aise. Après avoir bien feuilleté le petit livre, on fut forcé de convenir que *rigolo* n'est pas français. Mme Loret décida qu'à l'avenir il vaudrait mieux éviter d'employer ce mot.

Telle fut la première réforme qui s'opéra dans la famille Loret, mise en contact par un de ses membres avec la société éclairée. D'adjectif qu'il était, *rigolo* devint un nom propre, dont on affubla le grand lapin mélancolique.

Il n'y a pas de milieu: l'état de professeur est ou bien un métier vulgaire et un véritable enfer, ou bien c'est l'école de l'abnégation et du dévouement. Grâce aux conseils de sa mère, grâce à sa propre

volonté et à son énergie, Jean trouva bientôt que ce n'était ni un métier vulgaire, ni un enfer. Son esprit y gagna bien quelque chose, car enseigner, c'est apprendre deux fois ; son caractère surtout s'y formait, et y prenait une nouvelle trempe.

Quand Michel de Trétan et ses amis apprirent que Jean faisait l'école à un petit ourson mal léché, ils trouvèrent là une source inépuisable de fines plaisanteries et de bons mots.

Ces messieurs, qui avaient horreur de la mauvaise compagnie (or, un collége n'a rien absolument de fashionable), recevaient à domicile une éducation très-distinguée, sous la direction de précepteurs soigneusement triés sur le volet. Car, il ne faut pas s'y tromper, il y a précepteurs et précepteurs, comme il y a fagots et fagots. Il y a des précepteurs moroses et exigeants qui veulent que l'on travaille assidûment, qu'on se couche tôt, qu'on se lève de bonne heure, que l'on se prive des plaisirs charmants du monde. Ceux-là sont les précepteurs à l'ancienne mode.

Le Châtillon moderne avait changé tout cela. Les vrais précepteurs (selon le Châtillon moderne) ont compris quels étaient les besoins du siècle ; ils ont suivi le progrès ; ils savent qu'on ne peut former trop tôt la jeunesse aux belles manières et au beau langage, et que l'éducation se doit faire au moins autant dans le monde qu'à la salle d'étude. Ils n'ont rien de sévère, rien de rébarbatif. Ce sont les camarades de leurs élèves plutôt que leurs maîtres. Au lieu d'être confits dans le grec et le latin, et de porter de ces habits ridicules de pédants, ils sont du monde, eux aussi, et excellent à organiser une charade ou une sauterie.

Par exemple, le précepteur de Michel de Trétan était ce qu'on peut appeler un parfait gentleman. Ayant vu de bonne heure quel médiocre avenir ouvrent les sévères épreuves de la licence et de l'agrégation, il s'était bien promis de ne pas les subir, et se jeta dans le *préceptorat* par esprit d'aventure d'abord, et ensuite par paresse. Il avait couru le monde ; et au moment où M. de Trétan cherchait un précepteur pour son fils, il débarquait de Russie. Il avait de belles fourrures, des cravates « idéales », des bijoux éblouissants et un bavardage de bon ton qui séduisirent tout d'abord M. de Trétan. Et puis, il savait le russe ! Quelle nouveauté à Châtillon ! Michel, que l'on destinait à la diplomatie, apprendrait le russe en se jouant. Les renseignements sur le compte du postulant étaient favorables : on lui confia Michel.

Ce dernier ne mit pas longtemps à s'apercevoir que son mentor

était un paresseux, et qu'il préférait la salle de billard à la salle d'étude. Il ne dit mot de sa découverte, mais il l'exploita sans scrupule. Il n'apprenait rien du tout, ce qui n'empêchait pas le précepteur de trouver qu'il faisait des progrès étonnants. Tout allait donc à merveille. Quelque fantaisie mondaine qui germât dans la tête de Mme de Trétan, il se trouvait toujours, au dire du précepteur, que les choses ne se passaient pas autrement dans la haute société de Moscou. Les amis de Michel, Ardant et Bailleul, marchaient dans la même voie, sous la conduite de deux précepteurs modèles, dont le seul défaut était de n'avoir pas fréquenté la haute société russe.





Il paraissait épousseter quelque chose qui ressemblait à un fauteuil.

CHAPITRE XVII

Thorillon, par correspondance, découvre que la famille Defert a un chagrin secret. Les opinions du monde sur la vocation de Marthe, et l'opinion de Marthe sur la vocation de Jean.

Thorillon, dès les premiers temps de son séjour en Normandie, eut le mal du pays : il regrettait Châtillon. Il n'eut garde cependant de le dire ou de le laisser deviner ; car, s'il avait quelquefois des bizarreries et des aberrations d'esprit, il avait le cœur délicat et généreux et n'aimait pas à ennuyer les autres de ses ennuis. Bien décidé à rester auprès de M. et Mme Nay, auxquels il se croyait nécessaire, surtout depuis qu'ils avaient un bébé, il finit par découvrir que ce serait délicieux d'avoir directement des nouvelles du pays. Quand cette idée fut née dans sa tête, elle y fructifia, y mûrit et aboutit à l'achat du *Parfait secrétaire*. Mais les phrases du *Parfait secrétaire* étaient si ronflantes, que Baptiste, en les lisant pour s'en pénétrer, s'imaginait qu'une toupie lui bourdonnait dans la tête. Il n'y comprenait rien du tout ; et puis, dans cette prodigieuse quantité de modèles de lettres, il ne trouvait pas un seul titre qui lui parût con-

venir à sa situation particulière, comme par exemple : *Lettre de quelqu'un de Châtillon, qui est au pavillon de Barre-y-Va par Caudebec en Caux, à quelqu'un de Châtillon qui est à Châtillon, pour avoir des nouvelles du pays.*

Pendant huit jours au moins, Baptiste, extérieurement gai et actif, fut intérieurement concentré et mélancolique. Mais plus il promenait sa mélancolie sous les pommiers du clos, ou au bord de la Seine, ou dans les rues étroites et tortueuses de Caudebec, moins il voyait clair dans son affaire. De guerre lasse, il confia son embarras à Mme Nay, qui s'empressa de lui donner conseil. Il fut bien surpris d'apprendre que, quand on veut écrire une chose, il suffit, pour être compris, de l'écrire simplement comme on la dirait. Il avait cru jusque-là qu'il y avait des formules solennelles auxquelles il fallait être initié, et que toute pensée destinée à entrer dans la composition d'une lettre devait être entortillée dans des phrases à effet, comme un bonbon dans du papier doré.



« Alors, si j'ai bien compris Madame, quand je veux avoir des nouvelles de quelqu'un, il suffit de lui marquer que je voudrais avoir de ses nouvelles ?

— Parfaitement.

— Et si la personne est un perruquier, par exemple ?

— C'est la même chose, à moins que vous ne vouliez lui demander des nouvelles de sa clientèle et de ses affaires. »

Et toute la mélancolie de Baptiste se dissipa comme un brouillard aux rayons du soleil. Partant de ce grand principe que l'on doit écrire aussi simplement que l'on parle, Baptiste commença par composer une lettre pour se rappeler au souvenir de son correspondant, et lui exprima le regret d'être loin de la jolie ville de Châtillon, et le désir d'en avoir des nouvelles. Quand il eut laborieusement confectionné un premier modèle, il n'eut plus qu'à le recopier un certain nombre de fois égal au nombre des personnes dont il voulait se faire des correspondants. De même que M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, Thorillon venait de composer une circulaire sans s'en douter.



Ce fut le perruquier qui répondit le premier : il conseillait à Thorillon de l'appeler *coiffeur* sur l'adresse de sa prochaine lettre. Chacun de ses autres correspondants répondit, en prenant ses aises, mais enfin tous répondirent, et Baptiste se trouva le plus heureux des hommes, car il savait désormais au jour le jour ce qui se passait à Châtillon. Il se ruinait en ports de lettres ; mais, comme il le disait quand on lui en faisait l'observation : « Tous les domestiques ont leurs défauts, c'est là le mien ; c'est ma manière d'aller au cabaret. » Il envoyait à ses correspondants ses impressions de voyage en Normandie, avec réflexions morales et humoristiques. Grâce à lui et à certains croquis, on sut à Châtillon comment était fait le pavillon, la distribution des pièces, l'aspect de chacune. Au milieu du salon, par exemple, un Thorillon assez informe, armé de quelque chose qui ressemblait à un plumeau, paraissait épousseter quelque chose qui avait l'air d'un fauteuil. Joignez à ce travail de correspondance les excursions, le service, les rapports à recopier, et vous aurez l'idée du Thorillon le plus occupé qu'il y ait jamais eu depuis l'apparition du premier Thorillon à la surface du globe terrestre.

Deux choses troublaient la sérénité d'âme du brave garçon : la première, c'est qu'aucun ouvrier n'avait jamais manqué à M. Nay, et lui, Baptiste, n'avait jamais eu l'occasion de colleter quelqu'un pour l'honneur de la famille. Il aurait aimé à le faire ; et, avouons cette faiblesse, depuis qu'il se mêlait d'écrire, il aurait aimé à le raconter.

La seconde chose qui le troublait, c'est qu'il y avait évidemment un chagrin dans la famille ; Mme Nay pleurait quelquefois, et Baptiste savait par ses correspondants que M. Defert était triste et que Mme Defert était bien changée ; M. Jean n'est pas non plus dans son état ordinaire. C'est Mlle Marthe qui montre le plus de courage.

Jean est un excellent élève de seconde ; il a tous les succès que peut souhaiter le collégien le plus ambitieux. Son petit élève se distingue en septième. Il sert, à son tour, de Mentor au numéro suivant qui l'a suivi à un an de distance dans la voie qui conduit aux professions libérales. Jean, s'il était vaniteux, pourrait se contempler dans son œuvre. Sans être vaniteux, il a le droit d'être fier de ce qu'il a fait. Malgré cela, Jean a parfois un air mélancolique, qui va bien d'ailleurs à sa figure douce et sérieuse. Il éprouve une lassitude continuelle qui le force à s'étendre dans un fauteuil ou sur un canapé, et il y reste quelquefois une heure sans rien dire, rêvant à je ne sais

quoi, et regardant courir les nuages. Le médecin consulté dit que c'est l'âge qui veut cela.

Mais Jean était trop simple et trop sensé pour se complaire dans des rêveries énervantes, et dans je ne sais quelles aspirations à l'idéal, qui font qu'un grand benêt de seize ans (le benêt de toutes les romances sentimentales, qu'il soit en redingote moderne ou en pourpoint renaissance) demande aux hirondelles où elles vont, prie les alouettes de l'enlever dans l'immensité du ciel bleu, et adjure le rossignol de lui révéler le secret de son insondable tristesse.

C'est l'âge où les jeunes garçons se transforment en jeunes gens, âge pénible pour le corps, dangereux pour l'âme; âge où ceux qui n'ont pas des principes solides et des guides sûrs, sous prétexte d'enfourcher l'idéal, se lancent à corps perdu dans les sottises les plus prosaïques.

Lorsque Jean, le digne fils de sa mère, se surprenait à rêvasser et à vagabonder à la suite des nuages, il tressaillait, se levait et se mettait à marcher. Heureusement qu'il n'avait pas été élevé dans le culte de soi-même. Au lieu de dire en prose ou en vers, j'ai du vague dans l'âme, ou mon âme est une lyre ou une harpe éolienne ou tout autre instrument de la lutherie romantique, il se disait : Je divague, il est temps de revenir sur la terre. Et sur la terre que trouvait-il ? Le devoir sous toutes ses formes. Mais, diront les âmes sensibles, pour un cœur qui s'ouvre à la poésie, le devoir, c'est bien prosaïque.

Prosaïque ! Qu'y a-t-il au monde de plus poétique et de plus grand que la lutte, la souffrance, et l'intime et fortifiante jouissance du triomphe que l'on remporte sur soi-même? C'est parce qu'il est austère et difficile que le devoir est l'idéal de la vie. Les moralistes à l'eau de rose, qui disent que le devoir est facile et que la vertu est toujours récompensée, nous trompent presque aussi cruellement que les romanciers, pour qui la vie est une promenade en nacelle, sur un lac bleu, à la clarté des étoiles. La vie est une bataille : voilà la vérité; et s'il y a un bonheur possible au monde, il est pour les vaillants.

Quand Marthe eut ses vingt-quatre ans accomplis, tout Châtillon sut pourquoi les Defert étaient tristes. Marthe, depuis plusieurs années, avait annoncé à sa mère qu'elle avait le désir de se faire religieuse. Mme Defert lui ayant demandé du temps, Marthe avait attendu avec obéissance l'époque fixée par sa mère, et lui avait annoncé le matin même que sa résolution n'avait pas changé.

Quand la nouvelle se répandit. on fut d'abord tout à la surprise.

Ce premier moment passé, les habiles affirmèrent qu'ils avaient deviné cela bien longtemps d'avance ; les gens qui veulent tout expliquer trouvèrent toutes sortes d'explications, excepté la bonne ; les plaisants déclarèrent que cela les aurait moins surpris si Mlle Defert eût été laide ou pauvre ; les braves gens admirèrent de bonne foi une vocation qui n'était pas suspecte. Les jeunes filles vantèrent avec force exclamations la foi de Mlle Marthe, mais sans aucune intention de l'imiter. Mlle Ardant avoua que la vie religieuse a du bon, mais qu'elle ne pourrait jamais, pour sa part, s'astreindre à se lever avant l'aube. Mlle Bailleul dit, en jouant négligemment avec ses belles boucles, que c'était une horreur de penser que, pour être religieuse, il fallait commencer par se faire raser la tête, et que cela devait décourager bien des vocations.

M. le curé de Saint-Lubin faisait, ce soir-là, sa partie de boston chez la vieille marquise d'Argencelles.

« Arrivez donc, monsieur le curé, lui dit la marquise dès son entrée ; vous êtes en retard de dix minutes, et nous grillons de savoir ce qu'il faut penser de la fameuse nouvelle. Est-ce vrai que cette petite Defert va prendre le voile?

— C'est vrai.

— Il me semble, dit un des habitués, que cette idée-là lui est venue bien vite. Elle était encore au bal il y a huit jours.

— Elle y allait par obéissance.

— Oh ! par obéissance ! reprit l'habitué d'un ton narquois ; une obéissance qui ne lui coûtait guère, en tous cas ; je n'ai jamais vu danser d'aussi bon cœur.

— Baron, dit la marquise en souriant, vous êtes une mauvaise langue. Je suis sûre, comme le dit M. le curé, qu'elle allait au bal par mortification, la pauvre petite ; sans cela, ce serait à faire croire... »

Et la bonne dame, habilement, laissa sa phrase suspendue, en manière d'interrogation indirecte. Elle espérait secrètement qu'il y avait là-dessous quelqu'une de ces histoires dont les dames, jeunes ou vieilles, marquises ou bourgeoises, sont, dit-on, si friandes. Le curé ne devina même pas que l'on tendait un piége à sa simplicité, et il répondit avec bonhomie :

« Pardon, madame, j'ai dit obéissance et non pas mortification. Il y a quatre ans déjà que Mlle Defert a manifesté le désir d'entrer en religion. Comme c'est une jeune personne qui a du cœur, elle a cédé aux instances de sa mère, qui désirait mettre sa vocation à l'épreuve,

et elle a continué à fréquenter le monde. Pourquoi aurait-elle pris un air de victime? C'est quelque chose d'obéir; mais il y a un mérite de plus à obéir de bonne grâce.

— Mais, reprit la marquise un peu désappointée, la pauvre mère doit être dans la désolation?

— C'est un grand chagrin pour elle de se séparer de sa fille; mais Mme Defert n'est pas une femme ordinaire. C'est une Salmon, vous savez; et dans la famille d'où elle sort, on a l'habitude de songer aux autres plus qu'à soi-même. Cela paraît malheureusement un peu extraordinaire à l'époque où nous vivons. L'épreuve est faite, son parti est pris; elle sait que sa fille sera heureuse et se résigne chrétiennement. Elle n'aurait qu'à dire non pas « je le veux », mais simplement « je le désire », pour que sa fille renonce à son projet; mais elle ne le dira pas.

— Elle a grand tort, dit vivement le baron. Mlle Defert pourrait tout aussi bien faire son salut dans le monde. Est-ce qu'il n'y a pas un peu d'égoïsme de la part de cette jeune fille à rejeter les tracas et les soucis de la vie, pour s'en aller tout doucement au ciel, comme on se promène, en pantoufles, dans une allée de jardin bien sablée?

— Monsieur! dit le bon curé un peu scandalisé, vous ne connaissez pas Mlle Defert, sans quoi vous regretteriez les paroles que vous venez de prononcer. Dieu sait bien à quelle porte il doit frapper et où il trouvera les siens. Cette jeune fille a l'esprit de renoncement et de sacrifice, et je n'ai jamais entendu parler d'allées bien sablées ni de pantoufles à propos des Sœurs de Saint-Vincent de Paul.

— Ah! vous m'en direz tant, répondit le baron un peu déconcerté.

— Baron, reprit la marquise, je vous l'ai déjà dit: vous n'êtes qu'un mécréant. Tenez, battez les cartes; cela coupera court à vos réflexions. » Et l'on se mit à jouer.

Quand le capitaine, qui était dans le secret depuis longtemps, annonça officiellement la nouvelle à Mme Loret, la brave ménagère ne put s'empêcher de pleurer. « Vous pensez, dit le capitaine avec orgueil, si celle-là sera une bonne religieuse. Je ne plains pas les malades qui auront affaire à elle. »

Mme Aubry ne voulut pas blâmer Mme Defert d'avoir consenti, quoiqu'elle en eût bonne envie.

« On prétend que ça porte bonheur dans les familles, dit M. Aubry, en ôtant sa pipe de sa bouche. Elle priera pour ses parents et fera pénitence pour eux.

— M'est avis qu'ils n'en ont guère besoin !

— Eh bien ! ce sera pour les autres qui en ont assez grand besoin comme ça ! »

Telle est la salutaire influence d'un chagrin véritable, qu'il fait disparaître comme de mauvais brouillards tous les petits chagrins factices qu'engendre la rêverie égoïste et le tendre amour de nous-mêmes. A partir du jour où Jean fut sûr de perdre sa sœur, il cessa complétement de rêvasser et de se créer des chimères. Il eut avec sa chère Marthe de ces longs entretiens qui roulent en apparence sur les sujets les plus indifférents, et en réalité mettent au grand jour les sentiments les plus nobles et les plus élevés de notre âme. C'est à cette époque aussi que Jean s'éprit de la musique des grands maîtres ; elle se trouvait en harmonie avec l'état de son âme.

Je laisse aux philosophes le soin et l'honneur de décider quel es le rôle de la musique dans le développement de l'humanité. Ce que je sais, c'est qu'il y a une certaine musique qui élève certaines âmes au-dessus d'elles-mêmes.

« C'est singulier, disait Jean à sa sœur qui lui jouait une mélodie de Schubert : lorsque j'entends certaines mélodies, c'est comme lorsque j'entends le récit de certaines actions : je frissonne et il me semble qu'au sortir de là je suis plus disposé moi-même à faire quelque chose qui ne soit pas vulgaire. Rejoue-moi cette dernière phrase, je t'en prie. » Et il se promenait à grands pas dans le salon.

« A quoi penses-tu, chéri ?

— A toutes sortes de choses, et à bien d'autres encore. Tiens, par exemple, je pense que j'aimerais à être soldat.

— Encore ! répondit Marthe d'un ton de reproche, il était convenu que nous ne parlerions plus de cela. Est-ce que le devoir n'est pas partout ? est-ce qu'on ne trouve pas dans toutes les situations l'occasion de se dévouer ? Tu sais que papa ne pourrait supporter l'idée de voir passer la fabrique dans une autre famille. D'ailleurs, chéri, Marguerite est partie, je partirai bientôt : il faut pourtant qu'il leur reste quelqu'un. Si je leur étais aussi nécessaire que toi, je renoncerais de grand cœur à tous mes projets.

— Je le sais bien, répondit Jean avec un soupir. Je me dévouerai donc à acheter des laines, à surveiller les ouvriers et à visiter les draps tous les matins. Voilà pourtant, ajouta-t-il en souriant, l'inconvénient d'appartenir à une dynastie célèbre.

— Justement ; résigne-toi donc à mourir dans ton lit. Il n'est pas

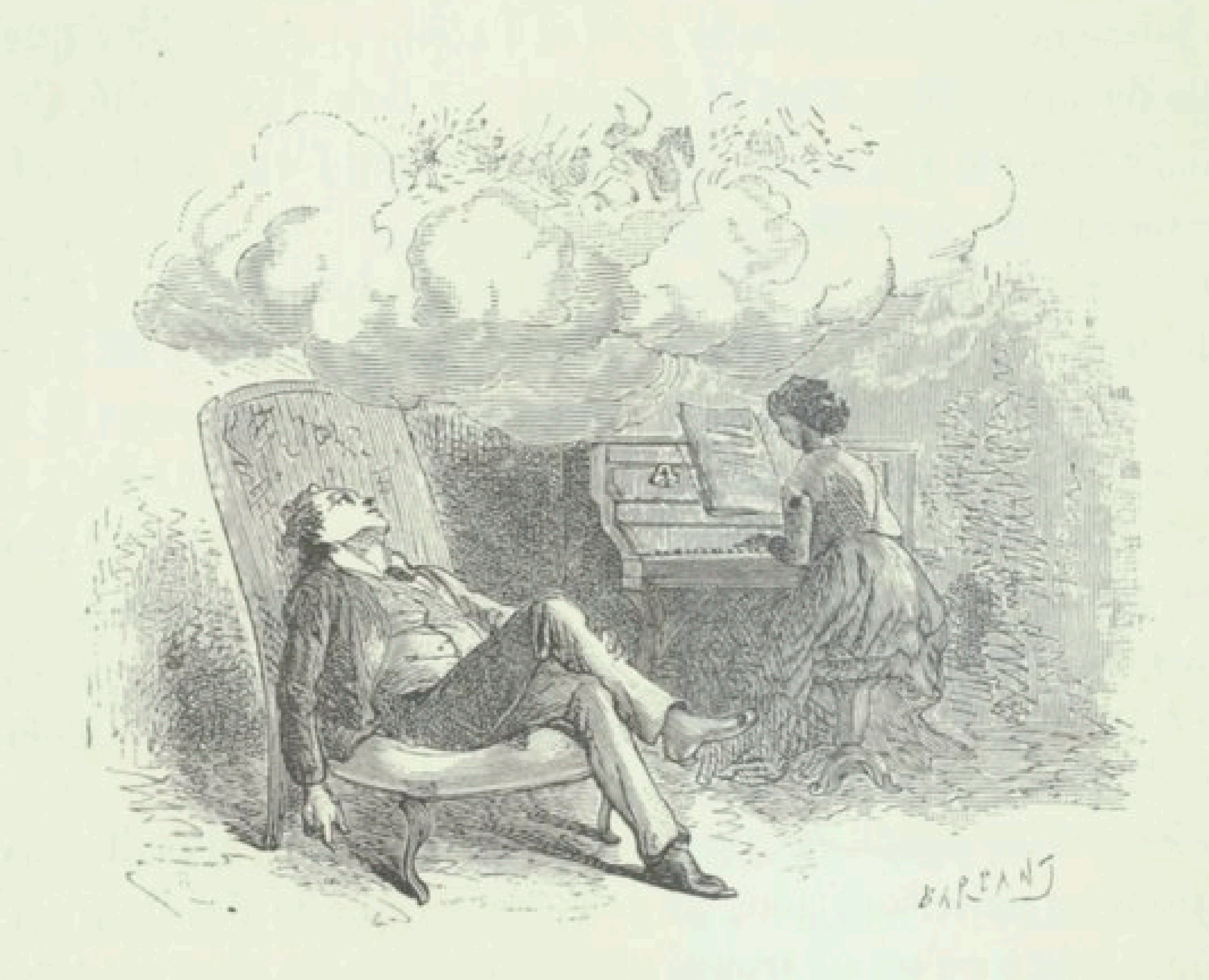
donné à tout le monde d'être tué par une balle ou un coup de baïonnette.

— Si seulement j'étais médecin. Les médecins...

— Chut! Tiens, écoute un peu cet andante.

— Oh! tu as beau ralentir le mouvement! Sais-tu, malgré toi, ce qu'il dit ton andanté : il est beau de tisser pour la patrie, il est encore plus beau de mourir pour elle!

— Quel vilain entêté de frère j'ai là! Attends donc, pour déclamer, que tu sois en rhétorique et que tu fasses des discours latins. »





Quand l'oncle Jean rentre mouillé de la pêche.

CHAPITRE XVIII

Maladie de l'oncle Jean ; il est soigné par son neveu, qui perd le prix d'excellence et gagne un ami.

La personne que l'oncle Jean appelle son « brosseur » est une vieille Châtillonnaise très-attachée et très-fidèle, mais remarquablement bourrue et entêtée. C'est une digne femme de soixante ans, droite comme un peuplier, avec un soupçon de moustaches au-dessus des lèvres et un simulacre de barbe au menton. Bien souvent Jean Defert, quand il était petit, l'a comparée avec terreur au loup qui a dévoré la grand'mère du petit Chaperon Rouge et s'est effrontément coiffé de son bonnet. Sa phrase favorite est : « Il faut que ça marche droit ! » Par le mot « ça », elle entend le petit ménage de l'oncle Jean, avec l'oncle Jean par-dessus le marché. Et le fait est que ça marche très-droit. L'oncle Jean, avec son petit revenu, a une vie aussi confortable qu'un colonel en activité, c'est lui-même qui le dit. Il y a bien quelques bourrasques par-ci par-là : quand l'oncle Jean rentre mouillé de la pêche, par exemple ; ou bien quand sa figure est cra-

moisie, et qu'il est soupçonné d'avoir attrapé un coup de soleil. Aussi l'oncle Jean s'observe-t-il avec le plus grand soin ; quand par hasard il est en faute, il reconnaît ses torts tout de suite, pour ne pas exaspérer son brosseur, qui est au fond la meilleure femme du monde.

Un jour, le brosseur se présente tout effaré chez Mme Defert.

« Madame, il est tout rouge, avec les yeux ouverts. Il me dit toutes sortes de noms et ne veut pas seulement que je le couche. »

Mme Defert, sans en demander plus long, part aussitôt et trouve l'oncle Jean au lit, un médecin à son chevet et une voisine compatissante qui lève les bras au ciel.

C'est un transport au cerveau. A l'entrée de Mme Defert, il se calme un peu, et la salue du titre de colonel ; puis il s'assoupit, puis il se réveille pour dire qu'il fait bien chaud, qu'il a rarement fait aussi chaud. Il parle ensuite de broussailles que l'on vient de traverser et d'épines de cactus qui lui ont déchiré les jambes. Le colonel se garde bien de lui dire que ces épines de cactus ne sont autre chose que des sinapismes. « Surveillez les Kabyles ! » dit le malade en s'assoupissant. Il entr'ouvre les yeux et, apercevant sa servante : « En voilà un ! » dit-il, et il la menace du poing. Le faux Kabyle se retire à la cuisine, et décharge son cœur dans celui de la voisine compatissante.

Elle n'a pas d'ailleurs beaucoup de temps pour faire ses confidences et ses réflexions. Il faut des sangsues, puis de la glace, puis de nouveaux sinapismes.

La voisine compatissante s'étant risquée dans la chambre du malade : « En voilà encore un ! dit le capitaine ; cernez-le, ne le tuez pas, faites-lui peur seulement ; qu'il dise où est l'autre. » Elle n'en entendit pas davantage et revint à la cuisine en criant : « Il est fou ! quel malheur ! »

Marthe étant survenue : « Ma sœur, lui dit-il, regardez-moi bien ; trouvez-vous, oui ou non, que ma tête ressemble à celle d'une vieille linotte ? »

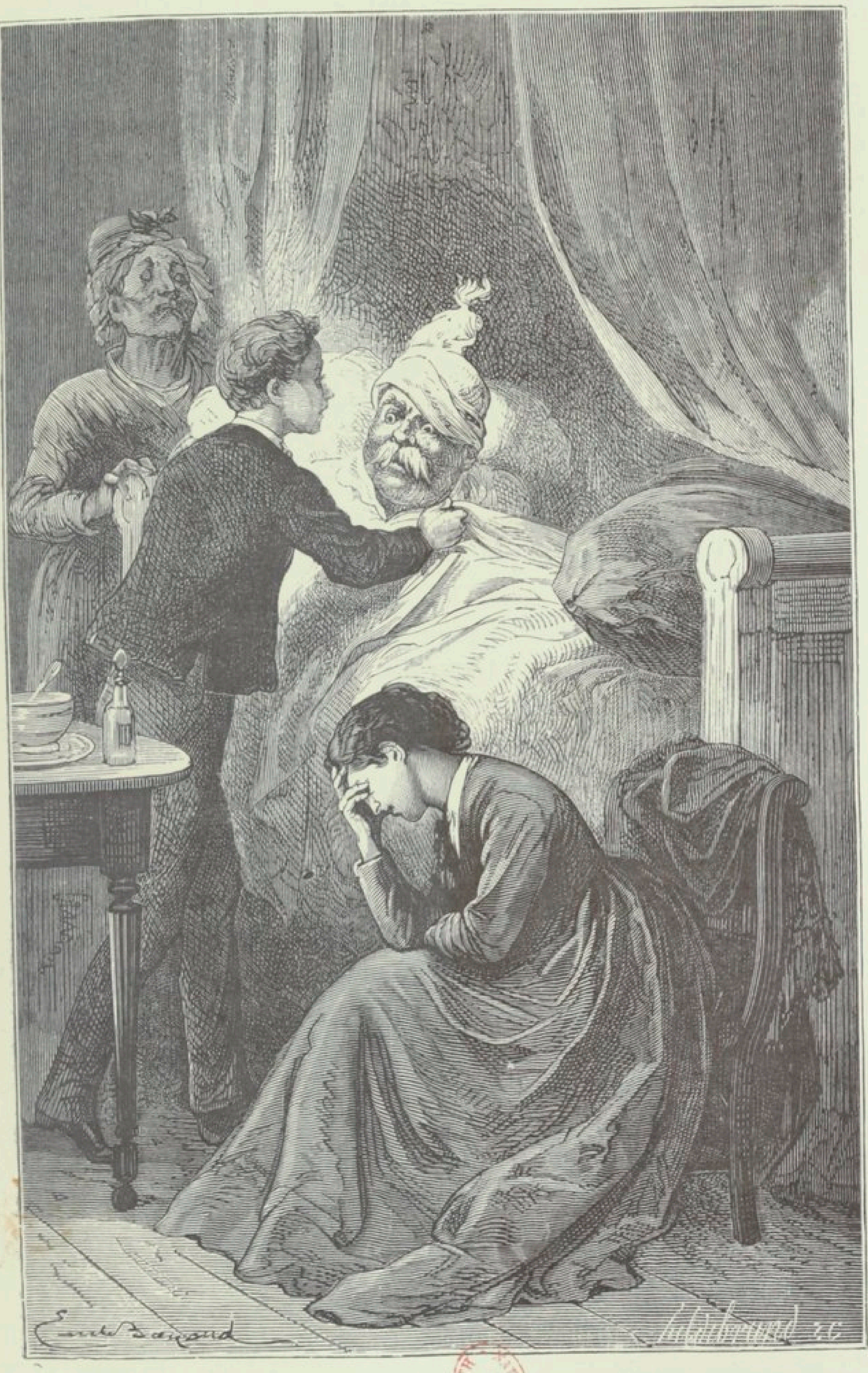
Marthe, partagée entre son respect pour son oncle et la crainte de le contrarier, hésitait à répondre.

« Vous pouvez vous retirer, lui dit-il, vous ne savez pas votre métier. »

Jean, au contraire, fut fort bien accueilli.

« N'est-ce pas, major, que j'ai la tête d'une vieille linotte ?

— Parfaitement.



N'est-ce pas, major, que j'ai la tête d'une vieille linotte.

— Je le savais bien. J'ai quelque chose sur la conscience, comme vous êtes mon ami...

— Permettez, capitaine, dit Jean fort embarrassé; le colonel est d'avis que vous devez vous taire pour le moment.

— Le colonel! c'est bon. Je me tairai tout de suite après... Dites donc plutôt à ces mouches qui bourdonnent à mes oreilles de finir, on ne s'entend pas ici... J'ai monté la tête à un jeune garçon, et j'ai peur maintenant qu'il ne se fasse soldat malgré ses parents... Quand vous le verrez... J'ai reçu un coup de matraque sur la tête. » Ici le malade perdit connaissance.

« Comme c'est fâcheux, dit Mme Defert à Jean, que ce soit demain jour de composition!

— Oh! je ne quitterai pas mon oncle; je ne composerai pas, voilà tout.

— Et le prix d'excellence? »

Jean haussa les épaules et baissa la tête. Il avait envie de pleurer, les coins de sa bouche tremblaient. Pour un garçon de son âge, renoncer à un prix presque assuré est un sacrifice très-pénible; il se décidait à le faire, mais il lui en coûtait beaucoup.

Il resta donc, et sa patience fut mise à de rudes épreuves. Je ne sais trop quel rôle le capitaine lui assignait dans son cerveau malade; mais toutes les fois qu'il se réveillait, s'il lui voyait un livre à la main, il le rappelait sévèrement à l'ordre. « On n'est pas de service pour lire des romans », disait-il d'un ton bourru. — Pour ne pas l'irriter, Jean dut renoncer à lire. Les heures sont longues dans une chambre de malade, lorsqu'on doit s'interdire toute distraction. Jean s'ennuyait horriblement, mais il savait qu'il était utile, et il se roidissait contre l'ennui. Mme Defert s'inquiétait de sa pâleur, mais elle était fière de son énergie et de sa force de volonté.

Un matin, le capitaine, en s'éveillant après toute une nuit de sommeil non interrompu, dit d'une voix faible : « Sylvie! »

La personne qui répondait au doux nom de Sylvie n'était autre que le brosseur. Sylvie se trouvait absente, et pour cause. Ce fut Mme Defert qui s'approcha du lit sur la pointe du pied. Le capitaine était si affaibli, qu'il ne pouvait pas même tourner la tête.

« Pourquoi es-tu donc ici? qu'est-ce qui s'est passé? il me semble que je ne suis pas dans mon état naturel.

— Vous avez été très-malade pendant quinze jours, grâce à Dieu, vous voilà guéri.

— Voyez-vous ça ! dit le capitaine en ouvrant de grands yeux ; alors c'est toi qui m'as soigné.

— Jean m'a secondé tout le temps. »

Le capitaine ne répondit pas tout de suite, il recueillait ses idées et semblait réfléchir profondément.

Quand il eut bien ruminé, il fit signe à sa nièce de s'approcher.

« Est-ce que nous sommes seuls ?

— Oui, mon oncle.

— Qu'est-ce que j'ai eu ? Dis-moi cela franchement.

— La fièvre et le délire.

— Et qu'est-ce que j'ai dit ? Il la regardait avec des yeux inquiets.

— Vous avez parlé de Kabyles, de cactus, de hyènes, de sentinelles perdues.

— Bon ! et puis ?

— Et puis c'est tout. Mais, mon cher oncle, le docteur a défendu de vous laisser parler quand le délire serait passé. »

Le malade fit semblant de se soumettre à la consigne ; il ferma les yeux. Mais il ne dormait pas, car il s'aperçut que Jean rentrait et que sa mère lui parlait tout bas. Elle sortit bientôt, laissant l'oncle à la garde du neveu.

Au bout d'un instant, le bonnet de coton du capitaine s'agita sur l'oreiller, et sa voix, une bien pauvre et bien faible voix, fit entendre ces mots :

« Jean, es-tu là ?

— Oui, mon oncle.

— Avance à l'ordre ! » Jean s'avança.

— Regarde-moi bien en face : tu as été là tout le temps ?

— Oui, mon oncle.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

Jean hésita un instant, mais le regard du capitaine était si expressif, qu'il comprit très-bien sa pensée.

« Vous avez parlé d'un jeune garçon...

— C'est cela, nous y voilà.

— ... A qui vos histoires avaient tourné la tête.

— C'est parfaitement cela.

— Et qui ferait de la peine à ses parents s'il voulait être soldat.

— C'est cela. Eh bien, vois-tu, mon garçon, aussi vrai que...

— Ne parlez pas, mon oncle, ne vous fatiguez pas. Je sais ce que vous voulez dire, et voici ce que je vous réponds. Ce garçon ne

fera point de peine à ses parents : il ne sera pas soldat, il sera fabricant.

— Ça va bien, dit le capitaine. Nous nous comprenons à demi-mot, nous autres. Donne-moi la main, mon garçon. Hein ! comme j'ai maigri ! Maintenant il me semble que je boirais bien quelque chose. »

Dès le lendemain, Jean put retourner au collége. Le prix d'excellence était perdu ; il s'en consola beaucoup plus facilement qu'il ne l'aurait cru d'abord. Et puis, il eut une surprise très-agréable. Apprenant qu'il était retenu par la maladie de son oncle, son rival Robillard, au nom de ses camarades, avait demandé au professeur de vouloir bien remettre la composition pour que Defert pût y assister. Le règlement s'opposait à ce que l'on fît droit à cette demande. Mais le professeur en fut très-touché; et c'est par lui que Jean, après son retour, en eut connaissance. Il voulut remercier Robillard, qui eut la délicatesse de tourner la chose en plaisanterie et ne voulut jamais entendre parler de remercîments.

Mais si Robillard pouvait empêcher Jean de le remercier, en revanche il ne pouvait pas lui interdire de l'admirer et de l'aimer. Il y avait des moments, pendant la classe, où il regardait presque malgré lui du côté de Robillard, pour revoir son bon regard et son franc et joyeux sourire. Comme les externes occupaient les premiers bancs, Jean était obligé de se retourner pour satisfaire son désir. Le professeur, habitué à le voir attentif et immobile, se demanda si par hasard l'élève Defert ne deviendrait pas un peu dissipé. Quelquefois le sourire destiné à Robillard était confisqué au passage par quelque autre collégien qui flânait, le nez en l'air, et qui ne manquait pas d'y répondre par une grimace. C'était à recommencer.

Le professeur faisait entendre un petit chut ! d'impatience ; et Jean, tout honteux de lui-même, baissait le nez sur son livre. Puis, au bout de quelques minutes, qui lui semblaient un siècle, il se sentait saisi du même désir. Il résistait d'abord avec courage, mais il était pris d'une sorte de malaise; il éprouvait des fourmillements tout le long des jambes. Quel écolier n'a ressenti sur les bancs ce malaise nerveux, qui se traduit chez les uns par des séries de bâillements, chez les autres par un brusque changement de coude sur la table, chez d'autres par une sorte de détente des jambes, qui partent comme deux ressorts avec un râclement de talons sur le sol. Jusque-là Jean avait échappé à cette contagion ; trop occupé de ce que disait le pro-

fesseur, il s'apercevait seulement à la fin de la classe que ses genoux étaient engourdis et ses jambes lourdes. Du jour où son attention fut partagée entre deux intérêts, il y eut en lui une lutte pénible, de l'impatience et des oublis.

Voici un exemple entre mille. On expliquait Virgile ; Énée évoquait les grandes images du passé, les fantômes des Troyens illustres qui avaient succombé ; le passage était pathétique. Énée sentait ses cheveux se hérisser sur sa tête, sa parole s'arrêter dans sa gorge : il pleurait. Jean, préoccupé d'autre chose, étouffa un bâillement derrière sa main, et trouva, pour la première fois, que le pieux Énée pleurait bien souvent. Il se reprocha cette mauvaise pensée, et il y eut en lui comme une lutte entre son respect pour Virgile et une forte envie de le trouver importun. L'explication continue. Par malheur, voilà une autre catastrophe : Énée verse des larmes abondantes. Encore ! se dit Jean impatienté. Son attention se divise ; il le voit, il le sent, il le déplore, mais quoi qu'il fasse, elle se divise ; le visage souriant et la chevelure crépue de Robillard lui apparaissent entre les images désolées d'Hécube et de Priam, et flottent jusque dans les noirs tourbillons de l'incendie de Troie ! C'est trop fort. Il a en même temps des fourmillements dans la cheville droite, des lourdeurs dans la jambe gauche : c'est le moment.

Il a beau sentir que le professeur le regarde, que ce regard s'appesantit sur lui avec une sévérité inaccoutumée, rien n'y fait : il tourne la tête.

« Continuez, Defert ! » dit une voix trop connue.

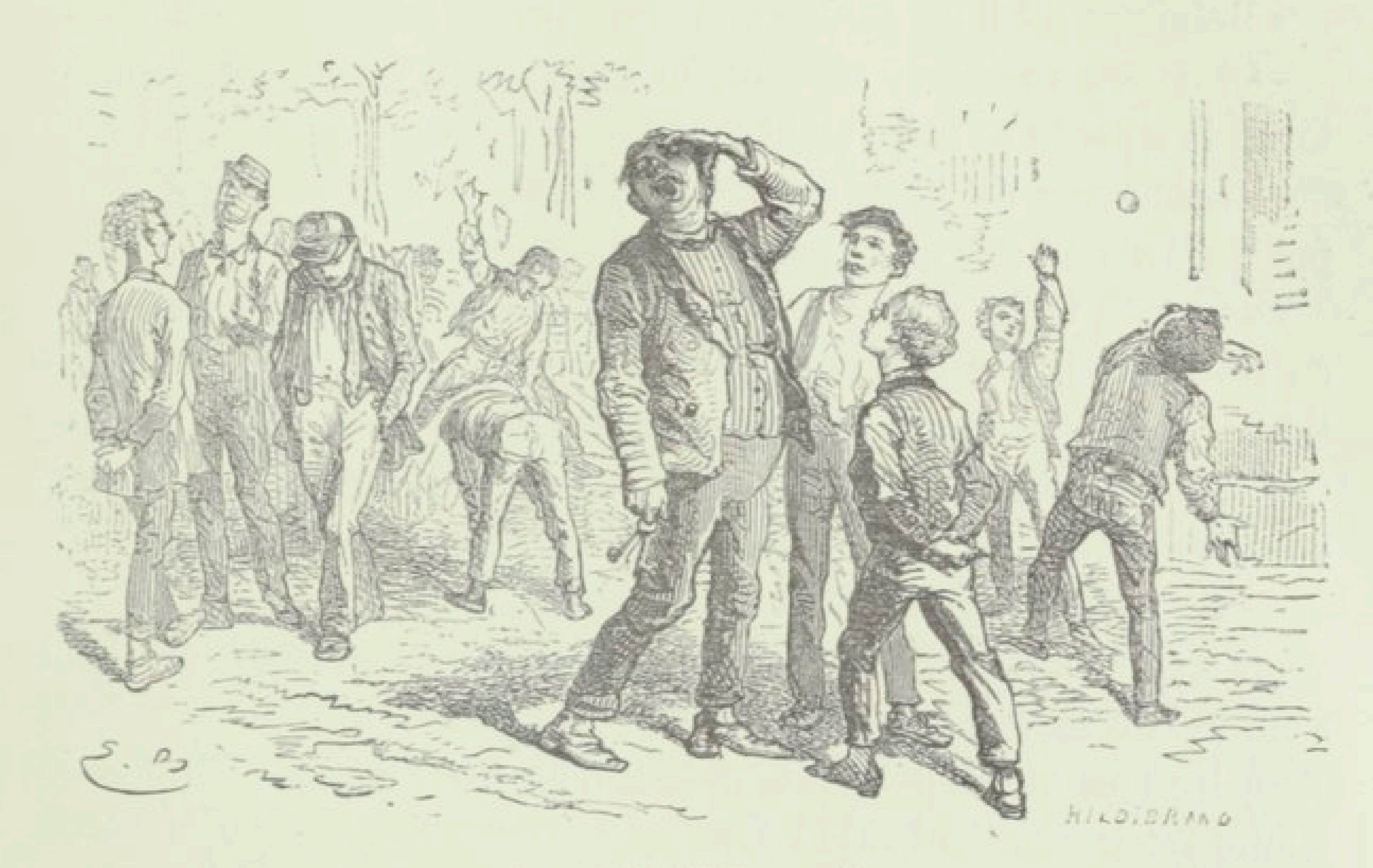
Defert ne peut pas continuer, parce que Defert ne sait pas où l'on en est. Tout le monde le regarde, il devient rouge.

« Pour la première fois, dit le professeur au milieu d'un silence solennel, je ne vous punirai pas ; mais tenez-vous pour averti. » Jean tout confus revient aux malheurs de Troie, que l'élève Grémillon détaille d'une voix sépulcrale, avec accompagnement de contre-sens. Quand l'élève Grémillon a fini, l'élève Pitard, d'une voix de jeune coq enroué, continue ; et les voix se succèdent, graves ou aiguës, lentes ou rapides, bredouillantes ou saccadées, mais toujours monotones. Jean les suit de son mieux et dévore son humiliation, lorsque tout à coup un petit papier se glisse dans sa main. Explique qui pourra ce phénomène étrange. Pas un élève n'a bougé, et le papier a passé de la main de Robillard, qui est à l'autre bout de la classe, dans celle de Jean, qui est sous les yeux mêmes du professeur. Jean

ouvre le billet : « Mon pauvre vieux, disait Robillard, je t'en prie, ne te retourne plus, *il* (*il*, c'est le professeur, bien entendu) te regarde tout le temps et tu te feras une affaire. *Tuus Robillardus.* »

Jean mit précieusement le petit papier dans son portefeuille, afin de le garder en souvenir de l'audace et de la générosité de Robillard, qui s'exposait pour l'avertir. Désormais il n'eut plus que le nom de Robillard à la bouche. Il rêvait de Robillard.





Le petit M. Robilla-a-ard!

CHAPITRE XIX

Robillard prend place pour la première fois à la table des Defert.
Il fait disparaître un importun et se couvre de gloire.

Le vieux juge, depuis qu'il avait pris sa retraite, avait conservé l'habitude de venir de sa campagne à Châtillon deux fois par semaine ; ces jours-là, avant d'aller voir Mme Defert, il butinait les nouvelles et se mettait au courant de la politique ; alors il arrivait rue du Heaume, apportant à Jean l'indication des ouvrages et des passages qu'il pouvait lire. Car Jean avait une véritable passion pour la lecture ; mais, disait le vieux magistrat, ce n'est pas tout de lire, il faut s'habituer à ne lire que de bonnes choses.

« Vous qui savez tout, lui dit un jour Mme Defert, savez-vous ce que c'est que ce jeune Robillard, dont Jean s'est si fort épris ces temps derniers ?

— Moi qui sais tout, je ne sais pas cela. Mais puisque vous semblez désirer que je le sache, je le saurai. » Et il le sut.

L'instruction de l'affaire étant terminée, selon son expression, il se déclara prêt à répondre à toutes les questions.

« Robillard est-il un garçon dont Jean puisse faire son ami?

— Un peu rustique, répondit le juge, mais intelligent, franc et loyal. Il a perdu sa mère étant tout jeune.

— Selon vos théories, reprit Mme Defert, il doit être mal élevé, puisqu'il n'a pu être élevé par sa mère.

— Oh ! dit le juge, s'il y a des mères qui ne valent pas grand'chose, en revanche il y a des tantes qui valent de vraies mères. La tante Edmée, toute paysanne qu'elle est, a fort bien élevé ce jeune garçon. Quant au père Robillard, c'est le maire de la Chènevotte, bon cultivateur, dont le rêve est de voir son fils docteur en médecine.

— Jean assure que M. Robillard père n'a pas toujours le temps de venir à Châtillon les jours de sortie, et que son pauvre camarade doit s'ennuyer à mourir ces jours-là.

— Jean est un fin politique, avec son air naïf: il veut vous amener à faire sortir Robillard chez vous.

— Y voyez-vous quelque inconvénient ?

— Aucun, au contraire.

— Mais je ne puis demander ce garçon au principal sans une autorisation de son père.

— Si ce n'est que cela, je me charge de l'obtenir. » Et il l'obtint. Mme Defert alla au collége pour voir Robillard avant de le faire sortir.

Le portier du collége était un ancien soldat, qui buvait beaucoup de petits verres à cause de ses anciennes blessures. Je ne sais pas au juste quel bien les petits verres pouvaient faire à ses blessures, mais ils communiquaient à son nez, qui était de grande taille et d'ordre composite, un coloris pourpré fort réjouissant à voir. Ses ancêtres lui avaient légué le nom de Sapiaux, qu'il avait illustré par les armes, attendu qu'en quatorze ans seulement il s'était élevé au grade de sergent. La malice des collégiens avait transformé ce nom en celui de *Scipio*, auquel s'ajoutait tout naturellement le surnom de *Nasica*, en l'honneur de son nez. Scipio Nasica cumulait un grand nombre de fonctions, dont la plus lucrative était de vendre aux élèves des petits gâteaux avec un léger bénéfice de cinquante pour cent. C'était lui aussi qui allait appeler en cour les élèves que l'on demandait au parloir.



Dans ces occasions, il s'avançait jusqu'au milieu de la cour, sans se laisser distraire par aucune interpellation.

« Est-ce moi ? est-ce moi ? » criaient les gamins en tourbillonnant autour de lui. Ils auraient aussi bien pu poser cette question à un sphinx. Tant qu'il n'était pas arrivé juste au milieu de la cour, il n'aurait pas desserré les dents pour une bouteille d'eau-de-vie ; il semblait qu'il se fût imposé cette consigne. Arrivé au point voulu, il fermait l'œil gauche comme pour viser, se faisait un abat-jour de sa main, même quand il n'y avait pas de soleil, hurlait le nom de l'élève et battait précipitamment en retraite. La formule qu'il employait dans ces occasions était toujours la même : il l'avait composée à la suite de longues méditations. Supposez qu'il eût à demander l'élève Grémillon. Il ne criait pas : « Grémillon ! » tout court, ce qui eût été trop familier ; il ne criait pas non plus : « M. Grémillon ! », ce qui eût été trop solennel ; il criait donc : « Le petit M. Grémillon ! »

C'est à ce fonctionnaire important que s'adressa Mme Defert.

« Puis-je voir, lui dit-elle, l'élève Robillard ?

— L'élève Robillard ?... répéta d'un air profond l'illustre Nasica.

— Oui, l'élève Robillard.

— Oh ! dit l'homme au nez pourpre, avec une soudaine explosion d'énergie, il faudra bien que je le trouve ! »

On aurait cru, à l'entendre, qu'il s'agissait d'aller déterrer Robillard au fond des mines de la Sibérie.

Il partit aussitôt avec empressement, et conserva le même pas tant qu'il ne fut pas au centre de la cour. Quelques philosophes péripatéticiens se promenaient gravement sous les tilleuls ; quelques flâneurs rêvassaient dans des coins ou dormaient au soleil ; d'autres se vautraient dans la poussière, sans nul souci de leur dignité ; d'autres passaient hagards, les cheveux au vent, poursuivis de près et poussant des cris d'oiseaux effarouchés ; d'autres jouaient à saute-mouton. Scipio Nasica ne voyait rien de tout cela. Tout à coup, par-dessus le vacarme des écoliers, on entendit sa voix.

« Parloi-oi-oir ! » mugit cette voix formidable. Elle ajouta : « Le petit M. Robilla-a-ard ! » et elle s'en alla.

Robillard, surpris au milieu d'une partie de balle cavalière, ne se gara pas à temps et reçut la balle sur le nez. Il se prit machinalement le nez de la main droite, et alla chercher sa tunique qu'il avait quittée, et qui gisait au milieu d'un lot d'autres vieilles nippes, jetées pêle-mêle dans un coin.

Qui cela peut-il bien être ? se demandait-il en endossant sa tunique. Tout en se demandant qui cela pouvait être, il se dirigea vers le parloir. Jean alla au-devant de lui, lui prit les deux mains et lui dit que sa mère voulait lui parler. Robillard fut embarrassé de sa contenance, fit un suprême effort et demanda à Mme Defert comment elle se portait. Ne sachant plus que dire ni que faire, il se tourna vers Jean, et se mit à ricaner.

Mais Mme Defert avait le talent précieux de mettre tout de suite les gens à l'aise. Au bout de cinq minutes, Robillard lui parlait comme il eût parlé à la tante Edmée, et lui conta toutes ses petites affaires comme à un camarade. La figure de Jean était rayonnante. Il était fier de sa mère ; il était fier de son ami, et il était tout heureux de les voir si familiers. Il était bien sûr d'avance que sa mère plairait à Robillard, mais il s'était demandé si Robillard plairait à sa mère.



Quand Mme Defert aborda la question des sorties, Robillard prit un air inquiet.

« C'est que..., dit-il, j'ai été élevé à la campagne, et je n'ai pas l'habitude d'aller dans le... chez les... Enfin, j'ai peur que mes manières ne vous déplaisent. » Et il regardait avec inquiétude ses grosses mains rouges et ses souliers sans cordons qui semblaient avoir pris le cirage en grippe.

Mme Defert sourit ; cette modestie lui plaisait. Quel joli sourire ! Robillard sentit que ses craintes s'évaporaient en fumée.

« N'ayez aucune inquiétude, lui dit-elle .Jean vous aime beaucoup, et je vois que nous vous aimerons aussi. A dimanche prochain ! »

Et elle lui tendit la main par un geste si familier et si encourageant, que Robillard n'eut pas le temps de songer combien sa main ressemblait à une patte à côté de celle de Mme Defert.

Que penserait M. Defert du nouveau venu ? Robillard, à la promenade, avait quelquefois aperçu le père de son ami. Pour lui, M. Defert consistait en une démarche roide et fière, un faux-col empesé, une mise de gentleman irréprochable et un caractère hautain. C'était peu encourageant. Mais il se sentait déjà soutenu par Jean et par Mme Defert.

Pour dire la vérité, M. Defert trouva tout d'abord que Robillard avait l'encolure d'un valet de ferme. Il n'en disait rien, mais il avait

quelque chose de froid et de réservé. Robillard ne savait pas tenir sa fourchette; sa serviette le gênait; il avait grand appétit et n'osait manger que du bout des dents. Il regardait comment faisait Jean, mais il l'imitait à contre-sens. Pendant la première partie du déjeuner, tout le monde fut gêné et contraint.

Robillard, ayant versé du vin sur la nappe, essaya de rire et perdit tout à fait contenance. Jean était au supplice. Alors Robillard fit un effort sur lui-même et dit à Mme Defert :

« Vraiment! madame, je suis bien fâché d'être si maladroit. J'espère que vous ne me jugerez pas mal pour cela. Je demanderai tout simplement conseil à Jean, je n'y mettrai pas de fausse honte, et j'espère que je m'en tirerai mieux. A la ferme de mon père, chacun mange à sa guise, et au collége on n'y regarde pas de si près. Mon éducation est à faire; je ne m'en étais jamais douté, je l'apprends aujourd'hui à mes dépens... et aux dépens de la nappe, » ajouta-t-il en regardant la tache qu'il venait de faire.

A mesure qu'il parlait, son assurance lui revenait. Tant qu'il avait cherché à déguiser sa gaucherie, il n'avait fait que l'accroître et la rendre plus visible et plus choquante. Du moment qu'il l'avouait si simplement, sa situation devenait franche et nette. Tout le monde lui sut gré d'avoir rompu la glace de si bonne grâce.

M. Defert s'était déridé; il souriait et faisait de petits signes d'approbation. Mme Defert et Marthe souriaient aussi. Quant à Jean, il admirait l'aplomb, l'adresse et l'esprit de son camarade: son cœur nageait dans la joie.

« Mon cher enfant, dit Mme Defert, avec du bon sens et de l'esprit, comme vous venez d'en montrer, on se tire toujours d'affaire. Il n'y a rien d'étonnant ni de fâcheux à ignorer ce que l'on n'a pas eu l'occasion d'apprendre. Puisque vous désirez savoir, chacun ici se fera un grand plaisir de venir à votre aide.

— Parfaitement! » dit M. Defert, en hochant à plusieurs reprises la tête de haut en bas.

La femme de chambre, qui servait à table en l'absence du domestique, apporta les rince-bouche. Robillard regarda Jean et le pria, en riant, de vouloir bien lui enseigner l'usage et le maniement de cet engin de table, nouveau pour lui.

Jean avait fini sa démonstration; M. Defert, enchanté de son hôte, s'était mis pour lui en frais d'amabilité, et lui contait l'histoire d'un monsieur timide qui s'était cru obligé d'avaler le contenu de son bol,

lorsque la porte s'ouvrit brusquement, malgré les protestations de la femme de chambre et de la cuisinière, qui essayaient de parlementer.

« Monsieur, dit la femme de chambre, cet homme-là est entré malgré nous. Pierre n'est pas là, et nous n'avons pu l'empêcher. »

L'homme en question était un ouvrier débraillé, qui entra sans cérémonie, la casquette sur la tête : il avait des accroche-cœurs. M. Defert reconnut un de ses ouvriers, que l'on avait été obligé de renvoyer la veille à cause de sa mauvaise tenue et de ses mauvais propos. Il avait la langue épaisse et l'œil trouble; on voyait qu'il était ivre.

« Osez-vous! osez-vous! cria M. Defert à moitié suffoqué par l'indignation.

— J'ose! j'ose! dit l'autre d'un ton goguenard.

— Sortez! dit M. Defert en lui montrant la porte.

— Pas tout de suite! répondit l'homme avec une rare effronterie. Vous êtes trop pressé. Il y a un petit compte à régler. Quand un homme vient gentiment, poliment...

— La casquette sur la tête! cria M. Defert.

— Après! » répondit l'ivrogne en essayant de faire des yeux terribles; mais malgré lui ses yeux clignotaient.

Robillard se leva sans rien dire, du bout des doigts enleva la casquette et la jeta par la fenêtre.

L'ivrogne, ahuri de son calme, le laissa faire. Il lui adressa même un sourire hébété. Puis il se ravisa, déclara qu'il y avait insulte, vol de casquette, et que ce serait un nouveau compte à régler. — « Mais, reprit-il, ce n'est pas ça pour le moment. Je ne sors pas d'ici sans savoir pourquoi je suis remercié, ou sans casser quelque chose. »

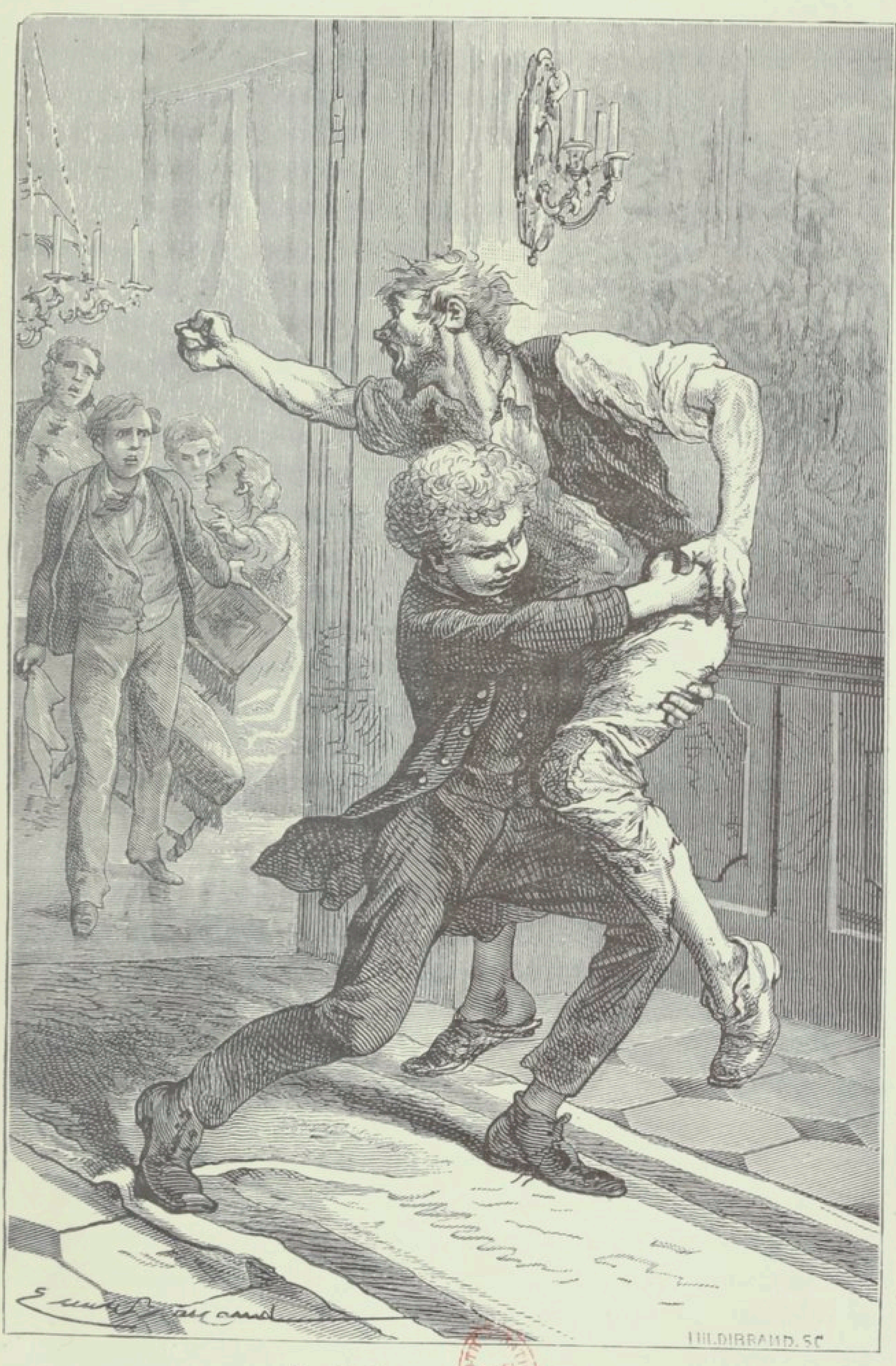
M. Defert n'avait jamais vu pareille insolence; ses mains tremblaient de colère, et l'indignation lui coupait la parole.

L'ivrogne se cambra de son mieux, croisa ses bras sur sa poitrine, et fermant les yeux à moitié, il ricanait.

Jean se leva brusquement.

« Pas toi! dit Robillard; il ne s'agit pas de l'étendre d'un bon coup de poing, il s'agit de l'emporter. Tiens! comme ça! »

Et joignant l'action à la parole, il prit l'ouvrier par la taille, dit houp! et l'emporta malgré ses vociférations et ses ruades. Tant qu'il fut dans la salle à manger, Robillard ne lui dit rien; mais quand il



Il prit l'ouvrier par la taille.

fut dans la cour, il posa son homme contre le mur, et le maintint en espalier, en lui appuyant fortement les mains sur les épaules. Alors il lui demanda s'il avait envie de passer un bon petit quart d'heure sous la pompe. Et pour bien faire entrer ses paroles dans la cervelle brouillée du mauvais drôle, il le poussait, à intervalles réguliers, contre le mur, et sa tête sonnait creux.

« Pas de pompe! pas d'eau! dit l'homme devenu subitement aussi doux qu'un mouton. Lâchez-moi un peu; dites, voulez-vous? Je vous promets que je m'en irai. Ma casquette? ajouta-t-il avec un attendrissement d'ivrogne.

« Justine, les pincettes! » cria Robillard qui s'amusait pour son compte.

Justine apporta les pincettes. A la vue de cette arme redoutable, l'ivrogne poussa des cris de détresse, et dit que ce n'était pas de jeu. Robillard, sans perdre son temps à discuter ce point de droit, alla ramasser la loque hideuse que l'autre appelait sa casquette et la lui tendit; l'homme la prit, et d'une main tremblante finit par se la mettre de travers sur la tête.

« Eh bien! dit Robillard, est-ce qu'on ne dit pas merci? » — L'homme, fasciné par l'aplomb du collégien, dit humblement: « Merci!

— Merci, qui?

— Merci, monsieur.

— A la bonne heure; maintenant... » Et du doigt il lui montra la porte de la cour.

L'ouvrier s'en alla sans se faire prier, mais arrivé à la porte il se retourna, et montrant le poing à Robillard: « Tout ça se payera, dit-il.

— Nous verrons bien! » répondit flegmatiquement Robillard.

Le brave garçon n'en revenait pas de voir les gens émerveillés de son exploit.

« A la campagne, dit-il, on est souvent forcé de recourir à ce procédé. Il y a tant de mauvais drôles qui rôdent autour des fermes. »

Dans l'après-midi, les deux amis allèrent à Labridun, pour voir M. Aubry et rapporter de ses nouvelles à l'oncle Jean, qui ne marchait plus qu'avec une extrême difficulté. Ils prirent par les prés, et rencontrèrent beaucoup de monde. Tant qu'on avait été dans la ville, Robillard avait été d'une sagesse exemplaire. Une fois dans la prairie, il déclara que l'odeur du foin coupé lui montait à la tête. Il se mit à faire des bonds prodigieux par-dessus les meules, en poussant des cris aigus. Ou bien il interpellait les paysans en patois du

pays, et se faisait donner, par des gens absolument inconnus, des détails circonstanciés sur leur famille, leur bétail et leurs récoltes. Il s'entendait fort bien aux choses de la campagne, et les bonnes gens étaient émerveillés.

Après avoir présenté officiellement Robillard au ménage Aubry, Jean ne put se tenir de raconter l'histoire de l'ivrogne. M. Aubry, frappé d'admiration, dit à sa femme que c'était l'occasion ou jamais de vider une bouteille de bière, sous le kiosque. Et la bouteille de bière fut vidée, et une seconde eut le même sort. M. Aubry, entraîné par son enthousiasme, commençait à faire des allusions très-claires à une troisième, en insinuant que les bouteilles étaient toutes petites ; mais, sur le refus de ses hôtes, il dit que ce serait pour une autre fois, et qu'en tout cas l'histoire de l'ivrogne valait mieux que cela. Jean lui rappela l'aventure de Philoxène et sa déconfiture ; mais M. Aubry répondit modestement que cette histoire-là n'allait pas à la cheville de l'autre (à supposer, bien entendu, que les histoires aient des chevilles).

« N'importe, disait-il en se prenant le menton, jeune homme, vous faites honneur à votre collége, c'est moi qui vous le dis ! »

Par l'oncle Jean, l'aventure arriva toute fraîche aux oreilles des Loret, grands et petits.

« Faut savoir se faire respecter, » dit sentencieusement M. Loret, entre deux énormes bouffées de sa pipe.

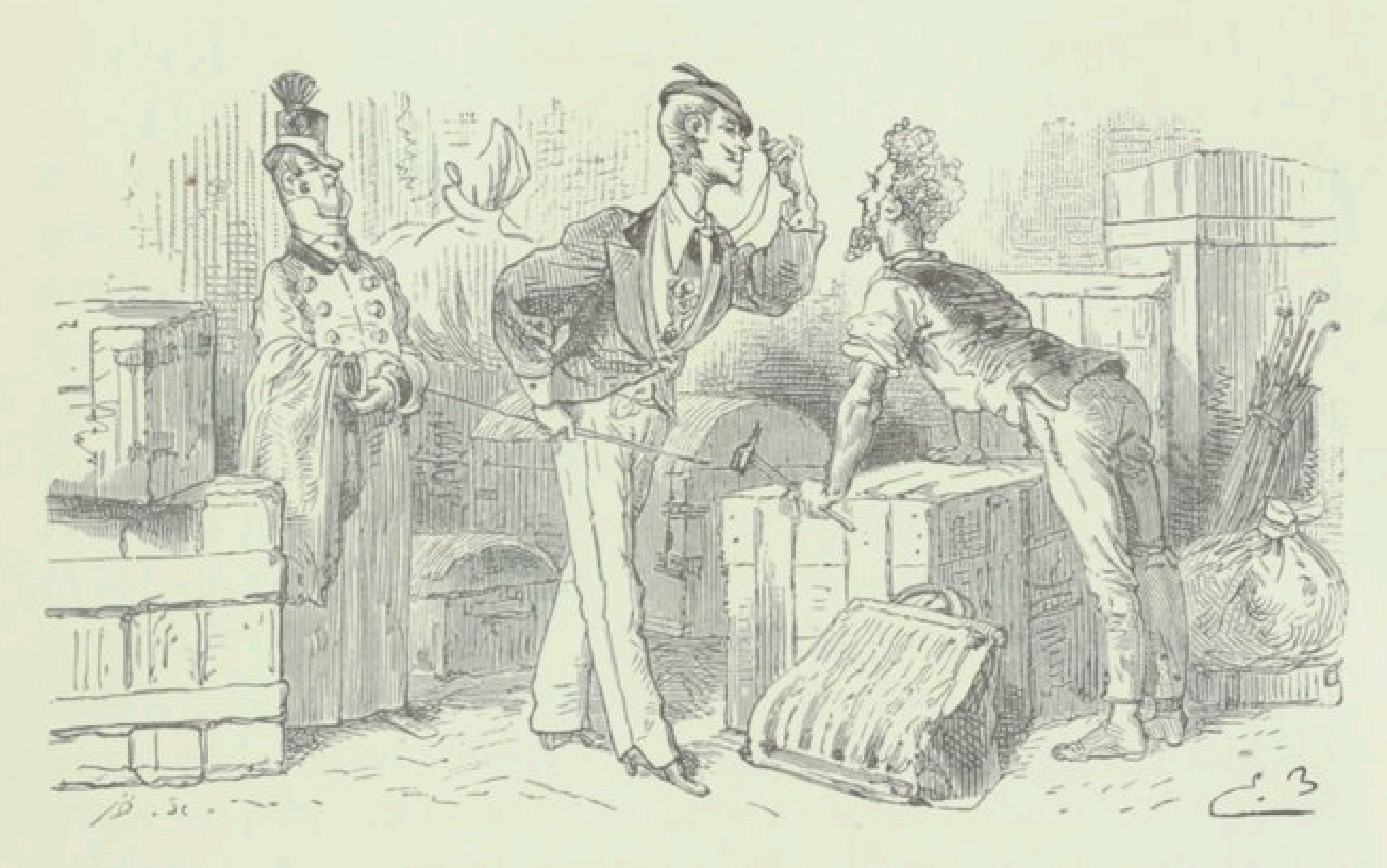
Les deux derniers numéros de la famille jouèrent au Robillard le reste de la journée. Chacun faisait à son tour le Robillard et l'ouvrier. Aucun des épisodes n'était omis, ni celui de l'enlèvement, ni celui de l'aplatissement contre le mur, ni celui de la casquette et des pincettes. Les deux bambins étaient dans le ravissement, et leurs bons éclats de rire faisaient retentir l'arrière-cour, sans dérider cependant les cochons d'Inde, devenus d'autant plus moroses qu'ils étaient dans l'âge de la décrépitude. L'un des trois était hydropique, et les deux autres étaient perclus de rhumatismes. De plus, devenus perspicaces avec l'âge, ils sentaient combien ils avaient perdu dans l'estime de la famille, depuis qu'on leur avait interdit l'entrée du salon triangulaire. Ils n'assistaient plus aux repas, et on ne leur faisait plus de couchettes avec les livres et les cahiers. Et puis, la disparition subite de Rigolo, transformé un beau jour en gibelotte, leur avait donné beaucoup à réfléchir.

Toutes les réformes, même les plus justes et les plus nécessaires,

froissent toujours et sacrifient quelques intérêts particuliers. Les cochons d'Inde sentaient cela ; ils ne se plaignaient pas, mais leur physionomie avait quelque chose de plus froid et de plus réservé. Le capitaine, en les contemplant avec mélancolie, ne pouvait s'empêcher de faire un retour sur lui-même, et de s'écrier : « Ce que c'est que de nous !

— Bah ! reprenait-il philosophiquement, on ne peut être et avoir été. Chacun son tour en ce monde ! » Et le digne homme se consolait de n'avoir plus de jambes, et pas beaucoup de mémoire, en pensant que Jean était un grand garçon, et que plus il avançait en âge, plus sa mère avait de raisons d'être fière de son œuvre.





Dites donc, monsieur Charles Jacquin, il ne faut pas tant faire le fier.

CHAPITRE XX

Les Nay déménagent. Thorillon entrevoit Charles Jacquin et fait la connaissance de M. Karl Schirmer.

Une grande lettre à cachet rouge que reçoit un matin M. Nay vient changer les occupations de Thorillon. Comme un moine copiste du moyen âge, il reste penché de longues heures sur un chef-d'œuvre de calligraphie dont il veut faire la surprise à tout le monde. Le chef-d'œuvre bien et dûment parachevé, il en admire de près les détails, et de loin l'ensemble ; et quand il peut se dire que c'est parfait, et qu'il n'y a plus rien à y ajouter, il suspend le chef-d'œuvre à une des fenêtres qui donnent sur la route. Et les passants s'arrêtent pour lire en caractères de la plus exquise fantaisie : — *Pavillon avec jardin et herbage à louer présentement. — Vue magnifique sur la Seine.* — Le peintre-vitrier de Caudebec, qui passe pour aller à Villequier peindre l'enseigne d'un nouveau cabaret, s'arrête stupéfait et étudie longtemps la pancarte en sifflant. Il flaire un rival dans l'auteur anonyme de l'écriteau. Son front se rembrunit, et il est mélancolique le reste de la journée.

Les gens qui flânent pour tuer le temps se disent entre eux, au

café du Commerce : « Vous savez la nouvelle? les locataires de Barre-y-Va nous quittent. » Et les commentaires vont leur train au bruit des billes qui s'entre-choquent sur le tapis du billard, des dominos que l'on traîne sur le marbre des tables, et des dés que les joueurs de jacquet agitent dans le cornet et jettent sur le fond de la boîte, à tour de rôle.

De prétendus amateurs de villégiature profitent de l'occasion pour visiter le pavillon ; ils espèrent se faire une idée de l'ameublement, et surprendre les locataires dans leur intérieur. Mais ils sont bien attrapés. Pour tout locataire, ils trouvent Thorillon en manches de chemise, qui se démène au milieu d'un chaos de caisses, de valises et de porte-manteaux, ficelant, empaquetant, clouant et surtout sifflant à tue-tête, et gai comme un pinson. M. Nay, madame et le petit garçon ont pris les devants. Baptiste a donc une mission de confiance dont il est encore plus fier que de sa belle écriture. Quand il n'en peut plus à force de clouer, de ficeler, d'empaqueter, d'emballer et de siffler, il ferme le pavillon, met la clef dans sa poche qu'il ferme avec une épingle, pour plus de sûreté. De la route, il jette un regard de satisfaction sur son écriteau, et s'en va prendre ses repas dans le petit cabaret de Barre-y-Va, que fréquentent les douaniers et les matelots.

On l'entoure, on l'interroge, et c'est ce qu'il demande ; car, après s'être fait prier un peu, pour la forme, il entame l'histoire des splendeurs, des projets et des vertus « de la famille ». Les matelots apprennent avec satisfaction que M. Nay en a fini avec la basse Seine, et trouvent, comme Baptiste, qu'un autre ingénieur sera bien suffisant désormais pour finir ce qui a été si bien commencé. Désormais, M. Nay a mieux que cela à faire. « Nous irons bientôt en Espagne faire les études d'un tracé de chemin de fer ; de là en Italie ; ensuite nous verrons ! Comme nous serons forcés de vivre un peu en bohémiens, Madame, pendant ce temps-là, ira chez sa mère, où elle ne sera pas de trop, car la seconde fille de Madame va la quitter pour se faire religieuse. »

Il se trouve justement dans l'auditoire un matelot qui a relâché une fois à Gibraltar. Il est vrai que Gibraltar est dans le midi de l'Espagne et que M. Nay et Baptiste doivent opérer dans le nord. Baptiste ne s'inquiète pas de cette circonstance bien minime à ses yeux et interroge le matelot avec avidité. Il apprend, avec surprise, que Gibraltar appartient aux Anglais ; et il demande au matelot pourquoi les Espagnols permettent ça.

« Probablement parce qu'ils ne peuvent pas l'empêcher, » répond le matelot.

Baptiste se contente de cette réponse, et retourne au pavillon tout pensif. Comme le matelot lui a dit que le fond de la vie d'un Espagnol c'est de fumer des cigarettes, il se met à fumer des cigarettes du matin au soir, pour se donner un avant-goût de la vie espagnole. Il se regarde, en passant, dans les glaces, et finit par se trouver un petit air étranger qui le flatte. Étranger, soit! mais pas Espagnol dans tous les cas; car on se figure mal un hidalgo avec des favoris d'étoupe et des constellations de taches de rousseur sur une peau blafarde. Baptiste, qui commence à s'ennuyer un peu au milieu de ses caisses, fume avec tant de fureur, qu'il ruinerait à jamais sa constitution, si les fourgons destinés au déménagement ne venaient le relever de sa faction.

Au moment où l'on commençait à charger les caisses, un monsieur très-bien mis et très-insolent, suivi d'un domestique en livrée, entra pour visiter le pavillon. A tout propos le domestique, comme un écolier qui récite une leçon, répondait : « Oui, monsieur le baron! Non, monsieur le baron! » Baptiste ouvrait de grands yeux; il s'imaginait, sans savoir d'abord d'où lui venait ce doute, que le baron n'était pas un vrai baron, et que le domestique n'était qu'un domestique de louage. Peu à peu ses doutes, s'il en avait encore, disparurent : il reconnaissait très-bien le visiteur insolent, mais il était dérouté par son aplomb et par son effronterie. Il n'aurait peut-être rien dit de sa découverte, mais le baron ayant déclaré devant les rouliers que le pavillon était une misérable bicoque, et qu'il ne pouvait lui convenir :

« Dites donc, monsieur Charles Jacquin, s'écria Thorillon, il ne faut pas tant faire le fier; les gens qui ont habité ce pavillon vous valent bien, soit dit sans vous offenser. »

Le baron rougit d'indignation, et se mordit les lèvres; mais il ne répliqua pas. Le domestique se mit à rire derrière son chapeau, et les hommes de peine ricanèrent sans se gêner. M. le baron descendit à grands pas la côte qui mène à Caudebec.

« Comment ce garçon-là est-il devenu baron? » se demanda l'honnête Baptiste en roulant une cigarette.

Il était devenu baron de la façon la plus simple. Comme il avait l'instinct de la spéculation, il avait fait des coups de Bourse magnifiques. Le hasard l'avait fait créancier, pour une somme considérable, d'un diplomate allemand, envoyé par la petite cour de Munchhausen,

qui avait eu l'imprudence de vouloir, lui aussi, faire fortune à la Bourse. Charles, qui était riche et vaniteux, lui donna généreusement quittance en échange d'un titre de baron que l'autre lui obtint « pour services rendus ». Ce titre de baron, il l'avait d'abord essayé en riant, il le portait maintenant à la face d'Israël.

Il était venu de Paris à Rouen, afin de parier aux courses; il y avait gagné des sommes considérables. L'idée lui était venue alors de visiter les bords de la Seine à petites journées, pour gagner ensuite Étretat. Par une habitude de spéculateur habile, il marchandait tout sur son chemin, les châteaux et les bicoques, pour voir s'il ne trouverait pas par hasard une bonne affaire. Comme il avait envoyé son valet de chambre en avant pour préparer son installation à Étretat, il avait loué à Rouen un domestique d'occasion rien que pour être appelé M. le baron devant les étrangers. Lorsque Thorillon l'eut si mal reçu, il rentra précipitamment à l'hôtel de l'Aigle-d'Or, et fit atteler aussitôt sa chaise de poste. Il lui tardait d'être à Yvetot pour y prendre le chemin de fer, et se séparer le plus vite possible du domestique qui avait été témoin de l'affront.

Les fourgons chargés, Thorillon n'eut rien de plus pressé que de partir pour Paris, afin de gagner ensuite Châtillon. Quoiqu'il eût plusieurs heures devant lui en arrivant à la gare Saint-Lazare, il traversa presque au pas de course le tumulte et l'agitation de Paris, pour se rendre à l'autre gare. Là, on lui dit qu'il ferait mieux de prendre le second train, qu'en prenant le premier il attendrait trois heures à la station la correspondance de Châtillon; il ne se crut bien sûr de son affaire que quand il vit sa malle aux bagages, et qu'il fut installé, sa valise (où était toute sa correspondance) entre ses jambes, dans un wagon de troisième classe.

Une chose le surprit beaucoup, c'est le calme et même l'indifférence de ses compagnons de voyage. Les uns mangeaient, les autres causaient de choses banales, les autres dormaient, et même ronflaient, comme s'il était permis de dormir quand on retourne à Châtillon. La joie coupe le sommeil aussi bien que l'appétit! Le départ avait été très-bruyant; quelques soldats qui s'en allaient en congé commencèrent à chanter, à rire et à plaisanter; on faisait des niches aux dormeurs, et l'on se promettait de passer une agréable nuit, sans fermer l'œil. Cependant, à mesure que les stations se succédaient, les chanteurs se fatiguaient, les plaisants devenaient sérieux, ceux qui se moquaient des dormeurs, cédaient à la même faiblesse. On s'instal-

lait de son mieux, on s'allongeait, on se tassait; et à mesure que la locomotive grondait, sifflait et piaffait, le silence se faisait à l'intérieur du wagon. Il y eut un moment où Thorillon tout seul avait les yeux ouverts; à la lueur vague des lampes, les dormeurs, durement cahotés, s'agitaient dans une demi-obscurité fantastique; des ombres s'allongeaient et se raccourcissaient; les physionomies se modelaient brusquement pour se noyer ensuite dans le vague.

En face de Thorillon, un vieil ouvrier à barbe grise montrait les dents, et semblait avoir un sourire de bête féroce; une secousse, un simple mouvement, et la bête féroce se transformait en un véritable patriarche. Et puis?.... Et puis Thorillon tressaillit en entendant, comme dans un rêve, le nom de la station où il devait descendre, et s'aperçut, avec un sentiment de honte, qu'il avait dormi comme les autres. On pouvait donc dormir en retournant à Châtillon !

Thorillon, mal réveillé, a une vague idée qu'il vient de commettre quelque faute énorme. En tous cas, s'il a péché, il lui est donné, sans attendre longtemps, de faire une rude pénitence. Il est trois heures du matin, la voiture de Châtillon ne partira qu'à six. L'homme des bagages propose à Thorillon de laisser, en attendant six heures, sa malle en consignation. Le mot *consignation* déplaît au voyageur, qui demande sèchement sa malle. L'homme lui délivre le colis précieux, qu'il emporte, ou plutôt qu'il traîne jusqu'à la porte. La porte se ferme, les lumières s'éteignent. La nuit est belle, mais froide, les étoiles semblent trembler sur un ciel d'un bleu pâle. Le voyageur, transi, fait quelques pas pour se réchauffer, mais sa promenade est nécessairement restreinte, car il ne veut pas perdre de vue sa malle un seul instant. Il y a peut-être quelqu'un d'embusqué quelque part, qui n'attend que le moment de sauter dessus et de l'emporter. Baptiste se consolerait encore de perdre son linge et ses habits; mais sa malle est remplie de menus objets qu'il emporte, pour les distribuer comme souvenirs à ses nombreux correspondants. Il y a des boîtes en coquillages achetées au Havre, de jolis galets ramassés sur la plage, quatre hippocampes desséchés, de petits tableaux de fleurs composés avec des algues et des varechs, et puis une véritable collection de photographies.

Lorsque, dans sa promenade monotone, Thorillon s'est éloigné un peu plus que de coutume, il se retourne brusquement avec l'idée qu'il va prendre en flagrant délit l'homme qui en veut à sa malle. Mais cet homme doit être bien patient et bien rusé, car il n'a pas encore seule-

ment montré le bout de son nez. Baptiste a les poignets désarticulés par la valise aux archives, qu'il n'a pas quittée un instant. Cependant une lumière grise annonce le jour ; les maisons se détachent une à une de la masse confuse où elles étaient comme perdues. Un chien errant vient flairer la malle : voilà donc enfin un être vivant ; quelques ouvriers s'en vont travailler la terre, leurs outils sur l'épaule. Ils regardent le voyageur avec étonnement ; le voyageur les regarde avec défiance.

Enfin le *Café de la Station* ouvre un œil, c'est-à-dire une fenêtre, et l'on voit danser sur les vitres les reflets d'un joli feu de sarments. Thorillon s'attelle de nouveau à sa malle ; et la hissant sur une des tables du café, avec son sac par-dessus, à portée de sa main, il prend place au coin du feu, et demande quelque chose de chaud.

— Je vais voir s'il en reste. »

L'homme revint tout de suite et déclara qu'il n'en restait pas. Le ton qu'il avait en disait cela pouvait se traduire par : c'est bien fait ! Posant ses deux mains sur la table qui faisait face à Thorillon, il se mit à le regarder fixement en sifflant. Il semblait le mettre au défi de le forcer à trouver quelque chose quelque part. Quand il vit Thorillon baisser la tête, et qu'il pensa l'avoir assez écrasé de ses refus :

« Vous savez, reprit-il, que ce n'est pas un restaurant ici, c'est un café ; alors cela coûte toujours un peu plus cher. Qu'est-ce que vous diriez, par exemple, d'une bonne petite soupe à l'oignon et d'une bonne petite omelette au lard ? Hein ! qu'est-ce que vous diriez de ça ?

— Je dirais que ça fait venir l'eau à la bouche, » dit une grosse voix du côté de la porte. La grosse voix appartenait à un gros homme enroué, dont on ne voyait que le nez et les yeux. Le reste de sa personne disparaissait dans une grosse houppelande. Il avait autour du cou une demi-douzaine de mouchoirs, et les pattes de sa grosse casquette lui couvraient les oreilles et la moitié des joues ; il portait d'énormes mitaines tricotées en laine verte, et s'appuyait sur un fouet à long manche.

« Brrr ! dit le gros homme en s'approchant familièrement de la cheminée, ça a piqué cette nuit !

— Tenez, dit le cafetier à Thorillon, cet homme-là est le conducteur de la voiture de Châtillon. »

Thorillon conçut aussitôt le projet astucieux de se concilier cet mportant personnage par une offrande propitiatoire. Et puis, son isolement commençait à lui peser. Il lui proposa donc à tout hasard

d'accepter la moitié de son déjeuner. Le conducteur accepta sans façon ; en un rien de temps, le déjeuner était prêt, et c'était un bon petit déjeuner.

Enfin on entend la corne du cantonnier, le cri haletant de la locomotive, la terre tremble : voilà le train de Paris. Thorillon est déjà sur la banquette à côté du conducteur. Les voyageurs se précipitent, les bagages s'empilent sous la bâche. Au dernier moment s'élança sur le siége, à côté de Baptiste, un jeune homme à figure rose et à barbe blonde. Il avait de longs cheveux blonds qui, au moindre mouvement, dansaient autour du collet de sa redingote. Quoiqu'il fût de taille élancée, sa tournure avait quelque chose de gauche et de roide. Baptiste remarqua du premier coup d'œil qu'il avait des pieds énormes. A peine arrivé au sommet de la diligence, il s'enfonça dans son coin, empiétant, sans se gêner, sur la place de Thorillon, et se mit à fumer. Lorsqu'il avait fini un cigare, il allumait le suivant au reste du premier, et continuait sans désemparer. Quand Thorillon vit cela, il se mit à rouler des cigarettes comme un vrai Castillan ; et le conducteur tira de sa poche un tronçon de pipe, qui, à en juger par la mine, devait avoir vu plus d'un printemps.

Le premier accès de rage fumivore une fois passé, le conducteur et Baptiste se mirent à causer. Le monsieur blond ne disait mot, mais il semblait écouter avec attention. Quand l'un des deux interlocuteurs se tournait vers lui comme pour en appeler à son jugement, il souriait sans ôter son cigare de sa bouche, et c'était tout. A la fin, le conducteur n'y tint plus, et s'adressant directement au silencieux jeune homme, il lui demanda s'il était étranger. L'autre remua la tête de haut en bas, rougit, sourit, et dit avec un fort accent germanique : « Oh ! oui, oui ; étranger ; Allemand. »

Et il se remit bien vite à sucer son cigare. Après cinq bonnes minutes de réflexion, il pensa sans doute que ses compagnons ne l'avaient pas compris tout de suite ; il reprit donc avec un sourire de bienveillance : « Oh ! oui, oui ; étranger ; Allemand. »

Les deux amis, désespérant d'en tirer autre chose, se remirent à causer de leurs petites affaires. Au bout d'un quart d'heure, l'Allemand, ayant bien ruminé, jeta au milieu de leur conversation cette remarque intéressante : « Je comprends le français, mais je ne le parle pas commodément. »

Ayant ainsi parlé, le voyageur blond alluma son sixième cigare au dernier débris du cinquième, et se mit à regarder avec intérêt les

champs, les prés, les bois, et les bonnes gens qui croisaient la diligence. Quand il eut fini de fumer, il se mit à siffler sans cérémonie, au grand scandale de Thorillon. Quand il eut sifflé une soixantaine de fois la même phrase, il bâilla ; et quand il eut bien bâillé en faisant bruyamment ouah! ouah! ouah! il s'étira sur la banquette et faillit précipiter sur la poussière de la route le chapeau de Thorillon. A la fin, il tira une carte de sa poche et se mit à l'étudier, en sifflant et en bâillant. Lorsqu'on fut arrivé en vue de Labridun :

« Labridun? demanda-t-il en étendant la main vers le village que l'on entrevoyait au milieu des haies et des pommiers.

— Oui, dirent à la fois le conducteur et Thorillon.

— Combien d'habitants?

— Sais pas! » dit le conducteur, qui allongea un grand coup de fouet à ses chevaux pour les punir de son ignorance. Thorillon demeura muet de surprise, à l'idée que cela pût intéresser quelqu'un de savoir combien il y a d'habitants à Labridun.

L'Allemand élabora longuement une autre question qu'il formula ainsi :

« Pays riche?

— Vous n'avez qu'à regarder cette terre-là, répondit le conducteur en étendant son fouet vers un champ fraîchement remué. C'est de la bonne terre, allez, on aura beau dire le contraire. Et dans votre pays à vous, la terre est-elle bonne?

— Sable! répondit l'Allemand.

— Alors les pommes de terre doivent y être contentes! » reprit le conducteur avec un gros rire.

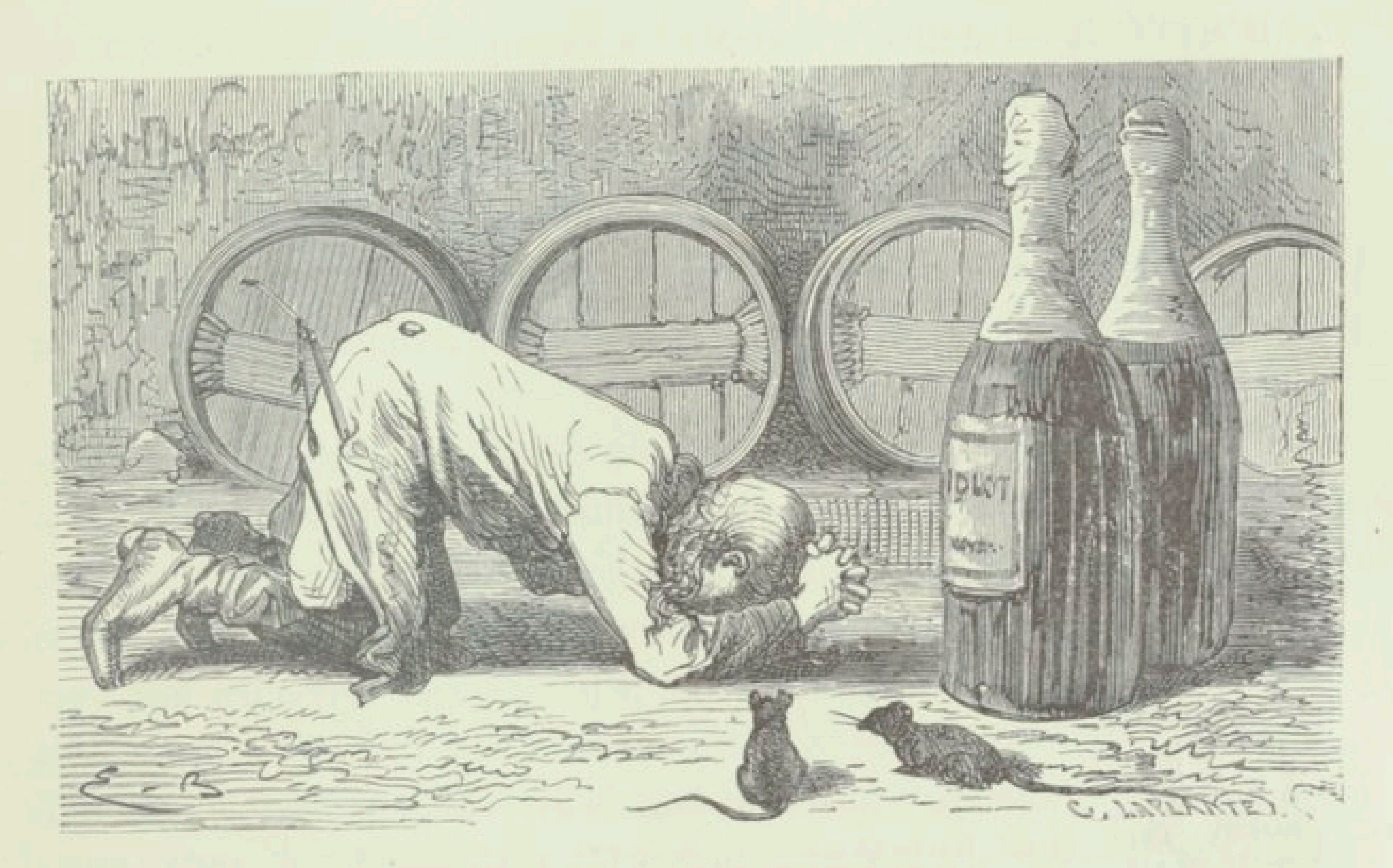
L'Allemand prit un air embarrassé et se fit expliquer la plaisanterie qu'il n'avait pas comprise du premier coup. Quand il fut sûr de l'avoir bien saisie, il se mit à rire bruyamment en répétant : « Très-bon! très-parfait! les pommes de terre contentes! ah! ah! ah! »

Enfin, voilà Châtillon ; la voiture fait un horrible vacarme dans les rues étroites du faubourg : les gens se rangent précipitamment et la regardent passer. Aussitôt descendu de l'impériale, Baptiste confie sa malle au garçon d'écurie de l'hôtel du Mouton, donne ses instructions et part presque en courant pour la rue du Heaume.

A peine était-il entré dans la maison depuis un quart d'heure, qu'il vit paraître l'Allemand de la diligence, suivi d'un commissionnaire qui pliait sous le faix d'une malle assez semblable à une guérite. Quand le commissionnaire eut déposé la malle dans le vestibule, il

essuya du revers de sa main gauche son front trempé de sueur, et tendit sa main droite. Le jeune homme blond y déposa gracieusement la somme de 20 centimes. Sourd aux réclamations du commissionnaire, et insensible aux railleries des gens qui s'étaient attroupés, il demanda M. Defert. Sur la carte qu'il lui fit passer, la femme de chambre put lire : *Karl Schirmer*. M. Schirmer, recommandé avec les plus grands éloges par un correspondant allemand de la maison Defert et Cie, venait en France pour y apprendre l'art de fabriquer du drap. M. Defert avait écrit à son correspondant de lui expédier le jeune homme, lui offrant l'hospitalité jusqu'à ce qu'il eût trouvé à s'installer convenablement. On était alors en famille; on n'aurait pas mieux aimé que de jouir en paix des derniers jours que Marthe devait passer sous le toit paternel. Le jeune Allemand tombait mal : il s'était trop pressé. Néanmoins M. Defert n'eut pas un moment l'idée de lui en vouloir; c'était chose convenue qu'il le recevrait, il le reçut donc; d'ailleurs depuis quand peut-on rendre service aux gens sans se gêner un peu? M. Karl fut présenté par M. Defert au reste de la famille. Quoiqu'il fût parfumé comme un marié de village, et que sa politesse eût quelque chose de trop empressé et de trop obséquieux qui gênait, il avait des yeux bleus si candides et des cheveux blonds si angéliques, qu'on le trouva charmant pour un Allemand.





Il déclara que cette maison était vraiment bénie de Dieu.

CHAPITRE XXI

M. Karl Schirmer, un bien bon jeune homme, plaît aux uns et déplaît aux autres.

Le jeune M. Schirmer gênait donc un peu, et même beaucoup, tous ces braves gens qui, n'ayant pas longtemps à demeurer ensemble, auraient assez aimé à n'avoir pas d'étranger parmi eux. Mais il ne paraissait pas s'apercevoir qu'il gênait. Il avait une façon de sourire, aussitôt que vous l'approchiez seulement à vingt pas, qui vous désarmait par sa naïve vanité : il n'était pas loin de croire que sa présence ajoutait un grand charme au séjour de la maison. D'ailleurs, il était si doux, si humble, si obligeant ; il était si gai quand on était gai, si affligé quand on était triste, si rempli d'affection et d'admiration pour toute la famille en général et pour chacun des membres en particulier, qu'on s'en voulait presque de le trouver importun.

Quand on lui parlait de son père, de sa mère ou de sa sœur, il jetait au plafond des regards inspirés, ses boucles blondes frissonnaient de tendresse, les larmes lui venaient aux yeux (surtout à la fin des repas)

et il célébrait en mauvais français les louanges « de son très-vénéré père, de sa très-vénérée mère, et de sa bien-aimée sœur ». Il lui arriva maintes fois de dire (après le champagne) que sa mère et sa sœur étaient des « anges sur la terre ». Il se sentait pris d'une tendresse subite et d'une admiration sans bornes pour tous les membres de la famille Defert, qui tous, sans exception, étaient aussi « des anges sur la terre ».

Du reste, s'il se perdait quelquefois dans les nuages de la sentimentalité germanique, il en redescendait fort régulièrement aux heures des repas. C'était une remarquable fourchette que ce jeune homme si poétique ; il y avait plaisir à le voir faire honneur aux compositions culinaires de Justine. On eût dit qu'il ne s'était jamais trouvé à pareille fête, quoique la table des Defert fût vraiment bien modeste, eu égard à leur fortune. Peut-être n'avait-il envie que de s'instruire ; il s'initiait peut-être aux raffinements de la cuisine française, pour pouvoir en médire plus tard avec connaissance de cause, au nom de la simplicité germanique. En tout cas, sa conduite semblait réglée sur ce principe : tirer d'un voyage toutes les connaissances et tout le parti possible ; on ne sait pas ce qui peut arriver.



Jean savait bien que son père était riche, mais n'avait jamais su à combien montait, ni en quoi consistait sa fortune. M. Schirmer le sut au bout de quelques semaines, aussi bien que M. Defert lui-même. Il poussa l'esprit d'observation si loin qu'il explora toute la maison, sans doute pour se rendre compte de la distribution d'une maison française. Plusieurs fois même, voulant avoir une idée nette de l'aménagement d'une cave française, il ne dédaigna pas d'y descendre avec Pierre, que ses questions étonnaient toujours et embarrassaient quelquefois. Il n'en put croire ses yeux, quand il vit à la fois, dans un même caveau, tant de bouteilles de champagne, et il déclara, les yeux humides, que cette maison était vraiment bénie de Dieu !



L'oncle Jean faisait très-grand cas du jeune Allemand : il trouvait en lui un auditeur infatigable et insatiable. Quand on a raconté toutes ses histoires à toutes les personnes de sa connaissance, on a beau les

aimer encore soi-même, on n'ose plus les redire, de peur de trouver les gens ennuyés ou distraits. Non-seulement celui-ci écoutait avec une patience inépuisable, mais encore il se faisait redire certains points jusqu'à deux et trois fois, et il semblait toujours y prendre un plaisir extrême. Il pria l'oncle Jean de lui montrer son brevet de la Légion d'honneur. Quand il l'eut longuement contemplé, il mit la main sur son cœur, et fit à l'oncle Jean un salut roide, mais profond. Quand il eut obtenu de voir les états de service du capitaine, il fut saisi d'enthousiasme, et prenant à deux mains la main du brave soldat, il la tint si longtemps serrée, que l'oncle Jean put croire qu'il songeait à la garder comme un précieux souvenir.

Une autre fois, c'étaient des questions sans fin sur l'armement, l'habillement, le campement, la vie du soldat, le maniement des armes. L'histoire du lieutenant Taragne le faisait frissonner; l'histoire du singe qui avait mangé les chemises du capitaine, quand il l'eut bien ruminée et bien comprise, le précipita dans de telles convulsions de rire, que le capitaine aurait pu croire qu'il avait été jusque-là un narrateur incompris. Mais si le capitaine était trop modeste pour aller aussi loin, il ne pouvait s'empêcher d'aimer et de prôner celui qui lui causait de si douces émotions. Et puis, il fallait voir de quel ton enthousiaste Karl parlait de la brave armée française, et de la grande nation française! A l'entendre, c'était la reine du monde! Le cœur du capitaine en était tout réjoui. Le digne homme s'en voulait à mort d'avoir si longtemps détesté les étrangers.

Quand toute la famille partit pour conduire Marthe, le cœur tendre de Karl fut si ému pendant toute l'absence de ses hôtes, que bien souvent il ne savait plus ni ce qu'il disait ni ce qu'il faisait. Laissé seul à la maison, avec prière de se considérer comme chez lui, c'est machinalement qu'il mangeait et machinalement aussi qu'il se faisait servir du champagne. Le champagne égaye les gens tristes. Dans ces occasions, la douceur de son caractère semblait altérée; les symptômes extérieurs de cette affection mentale étaient une inflammation extraordinaire du nez, un clignotement de paupières et un commencement de bégayement. Alors il rudoyait Pierre, ou bien, pris d'un subit accès de tendresse, il lui parlait confidentiellement de l'*objectif* et du *subjectif*, ou bien il lui faisait de longues tirades sur la corruption des Welches (sans lui dire ce que c'était que les Welches), sur la grande patrie allemande, sur le rôle sublime et la mis-

sion providentielle de la belle race germanique. Mais ce n'étaient là que des crises aiguës, il redevenait bientôt lui-même.

Il était très-assidu à la fabrique; il comprenait lentement, mais sûrement, et sa modestie était telle, qu'il ne se vanta jamais d'avoir surpris certains secrets de fabrication qu'on ne s'était pas chargé de lui apprendre. Les ouvriers ne l'aimaient pas; il se mêle, disaient-ils, d'un tas de choses qui ne le regardent pas.

Lorsqu'il avait du temps devant lui, Karl aimait à faire de longues promenades dans la campagne; il aimait tant « la grande nature » ! Mais toujours positif autant que poétique, il s'enquérait de l'état de la campagne, du rendement des terres, des débouchés. Au bout de quelques mois de cet exercice, il connaissait les ressources de l'arrondissement aussi bien que le sous-préfet, qui était payé pour cela.

Un jour, le préfet, en tournée de révision, s'embourba dans un chemin vicinal : ce fut le thème de toutes les conversations. Ce haut fonctionnaire avait été obligé de chercher un refuge dans une ferme et de coucher dans le foin.

On racontait l'aventure en présence de Karl. Il écoutait de toutes ses oreilles, selon son habitude, et, quand tout le monde eut parlé, sans que personne eût pu dire quelle autre route le préfet aurait dû prendre, ce fut Karl qui l'indiqua avec beaucoup de précision. Comme on le complimentait sur ses connaissances topographiques, il rougit d'abord, et se mit ensuite à rire; il avait passé là par hasard, prétendait-il, pour aller voir un château en ruines.

Eh bien! en parlant ainsi, Karl se calomniait; il connaissait non-seulement cette route, mais encore toutes les autres, et c'est sans doute par modestie qu'il faisait l'ignorant et parlait du hasard.

Une autre fois, un des charretiers de la fabrique allait partir pour chercher des chardons à foulon, dans une commune éloignée. Un contre-maître lui donnait ses instructions. Le charretier annonça qu'il prendrait un certain chemin qu'il indiqua. Il n'ajouta pas que cette route allongeait le trajet, et qu'il la préférait parce qu'il y trouverait plus de cabarets que sur l'autre. Le contre-maître ignorait sûrement cette circonstance, que Karl lui révéla.

Le charretier marmotta entre ses dents quelque chose sur les gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, et pris, furieux, la route où il y avait moins de cabarets. Ce jour là Karl se fit un ennemi. Comme il était dans ses idées de n'en pas avoir, il se promit de ne plus se mêler des affaires des autres, quand cela pouvait le compromettre.

En général, quand on lui parlait de ses longues absences, Karl laissait volontiers entendre, sans toutefois le dire explicitement, qu'il composait des poésies.

La famille était revenue, le sacrifice étant consommé. Karl ne parlait point de quitter la maison; il croyait peut-être que sa présence apportait quelque adoucissement au chagrin de ses hôtes. S'il croyait cela, il se trompait; s'il faut tout dire, on commençait à être un peu las de ses consolations banales, périodiquement reproduites en style emphatique et sentimental. Un jour, M. Defert se mit obligeamment à sa disposition pour l'aider à chercher un logis et une pension. Karl se confondit en remercîments, appela M. Defert « sublime monsieur! » et traîna la chose en longueur, autant que cela lui fut possible. A la fin, il prit son parti, et pour 15 francs par mois, service compris, devint locataire d'une grande chambre passablement nue, quoiqu'elle se vantât, sur l'écriteau, d'être garnie. Cette chambre avait vue sur une tannerie : Karl déclara que l'odeur du cuir ne l'incommoderait pas, au contraire!

Puis, après maintes démarches pour trouver une pension, il donna la préférence à l'hôtel de la Sirène, dont la table d'hôte était fréquentée par de nombreux commis voyageurs, auprès desquels il espérait trouver toutes sortes de renseignements.

Quand il quitta la maison Defert, il fit ses adieux à la famille en style biblique, et partit pour son logis, suivi de Pierre, qui portait sa grande malle. Pour récompenser le brave garçon de la peine qu'il venait de prendre, il le fit asseoir sur une de ses trois chaises, et lui fit admirer le panorama de la tannerie; après quoi il lui donna une poignée de main, et le congédia en l'appelant son meilleur ami. La porte refermée, Pierre fut pris d'un tel accès de fou rire qu'il fut obligé de s'asseoir sur une des marches de l'escalier pour reprendre haleine. Quant au candide Karl, enchanté d'avoir remplacé le pourboire par une protestation d'amitié qui ne lui coûtait rien, il écrivit à son vénéré père. Il lui fit savoir qu'il venait de prendre possession de son domicile, que le prix lui en paraîtrait peut-être un peu élevé, mais que c'était très-bon marché pour le pays. Il lui dit qu'il ménageait son argent (et c'était vrai); qu'il avait fait cependant la folie de prendre une pension un peu chère, mais qu'il rattraperait son argent en instruction et en renseignements utiles.

D'ailleurs il était resté chez les Defert assez longtemps pour avoir fait déjà de notables économies. Le vénéré père répondit à son fils

qu'il était heureux de le voir dans les bons principes, qu'il ne saurait trop l'engager à orner sa mémoire et à ménager sa bourse. Il espérait bien surtout qu'il ne se laisserait pas gâter par les mœurs françaises. Il lui envoyait au surplus sa bénédiction avec un certain nombre de thalers, et la recommandation de les faire durer aussi longtemps que doivent durer des thalers honnêtement gagnés.

Un dimanche, Robillard avait dîné rue du Heaume, M. Schirmer était un des convives. Après le dîner, les deux collégiens, laissant M. Defert et M. Schirmer plongés dans une discussion sur les matières premières et le *drawback*, s'en allèrent, bras dessus, bras dessous, faire un tour de jardin.

« Ouf! dit Robillard.

— Qu'est-ce que tu as? demanda Jean avec inquiétude.

— Oh! que c'est lourd sur l'estomac!

— Quoi?

— Le Schirmer donc! Allons, ne va pas faire l'étonné. Avoue qu'au fond tu en es aussi excédé que moi; plus même, puisque tu en as joui plus longtemps.

— Qu'est-ce que tu as à dire contre lui?

— Moi? rien! seulement te rappelles-tu Margeval? Non; il avait fini sa philosophie quand tu es entré au collége. Si tu savais quelle tête angélique il avait: tu sais du moins quel mauvais drôle il est devenu depuis.

— Sans doute, eh bien?

— Eh bien! c'est tout à fait cette tête-là, et tout à fait ces manières-là. Je puis me tromper, mais je n'augure rien de bon de notre excellent ami Schirmer.

— Tu as tort, reprit Jean, de juger et de condamner un homme à première vue.

— Margeval! dit l'autre avec un grand sang-froid.

— Mon père et ma mère l'estiment.

— Margeval!

— Il est plein d'attachement pour nous.

— Il le prétend, mais quelle preuve en avez-vous? Margeval! te dis-je.

— Oui, Margeval, voilà un beau raisonnement. Dis tout de suite « Tarte à la crème », c'est aussi concluant. En tous cas, ne répète pas à d'autres ce que tu viens de me dire.

— Parce que?

— Parce que ! » Jean, à sa grande confusion, ne put trouver de réponse plus péremptoire. Sans aller aussi loin que Robillard, il n'aimait pas M. Schirmer, qui l'aimait tant ! et il s'en voulait de ne pas l'aimer. Voilà pourquoi, ne pouvant défendre l'hôte de son père avec beaucoup de logique, il en était réduit à le défendre avec beaucoup de chaleur.

En ce moment, M. Schirmer s'avançait vers eux, le sourire sur les lèvres.

« Que je te casserais volontiers quelque chose ! » grommela Robillard entre ses dents ; puis, voyant l'air suppliant de son camarade, il marcha à la rencontre de l'Allemand, et lui dit, avec une courtoisie ironique :

« Une belle soirée ! monsieur.

— Tout à fait belle », répondit M. Schirmer d'un ton profondément touché.

Après un début si animé, il y eut un silence embarrassant, M. Schirmer composait mentalement une phrase, qui mettait bien longtemps à voir le jour. Robillard le laissait méchamment chercher ; quand il vit que la phrase était prête, il la coupa net. « Vous venez peut-être au jardin, lui dit-il, pour fumer un cigare. Nous vous en prions, ne vous gênez pas pour nous, la fumée de tabac ne nous incommode pas, quoique nous ne fumions pas nous-mêmes. »

Schirmer sourit, et tirant avec empressement son porte-cigares de sa poche, il le présenta tout ouvert aux deux amis, qui refusèrent. Robillard poussa le coude de Jean, et lui fit remarquer à voix basse quel empressement Schirmer avait mis à offrir des cigares, dès qu'il avait été certain que l'on n'en accepterait pas. Au bout de quelques minutes, il tira sa montre et annonça qu'il était temps pour lui de retourner au collége.

« Déjà, dit M. Schirmer en souriant.

— Déjà est un mot bien gracieux, reprit Robillard en s'inclinant. Désolé de vous quitter si vite ; j'aurais été bien heureux de faire plus ample connaissance avec vous ! »

« Eh bien, dit-il à Jean qui le reconduisait au collége, n'ai-je pas été aimable avec ton ami ; mais n'importe, mon cher vieux, toutes les fois que je le verrai, je ne pourrai jamais m'empêcher de penser à Margeval. »

M. Schirmer, invité de temps en temps par des jeunes gens de sa connaissance à passer la soirée au cercle de la Jeune France, s'y montra

toujours prudent et discret. Une fois cependant, après une longue conversation sur la musique allemande et sur la philosophie en général, il s'oublia au point de boire à même la bouteille de champagne. Ses compagnons, aussi émus que lui, ne virent là qu'une aimable plaisanterie. Ce soir-là sans doute il était mal disposé, car ses beaux yeux d'ange louchaient horriblement; son nez s'abaissait sur sa moustache blonde qui se hérissait. Il avait un faux air d'oiseau de proie, et il fut peu gracieux pour ses compagnons.

« Romains de la décadence, leur dit-il en bégayant, vous me faites pitié. Lequel de vous connaît Henri Heine, qui a osé médire de la grande race germanique? Faites-le-moi passer, que je le perce du glaive d'Arminius et que je lui coupe les oreilles. »

Les garçons eurent toutes les peines du monde à l'empêcher d'enjamber la fenêtre pour se mettre à la poursuite de Henri Heine. Pour le ramener chez lui, on fut obligé de lui dire que le Monsieur en question l'y attendait, et qu'il était arrivé par la voiture du soir, exprès pour se faire percer du glaive d'Arminius et se faire couper les oreilles.

Le lendemain matin, quand il se trouva au réveil tout habillé sur son lit, il eut comme un soupçon de ce qui s'était passé, et craignit fort de s'être compromis par quelque parole imprudente. Quand il sut qu'un garçon discret l'avait ramené sans scandale et que tous ses compagnons étaient, ce soir-là, hors d'état de le comprendre, il recouvra toute sa sérénité.





Sœur Agnès

CHAPITRE XXII

Sœur Agnès est heureuse. — Menus propos et réflexions de Robillard.

Marthe, les premiers jours, a trouvé bien étrange et bien dur de n'être plus avec les siens, surtout avec sa mère. A plusieurs reprises, elle s'est demandé avec angoisse si elle ne s'était pas trompée, et si elle aurait la force de surmonter ses regrets. Mais comme c'est une bonne fille, bien ferme et bien courageuse, et qui sait de longue date ce que c'est que de faire son devoir, elle lutte vaillamment contre elle-même, et ses regrets se transforment peu à peu jusqu'à devenir de la résignation chrétienne. Puis le temps, qui adoucit tout, vient à son aide. C'est pour elle une tristesse d'une douceur infinie que d'associer ses chers absents à tous ses actes de charité, et de retrouver leur souvenir au fond de toutes ses prières.

Dans toutes les villes où un ordre de la Mère générale l'a successivement envoyée pour exercer sa charité, on retrouverait facilement la légende de la sœur Agnès (c'est désormais son nom).

A chaque ordre nouveau qui lui enjoint de partir, elle obéit sans répugnance : le pauvre, en effet, n'est-il pas partout l'image de Jésus-Christ ? La douleur et la souffrance ne sont-elles pas partout les mêmes, et n'ont-elles pas besoin des mêmes secours et des mêmes consolations? Ne trouvera-t-elle pas partout, par conséquent, à exercer cette charité tendre et infinie qui a sa racine dans un attrait mystérieux pour la souffrance et pour la douleur. L'humble sœur serait bien surprise des jugements que l'on porte sur elle; peut-être serait-elle un peu choquée de la forme trop familière de ces jugements. Les bonnes gens qu'elle a aidés à sortir de leur abattement et de leur désespoir n'ont pas la moindre idée, ni le moindre souci d'une phrase bien tournée; ce qui ne les empêche pas d'avoir le cœur reconnaissant. Mais ni son humilité ni sa délicatesse n'ont jamais eu à souffrir. Personne n'a jamais osé dire en sa présence tout ce qu'il pense d'elle. Elle a une manière charmante et irrésistible de dire *chut!* au moment où elle voit poindre un témoignage d'admiration.

D'ailleurs elle a beaucoup de gaieté et d'entrain : si le *chut!* ne suffit pas, elle trouve de ces mots qui déconcertent sans blesser, et qui enseignent la délicatesse et la réserve à ceux qui n'en avaient jamais eu la moindre idée.

Les malades de l'hôpital, autour du poêle ou d'un lit à un autre, se chuchotent leurs remarques sur la sœur Agnès quand elle n'est pas là. Pour eux tous, c'est à n'en pas douter une fille de grande maison; les plus exaltés veulent que ce soit une princesse. Tous sentent bien que ce n'est pas une de ces âmes qui se jettent dans les bras de Dieu parce que le monde les a méconnues ou froissées. Tout le monde se tait ou change de conversation lorsqu'elle s'avance de son pas modeste et assuré (le pas de sa mère), pendant que les pans de sa grande coiffe blanche battent doucement, comme des ailes, de chaque côté de son charmant visage. Son sourire fin et modeste est comme un rayon de soleil printanier dans les tristes salles de l'hôpital. Les plus vieux mécréants, ceux qui se font un méchant plaisir de déconcerter « le curé », c'est-à-dire l'aumônier, cessent à son approche leurs grognements et leurs imprécations.

Ces esprits forts, qui ne croient à rien et qui s'en vantent, ont un peu honte de se laisser si facilement dompter par elle, et ils s'excusent comme ils peuvent à leurs propres yeux, en prétendant qu'elle doit être sorcière.

Les lettres de Marthe à sa mère sont pleines d'un contentement



Pour eux tous, c'est à n'en pas douter une fille de grande maison.

visible et d'une franche gaieté. La gaieté est, dit-on, la fleur de l'esprit ; elle est aussi la marque extérieure d'une conscience paisible et satisfaite. Mme Defert sent qu'elle n'a pas besoin de commenter ces lettres pour y découvrir un sens caché ou des sous-entendus ; elle n'a pas besoin de lire entre les lignes. L'âme de Marthe n'a point de secret ; elle est franchement heureuse, comme une âme à qui il a été donné d'atteindre le but qu'elle avait rêvé, et qui n'y a trouvé ni désenchantement ni mécompte. Une chose que Marthe ne songe même pas à dire, c'est tout le bien qu'elle fait autour d'elle. Il en revenait parfois quelque chose aux oreilles de sa mère, qui se sentait envahie alors par une sorte d'orgueil mélangé de joie et de tristesse. Lorsque Jean voyait, dans ces occasions, sur les lèvres de sa mère un certain sourire qu'il connaissait bien, il se levait, l'embrassait sans rien dire et lui prenait la main qu'il gardait longtemps dans les siennes. Ils ne se disaient rien, et ils n'avaient pas besoin de se parler pour se comprendre. Jean avait toujours aimé et admiré sa mère, il savait maintenant pourquoi il l'aimait et l'admirait. Une douleur sincère, comme celle que lui avait causée le départ de Marthe, est une initiation à toutes les délicatesses du sentiment vrai. Le sens intime que le chagrin avait créé en lui, lui permet de lire dans son propre cœur et dans celui de sa mère.

L'oncle Jean, qui s'était attendu, sans oser le dire, à voir arriver des lettres en style de « nonnette sucrée », avec de petites homélies mystiques et des exhortations particulières pour chacun des membres de la famille, fut fort agréablement surpris en voyant la sincérité, la franchise des lettres de sœur Agnès, et surtout cette bonne gaieté qui l'avait toujours rendue si charmante. La première fois que Mme Defert lui en donna une à lire, il s'écria, en essuyant les verres de ses lunettes :

« Dieu soit loué ! c'est toujours notre bonne fille ; cela fait du bien de voir comme elle est heureuse ! »

Et il alla colporter la bonne nouvelle chez tous ceux qu'elle pouvait intéresser. M. Defert, peu à peu, se réconcilia avec l'idée de voir Marthe heureuse loin de lui et sans lui. Mme Nay, tout entière aux préparatifs de départ de son mari, absorbée par le soin de commencer elle-même l'éducation de son bébé, n'avait pu s'appesantir autant que les autres sur ses regrets. L'enfant était à la fois turbulent et charmant, il mettait de la vie et de l'animation dans la maison. Il aimait beaucoup sa grand'maman, ce bébé, et sans cesse il avait

quelque secret à lui confier et quelque demande à lui faire. « Il ne faut pas attrister les petits enfants », disait Mme Defert. C'est pourquoi, quelque peine intérieure que chacun ressentît, ce petit garçon ne voyait autour de lui que des visages souriants. Aussi, la concession que faisait chacun des membres de la famille, profitant à tout le monde, la maison était encore fort agréable.

Tel était du moins l'avis de Robillard, qui disait à Jean un dimanche matin : « Moi, je trouve que l'on est très-bien ici. » Comme Robillard était seul avec son ami, il s'était enfoui sans cérémonie dans un immense fauteuil, les jambes voluptueusement étendues sur une chaise.

« Tu trouves ? dit Jean qui regardait en souriant la pose confortable de son ami.

— Oh ! je ne parle pas du fauteuil, quoiqu'il soit moelleux et bien rembourré. Je parle de l'air que l'on respire ici. C'est la maison du bon Dieu ; tout le monde y est excellent, jusqu'à ce brave Baptiste qui est si amusant avec ses châteaux en Espagne ! Moi je crois, continua-t-il en s'étirant sans vergogne, que c'est ta mère qui rend tout le monde si bon et si heureux. Tiens, moi, par exemple, me voilà vautré dans ce fauteuil comme un âne dans la poussière de la route. Eh bien ! j'ai honte de moi-même, en songeant que je me tiens si mal dans une maison comme celle-ci ; c'est un progrès cela, d'avoir honte de ses défauts. — Pousse donc un peu la chaise sous mes jambes, la voilà qui s'en va. Bien ! merci ! — Il me semble que si j'avais eu une mère comme celle-là, je serais à l'heure qu'il est un jeune homme très-présentable, au lieu de faire la couleuvre sur ce fauteuil. Mais à mon âge il n'est plus temps, on est trop vieux, le pli est pris ! Que ce fauteuil est donc agréable, continua-t-il en changeant de ton, on se croirait couché dans le foin. — Plaisanterie à part, ne trouves-tu pas que je change un peu ?

— Tu n'en as pas besoin, répondit Jean avec vivacité. Je ne connais pas de garçon plus loyal et plus brave que toi !

— Bien grand merci ! cria Robillard du fond de son fauteuil. Comme j'ai de toi exactement la même opinion, il ne nous reste plus qu'à fonder une société d'admiration mutuelle. Tu seras le président et moi le secrétaire. Alors, tu trouves que je n'ai pas besoin de changer ? Tant pis pour moi, car je sens que je change, et même beaucoup. Demande un peu à mes camarades ce qu'ils en pensent. Je t'assure que depuis un an j'ai singulièrement baissé dans leur estime ! Depuis que je viens chez toi, j'ai si grand'peur de manquer ma sortie,

que je deviens d'une sagesse effrayante. Le maître d'études se demande ce que cela veut dire, et si cela n'aboutira pas à quelque mystification. Tiens, écoute encore ceci : Tu sais que le rêve de mon père serait de me voir médecin à la Chènevotte, et que mon rêve à moi est, ou plutôt était, de vivre et de mourir cultivateur.

— Oui ! eh bien ?

— Eh bien ! « Nous avons changé tout cela ». Tout mon désir était donc de vivre à la campagne, à cheval, au grand air. Patatras ! je ne sais pas comment cela se fait, mais j'ai changé d'idée. Oui, j'ai changé d'idée, et ta mère est pour quelque chose là-dedans.

— Comment cela ?

— Elle ne m'a jamais donné un conseil là-dessus, c'est vrai ; elle ne m'a jamais fait la leçon, je ne pourrais pas citer un mot de sa part qui ait trait à mes projets d'avenir. Et cependant, je sais que si je n'étais pas venu ici, je n'aurais pas changé d'idée : voilà tout.

— Tu plaisantes ?

— Je ne plaisante pas. En causant avec elle de choses et d'autres, il m'est venu à l'esprit des scrupules auxquels je n'aurais jamais songé de moi-même. Veux-tu que je te dise le fin mot ? il m'a semblé que la bonne petite vie que j'arrangeais si bien était une bonne petite vie d'égoïste, pas autre chose.

— Cependant, voyons ; un grand propriétaire peut faire beaucoup de bien autour de lui.

— Cela n'entrait pour rien dans mes plans, et je me connais si bien, que même maintenant, si je menais cette vie-là, je ne songerais bientôt qu'à moi, qu'à mon bien-être, qu'à mes fantaisies.

— Tu te calomnies.

— Je demande à n'être pas interrompu à chaque mot. Si j'étudie la médecine, d'abord je fais à mon père le plus grand plaisir que je puisse lui faire, et je suis confus de n'avoir pas songé à cela plus tôt ; ensuite, je suis bien forcé de rendre service aux gens, puisque c'est mon métier. Il n'y a pas à dire ; à moins de se déshonorer, il faut bien qu'un médecin marche le jour, la nuit, par la pluie et par la neige. Donc je serai médecin, s'il plaît à Dieu, et mon père aura la satisfaction d'être le père d'un médecin.

— As-tu écrit à ton père ?

— Bien sûr ; puisque ma résolution était arrêtée, j'ai voulu lui faire cette surprise pour sa fête.

— Qu'est-ce qu'il a dit de cela ?

— Il dit que cela ne le surprend pas, croirais-tu cela? Mon effet est manqué. Il dit qu'il savait bien qu'un bon garçon comme moi ne voudrait pas lui faire de chagrin.

— Mais enfin, il est content?

— Il ne le dit pas; mais il m'envoie vingt francs. Toutes les fois que mon père est particulièrement content de moi, il me donne cinq francs; cette fois-ci, il m'en envoie vingt! En vingt combien de fois cinq? Quatre fois! Conclusion, il est aujourd'hui quatre fois plus content que d'habitude. »

En prononçant ces derniers mots, Robillard repoussa la chaise et se mit lestement sur son séant. Il tira de la poche de son gilet une pièce de vingt francs toute neuve.

« Regarde-moi ça », dit-il, et il se mit la pièce d'or sur l'œil, en manière de lorgnon; puis il la jeta plusieurs fois en l'air, la rattrapant tantôt sur la paume, tantôt sur le dos de la main. Puis il se remit brusquement sur le dos.

Jean ne put s'empêcher de rire de la dextérité du futur docteur. « Il me semble, lui dit-il, que tu feras un fameux chirurgien. » Robillard ne daigna pas répondre à ce compliment, mais continuant la conversation comme s'il ne s'était rien passé :

« Moins désintéressé, dit-il, que mon futur patron Hippocrate, je n'ai pas refusé les présents d'Artaxerxès, et cela pour deux raisons. La première, c'est que cela aurait fait de la peine à Artaxerxès; la seconde, c'est que je suis très-heureux d'avoir en ma possession cette petite fortune. »

Jean se demanda si son ami ne serait pas un peu avare.

« Quand je me suis vu si abominablement riche, reprit Robillard, je me suis demandé ce que j'allais faire d'une si grosse somme. Ma première idée a été de régaler toute la cour de chaussons aux pommes et de tartes à la crème, afin de reconquérir un peu de la popularité que ma sagesse m'a fait perdre. Mais je me suis dit que ma popularité ne valait pas vingt francs, et j'ai résolu de faire un meilleur emploi de mon argent. Après déjeuner, nous demanderons à ta mère la permission de faire une promenade; nous louerons des chevaux, et nous irons à la Grenadière : c'est la ferme où demeure ma tante Edmée. Il n'y a pas quatre lieues, et nous serons de retour pour le dîner. J'aimerais bien aller embrasser ma tante : il y a très-longtemps que je ne l'ai vue; elle commence à se faire vieille, son asthme la tourmente, et elle ne peut plus supporter la voiture; par conséquent, on

ne la voit plus à Châtillon. Elle sera heureuse de savoir que je suis décidé à faire ma médecine. C'est elle qui m'a élevé; quoique jusqu'ici je ne lui aie pas fait grand honneur, elle m'aime tout de même et sera contente de me voir. Je ne suis pas fâché non plus qu'elle fasse ta connaissance. Crois-tu que ta mère nous permette d'y aller? »

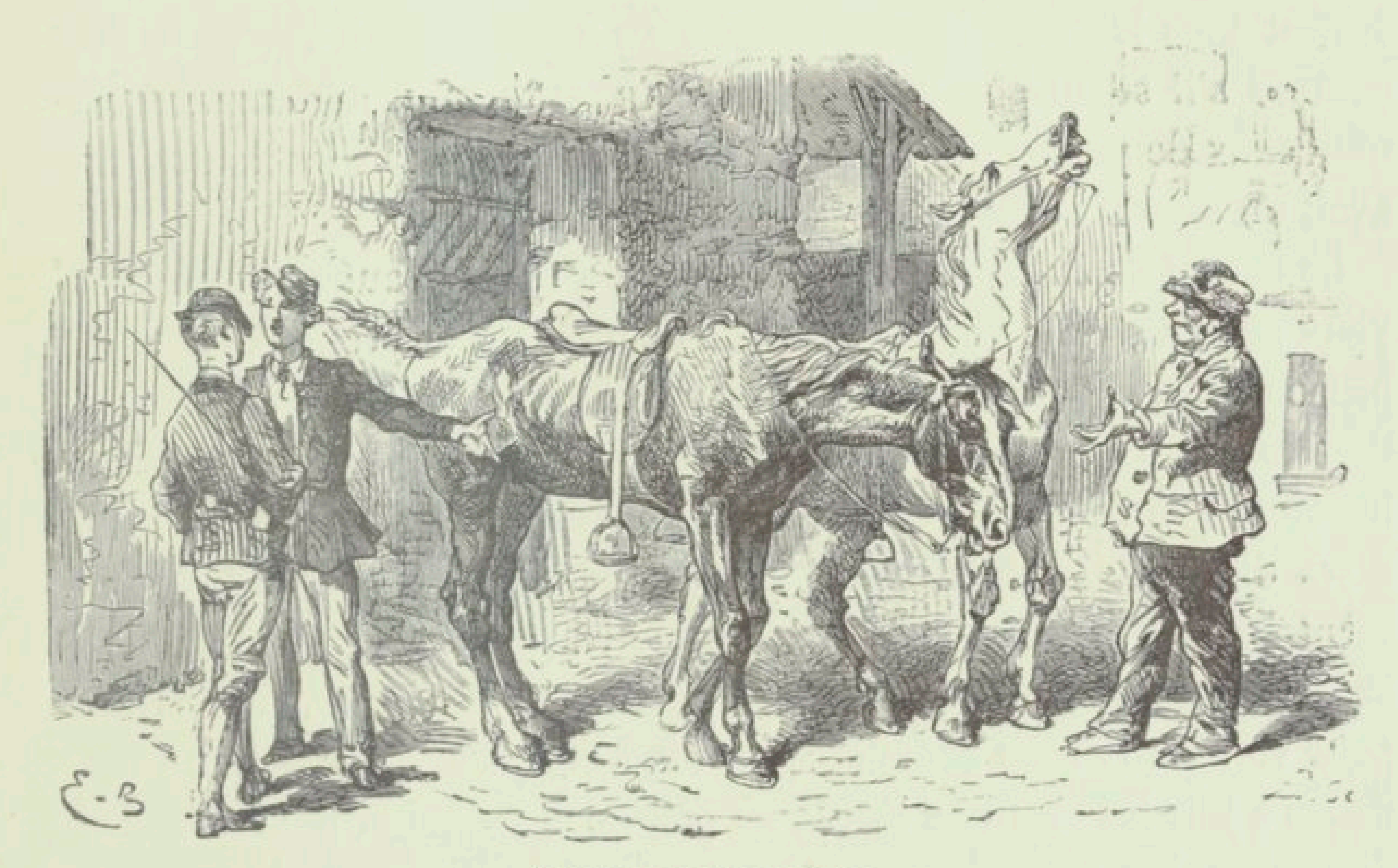
Avant que Jean eût répondu, la cloche du déjeuner sonna, Robillard sauta brusquement sur ses pieds, et répara ce qu'il appelait le « désordre de ses draperies », refit le nœud de sa cravate, boutonna militairement sa tunique et se déclara prêt.

« Après vous, docteur! dit Jean en ouvrant la porte pour le laisser passer.

— Par ordonnance du médecin! » répliqua Robillard en enlevant son ami comme une plume et en l'emportant sur son dos. Arrivé en bas, il déposa doucement son fardeau sur le sol, et s'inclinant avec la plus grande courtoisie, il offrit le bras à Jean pour entrer dans la salle à manger, où il n'y avait encore personne.

Mme Defert autorisa ses deux garçons à faire la promenade projetée. Seulement elle pria Robillard de veiller sur Jean. Robillard se mit à rire, et dit que ce serait bien plutôt à Jean de veiller sur lui; mais que pour une fois il ferait le mentor, et il pensa en lui-même que Mme Defert avait trouvé là un ingénieux moyen de le rendre sage.





Nous les choisissons donc.

CHAPITRE XXIII

Jean fait connaissance avec la tante Edmée. — Robillard découvre que M. Karl Schirmer continue à aimer beaucoup la géographie.

Décidément la race chevaline avait besoin d'être régénérée dans l'arrondissement de Châtillon. Les deux chevaux que le loueur mit à la disposition de Jean et de Robillard en étaient la preuve vivante.

« Ils ne payent pas de mine, c'est vrai, dit le loueur en réponse à quelques remarques critiques de Robillard; mais ils ont du bon. Et puis, ajouta-t-il en se grattant délicatement le bout du nez avec l'index, il n'y a pas de choix aujourd'hui, tous les autres sont en route, ce sont les deux seuls qui me restent.

— Nous les choisissons donc, » dit Robillard. qui était en veine de gaieté.

La monture de Jean aurait pu, sans inconvénient, avoir la queue plus fournie. Cet appendice, en effet, réduit à sa plus simple expression, présentait l'aspect piteux d'une queue de rat trop courte. Quant au cheval lui-même, il n'avait qu'un seul défaut, celui de s'arrêter

devant tous les morceaux de papier qu'il rencontrait sur sa route, comme s'il se disposait à les lire. En esquivant adroitement les morceaux de papier qui flânaient dans les rues et sur les routes, on avait un cheval parfait.

Le cheval de Robillard avait une grosse tête de sauterelle, de gros yeux saillants et la vilaine habitude de rire à tout propos et hors de propos, c'est-à-dire qu'il retroussait continuellement ses lèvres, et montrait toutes ses dents qui étaient longues et jaunes. Elles n'étaient pas belles, ses dents; il devait bien le savoir, on le lui avait assez dit; mais il persistait à les montrer. C'était peut-être simplement un tic nerveux, ou bien, comme la pauvre bête était myope, sa grimace provenait peut-être seulement des efforts qu'il faisait pour voir clair. D'un caractère poétique et rêveur, il avait une tendance à fuir les chemins battus où piétine le vulgaire, pour chercher des voies plus solitaires. En d'autres termes, il aimait, de temps à autre, à quitter la grande route pour faire un petit tour dans les terres labourées, ou à pousser une reconnaissance jusque dans les cours des fermes ou des moulins.

Tant que les deux chevaux sentirent sous leurs sabots les pavés de Châtillon, ils marchèrent avec beaucoup de sérieux et de gravité. Mais, comme disait Robillard en racontant depuis cette aventure,

A peine nous sortions des portes de Trézène

que le cheval de Jean se mit à courir après un numéro du *Glaneur* que le vent roulait doucement sur la poussière de la route. Et l'on ne put le décider à repartir que quand il eut vu le cours de la Bourse et le nom du gérant.

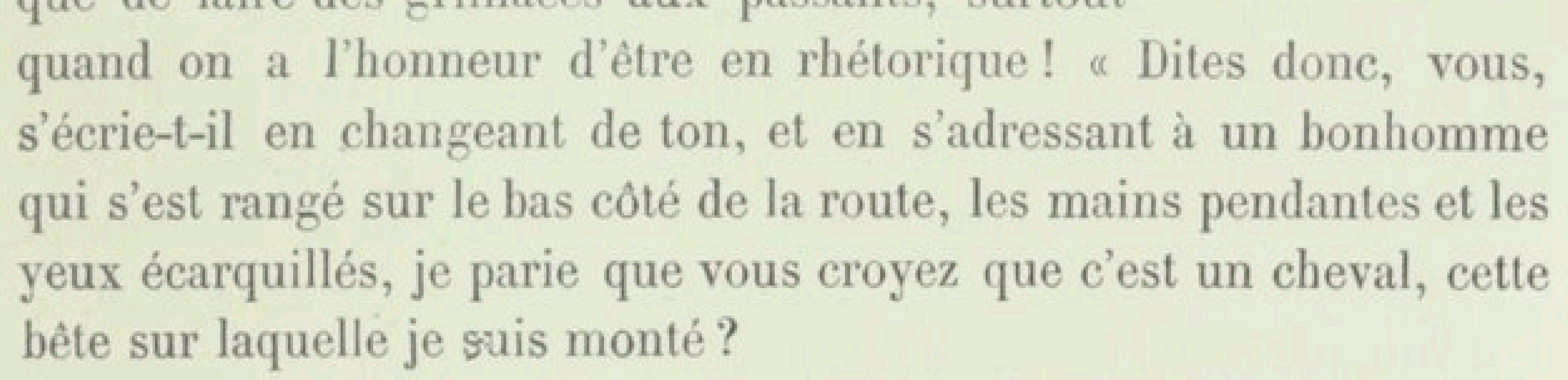


Une demi-lieue plus loin, c'est le cheval de Robillard qui, à cause de sa myopie, prend un cabaret pour une cour de ferme. Il insiste pour entrer dans la salle, avec son cavalier. Quand il est tout près, il reconnaît que sa mauvaise vue l'a trompé; il secoue de désappointement sa grosse tête, et découvre toutes ses dents par un sourire plein d'amertume.

Ce sourire est si hideux que le petit garçon du cabaretier se réfugie derrière le comptoir en poussant des cris de détresse. On a toutes

les peines du monde à l'en tirer, en lui affirmant que « la bête » est partie, et ne reviendra lui montrer ses dents que s'il n'est pas sage.

Cependant on gagne du terrain, car les chevaux ont réellement du fond. Les gens que l'on rencontre s'arrêtent stupéfaits de voir des cavaliers de si bonne mine sur de si étranges destriers. Robillard les salue avec une exquise politesse, et les gens s'en retournent tout penauds. Puis un scrupule le prend :



« J'allais oublier, dit-il à Jean, que pour aujourd'hui je suis Mentor et toi Télémaque. Ne t'échauffe pas, mon ami ; tiens-toi droit, ne fais pas de grimaces aux passants ; il n'y a rien de si vilain que de faire des grimaces aux passants, surtout quand on a l'honneur d'être en rhétorique ! « Dites donc, vous, s'écrie-t-il en changeant de ton, et en s'adressant à un bonhomme qui s'est rangé sur le bas côté de la route, les mains pendantes et les yeux écarquillés, je parie que vous croyez que c'est un cheval, cette bête sur laquelle je suis monté ?

— Un drôle de cheval, tout de même, » dit l'homme en ricanant. Le cheval lui répond par un ricanement si affreux que l'homme en perd la parole.

« Eh bien ! reprend Robillard, ce n'est pas un cheval, c'est un lama que j'acclimate pour le compte du gouvernement. »

Et piquant des deux, il laissa l'homme stupéfait.

« Il me semble, dit Jean, que Mentor est bien jeune pour son âge, et que Télémaque a sous les yeux de bien funestes exemples.

— Voilà bien la jeunesse d'aujourd'hui, dit Robillard avec un sérieux affecté : frondeuse et ergoteuse, ergoteuse et frondeuse ! »

Le cheval de Jean aperçoit tout à coup des affiches collées sur une baraque de cantonnier, fait un écart, coupe sans cérémonie le dialogue, et quand il s'est assuré qu'il s'agit simplement d'une vente de luzerne et d'une licitation entre mineurs, il revient retrouver son compagnon.

A mesure qu'ils approchent de Valserre, le village où l'on quitte la route pour se rendre à la Grenadière, les deux amis dépassent des groupes de gens endimanchés qui vont tous dans la même direction. Enfin, on distingue dans le lointain les sons d'une grosse caisse, les cris déchirants d'une trompette, les mugissements d'un ophicléide et les éclats d'un trombone. « C'est la foire de Valserre ! » s'écrie Robil-

lard, en sautant de joie sur sa selle. Puis tout à coup, se rappelant qu'il est dans son rôle d'être grave, il se tourne vers Jean qui n'a pas dit un mot. « Pourquoi, lui dit-il, ô Télémaque, ces vaines démonstrations d'une joie insensée? Est-ce parce que nous approchons de l'île de Calypso? Fuyez, fuyez, ô mon cher fils, les tentations sans nombre qui assaillent une jeunesse frivole dans l'île des plaisirs! Ne vous faites point de ces folles visions de singes savants, de chevaux de bois, de pavés de pains d'épice et de tourniquets où l'on gagne des porcelaines dorées et peinturlurées. N'ouvrez pas d'avance vos narines aux senteurs enivrantes de la friture en plein vent. Modérez vos passions, mon cher fils; comme nous avons peu de temps devant nous, évitons les tentations et..... coupons au plus court. »

Imitant le procédé brusque mais salutaire du vrai Mentor, qui précipita Télémaque du haut d'un rocher dans la mer, parce que le seul raisonnement ne suffisait pas à le tirer de l'île de Calypso, il coupa brusquement à droite par un petit chemin vicinal. Il laissait ainsi à gauche les parfums, les bruits, en un mot toutes les tentations de la foire.

« Vois-tu, reprit Robillard, on nous aurait pris pour des montreurs de chevaux savants, et le populaire en délire nous aurait empêchés de continuer notre route. » Le petit chemin, en sa qualité de chemin non classé, était jonché de cailloux roulants, et coupé de petites fondrières en miniature; il fallait veiller sur les montures, et l'on n'avait pas le loisir de parler. Robillard se mit à siffler un air de chasse, puis à pester contre le chemin, affirmant qu'il dénoncerait cet état de choses à M. Schirmer, puisqu'il était si versé dans la question des voies de communication.

Voici la Grenadière, dont les toits pointus semblent percer le feuillage des grands marronniers; voici la grande cour d'entrée, envahie par les herbes folles, toute pleine d'instruments de labour, coupée de trous à fumier et complétement déserte. Le bruit des chevaux évoque enfin un valet de ferme qui apparaît à la porte d'une écurie, les yeux bouffis de sommeil, les cheveux pleins de foin, et mâchant par contenance un long brin de paille. Tout le monde est à la foire, sauf la maîtresse qui ne marche plus guère. Le valet prend par la bride les chevaux qu'il regarde avec défiance, et les visiteurs, sur ses indications, se mettent à la recherche de la dame du logis.

La Grenadière est un ancien castel, très-rustique, mais où du moins l'espace n'a pas été ménagé. Les pièces, hautes et claires, reçoivent le jour par de grandes fenêtres en anse de panier, avec des meneaux

de pierre et de petites vitres épaisses enchâssées dans des losanges de plomb. Tout y reluit de propreté. La tante Edmée n'est pas dans la cuisine, on n'y trouve que ses lunettes posées sur son livre d'heures, à côté d'un tricot soigneusement empaqueté. Il règne dans toutes les pièces une vague odeur d'étable, de foin et d'iris. L'odeur d'étable domine du côté de la cour, l'odeur d'iris du côté du jardin. Quand Robillard ouvre la porte du jardin, les deux visiteurs se trouvent au milieu d'une plantation de giroflées en pleine fleur. Le jardin est vaste, à l'ancienne mode, tout rempli de ces fleurs de l'ancien temps que les plantes nouvellement acclimatées tendent à chasser des jardins modernes.

Jean remarqua, dans un boulingrin de tilleuls, les débris d'un *Galant Jardinier* de plâtre ; les jambes et la moitié du torse étaient restés sur le piédestal, on voyait le reste dans les hautes herbes. Une *Jardinière Galante* faisait le pendant ; elle s'était évidemment consolée de la perte du jardinier, puisqu'elle était toujours aussi galante et aussi gracieuse ; je ne dirai pas, par exemple, qu'elle fût toujours aussi jeune ; car la perte d'une notable partie de son nez, et l'éraillement de ses yeux la vieillissaient beaucoup ; au delà du boulingrin de tilleuls, il y avait un quinconce de marronniers, puis, à droite, des bosquets de lilas et un labyrinthe en charmille.

Une légère fumée bleuâtre s'élevait au-dessus de la charmille, et une odeur de tabac se mêlait au parfum des giroflées.

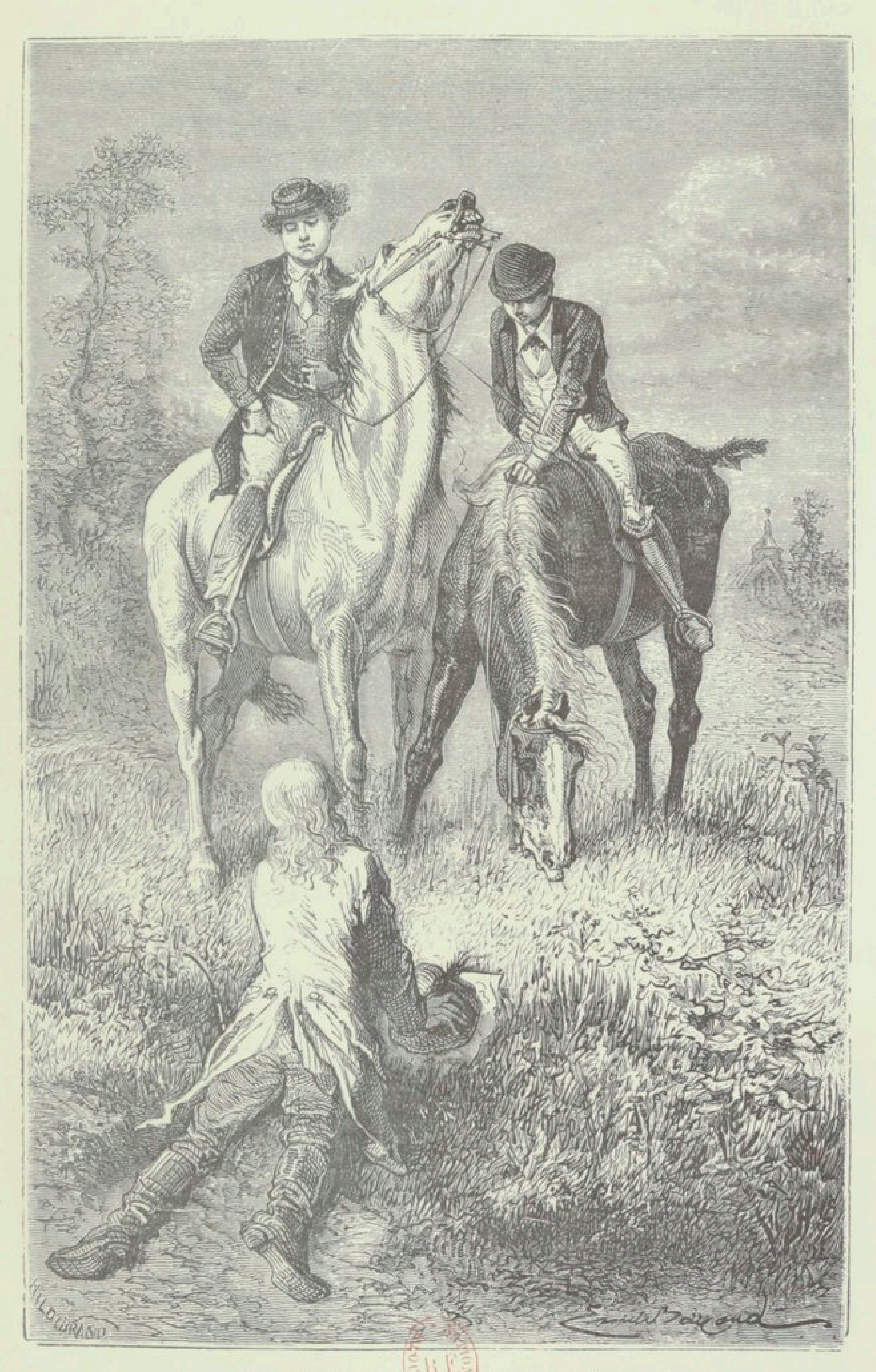
« Il y a là quelqu'un qui pourra nous renseigner, » dit Robillard en se dirigeant d'un pas délibéré vers le fumeur invisible. Arrivé au labyrinthe, il poussa un cri de surprise : le fumeur invisible, c'était la tante Edmée en personne. Oui, la tante Edmée, que son asthme oppressait de plus en plus, et à qui son médecin avait recommandé l'usage de la pipe. Le premier moment de surprise passé, Robillard se jeta dans les bras de sa tante, et il y eut dans le labyrinthe un échange de baisers retentissants et de questions sans réponse. Bientôt les baisers furent moins retentissants, les questions eurent des réponses, et Robillard se souvint qu'il n'avait pas encore présenté son ami. La tante Edmée trouva que Jean ressemblait à sa mère, et lui en fit son compliment. Jean trouva que la tante Edmée ressemblait à une pomme de reinette trop mûre, et se garda bien de lui communiquer cette remarque désobligeante. C'était une vieille paysanne ; son langage était à peu de chose près celui de la campagne, mais on voyait tout de suite que ses sentiments étaient élevés et son cœur généreux.

Enfin, elle avait de si bons yeux et un si bon sourire, qu'au bout de cinq minutes Jean se demanda pourquoi il avait comparé un instant cette digne femme à une pomme de reinette.

Comme elle avait l'haleine courte, elle procédait surtout par exclamations et par petites phrases coupées. « Hein ! mon garçon, — ton père va bien ! — Tant mieux. — Son affaire avec l'entrepreneur arrangée, — hein ? — Bien ! — » Puis elle fit à Jean un récit saccadé et pittoresque de l'enfance de Robillard, de ses prouesses, de ses reparties, de ses méfaits, de ses succès. Elle fit, en passant, l'apologie de sa pipe ; elle tenait à s'excuser d'avoir été surprise avec un engin si peu féminin. Le médecin lui avait d'abord ordonné certaines cigarettes où il entrait je ne sais quelle drogue. Cela lui tournait la tête au point qu'elle ne distinguait plus un épi de blé d'un épi de seigle. Alors il lui avait ordonné la pipe, qui lui réussissait. Quand elle apprit que ses visiteurs avaient passé à côté de la foire sans vouloir s'y arrêter, elle en exprima son étonnement. A leur âge ! se priver d'un si grand plaisir ! c'était trop raisonnable ! Il leur fallut, bon gré, mal gré, repartir une demi-heure plus tôt qu'il n'était nécessaire, afin d'y jeter au moins un coup d'œil. Aucun argument de leur part ne put prévaloir contre cette décision : ils partirent à l'heure dite.

« Alors, c'est décidé, dit la tante Edmée, tu étudieras pour être médecin ? — Tout décidé, ma bonne chère tante. — Eh bien ! prends cela (et elle lui glissa dans la main une pièce de dix francs, enveloppée dans une feuille du *Double Liégeois* de l'an dernier).—Vous trouverez, dit-elle, tout notre monde à l'auberge du *Chien qui fume*, chez Bridet. Un des garçons de la ferme tiendra vos chevaux pendant que vous parcourrez la foire. Ils n'ont besoin de rien ; ce n'est pas la peine de les mettre à l'écurie pour si peu de temps, ce serait une dépense inutile. »

Les chevaux firent un grand effet tout le long du village de Valserre. Le peu de temps que les deux amis avaient devant eux fut bien consciencieusement employé. Ils passèrent rapidement devant les *phénomènes vivants*, qui n'avaient d'attrait ni pour l'un ni pour l'autre ; mais ils s'arrêtèrent aux chevaux de bois, et y firent grimper tous les enfants qui se contentaient de les regarder tourner, faute d'argent. Ils tombèrent au beau milieu de la famille Loret, qui était au grand complet, et qui jouissait, avec une simplicité patriarcale, de toutes les merveilles que l'on peut voir sans payer. Sans qu'on sût comment cela s'était fait, ni qui on devait remercier, les plus jeunes membres



Surpris dans cette innocente occupation.

de la famille se trouvèrent tous armés de mirlitons monstrueux et de bâtons de sucre d'orge à la vanille. Jean et Robillard avaient disparu.

Les chevaux qui sentaient leur écurie, ne se firent pas prier et marchèrent bon train. Cependant la sauterelle de Robillard poussa une pointe vers un pigeonnier qu'elle prenait sans doute pour un moulin. Don Quichotte prenait bien les moulins pour des géants ! Robillard lui rendit la main, se promettant bien de lui faire rattraper le temps perdu. Tout à coup, arrivé dans un pli de terrain, Robillard aperçut M. Schirmer couché sur l'herbe. Il avait une carte étalée devant lui, et semblait y écrire des annotations. Surpris dans cette innocente occupation, il mit son chapeau sur la carte afin de la cacher, comme si c'était un crime de faire de la géographie en plein air. Robillard, en passant, lui demanda s'il faisait des vers didactiques sur la géographie ; l'Allemand fit la sourde oreille, et répondit qu'il « faisait beaucoup chaud ».

Quand les deux voyageurs rentrèrent, il y avait une visite au salon ; Robillard alla faire un tour au jardin. Il y trouva Baptiste en contemplation devant les poissons rouges du bassin. Robillard aimait beaucoup Thorillon, qui avait une admiration profonde pour Robillard. Le seul point où ils fussent en désaccord, c'est que Thorillon tenait absolument à parler à la troisième personne, ce que Robillard trouvait bien inutile et bien cérémonieux. Pour l'amuser, il lui raconta les exploits des deux chevaux et la bizarrerie de M. Schirmer, qui avait caché sa carte sous son chapeau. « Les cartes, dit Thorillon, c'est une idée fixe chez ce pauvre jeune homme. Il doit avoir quelque chose de fêlé ici, ajouta-t-il en portant l'index à son front. Chez lui, c'est tout rempli de cartes, et il en dessine continuellement. Il dessine bien ; je m'y connais, j'ai assez vu les plans de M. Nay : les siens sont presque aussi propres. Il y a eu un moment où il s'était pris de passion pour la Louette ; il était toujours en bateau avec les tireurs de sable, et il prenait note de tous les trous et de tous les gués. Une vraie manie, quoi ! »

Cette manie, d'ailleurs, n'était pas particulière à M. Schirmer. Beaucoup d'autres Allemands, jeunes ou vieux, venus en France pour tout autre chose, étaient, il faut bien le croire, si épris de la beauté du pays, qu'ils en étudiaient les moindres détails avec un soin extraordinaire. Leur amour de la France et leur désir d'en connaître à fond les institutions ne se bornaient pas là. M. Schirmer, par exemple, savait aussi bien que le percepteur et le receveur municipal ce qui entre dans les caisses des villes et dans celles de l'État. Il savait même

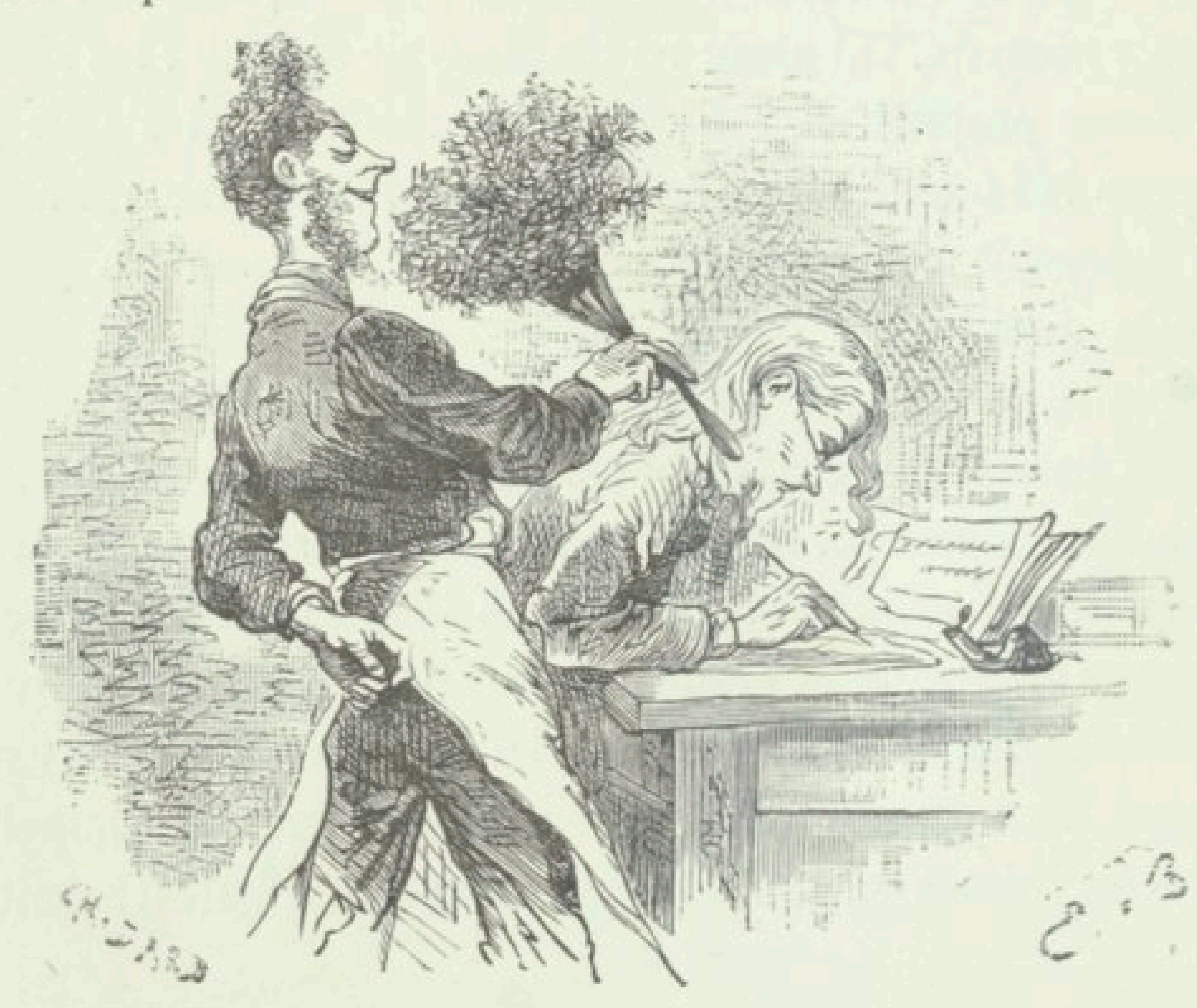
où étaient ces caisses, et si un incendie, par exemple, les avait menacées, il aurait pu indiquer aux pompiers où il fallait les aller prendre pour les sauver. Il connaissait la comptabilité industrielle presque aussi bien que M. Dionis. M. Dionis, je suppose, aurait pu s'absenter, tandis que Karl aurait tenu les livres ; au retour, M. Dionis n'y aurait pas reconnu d'autre différence que celle de l'écriture. M. Dionis n'admettait que l'écriture française, et avait toutes les autres en horreur.

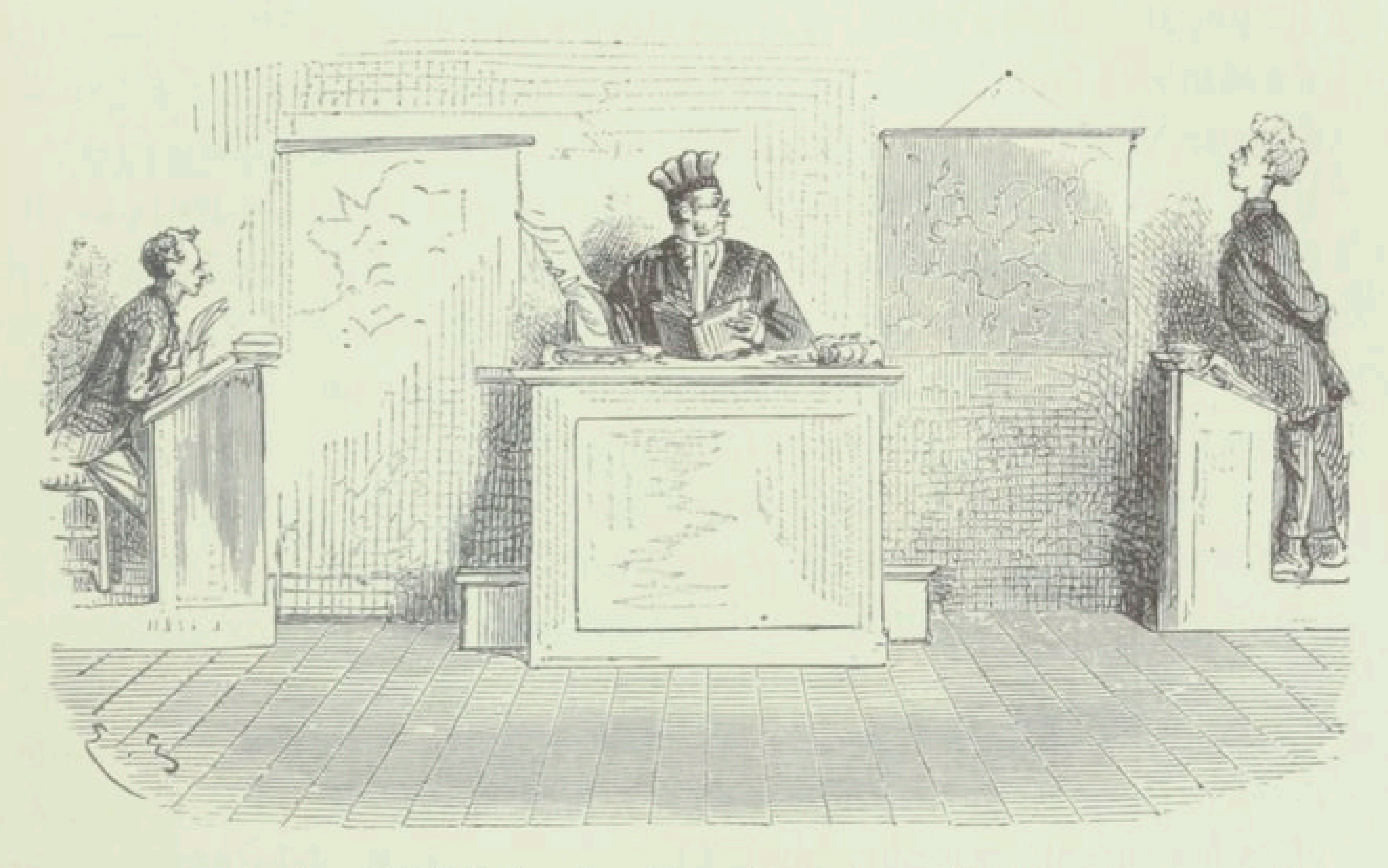
Robillard demanda à Baptiste comment il pouvait savoir que la chambre de M. Schirmer était pleine de cartes.

« Monsieur saura que M. Schirmer m'a dit que j'avais une belle écriture, que la sienne était mauvaise et il m'a demandé de lui donner des leçons. Des leçons ! chacun son affaire : moi, je suis valet de chambre, et naturellement je ne donne pas de leçons d'écriture. — Eh bien ! m'a-t-il dit, si ce n'est pas comme maître que vous me les donnez, ce sera comme ami ; ce ne sera plus la même chose, et pour mettre vos scrupules bien à l'aise, je ne vous payerai pas, voilà tout. — Ça s'est arrangé comme ça. Je lui montre de temps en temps comment il faut s'y prendre, et c'est un bon écolier. Il faut croire qu'il travaille tout seul d'une fois à l'autre, car d'une fois à l'autre son écriture n'est pas reconnaissable. Je puis dire à Monsieur que, pour un Allemand, ce garçon-là n'est vraiment pas maladroit de ses mains. »

Robillard se mit à réfléchir, et se demanda tout haut où le Schirmer en voulait venir.

« A savoir écrire, bien sûr ! » répondit naïvement Thorillon, tout étonné de la question.





Jean et Robillard continuent à se disputer la première place

CHAPITRE XXIV

Quatre ans plus tard.

Jean et Robillard continuent à se disputer la première place. Cependant Jean prend l'avance. Robillard avoue, sans jalousie, que les discours français et les discours latins de Jean valent mieux que les siens.

« C'est tout naturel, dit ce brave garçon à son ami. Je ne puis pas dire que tu es plus naïf que moi ; car, je le vois, tu sais bien des choses que j'ignore ; seulement tu crois à tout ce que tu dis dans tes discours, et moi je n'y crois pas, ou, en tout cas, je le trouve banal. Mais, vois-tu, c'est bien différent d'avoir été élevé au collége ou d'avoir été élevé par une mère comme la tienne. »

Peut-être, en effet, avec la noble ambition de former le cœur aussi bien que l'intelligence de ses élèves, le professeur fait-il trop souvent appel au sentiment de l'admiration. Tout n'est pas admirable dans l'antiquité ; mais le respect pour ce qui est grec et latin fait que l'on

admire quelquefois indiscrètement et en bloc. Bien des héros de cette Rome, si grande d'ailleurs, n'ont été, au dire de gens bien avisés, que de sombres fanatiques. Le petit écolier qui admire sur la foi du professeur, épuise, dès les premiers pas, sa petite provision d'admiration. Il se met dans l'idée qu'on l'attrape; que les professeurs admirent parce qu'ils sont payés pour admirer, comme ils punissent parce qu'ils sont payés pour punir. Sa défiance s'accroît avec l'âge, et augmente avec la crainte de paraître naïf. Si un camarade, dans une pièce de vers ou un discours français, a développé quelqu'une de ces idées généreuses dont toute âme bien née est naturellement éprise, l'écolier sceptique l'appelle *chauvin* ou déclamateur. Pendant que le professeur lit tout haut le devoir de son camarade, l'autre fait le geste d'applaudir ironiquement, ou celui de frapper sur une grosse caisse imaginaire; ou bien il ferme un œil et gonfle sa joue avec la pointe de sa langue, en regardant son voisin. Le respect humain est si grand, chez les enfants comme chez les hommes, que le voisin répond par un clignement d'œil, tandis que l'auteur du discours ou de la pièce de vers rougit de confusion, et se promet intérieurement de ne plus prêter à rire. Jean n'a pas de ces scrupules.

Et voilà pourquoi les discours de Jean valent mieux que ceux de Robillard.

M. Nay est parti pour l'Espagne, escorté de Thorillon. Ce dernier s'est ménagé de nouveaux correspondants. Cependant il trouve qu'il ne reçoit pas assez de lettres, et s'en prend à la poste espagnole. D'autres fois, il se figure que le gouvernement espagnol, pour satisfaire une vaine curiosité, détient injustement quelques-unes des lettres qui lui sont destinées.

Rue du Heaume, Jean continue à travailler, M. Defert à tisser, Mme Nay à s'occuper de son bébé, et Mme Defert à s'occuper de tout le monde. Les grands événements, dans cette maison paisible, sont les lettres de M. Nay et celles de Marthe.

« Nouvelles d'Espagne ! » crie Marguerite quand elle a reçu une de ces bienheureuses lettres. Elle commence par s'enfermer dans sa chambre pour la lire à elle seule; puis on en fait ensuite la lecture en famille. Terrassements et nivellements, remblais et tunnels, sont par eux-mêmes des termes techniques qui parlent peu à l'imagination. Mais quand ces termes nous rappellent les efforts et les succès d'un homme distingué qui est en même temps un aussi brave homme que M. Nay, alors, terrassements et nivellements, remblais et tunnels

sont des termes, au contraire, qui parlent vivement à l'imagination, et Dieu sait dans quelles causeries sans fin ils entraînent la famille tout entière. Les études du tracé terminées, M. Nay reviendra en France, et n'y sera pas oisif; car il a dans l'idée un système de ponts tournants à établir sur la partie navigable des fleuves, pour laisser remonter les navires. Chacun, rue du Heaume, se figure un pont tournant à sa manière: autant de têtes, autant de ponts tournants; le seul point sur lequel on soit d'accord, c'est que les ponts tournants seront des merveilles d'élégance et de solidité.

Les lettres de Marthe sont plus rares que celles de M. Nay: ainsi le veut la règle. Elles ne jettent pas la famille dans des conversations sans fin, mais elles laissent dans l'âme de chacun quelque chose de doux et de fortifiant. Le mot *devoir* n'y est pas prononcé une seule fois, mais l'idée de devoir y circule d'un bout à l'autre. Peut-être se sent-on plus triste après les avoir lues; mais on se sent aussi beaucoup plus fort et plus désireux de bien faire.

Les autres événements de cette vie si calme sont les apparitions du vieux juge et les visites de M. Schirmer, qui tient beaucoup à ne pas se laisser oublier.

Un jour, M. Dionis eut des éblouissements; depuis quelque temps déjà sa vue baissait. Ne pouvant se décider à quitter ses livres, qu'il tenait avec tant de soin depuis quarante ans, il parle de s'adjoindre un jeune homme qui lui faciliterait certaines parties de sa tâche, et qu'il initierait peu à peu aux mystères de sa profession.

Par un singulier hasard, il se trouva que juste à ce moment, comme s'il eût été prévu d'avance, M. Schirmer père écrivit une lettre à M. Schirmer fils. Ce dernier l'apporta tout effaré à M. Defert. La lettre était écrite en français, M. Defert put donc la lire de ses propres yeux. Le vénéré père de M. Schirmer ayant voulu s'enrichir trop vite, s'était départi de sa prudence ordinaire: il avait fait des spéculations. La mauvaise foi de son banquier lui avait fait perdre tous ses thalers. La vénérée Mme Schirmer avait été si affectée de ce fâcheux accident qu'elle pleurait en moyenne, et à diverses reprises, trois heures par jour. Le fiancé sentimental de la bien-aimée sœur, ayant appris qu'il n'y avait plus de thalers dans la maison, avait été pris tout à coup d'une frénésie de voyages; le bruit courait qu'il était parti pour l'Afrique centrale, à la recherche du docteur Livingstone. En conséquence, le vénéré père priait son bien-aimé fils de profiter de la bienveillance de ses amis de Châtillon pour subvenir à ses propres besoins

Pour conclure, M. Karl Schirmer, se jetant aux pieds de M. Defert, le supplia, les larmes aux yeux, de l'associer au travail de M. Dionis. M. Defert aurait aimé à réfléchir sur cette proposition ; pour gagner du temps, il dit que M. Dionis devait être consulté.

« Il l'est ! répondit M. Schirmer en interrompant ses gémissements, et en quittant pour un instant son ton pathétique et sentimental. Il consent si vous consentez ! » (Crise de larmes et de sanglots.) M. Schirmer reprend ensuite sa voix naturelle pour dire : « Mon écriture est devenue toute française »; et il tira de sa poche une page d'une écriture admirable.

« Sublime Monsieur ! s'écria-t-il en se relevant ; et il saisit la main de M. Defert, comme pour l'empêcher de s'enfuir. — Sublime Monsieur! ayez pitié d'une famille infortunée, et Dieu vous bénira, vous, les vôtres et votre cher pays ! » Pour prendre Dieu à témoin, il leva les yeux avec tant de ferveur que l'on n'en voyait plus que le blanc ; et ses boucles blondes exécutèrent autour de son col une mélancolique sarabande.

M. Defert, ennuyé et déconcerté, fit de faibles efforts pour dégager sa main prisonnière ; alors M. Schirmer, par un geste théâtral, abattit sa seconde main, et M. Defert se trouva pris comme dans un étau. Et le blond jeune homme s'écria : « O très-haut né ! O sublime Monsieur ! oh oui ! oh, vous dites oui, n'est-ce pas ? »

Que répondre à un homme qui a mis votre main en réquisition, et qui refuse de vous la rendre sans rançon ; à un homme dont le père a perdu tous ses thalers, dont la mère pleure en moyenne trois heures par jour, dont la sœur a vu son fiancé s'envoler vers les rives lointaines du Niger? M. Defert consentit, et fut aussitôt rendu à la liberté.

M. Schirmer se retira à reculons, la main sur son cœur et regagna son logis. C'était une âme forte que celle de ce blond jeune homme ! Car à peine eut-il tourné le coin de la rue, que toute trace d'abattement disparut de son visage, et c'est en sifflant gaiement qu'il écrivit à son vénéré père le résultat de sa démarche.

Du reste, M. Defert n'eut pas à se repentir de lui avoir cédé. M. Schirmer était d'une assiduité exemplaire, et s'entendait fort bien à sa besogne. M. Dionis parla sérieusement de prendre sa retraite, assuré que son départ ne ferait aucun tort à la maison. Un scrupule lui vint cependant avant d'abdiquer. Il prit M. Schirmer à part et lui dit : « Il me semblait avoir entendu dire que dans votre pays tout le

monde est soldat. Ne craignez-vous pas d'être rappelé subitement, et de laisser les livres à l'abandon?

— Oh! répondit M. Schirmer en rougissant, on obtient des autorisations pour demeurer en pays étranger, et j'en ai une. »

Pendant les quatre années qui suivirent, les seuls souvenirs qui aient laissé trace dans la mémoire de tout Châtillon, ce furent les conférences de l'abbé Plâtre sur l'indifférence, et la création d'un champ de courses.

Chacun, d'ailleurs, a continué de s'avancer dans sa voie (j'entends, ceux qui marchent), car il y a des gens que le temps écoulé a tout simplement rendus plus vieux de quatre ans.

Robillard, bachelier ès lettres et bachelier ès sciences, a commencé ses études médicales. Il écrit très-souvent à Jean. Quelquefois c'est simplement pour le plaisir de lui écrire; d'autres fois c'est pour lui donner des nouvelles de Paris, et il le tient fort au courant. Jean s'est mis à la fabrication, de tout son cœur; il dit à Robillard que c'est une occupation bien plus intéressante qu'il ne l'imaginait. L'aspirant nº 1 aux professions libérales est devenu un candidat sérieux à l'École polytechnique. L'aspirant nº 2 songe à l'École normale; c'est l'esprit littéraire de la famille. L'ancien bébé, devenu aspirant nº 3, est camarade de classe d'Edmond Nay, chez M. Sombrette.

L'oncle Jean ne fait plus que de très-courtes promenades au soleil. « Les jambes n'y sont plus, » dit-il. — Mais, par exemple, le cœur y est toujours; malgré ses infirmités, il déclare à qui veut l'entendre que la vie est une bonne chose. Mme Defert semble aussi trouver que la vie est bonne, et tous ceux qui l'entourent ont toutes sortes de raisons de la trouver bonne aussi. Mme Nay est dans l'orgueil du triomphe le plus légitime. Voilà M. Nay devenu célèbre; sa femme est bien fière de s'appeler Mme Nay, et quand le petit garçon a des velléités de paresse ou d'insubordination, elle sait fort bien lui dire que l'on n'a pas le droit de se conduire ainsi quand on s'appelle Edmond Nay. M. Sombrette a fini par grouper toutes ses sœurs autour de lui, et il a trouvé de l'emploi pour toutes. Les aînés des Loret continuent à se promener le dimanche avec la famille, quoique ce ne soit plus guère la mode depuis que la jeunesse s'est émancipée, et qu'elle a conquis une noble indépendance. M. Aubry n'a plus du tout entendu parler de sa goutte.

Les anciens amis de Jean sont de jeunes messieurs très-bien mis et parfaitement insipides. Les parents se demandent avec inquié-

tude s'ils donneront jamais tous les fruits qu'avait promis leur enfance précoce. L'ex-jeune homme indécis est devenu un mari timide et indécis, assez durement mené, à ce que dit la chronique. La belle Hermance a pris le sceptre de la mode et donne le ton; elle sait quels devoirs crée cette sorte de royauté, et son mari le sait bien aussi, le malheureux!

Le receveur particulier est devenu d'une misanthropie insupportable; il ne compte plus dans la société; de dépit, il épouse une vieille cousine pauvre, pour avoir quelqu'un qui le soigne, et contre qui il puisse maugréer à son aise.

C'est au milieu de ce petit train de vie que tombèrent les conférences de l'abbé Plâtre. L'abbé Plâtre était un jeune vicaire de Saint-Lubin, plein de cœur et de talent. Ses conférences s'adressaient surtout aux hommes et aux jeunes gens, mais les dames y étaient admises. La belle Hermance ayant annoncé qu'elle y assisterait, il fut de bon ton d'y aller.

L'abbé Plâtre parlait avec une éloquente simplicité. A certains mots qu'il accentuait davantage, comme poussé par une force intérieure, il y avait un frémissement dans l'auditoire. Il y eut des gens qui pleurèrent, sans songer à s'en cacher, tellement ils étaient pris par ce qu'il leur disait. D'autres, avec un air calme, sentaient leur cœur profondément remué et troublé; mais c'était le petit nombre. Pour beaucoup d'auditeurs, la parole de l'abbé Plâtre était une musique agréable, une distraction distinguée, un passe-temps de bon ton, rien de plus. La jeunesse dorée éprouvait bien quelques petits tressaillements à certaines vérités présentées avec une éloquence irrésistible; mais c'étaient les nerfs qui vibraient et non le cœur qui s'émouvait. On aurait rougi d'être ému, rougi de l'avouer. Une fois hors de l'église, on se vengeait par des plaisanteries et des calembours.

Le jour de la conférence sur *la Famille*, on songea moins à cacher son émotion: c'est un sujet sur lequel il est de bon ton de n'être point indifférent. Mais aucun de ces enfants du siècle n'en devint plus respectueux pour son père; aucun ne se priva d'aller au cercle pour passer la soirée avec sa mère.

A ces accents vrais, au contraire, Jean sentait comme un écho qui répondait au fond de son propre cœur. Bien des choses qu'il avait seulement entrevues prenaient corps, pour ainsi dire, comme évoquées par la parole magique du prédicateur. L'émotion le prenait, des images chéries et sacrées passaient devant ses yeux. En entendant

toutes ces choses grandes et fortes sur l'amour du devoir, sur l'amour du pays, sur le renoncement, il songeait à sa mère, à sa sœur, à tous ceux qui ont fait quelque chose de grand. L'oncle Jean frémissait à certaines paroles qui frappaient son âme, comme le son du clairon qui sonne la charge. Il entrait dans d'épouvantables colères, quand il entendait, au sortir de l'église, des petits jeunes gens imberbes dire d'un ton dédaigneux : que tout cela était bien vieux et bien rebattu ; que c'était de la déclamation ; que ce n'était plus la mode de partir pour la Croisade, ni de se faire trappiste. Là-dessus, ils allaient au cercle jouer au lansquenet ou faire une partie de billard en cent points. Tout était dit pour ce jour-là, et l'on recommençait le lendemain, et c'était là la vie.

Quoi qu'il en soit, l'abbé Plâtre n'avait perdu ni son temps, ni sa peine. Toute la bonne semence n'était pas tombée sur la pierre ou parmi les ronces et les épines. Il y eut, dans ce nombreux auditoire, plus d'une âme indécise qui fut à jamais jetée dans la bonne voie. Il y en eut plus d'une aussi où la vérité entra comme un glaive. Ceux-là vécurent encore longtemps de leur vie ordinaire ; puis, un beau jour, ils retrouvèrent au fond de leur cœur ce qu'ils avaient entendu jadis, et le monde, qui n'était pas dans leur secret, s'étonna de les voir changer.

Tant que durèrent les conférences, ce fut une véritable vogue, et l'on ne parla pas d'autre chose ; quand la série fut close, on en parla encore ; puis ce ne fut plus qu'un souvenir, et ce souvenir lui-même s'effaça, excepté dans le cœur de ceux que l'orateur avait frappés sans le savoir, et qui emportaient partout leur blessure.

On parla ensuite d'un photographe très-chevelu qui s'établit près du vieux pont ; puis ce fut le tour des courses châtillonnaises.

Comment fut résolue cette grave difficulté des courses à Châtillon ? Quand on pense que quatre sous-préfets à la file y avaient inutilement usé leurs ongles ! (par métaphore, bien entendu, car ces messieurs, gens du meilleur monde, soignaient trop leurs ongles réels pour les user sur quoi que ce soit). Cette question fut résolue comme beaucoup d'autres, par l'action seule du temps, qui s'amuse tous les jours à résoudre des problèmes bien plus difficiles.

Lorsque le ministère de l'intérieur eut rendu justice aux talents administratifs de M. de Trétan, et qu'il eut fait de lui un préfet, il fut remplacé par un brave homme tout rond, tout simple, qui se sou-

ciait des courses comme une poule d'un couteau. Mais l'idée était mûre, il n'eut qu'à récolter. Les anciens conseillers d'arrondissement avaient été remplacés par des conseillers plus jeunes, qui trouvèrent spontanément la chose bonne, faisable, facile, utile, et même à de certains égards nécessaire. Voilà le premier pas, le reste marcha de soi. Les premières courses eurent lieu au mois d'avril 1870, par un beau soleil que tempérait une petite brise.

Ce ne fut pas de la joie, ce fut du délire qu'éprouva Châtillon à se voir si beau, si pimpant, si bien représenté. Le rédacteur en chef du *Glaneur* courait partout, la carte au chapeau, d'un air effaré, prenant des notes à outrance. Les écuries les plus connues sur le turf avaient envoyé leurs chevaux; pour la première fois, on vit à Châtillon les chevaux et les jockeys de M. le baron Jacquin; il n'avait pas osé se montrer en personne au lieu de sa naissance; il eut tort, car il fut tout de suite populaire en la personne de *Rat-Musqué*, monté par le célèbre Cob, qui remporta un des grands prix.

Il y eut une course de *gentlemen riders* où Ardant et Bailleul se distinguèrent par leur bonne grâce et leur bonne tenue. Ce fut Bailleul qui arriva premier. Où étais-tu, Michel de Trétan? peut-être aurais-tu mérité cette gloire? Quant à Jean, perdu dans la foule des tribunes, il vit sans la moindre jalousie le triomphe de ses amis.

« Quels applaudissements! quels cris de joie! disait le lendemain le *Glaneur de Châtillon;* toutes les célébrités hippiques étaient là, toutes! Quelle gloire pour notre chère cité! » Il y avait, dans ce numéro du journal, un mot aimable pour chacun des chevaux et pour chacun des jockeys et des gentlemen. Il y eut un véritable feu d'artifice de galanterie, en l'honneur des dames. « La foule, disait M. le rédacteur en chef, était ivre de soleil, de couleurs, de printemps et de cris. » Des gens qui se connaissaient à peine échangeaient de loin de petits signes de tête; on se serrait la main, on se félicitait, comme si la patrie venait de remporter une grande victoire.

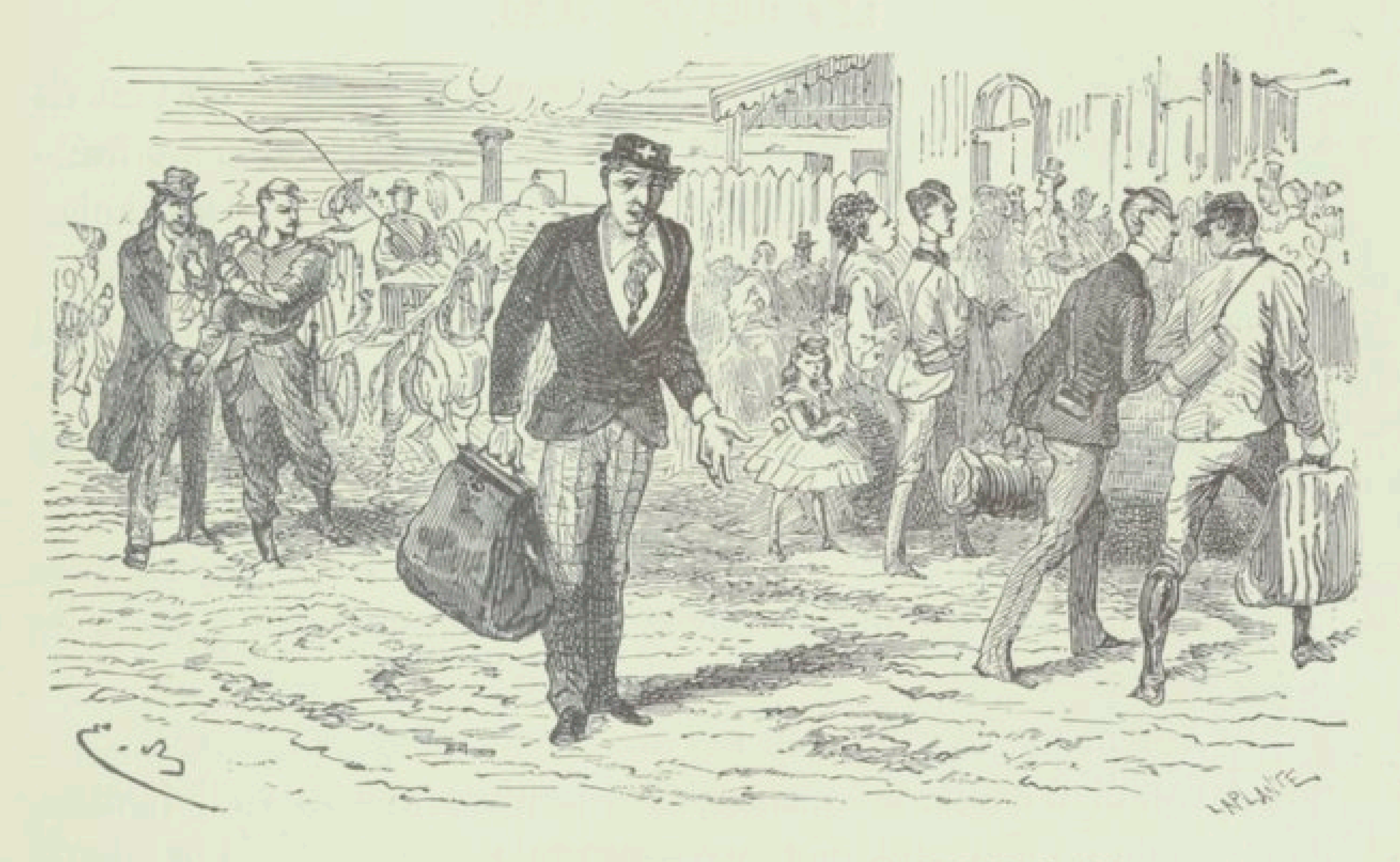
La partie populaire de l'assemblée, celle que sa tenue négligée et la nécessité de payer excluaient des belles places, se dissémina le long de la piste. Les gamins se postèrent d'instinct aux abords de la petite rivière artificielle, avec l'espérance d'y voir dégringoler quelque jockey avec son cheval. Leur espérance ne fut pas trompée : *Parasol* manqua son élan et roula dans l'eau avec son cavalier Longlegs. Longlegs se tira de là sain et sauf, mais ruisselant et piteux comme un chat noyé. On le réconforta d'une salve d'applaudissements ironiques auxquels il ré-

pondit par une laide grimace. Alors la joie des gamins ne connut plus de bornes : la fête était complète.

Et la musique des pompiers ! et le défilé ! « Qui n'a pas entendu l'excellente musique de nos braves pompiers n'a rien entendu, disait le *Glaneur*. Et qui n'a pas vu le splendide défilé des équipages n'a rien vu ! Tous les spectateurs étaient couverts d'une « noble poussière », *pulverem olympicum !* Quant aux cavaliers, leur science hippique est au-dessus de tout éloge ! On ne peut les comparer qu'à ces fabuleux centaures de l'antiquité ! Oui, un pays où l'on exécute de pareilles choses est un grand pays ; oui, le peuple qui les accomplit est un grand peuple ! »

Le Cercle de la Jeune France illumina.





Parmi les jeunes gens, il se déclara comme une épidémie de charité.

CHAPITRE XXV

La déclaration de guerre. — Les braves gens font leur devoir.

La ville de Châtillon se mirait dans sa propre magnificence et s'endormait au murmure flatteur de ses louanges, chantées périodiquement par le *Glaneur*, lorsque cette quiétude fut changée en épouvante par un véritable coup de tonnerre : la France venait de déclarer la guerre à l'Allemagne. M. Schirmer avait subitement quitté Châtillon.

On avait bien parlé de guerre à diverses reprises, mais sans croire sérieusement que la guerre aurait lieu. Quels motifs avait-on d'espérer qu'elle n'aurait pas lieu ? Aucun, sinon qu'on le désirait ; on espérait, parce qu'on voulait espérer. Aussi, quoique tout le monde fût prévenu, la nouvelle prit tout le monde au dépourvu. Comme à la lueur d'un éclair sinistre, les négociants et les industriels entrevirent la ruine, les pères et les mères songèrent à leurs enfants, tout le monde aux terribles hasards où allait être lancé le pays tout entier.

Il y eut donc à Châtillon un premier moment de stupeur, où l'on vit à nu les pensées et les sentiments de chacun. Puis le caractère français reprenant le dessus, on s'étourdit et l'on osa rêver le triomphe. Les affreux désastres qui marquèrent le commencement de la campagne firent rentrer les plus exaltés en eux-mêmes. D'offensive, la guerre devenait défensive, et les esprits, sans deviner encore toute l'horreur de l'avenir, purent prévoir que la patrie aurait besoin de toutes ses forces.

Il y eut alors de tristes défaillances, de pénibles hésitations, mais aussi de grands et simples dévouements. On commençait à parler de levée en masse.

Mme Ardant apprit qu'un de ses oncles se mourait en Angleterre. Son devoir était d'aller le consoler à ses derniers moments. Seulement, comme elle ne pouvait jamais voyager seule, elle emmena sa fille, et son fils fut bien forcé de les accompagner. Il dit bien haut devant ses amis du Cercle qu'il partait malgré lui, mais qu'il serait bientôt de retour. Il paraît que la maladie de l'oncle d'Angleterre traînait en longueur, car on ne revit pas Ardant de toute la campagne.

Bailleul, qui était aux bains de mer avec sa tante, reçut de son oncle l'ordre formel d'y rester, et n'osa pas désobéir. Quand l'hiver fut venu et que les chalets d'Étretat devinrent inhabitables, la tante de Bailleul partit pour la Belgique, accompagnée de son fidèle chevalier. Dans les rues de Bruxelles, les gens s'arrêtaient pour regarder d'un œil surpris ce jeune Français qui se promenait pendant que ses camarades versaient leur sang sur tous les champs de bataille.

Parmi les jeunes gens qui n'osèrent pas quitter Châtillon, il se déclara comme une épidémie de charité. Un grand nombre prirent le brassard à croix rouge, se coiffèrent de la casquette à large visière, et montrèrent par les rues leurs grandes bottes fauves, en prenant un air affairé.

Depuis plusieurs jours, Jean était triste et silencieux. Il lisait les journaux avec une angoisse fiévreuse. Ne pouvant plus demeurer en place, il se levait brusquement, allait à la fenêtre, regardait sans rien voir, les yeux troubles, le cœur serré. Quand ses yeux rencontraient ceux de sa mère, il ouvrait la bouche, comme pour parler, et semblait ne pouvoir s'y résoudre. A la fin, il n'y tint plus. Un soir, avec une brusquerie qui n'était ni dans son caractère, ni dans ses habi-

tudes, il alla droit à sa mère, lui prit la main, qu'il porta à ses lèvres avec passion.

« Je ne puis plus rester, dit-il, ma place n'est pas ici.

— Fais ton devoir, » répondit la mère avec une fermeté que démentait le tremblement de sa main. Alors, prenant son fils dans ses bras, elle le serra sur son cœur avec violence. Au bout de quelques instants, Jean leva la tête, et l'interrogeant du regard :

« Mon père ? dit-il.

— Ton père consentira.

— Tu ne m'en veux pas ?

— Enfant ! »

M. Defert fit beaucoup d'objections : son fils n'avait que dix-neuf ans, la loi ne l'atteignait pas. S'il tenait à partir, pour donner le bon exemple, on pouvait le faire entrer dans l'intendance ou dans les ambulances, ou bien il pouvait être secrétaire de quelque général. Il représentait l'avenir de la maison ; c'était pourtant bien dur de penser qu'un garçon comme lui, si distingué, irait se faire tuer comme le premier venu.

« Voyons les choses comme elles sont, répondit doucement Mme Defert. Pour le moment, il n'y a plus ni avenir, ni rêves d'avenir. Jean sait son devoir, il est résolu à le faire. Justement parce qu'il est distingué et riche, il doit payer d'exemple. Nos ouvriers aussi aiment leurs enfants. De quel droit leur conseillerions-nous de les envoyer où ils doivent aller, si nous mettons le nôtre à l'abri ? D'ailleurs, j'observe Jean depuis quelques jours ; c'est un fils obéissant et respectueux ; mais je doute qu'il nous obéisse si nous lui conseillons ce qu'il regardera comme une lâcheté. Faisons notre devoir, et que Dieu protége notre enfant ! »



Dès le lendemain, Jean s'engagea dans un régiment de ligne, dont le dépôt n'était qu'à une quinzaine de lieues de Châtillon. Comme son oncle l'avait exercé de bonne heure au maniement des armes, il fut bientôt prêt à rejoindre le régiment. Il passa par Châtillon. Les trois aînés des Loret avaient suivi son exemple et s'étaient engagés dans le même régiment ; il annonça aux parents qu'ils viendraient dans huit jours passer quelques heures avec leur famille.

Le dîner fut assez gai; Jean était charmant, et portait très-bien son humble uniforme de fantassin. Il était plein d'entrain et d'espoir. Comme il avait les cheveux coupés ras, il paraissait encore plus jeune qu'il ne l'était réellement. Justine ne pouvait se lasser de le regarder toutes les fois que son service l'appelait à la salle à manger. Quand elle retournait à la cuisine, elle répétait ses moindres paroles à quelques commères qui étaient venues aux nouvelles. « Ah! s'il y en a beaucoup comme ça, disait la bonne créature, nous nous tirerons d'affaire, bien sûr : le capitaine vient de le dire.

— Les braves gens seront toujours les braves gens, dit une bonne grosse mère assise sous le manteau de la grande cheminée; on les retrouvera toujours. Voyez les Loret. Trois d'un coup. Ah! mon Dieu, Seigneur! Et madame, qu'est-ce qu'elle dit?

— Elle le mange des yeux et elle fait semblant d'être gaie aussi. Mais nous connaissons ça. Quand il sera parti, elle s'enfermera pour pleurer. Monsieur est tout chose et ne mange que du bout des dents. Le capitaine ne se connaît pas de joie. »

Si la bonne Justine ne parlait pas de Marguerite, c'est qu'elle avait rejoint depuis longtemps son mari à Brest, où il avait des travaux importants.

A un autre voyage, Justine raconta que M. Jean trouvait l'*ordinaire* de la maison supérieur à celui du régiment. Il avait demandé deux fois d'un certain plat qu'elle avait soigné à son intention.

« Ce n'est pas qu'il soit porté sur sa bouche, dit Justine; car il dit que la cuisine du soldat est bonne, et qu'il s'en arrange bien. Figurez-vous, ma chère, qu'ils font la cuisine chacun leur tour, et qu'il a appris lui aussi à la faire.

— Pas possible!

— Il dit que la première fois il n'a pas trop bien réussi; mais que maintenant il s'y entend, et qu'il a une réputation de cuisinier parmi ses camarades. C'est un vrai soldat, qu'est-ce qui aurait dit cela? »

Au moment du départ, Mme Defert embrassa son fils presque sans pleurer. Quand il fut parti, elle s'enferma dans sa chambre et ne se contraignit plus. Elle songeait à tout ce qu'il avait dit, et chacune de ses paroles de tendresse lui perçait le cœur comme un glaive. Puis elle était possédée d'images douces et tristes qu'elle ne cherchait même plus à écarter. Elle avait tressailli en le voyant en uniforme; il lui semblait ainsi plus particulièrement marqué pour le danger,

pour la souffrance, pour le dévouement qui pouvait lui coûter la vie. Sa douce figure, pâlie par la fatigue, lui avait rappelé celle de Marthe au moment où elle allait prendre le voile.

Dans les tableaux de batailles, quand le peintre veut exciter notre admiration, ce sont de jeunes têtes comme celle de Jean qu'il fait sourire au milieu de la fumée des canons et à la lueur des incendies. Quand le peintre, au contraire, veut émouvoir notre pitié et nous faire détester la guerre, ce sont aussi de jeunes figures comme celles-là que l'on voit pâles, inanimées. Le jeune soldat est tombé, il sourit encore parce que sa dernière pensée a été pour ceux qui l'attendent au foyer, et qui ne le reverront plus. A ces images qui lui revenaient en foule, Mme Defert frissonnait dans le silence de la nuit. Le jeune soldat des tableaux qu'elle avait vu autrefois, c'était Jean. Alors elle avait beau faire appel à sa volonté pour repousser ces songes funèbres : avec une netteté effrayante, elle le voyait couché au coin de quelque bois, abandonné, la figure tournée vers les étoiles, et envoyant une dernière pensée à sa mère ; et son âme en devenait triste jusqu'à la mort. Vers le matin, elle reprit possession d'elle-même, et quand elle descendit au déjeuner, elle était pâle, mais calme.

« Le bon exemple, dit M. Defert en dépliant sa serviette d'un air de mauvaise humeur, ne porte pas toujours ses fruits ! »

Sa femme leva la tête avec surprise.

« Je viens de la fabrique, dit-il, et j'ai trouvé là, tranquillement installés à leurs métiers et à leurs broches, un tas de grands gaillards qui n'ont pas l'air de se douter qu'on se bat, et que les autres jeunes gens sont partis, le sac sur le dos.

— Mon ami, ces jeunes gens sont peut-être des soutiens de famille. Que peuvent-ils faire ?

— Jean est bien parti ! » reprit M. Defert avec véhémence, sans s'apercevoir combien son raisonnement était faux.

Mme Defert se garda bien de le lui faire remarquer. Il y avait quelque chose qu'elle voulait dire depuis quelque temps à son mari. Elle ne cherchait qu'une occasion favorable ; il venait de la lui fournir.

« Voici, dit-elle, quelque chose qui me tourmente, et que je voulais te dire. Je n'entends rien aux affaires, et si je commets quelque hérésie, tu me le diras. Il me semble que les circonstances où nous nous trouvons créent à tout le monde des devoirs nouveaux. Tu vas peut-être trouver que je raisonne comme une femme ignorante. Mais ne pourrait-on pas, par exemple, promettre de continuer la paye aux

familles de ceux qui s'en iraient? Est-ce que ce serait une grande perte pour nous?

— Mais oui, ma chère, assez grande et même très-grande.

— Je regrette...

— Ne regrette rien... c'est peut-être encore ce qu'il y a de mieux à faire. Oui, c'est une idée. Comme nous ne pouvons pas renouveler nos approvisionnements de laine, je prévois le moment où le travail s'arrêtera. Je songe avec terreur à ce que nous pourrons faire de nos ouvriers à ce moment-là. Ils commencent à être difficiles; on les travaille beaucoup, même en ce moment, ce qui est incroyable. Si nous perdons un quart de nos travailleurs, le travail pourra se prolonger d'autant jusqu'à des jours meilleurs. C'est beaucoup de gagner du temps. Quant à l'argent que cela pourra nous coûter, de toutes façons ce sera de l'argent bien employé. Décidément, ton idée est excellente. Veux-tu me faire le plaisir de sonner Justine? »

Justine entra au coup de sonnette et fut chargée de prévenir M. Jolain qu'il faudrait réunir tous les ouvriers dans la grande cour, quand ils reviendraient de dîner.

Lorsque M. Defert entra dans la cour, il y régnait une grande agitation. M. Jolain n'ayant pu répondre aux questions des ouvriers sur l'objet de cette réunion, ceux-ci, excités déjà par les événements, se livraient aux suppositions les plus alarmantes; on discutait bruyamment dans les groupes.

« Mes amis, dit M. Defert, écoutez-moi bien et comprenez-moi bien. Vous savez quelle est la situation du pays. La France a besoin d'hommes, et c'est un devoir pour tous ceux qui peuvent tenir un fusil, de partir à la défense de la patrie envahie. Beaucoup d'entre vous sont soutiens de famille; s'ils ne partent pas, j'en suis sûr, c'est qu'ils ne veulent pas laisser les leurs dans la misère. Pendant toute la durée de la guerre, je me charge de leurs familles. »

Il y eut un murmure d'approbation; puis des groupes se formèrent, les ouvriers semblaient se consulter. Enfin, un des ouvriers se détacha et vint parler à M. Defert, qui fit aussitôt un signe de la main pour demander le silence.

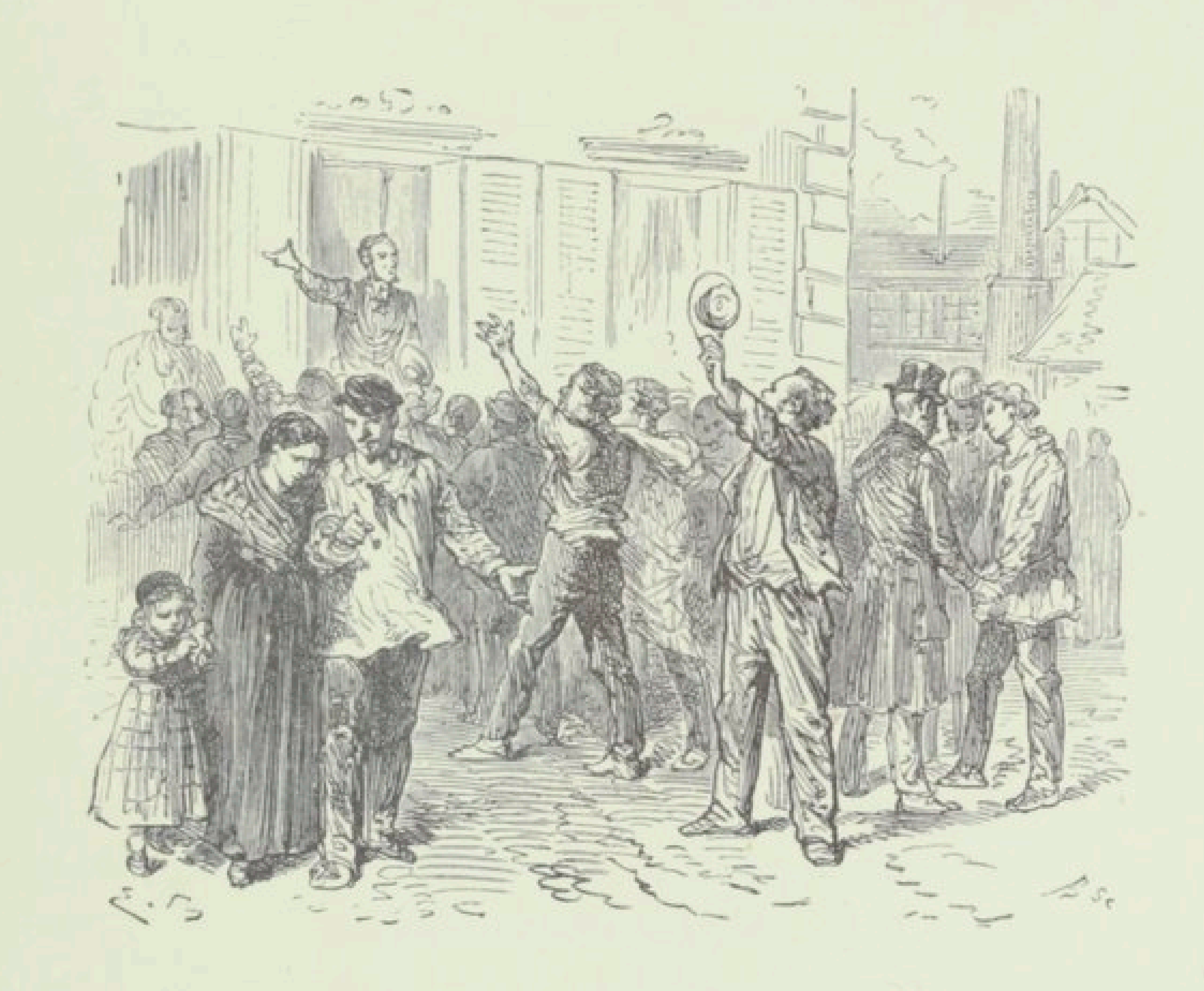
« Ce que je viens de dire, reprit-il, regarde non-seulement ceux qui s'engageront volontairement, mais encore ceux qui seront appelés en vertu de la loi! »

« Vive M. Defert! crièrent les ouvriers.

— Non, mes amis, vive la France! »

L'exemple donné par M. Defert fut suivi par presque tous les fabricants de Châtillon.

Sur ces entrefaites, Mme Nay arriva de Brest pour habiter avec ses parents. M. Nay venait de prendre du service dans le génie auxiliaire. Thorillon l'accompagnait. Quant à Marthe, sa dernière lettre était datée de Vendôme.





Jean allait passer avec dégoût.

CHAPITRE XXVI

Conduite de Jean dans sa première affaire d'honneur.

Dès son arrivée au régiment, Jean avait éprouvé une déception dont il s'était bien gardé de dire un mot dans ses lettres. Il était parti plein d'enthousiasme au-devant du danger, et il rencontrait tout d'abord l'ennui et même quelques dégoûts. Il avait cru, dans son ardeur, qu'il suffit de dire : « Je vais me battre, » pour marcher droit à l'ennemi, et le régiment ne recevait pas d'ordres ; et il lui fallait, bon gré mal gré, ronger son frein et mener la vie de garnison. Quand il parlait de son désir d'assister à une bataille, il était tout surpris de voir quelques-uns de ses camarades lever les épaules et répondre qu'on en verrait assez tôt comme cela.

Quelques jours après son arrivée, un grand escogriffe de mauvaise mine, avec des yeux trop rapprochés et un grand nez crochu qui tombait sur des moustaches hérissées, l'avait pris à part et lui avait dit :

« Conscrit, comment t'appelles-tu ?

— Jean Defert.

— Bien ! moi je m'appelle Bouilleron.

— Ah ! reprit Jean, sans rien trouver autre chose à répondre.

— As-tu le sac ? demanda Bouilleron en louchant de ses yeux trop rapprochés.

— Quel sac ? demanda Jean avec surprise.

— Quel sac ? Mais celui-là ! » Et le fusilier Bouilleron faisait le simulacre de compter de l'argent avec sa main droite dans la paume de sa main gauche.

Jean se mit à rire, et dit qu'en effet il avait quelque argent.

« Alors, reprit Bouilleron avec un sourire qui lui fit remonter ses moustaches à la moitié des joues, tu me plais, tu es mon ami. Tu m'entends ; rappelle-toi que c'est moi qui suis ton ami Bouilleron, et non pas les autres. Vois-tu, mon bonhomme, ajouta-t-il en clignant l'œil, veille bien sur tes connaissances ; il y a comme cela, dans les régiments, un tas de mauvais sujets.

— Je vous remercie, répondit Jean, et je me souviendrai de votre avis.

— Attends-moi après l'exercice ; nous nous promènerons ensemble et je te ferai voir la ville. »

Cette proposition plaisait médiocrement à Jean, qui aurait mieux aimé se promener tout seul qu'avec un compagnon d'un extérieur aussi compromettant ; mais il se dit qu'il devait se montrer bon camarade, que le soldat louche était peut-être un brave garçon ; et il surmonta sa répugnance.

Jean s'aperçut bien vite qu'en fait de monuments le fusilier Bouilleron connaissait surtout les cabarets. *Au singe vert*, le vin était aigre ; à la *Gerbe d'or*, il était baptisé ; au *Bon coing*, on y mettait du bois de campêche. Jean s'amusait de ces propos, lorsque Bouilleron, faisant claquer sa langue, lui dit : « Ici, c'est délicieux ! » Et il le prit par le bras pour le faire entrer au *Coq hardi*.

« Mais, pardon, dit Jean en se dégageant doucement, c'est que... je n'ai pas soif.

— Pas soif ! s'écria Bouilleron avec une surprise qui n'était pas jouée. Un soldat qui n'a pas soif !

— C'est pourtant la vérité, » lui répondit Jean.

Bouilleron fut interdit un instant ; il se grattait le bout du nez.

« Bah ! reprit-il aussitôt, tu boiras sans soif. »

Heureux d'avoir trouvé une solution aussi satisfaisante, il se mit à rire aux éclats.

« C'est que..., reprit Jean tout à fait déconcerté, c'est que... je n'ai pas l'habitude d'aller au cabaret. »

Le fusilier Bouilleron rougit, son nez s'enfonça dans sa moustache et il loucha encore plus désagréablement que d'habitude. Jean était très-confus d'avoir blessé son camarade, et il essayait en balbutiant d'expliquer ses paroles, lorsque la physionomie de Bouilleron s'éclaircit.

« Eh bien ! dit-il, prête-moi cent sous. »

Jean lui mit avec empressement une pièce de cinq francs dans la main, afin de se débarrasser de lui, et, continuant sa promenade tout seul, le laissa entrer au *Coq hardi*. Le soir, vers l'heure de l'appel, Jean rentrait tranquillement à la caserne, lorsqu'il fut interpellé au coin d'une petite rue par une voix horriblement avinée.

« J'ai des étourdissements, lui cria Bouilleron, avec un sérieux d'ivrogne; viens me donner le bras, mon garçon, viens ! »

Jean allait passer avec dégoût; une réflexion l'arrêta. L'heure pressait, cet homme était incapable de rentrer seul à la caserne. Dieu sait ce qui lui arriverait, s'il était obligé de coucher dans la rue !

Il se dirigea vers le soldat, qui se disposait à passer familièrement son bras sous le sien.

« Pas comme cela, lui dit Jean assez sèchement. Et lui prenant le bras au-dessus du coude, il l'emmena comme un enfant.

— Quelle poigne, mes amis, quelle poigne ! » balbutiait Bouilleron émerveillé de se sentir si bien tenu.

Le lendemain, sans avoir l'air de se douter de ce qui s'était passé la veille, l'ivrogne guetta Jean à la porte de la caserne.

« Viens-tu, mon vieux, » lui dit-il.

— Non, reprit Jean d'un ton bref.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Oh ! mademoiselle ! dit Bouilleron en faisant un salut ironique, nous faisons donc des façons ? » Et il tourna le dos à Jean en riant d'un rire affecté. Au bout de trois pas, il se ravisa, revint et dit à Jean : « Allons ! je ne t'en veux pas. Liberté pour tout le monde. Mais prête-moi au moins quelque petite chose.

— Non, répondit Jean avec fermeté ; vous n'avez pas besoin d'argent, et je ne vous en prêterai pas.

— C'est comme ça que tu me récompenses de t'avoir ramené hier à la caserne, quand tu ne pouvais plus te tenir debout ! » hurla Bouilleron en grinçant des dents.

La prétention était si bouffonne que Jean ne put s'empêcher de rire aux éclats.

« Hi ! hi ! hi ! fit l'ivrogne, en parodiant avec affectation le rire de Jean. Ris, mon bonhomme, ris ; mais rira bien qui rira le dernier. » Et il partit tout tremblant de colère.

Le lendemain, au réveil, Jean s'aperçut qu'il lui manquait une de ses épaulettes. Il demanda poliment à ses camarades de chambrée si quelqu'un d'entre eux n'avait pas vu ou pris par mégarde cette épaulette. Chacun affirma qu'il n'avait rien vu : cependant Bouilleron riait d'un mauvais rire, sans lever les yeux, tout en polissant la plaque de son ceinturon. Au moment où Jean se retournait pour chercher encore, l'épaulette, lancée par une main vigoureuse, vint lui souffleter la joue droite. Il fit rapidement volte-face et se trouva en présence de Bouilleron, qui le regardait avec effronterie.

« C'est vous, lui dit-il d'un ton ferme, qui avez eu l'insolence?...

— L'insolence ! cria l'autre, en croisant ses bras sur sa poitrine et en s'avançant vers Jean d'un air de défi, le menton en avant.

— J'ai dit l'insolence, et je répète l'insolence, » dit Jean, qui était très-pâle, mais nullement intimidé. Bouilleron leva la main ; mais avant qu'il eût pu frapper, Jean lui saisit le poignet. L'indignation doublait ses forces ; et faisant tournoyer le soldat sur lui-même, il le jeta à plat ventre sur un des lits de la chambrée. Les camarades s'interposèrent ; Bouilleron écumait de rage.

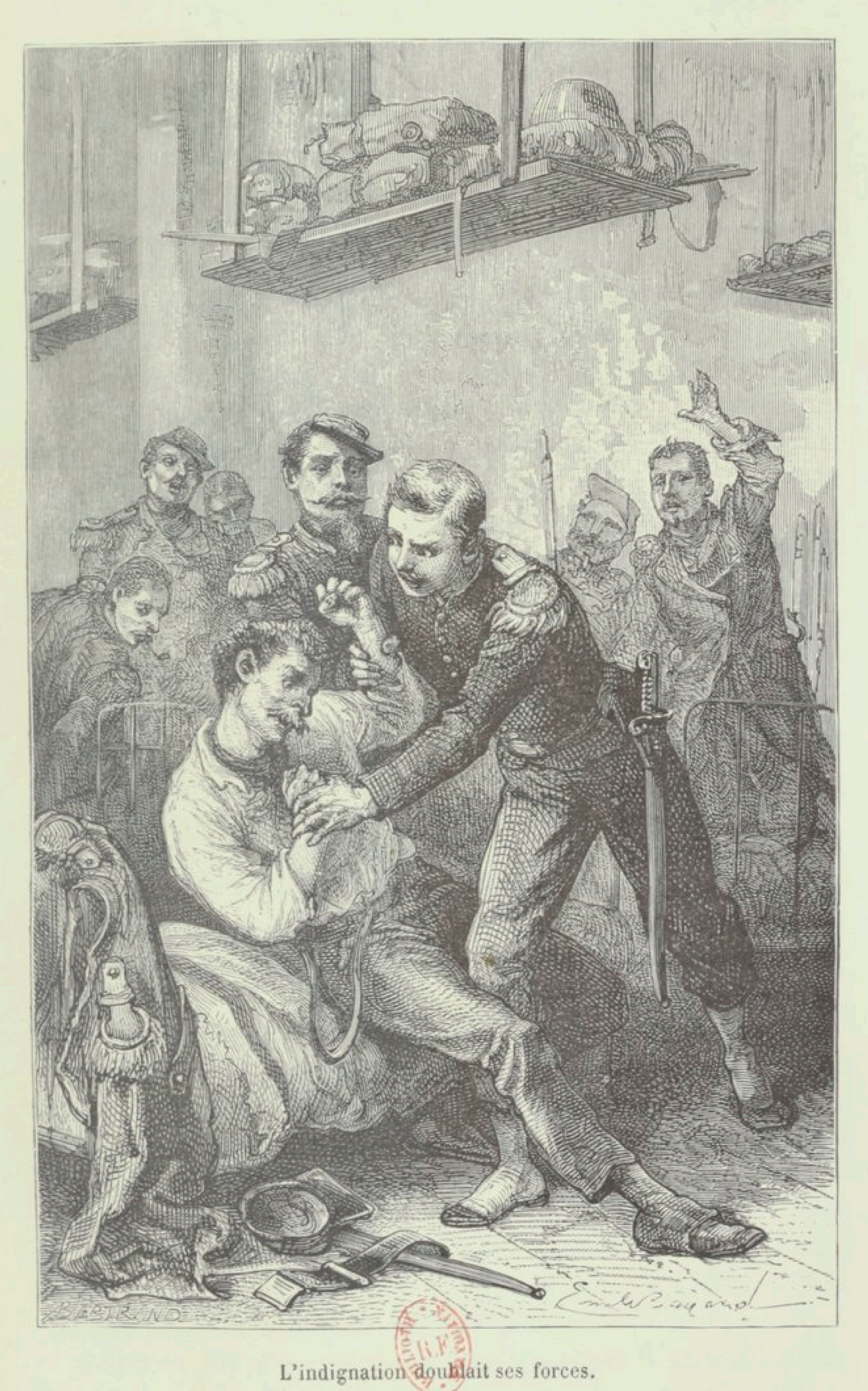
« Laissez-moi, laissez-moi ! hurlait-il de toutes ses forces. Je n'ai plus à le toucher maintenant ; c'est moi l'offensé, nous nous battrons.

— Je ne suis pas l'offenseur, reprit Jean, qui avait retrouvé tout son sang-froid. J'en prends nos camarades à témoin. Écoutez-moi bien tous ; je n'aurai pas affaire à lui, du moins avant la fin de la campagne. Je suis venu pour me battre contre les Prussiens ; ce n'est pas au moment où l'on manque d'hommes que je m'exposerai à le blesser ou à être blessé par lui.

— Lâche ! lâche ! mauvais soldat ! vociférait Bouilleron.

— Je ne suis pas un lâche, puisque c'est volontairement que je viens faire la campagne. Nous nous reverrons devant l'ennemi. Si nous revenons tous les deux du champ de bataille, je lui rendrai raison ; je vous en donne à tous ma parole d'honneur. »

Le ton de Jean, quand il prononça ces paroles, avait un tel accent de vérité et d'honnêteté, que les camarades se regardaient les uns les autres en faisant des signes de tête, comme pour approuver. Cette



L'indignation doublait ses forces.

approbation donnée aux paroles de Jean par ses camarades exaspéra tellement Bouilleron qu'il se mit à les injurier tous les uns après les autres. Un vieux sergent entra et se fit expliquer l'affaire. Il était évident que lui aussi était séduit par la physionomie franche et ouverte du conscrit. Cela ne l'empêcha pas de grommeler dans ses moustaches : « Mauvaise affaire, mon enfant !

— Son enfant ! hurla Bouilleron au comble de la rage ; eh bien ! il ne manquait plus que cela. » Le sergent voulut lui imposer silence, mais il ne trouva pas d'autre moyen de le faire taire que d'appeler les hommes de garde, qui le conduisirent à la salle de police.

Jean était fort triste, car s'il était courageux, il n'était pas stoïcien. Il était décidé, coûte que coûte, à ne pas donner suite à cette affaire avant la fin de la campagne ; mais il lui semblait bien amer et bien dur de laisser croire à ses camarades que c'était la peur qui le faisait reculer. Il alla se promener dans la campagne, l'esprit agité, la volonté indécise. Par moments il lui semblait qu'il était décidé à se battre pour en finir. Puis, quand il se croyait bien décidé, sa conscience lui criait qu'il avait tort de tant penser à lui, et qu'il devait faire à son pays ce sacrifice, quelque pénible qu'il fût.

Le lendemain, après l'heure du rapport, il fut appelé chez le colonel.

« Qu'est-ce que j'apprends ? lui dit le colonel, un soldat qui refuse de se battre ! »

Jean se mordit les lèvres et fit tous ses efforts pour ne pas pleurer ; quand il se sentit maître de lui-même, il prit la parole.

« Mon colonel, dit-il, veuillez oublier un instant que je suis soldat et permettez-moi de vous parler à cœur ouvert. »

Le colonel surpris le regarda plus attentivement, et fut frappé de l'expression et de la beauté de cette physionomie douce et sérieuse.

« Monsieur Defert, lui dit-il, asseyez-vous et expliquez-vous.

— Mon colonel, vous ne pouvez pas croire sérieusement que j'ai peur de me battre, puisque c'est volontairement que je suis venu défendre mon pays, et au besoin me faire tuer pour lui. Il me semble que, dans les circonstances où nous sommes, mon engagement équivaut à un vœu ; je ne m'appartiens donc plus, et je n'ai plus le droit de risquer ma vie ni celle d'un autre dans une affaire personnelle.

— Je comprends vos raisons, dit le colonel avec bienveillance. Mais vos camarades les comprendront-ils ?

— Je n'en sais rien, et c'est ce qui me chagrine. Il est bien amer et bien dur, quand on a du cœur, de passer pour un lâche. Cette idée-là

m'a empêché de dormir toute la nuit. Cependant, si dur que ce soit, j'aurai, avec l'aide de Dieu, la force de le supporter. » Et il ajouta, en se parlant à lui-même : « Pourvu que cela ne dure pas trop longtemps. »

Le colonel le regardait avec une vive sympathie. Il allongea la main vers son bureau, prit un papier, et dit à Jean : « Le régiment partira dans quelques jours. »

Le visage de Jean se colora d'une vive rougeur et fut comme transfiguré par la joie.

« Alors, dit-il, j'aurai la force d'attendre.

— Êtes-vous fort à l'escrime ?

— On me l'a toujours dit.

— Suivez-moi par ici ; nous allons voir cela tout de suite. »

Jean, assez surpris, suivit le colonel, qui le conduisit dans un fumoir où un vieux soldat en bras de chemise fourbissait une épée.

« Simon, dit le colonel, donne un masque et un plastron à ce soldat et prépare-toi à un assaut. »

Jean se mit en garde, et coup sur coup boutonna Simon, qui parut fort étonné.

« Mon pauvre Simon, dit le colonel au fourbisseur déconcerté, il me semble que tu as trouvé ton maître.

— Ça, c'est vrai, dit le soldat avec franchise ; mais il n'y a pas d'affront ; car vous voyez comme moi que le camarade est diablement fort. » Et il se remit tranquillement à fourbir son épée.

« Maintenant, dit le colonel à Jean, voici ce que vous allez faire. Bouilleron est un ferrailleur, et on le craint au régiment. Cette raison-là pourrait faire croire que vous avez peur de lui. Faites-lui proposer un assaut à armes courtoises, avec cette condition que s'il vous reconnaît plus fort que lui, vous aurez le droit de remettre la partie. Sinon, je ne vois aucun moyen de ne pas en découdre. S'il est assez fou ou assez vaniteux pour insister, tant pis pour lui. Autrement, voyez-vous, l'opinion de vos camarades serait contre vous, et ce serait à qui se donnerait le plaisir de vous tâter. Votre situation ne serait pas tenable, et puis l'exemple ! »

Bouilleron, qui venait de sortir de la salle de police, accepta avec une joie sauvage les conditions de la lutte.

« Enfin ! dit-il, on va en voir de belles ! et j'ai par-dessus le marché ma salle de police à lui faire payer ! Préparez-vous à rire, » dit-il à ses camarades.

Trois fois de suite Jean lui fit sauter son fleuret. Comme il se

baissait pour le ramasser une troisième fois, le prévôt mit le pied dessus.

« C'est jugé, dit-il sèchement à Bouilleron ; tu peux grincer des dents tant que tu voudras, c'est toi qui as perdu. Tu n'es pas de force, et il est bien heureux pour toi que ce petit-là soit assez gentil pour se contenter du fleuret. C'est à Paris que tu as étudié ? demanda-t-il à Jean.

— Non, en province.

— Est-ce que tu sais manœuvrer le sabre aussi bien que l'épée ?

— Je crois que oui, répondit Jean en souriant. J'ai même un peu appris à jouer de la lance.

— Complet ! dit le prévôt. Tu feras de ma part des compliments à ton maître. » Et il lui fit un salut avec le fleuret qu'il avait ramassé.

Bouilleron quitta la salle d'armes avec l'entrain d'un chien qui vient d'être battu ; ce qui ne l'empêcha pas de toiser Jean au passage et de lui dire :

« N'importe, ça tient toujours !

— Comme vous voudrez.

— Il n'osera plus, » dit le prévôt à Jean lorsque son adversaire eut fermé la porte.

La conduite de Jean dans cette affaire lui concilia toutes les sympathies. Les troupiers l'avaient d'abord trouvé un peu « fils de famille ». Mais quand ils surent que c'était un tireur de première force et qu'ils le virent en même temps si poli, ils prirent avec lui un ton presque respectueux, comme s'il eût été un homme mûr et un officier. L'arrivée des Loret et ce qu'ils dirent de Jean et de sa famille acheva de le rendre populaire.

Quand Camille Loret apprit qu'un certain Bouilleron avait osé provoquer « Monsieur Jean », il se le fit montrer, pour se donner, disait-il, le plaisir de voir de près « une brute renforcée ». Il alla le regarder sous le nez avec une telle insistance que l'autre, tout rodomont qu'il était, perdit contenance. L'adresse de Jean lui avait donné à réfléchir ; il savait aussi que Camille était maître d'armes. Quand Camille l'eut bien toisé de la tête aux pieds, et des pieds à la tête, il dit à haute et intelligible voix : « Voilà-t-il pas un joli coco ! »

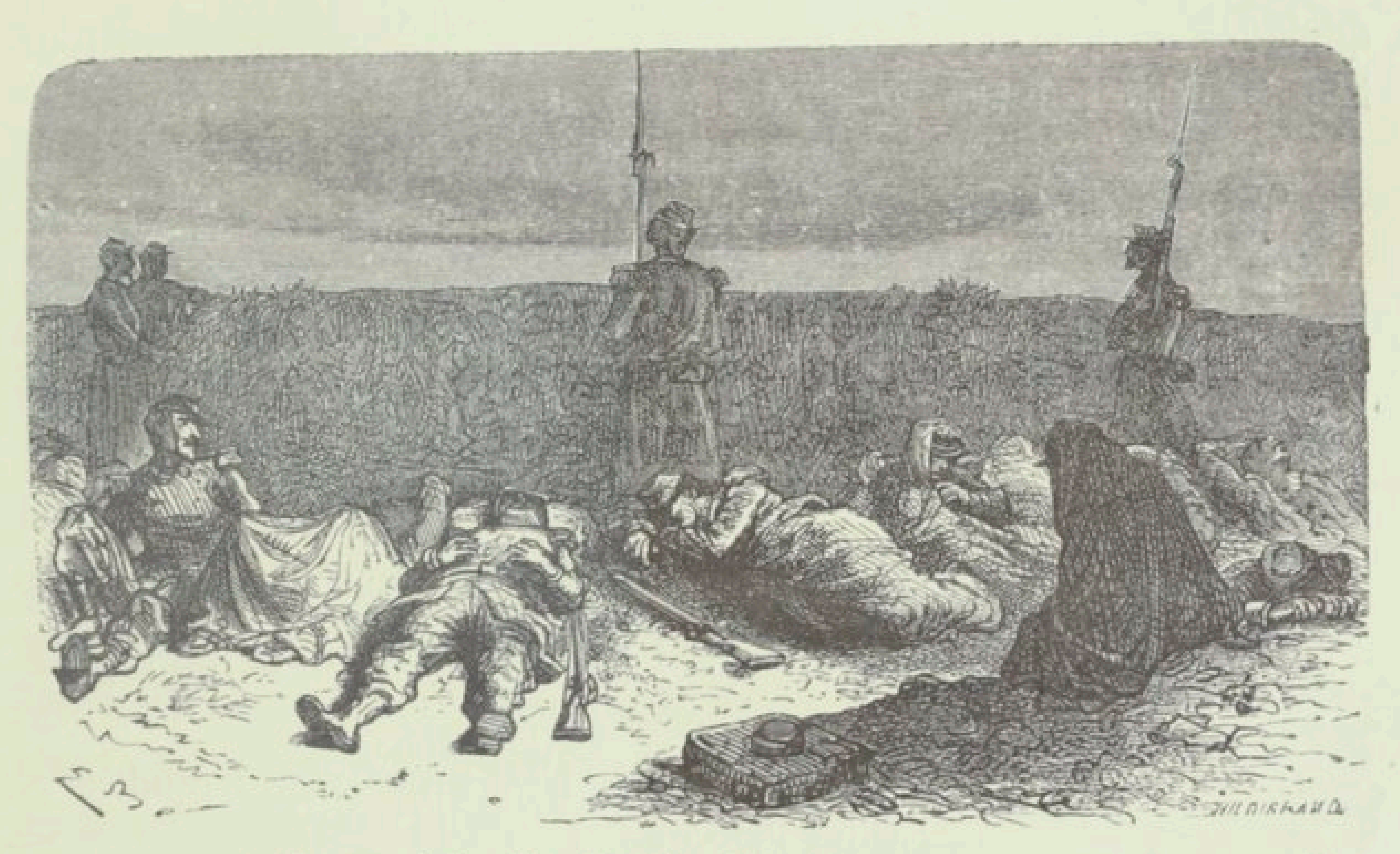
Il est à croire que le joli coco ne trouva dans cette sommaire appréciation de sa personne rien de diffamatoire, car il tourna le dos sans demander raison. Les deux autres Loret étaient aussi animés que leur frère, et jamais Bouilleron ne sut combien il avait été près d'être berné aussi piteusement que Sancho Pança le fut dans la cour de l'hôtellerie.

Heureusement, Jean, que l'on n'avait pas mis dans le secret, découvrit par hasard le complot. Il désapprouva l'idée et parla à Camille Loret. « Il croira que j'ai peur de lui et que je vous mets en avant pour l'intimider. » Camille se rendit à ses raisons, mais comme compensation il se donna le passe-temps d'appeler le bretteur Croquemitaine plus de vingt fois par jour.

Le régiment partit bientôt. Le mouvement du départ et l'excitation causée par l'attente de la lutte prochaine firent oublier bien vite toutes les histoires de garnison. Au milieu des marches et des contremarches se développait dans le régiment un esprit nouveau. Les soldats étaient plus gais, plus attachés à leur devoir : l'approche du danger produit cet effet sur le caractère français. Les lettres de Jean se ressentaient de ces dispositions, elles étaient pleines d'entrain et d'espoir. « C'est un vrai troupier, disait de son côté Léon Loret dans une de ses lettres. Nous craignions pour lui les fatigues de la marche et du campement. Il s'y est fait tout de suite, et après les plus longues étapes, il est le premier à allumer le feu et à faire le café pour les autres. Dites tout cela au capitaine Salmon, cela lui fera plaisir. »

Jean avait prié ses amis de ne rien dire dans leurs lettres de son affaire avec Bouilleron ; son secret fut bien gardé non-seulement par les Loret, mais encore par d'autres Châtillonnais qu'il connaissait à peine en entrant au régiment et qui tous devinrent ses amis. Ces jeunes gens appelaient, pour plaisanter, leur régiment le régiment de Châtillon.





On campait dans la neige, dans la boue, sur la terre glacée.

CHAPITRE XXVII

Bataille de Coulmiers. — Commencement de la retraite.

L'hiver était venu, hiver cruel, impitoyable pour nos pauvres soldats, mal équipés, mal vêtus, mal nourris, accablés par la nouvelle des désastres épouvantables de l'armée du Rhin. On put voir alors quelles ressources d'abnégation, de constance, de vertu, trouve en elle-même cette race que la politique haineuse de nos ennemis affecte de trouver si amollie et si impuissante. On campait dans la neige, dans la boue, sur la terre gelée, sur le verglas; et cependant on était gai, on avait foi dans l'avenir, on plaisantait encore au milieu de tant de maux.

A mesure que les temps devenaient plus rudes et que les privations et les dangers se multipliaient avec les étapes, Jean se roidissait contre la fatigue et le découragement. Plus d'une fois il avait donné du cœur à ses compagnons de misère par sa tenue irréprochable et son entrain de bon aloi.

Un jour qu'il s'agissait de coucher dans la boue, sans avoir mangé, quelques novices et même quelques vieux soldats murmuraient tout haut. Camille Loret dit à l'un des plus rétifs :

« Tu vois ce petit là-bas, avec sa figure de demoiselle?

— Oui, après ?

— Il a cent mille livres de rente, et on ne l'a pas encore entendu se plaindre une fois. »

L'autre avait grommelé dans sa barbe, mais il n'avait plus osé se plaindre tout haut. Le capitaine proposa à Jean les galons de caporal.

« Mais, mon capitaine, répondit Jean, je suis venu uniquement pour me battre et non pour chercher des grades.

— Très-bien, mais c'est un service à rendre.

— Alors j'accepte. »

Et voilà comment il était devenu caporal.

C'est en qualité de caporal qu'il assista à la bataille de Coulmiers.

Quand on lit dans un livre le récit d'une bataille, composé après coup et d'après les documents authentiques, on se figure volontiers que, sur un champ de bataille, chacun sait ce qu'il fait, où il va, et ce que font les autres. Rien de moins exact sur le terrain. Pour Jean, par exemple, voici ce que fut la bataille de Coulmiers. Une position prise dans un ravin peu profond, une pluie d'obus éclatant d'abord en arrière du ravin, puis dans le ravin même, et dont les éclats blessent ou tuent un certain nombre d'hommes; un vif désir de sortir de là et d'aller en avant; l'ordre de partir et de prendre un certain village que l'on distingue à peine dans la plaine; la recommandation de ménager les cartouches et d'user de la baïonnette; une course folle sur un terrain découvert, au milieu du sifflement des balles, du grondement des canons et du cri déchirant des mitrailleuses, des bourdonnements dans les oreilles, des cris de commandement, des camarades qui tombent la face contre terre et qui ne se relèvent plus; un juron énergique de Léon Loret, qui prononce distinctement ces mots : « Hé, dites donc ! » et laisse tomber son fusil parce qu'il a le bras cassé; le désir de gagner le village au plus vite, l'idée que ce n'est



pas bien difficile, du moins jusqu'ici, l'assurance de n'être plus blessé puisqu'il ne l'a pas encore été. A mesure que le régiment avance au pas de course, on voit les attelages des ennemis emmener les canons qui ne sont plus en sûreté derrière un épaulement où restent des tirailleurs, les uns avec des casques surmontés d'une chenille, les autres avec des casquettes bleues. A mesure qu'on approche, on distingue les tirailleurs, on les voit viser, puis se cacher derrière l'épaulement. Ils détalent à leur tour, s'élancent à travers champs et se retournent encore pour faire feu. Quelqu'un crie derrière Jean : « Hé ! les pompiers, attendez-nous ! » Jean se met à rire ; la plaisanterie n'est pas bien fine, mais ses nerfs sont excités. Une autre voix dit : « Ce sont des Bavarois ! » et l'on redouble d'ardeur à les poursuivre. Le retranchement est pris, mais ce n'est qu'un premier pas. Les hommes à casques et à casquettes se sont repliés sur le village que l'on voit désormais distinctement. On aperçoit quelques meules de blé, des noyers, quelque chose comme un puits en pierres sèches, et enfin un grand mur de métairie tout crénelé, d'où partent des coups de fusil. Personne n'y fait attention et l'on s'avance toujours d'une course furieuse. On est si près maintenant que Jean voit l'heure au cadran du vieux clocher; il a l'esprit tellement libre qu'il remarque que l'horloge est arrêtée. Une effroyable décharge l'avertit du danger sans le faire dévier d'une ligne. Sa lèvre supérieure se relève comme s'il riait d'un rire ironique ; il éprouve un impérieux besoin de se mesurer avec quelqu'un de visible; il a soif de sang, et chose horrible, il trouve cela tout naturel; il voit déjà l'endroit par où il entrera dans le village.

Le capitaine de la compagnie avait été tué d'un éclat d'obus dans le ravin ; le lieutenant venait de tomber la face contre terre au moment où il criait : « Hardi, les enfants ! » Jean se trouvait en tête, il cria, sans presque savoir ce qu'il faisait : « Hardi, les enfants ! » et d'instinct les soldats le suivirent. L'entrée du village était barrée par un grand fossé creusé dans la terre durcie. « Houp ! » cria Jean en brandissant son fusil, et en deux enjambées il fut d'abord au fond du fossé, ensuite sur la crête. Les embrasures du mur crénelé vomissaient de gros flocons de fumée qui ne se dissipaient pas tout de suite ; les hommes tombaient autour de Jean, il ne s'en apercevait même pas. Une fois sur la crête, il cria : « Le village est à nous ! » Remarquant que le soldat qui le suivait avait de la peine à gravir le talus, il lui tendit la main aussi tranquillement que s'il eût offert la main à une dame

pour lui faire franchir un petit ruisseau. « Allons, mon vieux, allons ! » dit-il au soldat. Puis, reconnaissant Bouilleron, il s'écria en riant : « Oh, la bonne rencontre ! » Le mur crénelé avait été abandonné. Le régiment, c'est-à-dire ce qui restait du régiment, tenait le village. Les Bavarois voulurent encore résister ; mais la baïonnette eut raison d'eux, et le drapeau aux trois couleurs flotta sur le clocher.

« Ma foi, dit Jean à Bouilleron, en essuyant sa baïonnette avec une poignée de paille, j'aurais cru que c'était plus difficile que cela.

— Tu ne m'en veux plus ? lui demanda Bouilleron en lui tendant la main.

— Bête que tu es ! dit Jean avec une gaieté folle, je ne t'en ai jamais voulu. »

Tout à coup il frissonna ; son excitation s'était calmée à la vue du sang qui souillait ses mains. Il jeta les yeux sur les morts qui jonchaient le terrain, et il eut horreur de ce qu'il avait fait. Et pourtant, se dit-il, je n'ai fait que mon devoir ! Quelle abomination que la guerre !

Sur ces entrefaites, arriva le colonel qui avait eu son cheval tué sous lui, et qui malgré cela était un peu confus d'être en retard.

« Qui est entré le premier dans le village ? dit-il en regardant autour de lui.

— C'est le caporal Defert, crièrent plusieurs voix.

— Pardon, mon colonel, répondit Jean, j'y suis entré en même temps que Bouilleron.

— Pas du tout, répartit ce dernier avec vivacité, c'est bien lui qui a franchi le fossé le premier, à preuve qu'il m'a tendu la main pour m'aider à escalader le talus.

— Très-bien ! dit le colonel. Caporal Defert, à partir d'aujourd'hui vous êtes sergent, et je demanderai pour vous la croix de la Légion d'honneur. Quant au fusilier Bouilleron, je demanderai pour lui la médaille militaire. »

A ce moment, accourut un aide de camp. « Messieurs, dit-il au colonel et aux officiers qui l'entouraient, en ôtant son képi, nous avons la victoire ; l'ennemi bat en retraite ; vous camperez ici en attendant de nouveaux ordres. »

Dès le soir même, Jean ne manqua pas d'écrire à sa mère. « Il paraît, dit-il, que je suis une manière de héros ; vraiment on a bien fait de me le dire, car je ne m'en doutais pas. On nous a dit : Allez à ce village, quelque résistance que vous y trouviez, et nous y sommes

allés. Comme j'avais de meilleures jambes que mes camarades, je suis arrivé le premier, et pour cela on m'a fait sergent et l'on parle de me décorer. Je me demande si je ne rêve pas et si l'on mérite tant d'honneurs pour avoir remporté le prix de la course. »

« Ta! ta! ta! dit l'oncle Jean, lorsqu'on eut lu la lettre devant lui, ce petit drôle fait le modeste, mais je suis sûr qu'il s'est battu comme un lion. Ne t'inquiète pas, ma bonne fille, dit-il en voyant que Mme Defert pâlissait à l'idée des dangers courus par son fils. Son affaire est claire maintenant, les balles ne veulent pas de lui. Je connais cela, moi qui te parle, et tous ceux qui savent ce que c'est qu'une bataille te diront... suffit, je m'entends. »

L'armée de la Loire, devant des forces écrasantes, avait commencé cette belle retraite et livrait cette série de batailles qui auront un nom glorieux dans l'avenir, quoique la victoire ne les ait pas couronnées. Que de vertus nouvelles fit éclore la série de nos désastres! Jean ne pouvait se tenir de marquer dans ses lettres son admiration pour ses camarades, qu'il avait trouvés un peu mous et un peu vulgaires quand ils menaient la vie de garnison. Et encore il n'osait pas tout dire, il craignait d'effrayer et d'attrister sa mère en lui peignant les dures épreuves qu'il subissait héroïquement comme les autres.

Si quelquefois l'aspect morne et désolé des plaines de la Beauce le rendait malgré lui triste et pensif, si les nuages lourds et bas d'un ciel d'hiver plein de menaces pesaient malgré lui sur sa pensée, dans les longues marches dont rien ne faisait prévoir la fin, il secouait bien vite le poids de sa tristesse en se disant : « C'est pour cela que je suis venu, mon sacrifice est fait; le pis qui puisse m'arriver, c'est de rester ici, et j'ai prévu tout cela en venant. »

D'ailleurs, comme sergent, il avait à remplir envers ses hommes des devoirs incessants; il fallait payer d'exemple, les empêcher de se décourager, s'ingénier pour trouver ce qui leur était nécessaire dans un pays épuisé. Jean tenait de sa mère le don précieux de la parole. Son bon cœur, son tact et son vif sentiment du devoir lui faisaient trouver ce qu'il y avait de mieux à dire en toute circonstance.

Le meilleur remède contre le découragement, c'est la nécessité d'encourager les autres. Jean en faisait l'épreuve tous les jours. Comment se serait-il apitoyé sur lui-même, n'ayant pas une minute pour songer à lui? Les longues marches silencieuses à travers les obstacles de toute espèce sont, de toutes les épreuves de la guerre, la plus dangereuse peut-être. L'âme attristée s'abandonne et se replie sur elle-

même, et si, par malheur, elle arrive à se faire un triste plaisir de la contemplation de sa souffrance, les souvenirs du passé rendus à la fois plus doux et plus déchirants par le contraste l'assaillent en foule, l'énervent, et, la trouvant sans défense, la remplissent de regrets stériles et de désirs insensés. C'est alors que le soldat est pris du mal du pays, perd toute espérance de revoir son toit et ses parents, se couche le long d'une haie et attend, avec une résignation farouche, que l'ennemi vienne le prendre ou le tuer.

Jean qui avait passé par ces épreuves, et qui, grâce à son éducation et à l'énergie de sa volonté, en était sorti triomphant, les redoutait pour ses hommes.

« Allons, mon vieux, disait-il un jour à un soldat qui s'était assis dans la neige; allons, tu ne peux pas rester là; le sommeil te prendrait, tu ne retrouverais plus ton chemin, tu te ferais prendre.

— Sergent, c'est fini, je ne puis plus faire un pas.

— Essaye, nous allons t'aider.

— C'est impossible.

— Impossible! c'est toi qui dis cela! un homme comme toi! Allons, donne-moi la main. C'est un effort à faire et un mauvais moment à passer; dans une demi-heure, tu riras de toi-même. Tu as vu la fin de la journée d'hier, pourquoi ne verrais-tu pas la fin de celle d'aujourd'hui? Tu souffres! nous aussi! Tu regrettes ton village! Bon moyen de le revoir que de te faire prendre comme un lièvre par les maraudeurs ennemis. Tu le reverras ton pays, et tu y danseras encore plus d'une fois. Quels yeux ils ouvriront là-bas, quand tu leur raconteras ce que tu as fait et ce que tu as souffert! Allons, c'est dit, lève-toi! »

Le soldat se leva presque malgré lui, subjugué par l'ascendant d'une âme supérieure à la sienne.

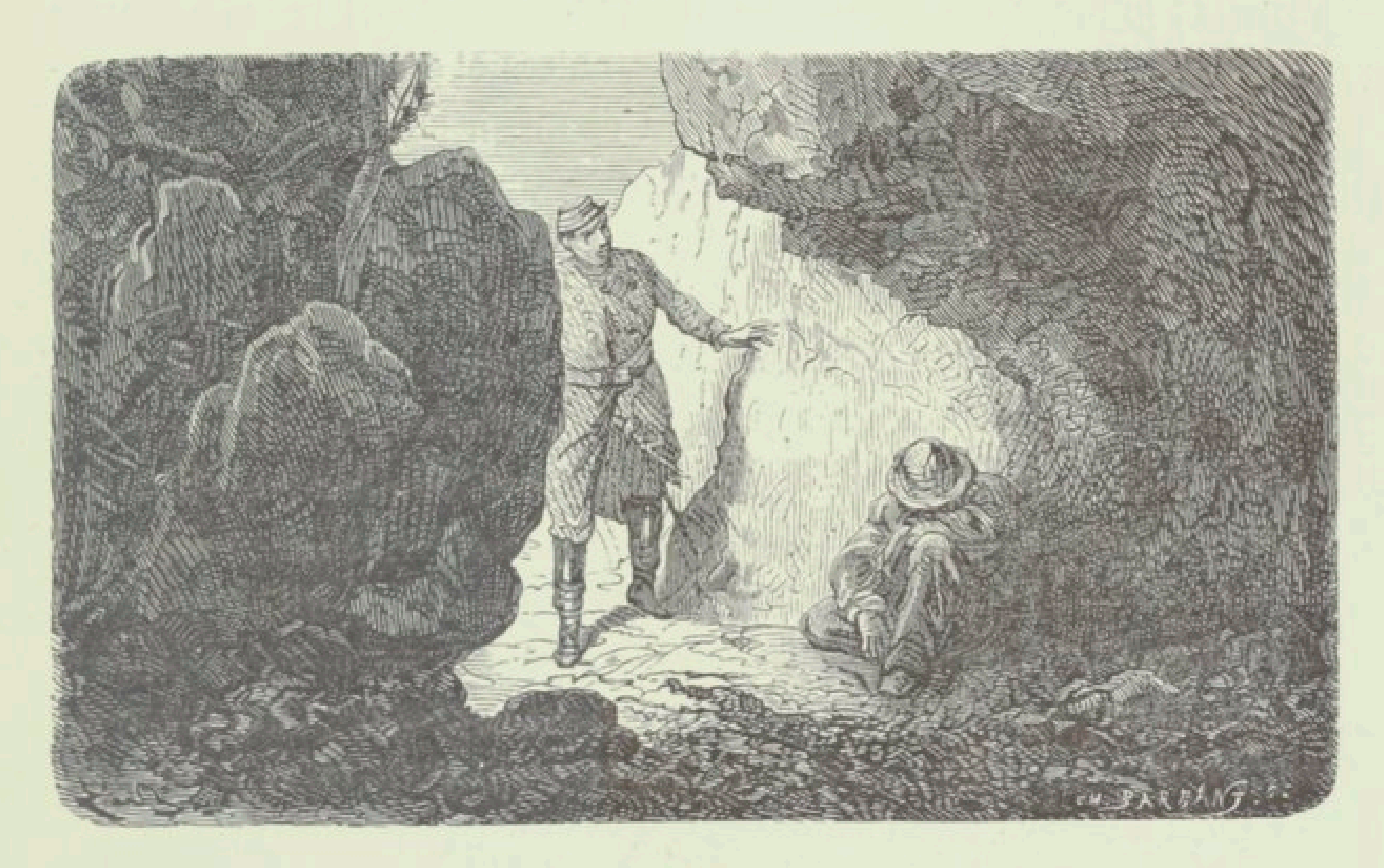
Cette scène se renouvelait souvent, et, grâce au jeune sergent, bien des hommes revirent la fumée du toit paternel, ou moururent d'une mort honorable dans une bataille, au lieu de mourir de faim, de lassitude et de misère dans un fossé.

Le régiment perdait tant d'officiers que Jean fut bientôt sous-lieutenant. « C'est un vrai officier, disait le troisième Loret dans une de ses lettres, et un joli camarade aussi. On voit bien que l'instruction est bonne à quelque chose; dites bien cela à nos petits frères. M. Jean sait le métier comme s'il n'avait jamais fait autre chose. Le colonel dit qu'il a des idées et que c'est grand dommage qu'il ne soit pas pour rester troupier toute sa vie. Il a une manière à lui de faire marcher

les hommes. Pourtant il ne jure pas et ne se met jamais en colère; mais il ne plaisante pas non plus, et quand il a dit : « Il le faut, » il n'y a plus à répliquer. On l'aime cependant et l'on a grande confiance en lui; ce n'est pas lui qui mangerait ou se coucherait sans savoir si ses hommes ont tout ce qu'il leur faut. Quand il faut charger, et cela nous arrive souvent, il s'en va là comme d'autres vont à la parade, la tête bien droite, avec des mots gentils qu'il sait trouver pour enlever le pauvre monde. Et vraiment, le pauvre monde a quelquefois grand besoin d'être enlevé. A peine sous-lieutenant, voilà qu'il est question de le faire lieutenant, parce qu'il a dépisté et pris, avec quelques bons garçons, un des gros bonnets de l'autre armée.

» Je l'ai vu passer, pas bien fier, le gros bonnet; je ne sais pas le grade, parce que chez eux on se cache d'être général avec autant d'empressement que l'on s'en vante chez nous. Tout ce que j'ai vu, c'est qu'il avait de grosses tresses sur les épaules. »





Jean accourut.

CHAPITRE XXVIII

Dernier exploit de Jean. — Il se dévoue et donne sa vie pour son pays.

L'exploit auquel cette lettre fait allusion avait fait la joie des bivouacs et rendu Jean presque légendaire.

On a bien raison de dire que la fortune aime les audacieux! Jean était parti à la tête d'un petit détachement pour faire une reconnaissance. Une brume froide de décembre rampait tristement sur la plaine désolée. Au bout de quelques heures, cette brume se changea en un brouillard si épais que la petite troupe franchit sans s'en douter la ligne des vedettes allemandes. On suivait depuis longtemps un mauvais chemin creux sans rencontrer âme qui vive; il régnait dans l'air un tel silence que la campagne semblait morte. A la fin, le chemin creux se transformait en une crevasse pierreuse qui aboutissait brusquement à une carrière abandonnée. Elle semblait délaissée depuis longtemps. La partie qui était à découvert formait une espèce de bassin irrégulier dans le fond duquel avaient poussé des sureaux mon-

strueux; le long des parois pendaient tristement des ronces échevelées, mélangées de buissons d'épines noires et d'églantiers qui semblaient frissonner sous la brume. Au centre à peu près de ce bassin irrégulier, une mare gelée faisait comme une tache noire. Certaines parties de la paroi étaient percées de trous béants qui donnaient entrée dans des galeries d'exploitation.

« Descendons, dit Jean, nous serons toujours à l'abri; nous nous reposerons un peu et nous verrons ensuite. »

Un des hommes, qui avait fait quelques pas à l'entrée d'une des galeries, poussa une exclamation de surprise. Dans un enfoncement, il y avait de la paille; un homme était là assis, immobile, embrassant de ses deux mains ses genoux qu'il ramenait contre sa poitrine, comme pour se réchauffer. L'homme, sans faire aucun mouvement, regardait le soldat avec des yeux égarés. Jean accourut.

« Eh, l'homme! dit-il au paysan, que faites-vous donc là?

— Je suis en train de crever de froid et de faim, dit l'homme d'un ton farouche. Oh! les brigands!

— Qu'est-ce qui vous est arrivé?

— Ils sont là, dans ma ferme, à une demi-lieue d'ici. Ils ont tout pris, tout! Je les ai priés et suppliés de me laisser quelque chose, ils se sont mis à rire, et m'ont jeté à la porte comme un chien, en disant que je dérangeais le général. »

Au mot de *général*, Jean avait dressé l'oreille. Une idée audacieuse venait de naître dans son esprit. « Étant donnée la prudence bien connue de ces messieurs, se dit-il, s'il y a un général si près d'ici, c'est que nous sommes en plein dans leurs lignes. Il y a peut-être un bon coup à faire. »

« Combien sont-ils? demanda-t-il au paysan.

— Une vingtaine au moins; mais, sauf votre respect, ils sont tous dans les vignes. J'avais un tonneau bien caché que je gardais pour le mariage de ma fille, ils l'ont trouvé, ils l'ont défoncé, ils ont bu à même.

— Est-ce que votre fille est à la ferme? Y avez-vous laissé quelqu'un?

— Pas si bête! dit le paysan en relevant la tête. J'ai fait partir les bestiaux, la mère et les enfants quand j'ai vu de quoi il retournait.

— Tant mieux, se dit Jean, nos mouvements n'en seront que plus libres. » Et il reprit :

« Est-ce qu'il y a des postes aux environs?

— Non! ils sont arrivés là comme en voyageurs, avec un gros père

dans une calèche, qu'ils ont volée, Dieu sait où. Ça a l'air d'une escorte. Les individus ont des collets jaunes avec des capotes bleues.

— Ce sont des dragons, » dit Jean. Et il réunit ses hommes en un groupe pour se consulter avec eux.

« Ça y est ! répondit un des soldats, nous ne demandons pas mieux que de vous suivre.

— Nous allons vous venger, dit Jean au paysan ; mais il faut que vous nous guidiez au moins jusqu'à portée de votre ferme. Peut-on arriver jusque-là à couvert ?

— Il y a, répondit le paysan, un dos de plaine où il faut passer à toute force, et où il n'y a pas moyen de se cacher. Mais par ce brouillard-là on y passera sans danger. Il y a devant la maison, mais de ce côté-ci du chemin, des haies, des noyers et des tas de fagots et de souches. On peut arriver là tout doucement, et sauter par-dessus le chemin. »

Lorsque Jean eut donné toutes ses instructions dans le plus grand détail :

« En marche ! dit-il gaiement en regardant sa montre, voilà qu'il est deux heures, peut-être qu'à trois heures il y aura du nouveau. Le gros père qui est dans la calèche doit avoir un portefeuille, et ce portefeuille doit contenir des choses intéressantes. Quel coup de filet ! Seulement que chacun fasse bien exactement ce que je lui ai dit : pas de coups de tête ! Il nous faut absolument réussir pour nous faire pardonner notre audace.

— Mais, dit le paysan, vous êtes des soldats vous autres ; vous faites votre affaire, rien de mieux ; mais ils me pendront, moi, s'ils me prennent avec vous.

— Une fois en vue de la ferme, vous serez libre de vous retirer. En tout cas, il le faut ; n'êtes-vous pas un bon Français ?

— Je suis aussi bon Français qu'un autre, dit le paysan en se grattant l'oreille ; mais chacun tient à sa peau.

— Assez ! dit Jean de ce ton d'autorité qu'il savait prendre à l'occasion. Il le faut ! » Le paysan le regarda d'un air surpris et se mit en devoir d'obéir.

Le paysan marchait en tête, Jean et les soldats le suivaient à la file, avec les plus grandes précautions, à travers les sillons durcis. A un certain endroit, le terrain se renflait : c'était le passage dangereux. Mais le brouillard était si épais que l'on ne voyait pas à trente pas devant soi. Là on obliqua sur la droite, et au bout de deux cents pas

le paysan s'arrêta. « Il faut descendre là-dedans, » dit-il tout bas à Jean, en lui montrant une marnière. On y descendit, chacun retenant son haleine. A partir du fond de la marnière, un petit chemin d'exploitation remontait en pente douce jusqu'au chemin, de l'autre côté duquel on commençait à apercevoir confusément la silhouette d'une petite ferme entourée de grands noyers dépouillés. On fit halte. Jean courbé en deux s'avança à la découverte. Une haie sans feuilles, mais assez fourrée pour servir d'abri, bordait ce côté du chemin ; il y avait quelques trouées. Il remarqua aussi une herse debout contre le tronc d'un noyer, puis un tas de fagots fortement entamé. Le long du mur de la ferme, un dragon enveloppé dans son manteau, le sabre au poing, allait et venait en battant la semelle.

Toutes les fois qu'il arrivait à la porte, il allongeait le cou dans l'intérieur de la cour et semblait bien plus préoccupé de ce qui se passait au dedans que des dangers qui pouvaient venir du dehors.

Jean fit signe à ses hommes, qui le rejoignirent un à un. Collant ses lèvres à l'oreille d'un des soldats, il lui dit quelques mots en lui montrant la sentinelle. L'autre remua à plusieurs reprises la tête de haut en bas.

En ce moment, un dragon parut à la porte de la ferme, un saladier plein de vin à la main. Il fit entendre un petit sifflement, et la sentinelle qui lui tournait le dos se retourna vivement ; ils se mirent à rire tous les deux. Comme le soldat en faction n'arrivait pas à dégager sa main droite de la dragonne de son sabre, l'autre, qui craignait d'être pris en flagrant délit, lui porta le saladier aux lèvres. C'était une grossière parodie de la scène charmante d'Éliézer et de Rebecca. Jean fit signe à un second soldat et lui désigna l'homme au saladier. Les soldats de sa petite troupe, le jarret tendu, n'attendaient plus qu'un signe pour s'élancer, lorsqu'un nouveau personnage apparut.

C'était un officier de haute taille, mince et blond avec d'énormes moustaches, et l'air si arrogant que ce devait être un homme de haute naissance. Il arracha brusquement le saladier des mains du camarade complaisant, en jeta le contenu au visage de la sentinelle, et assena à l'autre un tel coup sur le béret, que le saladier se brisa dans sa main. Non content de ce premier châtiment, il tomba à coups de pied et à coups de poing sur le délinquant, qui tâchait, mais en vain, de rester au port d'armes sous cette grêle de coups.

Pendant que l'officier faisait ainsi de la discipline à la prussienne,

la sentinelle regardait, immobile, en attendant son tour d'un air hébété. Jean porta la main à son képi, c'était le signal convenu.

En un clin d'œil, le factionnaire, l'officier et l'autre soldat furent renversés, roulés, garrottés et bâillonnés, sans avoir eu le temps de se reconnaître ni de jeter un cri d'alarme.

Jean, avec le reste de sa troupe, était déjà dans l'intérieur de la ferme. Plusieurs dragons ronflaient dans la paille sous un hangar; ceux-là ne furent pas difficiles à désarmer; ils roulaient des yeux stupides et demandaient à boire. Quatre uhlans posnaniens trinquaient dans la cuisine. Ils se levèrent brusquement à la vue des baïonnettes et demandèrent la vie sauve en criant : « Polonais ! amis des Français ! »

Jean les employa, sous la surveillance de deux hommes sûrs, à garrotter les dragons du hangar. Après quoi, le plus adroit des quatre rendit le même service aux trois autres, et eut l'insigne honneur d'avoir les mains liées à son tour par le caporal Truffaut, bachelier ès lettres.

Trois hommes furent tués dans l'écurie. Un malheureux, qui s'était réfugié au grenier, entendant que l'on montait l'échelle, perdit la tête, se jeta par la lucarne et s'assomma sur la terre gelée. Il n'y eut que ces quatre hommes de tués, tant la surprise avait été soudaine et l'affaire bien conduite.

Le général était bien calfeutré dans la chambre d'honneur. Ce gros père, comme l'appelait le paysan, s'était mis à son aise. Il était dans la quiétude d'un général qui se sent bien entouré ; d'un homme qui a eu froid et qui se chauffe, qui a eu faim et qui vient de manger (et même plantureusement), d'un Allemand qui a eu soif et qui a bu du champagne : témoins trois bouteilles vides, de même provenance que la calèche, probablement. Il avait desserré son col qui le gênait ; et il avait bien fait, car il avait la figure cramoisie et il respirait bruyamment ; il avait dégrafé son ceinturon et retiré ses grandes bottes. Les pieds dans de bonnes pantoufles, il se chauffait doucement à un feu clair de sarment. Sa douce somnolence fut tout à coup troublée par le bruit d'une lutte.

« Ces ivrognes se battent ! dit-il en se réveillant tout à fait. Capitaine Hermann, voyez donc ce que c'est. Où êtes-vous donc ? »

Le capitaine Hermann ne répondit pas, et pour cause. Admirablement ficelée, Sa Seigneurie gisait la tête en contre-bas sur la terre gelée ; et sa cervelle commençait à bourdonner et à se remplir de

visions étranges. Tout à coup on entendit deux coups de feu, trois ou quatre jurons, le bruit d'une lutte, et la porte brusquement ouverte donna passage à Jean et à quelques-uns de ses soldats. D'un bond le jeune sous-lieutenant fut au milieu de la chambre : d'un revers de son sabre, il fit sauter dans un coin le revolver du général qui flânait sur la table parmi les bouteilles vides. Le général avait bondi effaré ; puis il fut pris d'étourdissement et retomba lourdement sur sa chaise.

« Général, lui dit Jean avec une exquise politesse, vous êtes mon prisonnier. La lutte est impossible. Rendez-vous !

— Pris en pantoufles, dit le général avec un accent d'amer découragement.

— N'est-ce que cela ? reprit Jean qui ne put s'empêcher de sourire. Gottlieb vous remettra vos bottes. » Dans la figure effarée du planton, il venait de reconnaître l'ancien régisseur d'une petite brasserie de Châtillon.

« Mossié Tefert ! cria Gottlieb en levant les mains au ciel. Jésus mein Gott, si c'est possible !

— Nous sommes pressés, dit Jean, et il nous faut repartir. Que l'on attelle la calèche du général et que l'on n'oublie ni son porte-manteau ni son portefeuille. Voulez-vous, général, me donner votre parole d'honneur de ne pas dire un mot pendant la route, et nous ne vous bâillonnerons pas. Nous avons des passages difficiles à franchir, un cri peut nous perdre. »

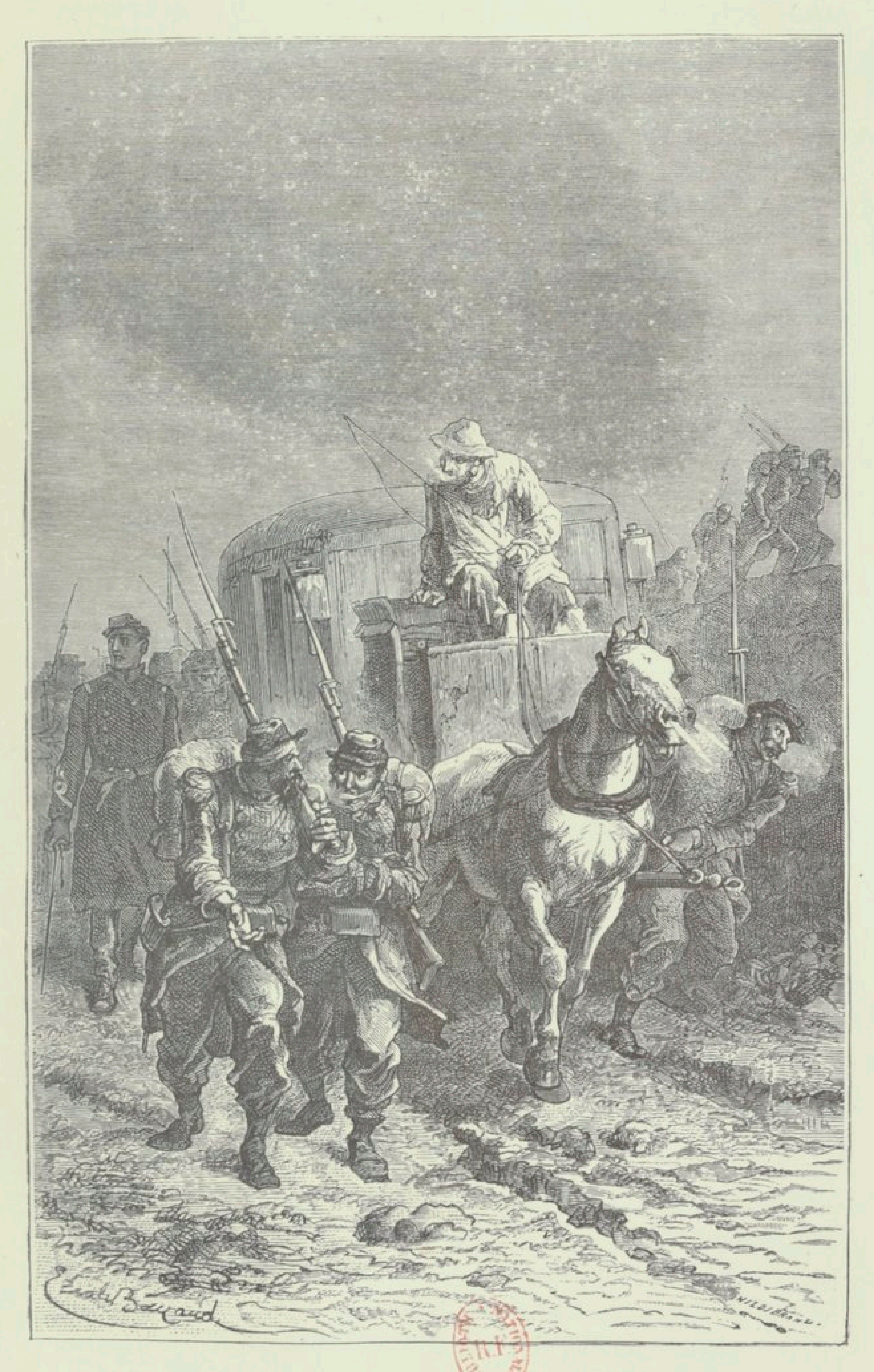
Le général se pelotonna sur lui-même et ne répondit que par un grognement de mauvaise humeur.

« Désolé, dit Jean, mais la prudence avant tout. » Et le général, confortablement bâillonné et les mains liées, fut hissé dans la calèche. On avait rentré par humanité le capitaine et les deux soldats.

« Voilà des gens qui vont mourir de faim et de froid s'ils restent longtemps sans secours, se dit Jean en contemplant les dragons et les uhlans couchés sur la paille. Impossible de les emmener. Impossible de compter sur la parole de tous ces soldats ; et cependant ce serait par trop cruel de les laisser mourir aussi misérablement.

— Si c'était moi, dit un des soldats en parlant à un de ses camarades, ils ne mourraient pas de froid ; je les ferais tous rôtir ou passer par les armes.

— Pas de cruautés inutiles, répliqua Jean avec indignation. Otez le bâillon du capitaine. Vous voyez, capitaine, à quel danger vous serez exposés, vous et vos hommes, si je vous laisse en cet état et



Les hommes poussaient à la roue pour se réchauffer un peu.

que vous ne soyez pas secourus à temps. Voulez-vous me jurer de ne pas détacher vos soldats avant cinq heures d'ici, et je vous laisse libre ? »

Le capitaine consentit, et Jean donna le signal du départ. Un des soldats de Jean qui avait reçu un coup de sabre fut mis dans la calèche avec le général.

Le fermier avait rejoint les vainqueurs, il se chargea de les conduire. Le brouillard s'était un peu dissipé ; on put s'acheminer tant bien que mal dans la direction des lignes françaises. La calèche parcourait des chemins que jamais calèche n'avait parcourus ; les hommes poussaient à la roue pour se réchauffer un peu. Le général grognait tout le temps ; le soldat blessé déclara depuis qu'il n'avait jamais eu de camarade de chambrée plus insupportable. Après d'horribles fatigues et des alertes perpétuelles, à la pâle lumière d'une matinée d'hiver, on commença à entrevoir dans le lointain une colline boisée avec un petit clocher aigu entre les arbres, et une grande maison à trois cheminées qui dominait la colline. « C'est là ! dit Jean ; mes amis, nous sommes sauvés. »

On vit bien sur la gauche un uhlan en vedette qui fit mine de s'approcher ; mais il se contenta d'observer à distance, puis il partit au grand galop. Enfin on rencontra des hussards français, le pistolet au poing. On se fit reconnaître, et une heure après Jean faisait son rapport au colonel.

Au bout de très-peu de temps, il fut promu lieutenant. « Si cela continue, écrivait-il à sa mère, un de ces jours je me réveillerai colonel, et je serai en si bon chemin, que, la guerre finie, je ne songerai plus à quitter le métier. »

Cette lettre fut la dernière que Jean écrivit à sa mère. L'armée de la Loire battait toujours en retraite. Par une glaciale soirée d'hiver, le régiment de Châtillon campait autour d'une ferme, en plaine. On s'attendait à passer la nuit dans ce campement, lorsque tout à coup le colonel, qui venait de recevoir des ordres, fit réunir les officiers sous un hangar qui lui servait d'abri.

« Messieurs, leur dit-il, pour le succès d'une opération qui est un secret même pour moi, il est nécessaire qu'un détachement reste à cette place, et s'y fasse tuer jusqu'au dernier homme, s'il le faut, pour arrêter l'ennemi. Nous trouverons des hommes dévoués : qui de vous veut se mettre à leur tête et donner sa vie pour son pays ? »

Dès les premières paroles du colonel, Jean avait deviné ce qu'il

allait demander. Il frissonna de la tête aux pieds, et fut comme enivré de cette joie enthousiaste qui fait les héros. A peine le colonel avait-il achevé de parler, qu'il fit deux pas en avant et dit d'une voix ferme :

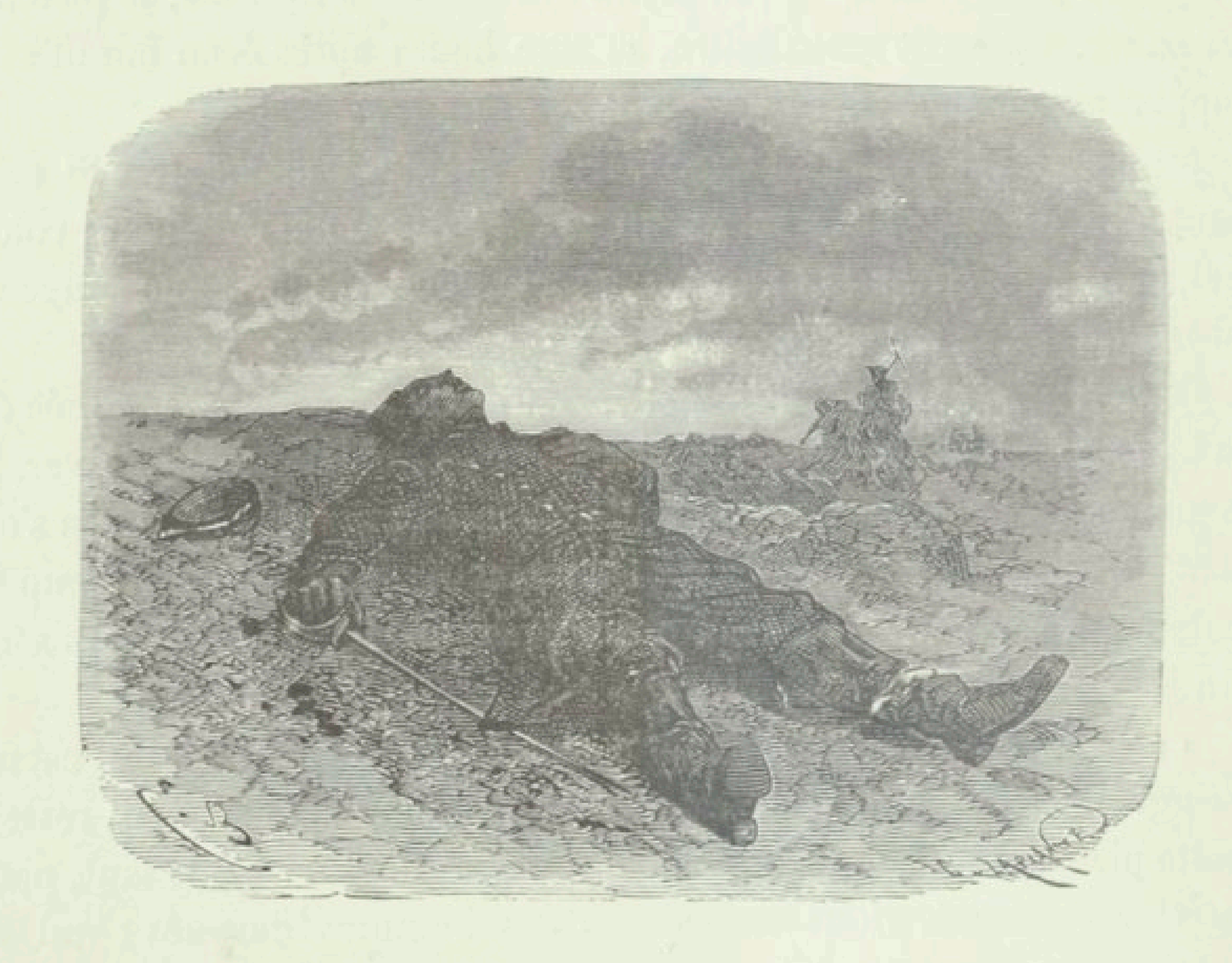
« Moi, mon colonel. »

Le colonel, qui l'aimait, le regarda un instant d'un air pensif. Puis, ôtant son képi :

« Lieutenant Defert, lui dit-il, venez recevoir vos instructions. »

Parmi les soldats qui s'offrirent, Jean choisit ses hommes : il y avait bien un tiers de Châtillonnais. Le reste du régiment partit pour une direction inconnue. Au moment du départ, le colonel embrassa Jean devant tous ses camarades.

Au bout de deux heures d'attente, le détachement fut attaqué. La fusillade dura jusqu'à trois heures du matin. Une partie des hommes étaient restés sur place. Quelques-uns se dispersèrent à travers la campagne et furent ramassés par les éclaireurs ennemis. Le rêve de Mme Defert s'était réalisé. Jean, la poitrine percée d'une balle, était couché au revers d'un fossé, son pâle visage était tourné vers les étoiles. La terre buvait lentement le sang de sa blessure.





Un enfant monté sur un cheval de labour vint annoncer à la Mairie que les uhlans déjeunaient à Valserre.

CHAPITRE XXIX

Les Allemands à Châtillon. — Le sous-officier Schirmer. — Mme Defert part à la recherche du corps de Jean.

Le même jour où Jean tombait sous les balles prussiennes, les Allemands faisaient leur entrée à Châtillon. Déjà depuis plusieurs jours on signalait leurs fourrageurs dans les environs. On voyait passer dans les rues de longues files de paysans, qui fuyaient affolés devant l'invasion. Ils allaient devant eux, sans savoir où, emmenant leur bétail, et emportant ce qu'ils pouvaient de leur pauvre mobilier. A toutes les questions ils répondaient : « Ils pillent, brûlent et tuent. »

Ces bruits alarmants, répandus par les Allemands eux-mêmes, qui en avaient le bénéfice sans en avoir la responsabilité, étaient fort exagérés. Mais dans des circonstances aussi désastreuses, on croyait tout. Bien des gens avaient quitté Châtillon pour chercher un refuge dans le Midi. Mme Defert était trop sensée pour croire à de pareilles nouvelles ; elle refusa absolument de quitter sa maison. Si tous ceux qui peuvent partir s'en vont, dit-elle, que deviendront les pauvres

gens qui n'ont pas les moyens de s'expatrier? Son exemple rassura un certain nombre de dames et calma la foule exaspérée. On commençait déjà à insulter et à menacer ceux qui abandonnaient la ville.



La garde nationale était sous les armes, non pas qu'elle eût l'espoir de défendre une ville ouverte, mais on voulait du moins la mettre à l'abri des insultes des maraudeurs. Un enfant monté sur un cheval de labour vint annoncer à la mairie que les uhlans déjeunaient à Valserre. On doubla le poste à l'octroi, et l'on coupa la route par une tranchée.

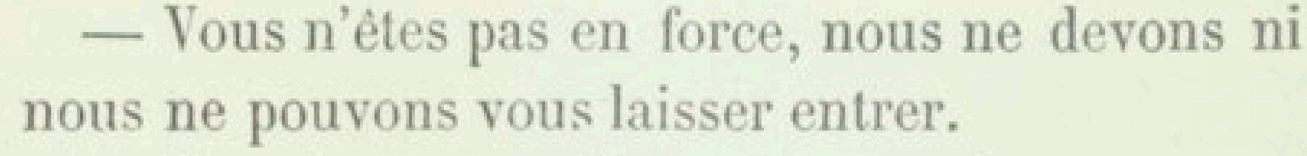
Vers les trois heures de l'après-midi, la sentinelle cria aux armes, et le poste forma ses rangs. Cinq uhlans descendaient au petit galop de chasse la pente de la colline. L'un d'eux se détacha des autres : c'était un sous-officier à barbe blonde, avec un lorgnon à l'œil droit, et un air très-insolent. Il s'arrêta au bord de la tranchée et chercha des yeux quelqu'un à qui il pût s'adresser.

« Que voulez-vous? lui demanda le chef du poste.

— Entrer dans la ville.

— En parlementaire?

— Non, en vainqueur; et il tordit sa moustache.





— Vous n'êtes pas en force, nous ne devons ni nous ne pouvons vous laisser entrer.

— Que ferez-vous si nous entrons?

— Nous ferons usage de nos armes.

— Vous n'oseriez pas! dit le sous-officier en ricanant avec insolence; et il fit reculer son cheval pour prendre du champ.

— Que votre sang retombe sur votre tête, dit le chef du poste; nous sommes dans notre droit. »

L'autre siffla, donna de l'éperon et franchit le fossé. Il y eut un moment d'hésitation parmi les gardes nationaux. Le sous-officier tira alors un pistolet de ses fontes et l'arma.

Un des gardes nationaux épaula et fit feu. Le cheval fit un écart, le cavalier tomba comme une masse. Les quatre autres uhlans tournèrent bride et s'enfuirent au grand galop.

On s'empressa autour du sous-officier, et l'on constata que sa bles-

sure n'avait rien de sérieux. Au bout de quelques instants, il ouvrit les yeux et regarda avec étonnement autour de lui.

« Ne me tuez pas ; ne me faites pas de mal, » dit-il d'un ton plaintif. On l'emporta à l'hospice.

Cependant la ville était dans la plus grande anxiété. Les gardes nationaux n'avaient fait que leur devoir ; mais les Allemands daigneraient-ils le reconnaître ?

On eut leur réponse le lendemain. Vers dix heures, un détachement d'une vingtaine de uhlans parut au haut de la colline. Ils regardèrent quelque temps, et voyant les gardes nationaux à leur poste, ils repartirent au galop. A midi, ils reparurent sur la hauteur, mais en bien plus grand nombre, et la crête de la colline était toute noire d'infanterie. Au beau milieu de la route, des artilleurs installèrent tranquillement un obusier et le braquèrent sur la ville. On voyait un grand officier maigre qui donnait des ordres et s'agitait beaucoup. Avant que les spectateurs de cette scène eussent pu se rendre compte de l'intention de l'ennemi, sans avertissement, sans sommation, les artilleurs firent feu. On entendit siffler l'obus qui perça à jour le clocher de Saint-Lubin. Cet obus fut suivi coup sur coup de deux autres, dont l'un tomba sur la gendarmerie où il n'y avait plus personne, et l'autre sur l'école des Sœurs, où une petite fille fut tuée et trois autres grièvement blessées. La ville était dans l'épouvante : le maire se rendit aussitôt à la colline où étaient les ennemis.

Ceux-ci attendaient en fumant et en plaisantant que l'on vînt les trouver. Quand le maire fut à vingt pas, deux uhlans se détachèrent, le pistolet au point et l'amenèrent à l'officier.

« Nous cédons à la force, dit le maire, et nous vous livrons notre ville parce que nous ne pouvons pas la défendre. Je proteste d'ailleurs contre le crime que vous avez commis en tuant sans nécessité des enfants, et en bombardant sans sommation une ville ouverte.

— Taisez-vous, dit insolemment l'officier, vos gardes nationaux ont tué un sous-officier.

— Ils étaient dans leur droit ; d'ailleurs ce sous-officier n'est pas mort ; il n'est même pas blessé dangereusement,

— C'est une offense à Sa Majesté ; d'ici à deux heures la ville aura payé une amende de cinquante mille francs, ou nous recommencerons à envoyer des obus.

— Comment voulez-vous que d'ici à deux heures...

— Faut-il vous aider? dit l'officier en riant. Tenez, voilà la liste de ce que vous demanderez à chacun des habitants riches. »

Le maire n'en croyait pas ses yeux. Tous les noms des notables, le sien en tête, étaient inscrits au crayon sur une feuille de papier; en regard était l'indication de ce que chacun devait payer au prorata de sa fortune.

L'officier souriait d'un méchant sourire.

« Vous pourrez garder cette liste, dit-il au maire, elle vous servira pour les autres amendes que la ville pourra encourir. Allez et faites vite. »

En moins de deux heures, le maire avait recueilli les cinquante mille francs. « Maintenant, dit l'officier, marchez devant nous. »

Toute la troupe, le maire en tête, descendit la colline avec précaution. Quand le poste eut déposé ses armes, l'officier marcha droit à la mairie et se fit donner des billets de logement pour ses hommes et pour le régiment qui allait arriver. De tous les côtés, des sous-officiers, la craie à la main, s'en allaient marquant les logements; et ils ne les marquaient pas au hasard : ils consultaient pour cela de petites listes préparées d'avance, et se renseignaient sans hésitation sur le nom des rues et sur celui des personnes. On crut d'abord que quelque traître avait livré aux ennemis le secret de la fortune de chacun.

Bientôt entra, musique en tête, un régiment d'infanterie avec ses fifres et ses tambours, dont le son restera à jamais dans la mémoire de ceux qui l'ont une fois entendu. Pendant que les casques pointus défilaient, que les lourdes bottes résonnaient sur le pavé, que les officiers à coup de plat de sabre rétablissaient les alignements, les habitants assistaient, la rage dans le cœur et l'œil morne, à la profanation de leurs foyers.

Parmi les sous-officiers roides et sanglés, on en remarquait un plus roide, plus sanglé que les autres, et qui semblait jouir plus qu'eux de son entrée triomphale dans la ville. Il tournait, comme un automate, la tête à droite et à gauche, souriait d'un large sourire, et semblait s'attendre à chaque instant à être salué par quelqu'un de connaissance. Par moments il se cambrait avec orgueil, et son petit sac de toile cirée ne semblait pas plus lourd qu'une plume sur son dos : c'est quand il entendait quelqu'un dans la foule dire à demi-voix : « Tiens, c'est Schirmer! »

C'est lui qui avait écrit de sa belle écriture la listes des notables, les listes de logements. C'est lui qui envoya un général et tout son état-

major dans la maison de Mme Defert « parce qu'on y était bien », et qu'il y avait beaucoup de champagne dans le deuxième caveau, à gauche! C'est lui qui avait noté les fermes où l'on trouverait de l'avoine et du fourrage à coup sûr; c'est lui qui indiqua les villages où l'on pouvait mettre des avant-postes, et les endroits où l'on pouvait franchir la Louette à gué, au besoin. Il était sous-officier porte-épée, et son colonel, pour tant de services rendus, lui avait promis de le faire passer officier à la première occasion. Qu'il lui tardait d'en finir avec ses hommes, de faire toilette et de se montrer à ses anciennes connaissances!

Quand il se fut horriblement parfumé, il se dirigea à grandes enjambées du côté de la rue du Heaume, ne doutant pas que l'on ne fût enchanté de le voir, et surtout très-sensible à la politesse d'un vainqueur.

Chemin faisant, il rencontra le vieux juge et marcha droit à lui. « Vous ne me reconnaissez pas? lui dit-il avec un sourire de béatitude.

— Non!

— Karl Schirmer, vous savez bien?

— Je ne vous connais pas. » Là-dessus le vieux juge lui tourna le dos, laissant le sous-officier tout surpris de son manque de mémoire. Plus loin, un vieux monsieur fumait son cigare. Karl lui demanda du feu. L'autre lui donna son cigare pour qu'il allumât le sien. Mais il n'attendit pas qu'on le lui rendît. Karl, de plus en plus surpris, cria : « Monsieur, vous oubliez votre cigare. » Mais le monsieur ne se retourna pas et Karl continua sa route un cigare à la bouche, l'autre à la main, cherchant la solution de ce problème. Comme le cigare du monsieur était un londrès, et qu'il était à peine entamé, Karl, après mûre réflexion, l'éteignit et le mit dans sa poche.

Il sonna à la porte de Mme Defert. Nul doute qu'on ne l'accueillît à bras ouverts. Malheureusement le bruit de ses exploits l'avait précédé, et ces exploits ne sont pas de ceux qui séduisent beaucoup des cœurs français. Marguerite lui fit un profond salut, et quitta le salon. Edmond lui déclara franchement qu'il détestait les Prussiens. M. Defert se fit excuser, et Madame lui fit entendre nettement que les choses avaient bien changé depuis le temps où il avait été l'hôte de la maison.

Il ne dédaigna pas d'aller à la cuisine : il tenait absolument à être admiré de quelqu'un, ne fût-ce que de Justine. Justine, dans son ignorance du droit des gens, se figurait que tout Prussien, en sa qualité

de vainqueur, pouvait à sa fantaisie l'immoler au milieu de ses casseroles. Elle tâcha donc de lui faire bon accueil, mais elle y réussit tellement mal, que M. Schirmer lui-même s'en aperçut. Il s'assit cependant sur une chaise basse, et alluma sa grande pipe de porcelaine; puis, après avoir contemplé ses bottes dans une extase muette, il gratifia la cuisinière d'un discours de sa façon.

« Que tous les Français sont légers! dit-il, et comme ils comprennent mal la philosophie des choses! La guerre est la guerre. Le plus faible doit céder au plus fort et ne point lui garder rancune. Ainsi, moi, par exemple, si j'étais à la place de M. et de Mme Defert, je tendrais la main avec admiration à celui qui aurait été plus habile et plus fort que moi. Oui, je l'admirerais! Du reste, ajouta-t-il, avec une délicatesse bien faite pour lui concilier les cœurs les plus rebelles, votre nation, mademoiselle Justine, n'est plus la grande nation; elle est perdue!

— Elle se retrouvera, dit Justine, dont les terreurs s'étaient évanouies.

— Elle se retrouvera?

— Oui.

— Jamais! Allons, je crois que je m'en vais.

— Bon voyage, » répondit Justine, déguisant sous la politesse exquise de la forme ce que sa pensée avait d'impertinent.

L'Allemand s'en alla, tout surpris du manque de logique de ces cervelles françaises. Que cherche-t-on quand on fait la guerre? La victoire. Comment s'obtient la victoire? Par la ruse et par la force. Il était le plus fort, et il avait été le plus rusé. Où était le mal? Et chose étonnante, c'est que, dans la naïveté de son âme, il ne songeait pas que sa ruse avait été de l'espionnage, et qu'il avait odieusement abusé de l'hospitalité. Cependant Mme Defert ne recevait plus de nouvelles, ni Marguerite non plus. Il y avait plus d'un mois qu'on n'avait entendu parler de M. Nay, parti dans l'Est.

Un jour, quelqu'un qui avait traversé les lignes remit avec mystère à Mme Defert deux lettres à son adresse. Elles avaient été trouvées avec plusieurs autres au dernier bureau de poste qui fût dans les lignes françaises de ce côté. Mme Defert eut comme un éblouissement. Sur une de ces lettres elle avait reconnu l'écriture de Jean. Dans sa pauvre maison occupée, elle chercha un coin pour lire en paix la lettre de son enfant. Cette lettre était gaie : c'était celle où Jean plaisantait sur la rapidité de son avancement; le cœur de Mme Defert bon-

dissait de joie. Mais elle frémit d'effroi en voyant que la lettre avait un mois de date. Elle pressentit un malheur, elle hésita longtemps à ouvrir l'autre lettre. Dans son angoisse, elle éleva son âme à Dieu : « Oh ! mon Dieu ! dit-elle, pourvu qu'il ne soit que blessé ! »

Elle rompit le cachet. C'était une lettre du colonel de Jean. Il racontait le dévouement héroïque du jeune lieutenant ; on n'avait pas de nouvelles de son sort ; tout ce qu'on savait, c'est qu'il avait disparu. Il n'était pas parmi les prisonniers, le colonel s'en était assuré pendant un court armistice.

« Il est mort ! balbutia Mme Defert, en laissant tomber la lettre, et en s'affaissant sur son fauteuil. Mon enfant est mort ! » Cette fois, toute sa force l'abandonna, et ses larmes coulèrent lentement sans qu'elle songeât même à les essuyer.

Elle fut tirée de son long engourdissement par Justine qui frappait à la porte de sa chambre en demandant si Madame était là, et en l'avertissant qu'*ils* (les Prussiens) demandaient une foule de choses qu'elle ne savait où trouver.

« Qu'ils pillent la maison s'ils veulent, maintenant ! » Telle fut sa première pensée ; mais bientôt elle songea à tous ceux qui lui restaient, et elle eut le courage de dévorer ses larmes devant ses hôtes exigeants.

Mais pendant tout ce temps-là son âme errait loin de Châtillon, et s'en allait vers ces plaines néfastes où l'on s'était tant battu et où son fils avait été tué. Et pendant qu'elle donnait ses ordres, et rassurait tout le monde autour d'elle par son sang-froid et sa fermeté, elle se répétait continuellement : « Mon fils est mort ! mon fils est mort « ! Alors elle regardait ces uniformes qui l'entouraient, et se disait avec un sentiment d'amertume bien voisin de la haine : « Voilà donc comme sont faits ceux qui ont tué mon enfant ! »

M. Defert était à la fabrique. Sa femme avait insisté pour que le travail continuât même sous les yeux des ennemis, et les ennemis avaient respecté la fabrique. Quand il revint et qu'il apprit la mort de son fils, il fut terrassé comme par un coup de foudre. Dans l'excès de son égarement, il eut la cruauté de dire à sa femme : « C'est toi qui l'as voulu ! » Mais le regard douloureux qu'elle lui jeta le fit rentrer bien vite en lui-même, et il lui demanda pardon de sa dureté.

On voulut d'abord cacher la nouvelle à Marguerite pour ne pas redoubler ses angoisses au sujet de son mari ; mais elle devina tout, et se montra la digne fille de sa mère. Ce fut un grand bonheur pour

ces pauvres parents affligés de trouver à leur foyer ce cœur si tendre et si dévoué.

L'oncle Jean, dès l'entrée des ennemis, s'était renfermé chez lui, se condamnant à la plus sévère réclusion pour ne pas les voir traîner leurs sabres grossiers dans les rues de la ville. Quand il apprit la mort de Jean, il fut sur le point d'avoir une nouvelle attaque, et resta longtemps sans parler. Le premier mot qu'il prononça fut celui-ci : « Ma pauvre, ma pauvre Louise! »

Et il sortit, en courant aussi vite que le lui permettaient ses pauvres jambes, pour aller rue du Heaume. Il allait droit devant lui, sans rien voir, coudoyant dans sa précipitation les grands cuirassiers blancs, qui se retournaient avec surprise, et roulaient de gros yeux.

Quand Mme Defert fut en état de recueillir ses idées et de prendre une résolution, elle dit à son mari qu'elle aurait au moins la consolation de retrouver le corps de son enfant et de le ramener à Châtillon.

« J'irai le chercher, répondit-il simplement.

— Non, pas toi. Il y aura moins de danger pour une femme! » Et elle partit. Tout ce qu'elle savait, c'est que Jean avait été tué dans les environs de Vendôme.

Fatigues, vexations, privations, dangers, rien ne la touchait. Elle allait devant elle, avec la ferme volonté de ne pas s'arrêter avant d'avoir atteint son but. Sur certaines routes, les ponts étaient coupés; il fallait rétrograder pour prendre une autre direction. Sur d'autres, les chevaux manquaient, on les avait tous pris, il fallait attendre qu'on se fût à tout prix procuré un cheval; après des délais sans nombre qui ne lassèrent jamais sa patience, elle finit par approcher de Vendôme. Elle ne se reposait que malgré elle, son idée fixe était d'aller toujours en avant. Elle s'assoupissait parfois aux cahots de la carriole sur des routes défoncées par le passage des armées. Tout à coup il lui semblait que quelqu'un lui disait à l'oreille : « Jean Defert, mort à vingt ans, en faisant son devoir! » Elle se réveillait en sursaut, cherchant qui lui avait murmuré ces paroles, et elle avait un frisson d'horreur. Elle regardait autour d'elle, la campagne était triste et désolée comme son âme, et elle se figurait que Dieu l'avait abandonnée. D'autres fois, quand l'horizon était plus étendu et le ciel plus clair, et que depuis longtemps on n'avait pas rencontré d'Allemands sur la route, il se formait, presque à son insu, tout au fond de son âme, un vague espoir, qu'elle mettait tout son soin à détruire, car

rien que cette lueur lui faisait battre le cœur à coups violents et douloureux.

Le plan de la pauvre voyageuse était d'aborder Vendôme, n'importe par quel côté, et de se renseigner, fût-ce auprès des Prussiens, sur les combats auxquels avait pris part le régiment de son fils. Et puis, elle reverrait Marthe, dont on n'avait pas reçu une ligne depuis que Vendôme était occupé.





Des blessés se traînant péniblement venaient chercher un peu de soleil.

CHAPITRE XXX

Le lieutenant insolent. — Le capitaine Hermann.

En traversant Saint-Calais, si horriblement et si injustement maltraité par les ennemis, Mme Defert vit de pauvres prisonniers français, cavaliers, fantassins, marins, mélangés comme dans les déroutes, se promener tristement par petits groupes. Des blessés se traînant péniblement sur leurs béquilles venaient chercher un peu de soleil. A cette vue, toute la douleur de la voyageuse fut renouvelée, et elle fit arrêter sa voiture. Si la prudence ne l'avait pas contrainte à ménager sa bourse, elle l'eût vidée tout entière entre leurs mains. Elle pleurait, la pauvre mère, en songeant à son enfant qui avait souffert avec ces braves gens, et qui n'était plus. Elle demanda aux prisonniers qui l'entouraient s'il y avait à Saint-Calais des soldats du régiment de son fils. Les soldats se consultèrent et recueillirent leurs souvenirs. Un zouave déclara qu'il n'y avait à Saint-Calais aucun soldat de ce régiment ; un jeune soldat de la ligne, tout pâle, avec un

bras en écharpe, affirma au contraire qu'il y en avait quelques-uns. Au moment où Mme Defert priait les prisonniers de vouloir bien l'aider à trouver ces soldats, un sous-officier allemand, se ruant au milieu du groupe, se mit à distribuer des bourrades à droite et à gauche.

« Rassemblements défendus! criait-il avec aigreur: dispersez-vous, tous! tous! »

Mme Defert voulut intervenir : il lui demanda rudement son sauf-conduit, l'étudia en fronçant le sourcil, et déclara qu'il fallait le montrer au capitaine.

Mme Defert descendit de voiture, et suivit le sous-officier jusqu'à la mairie. Là il lui rendit son passeport et lui dit de monter au premier. Après avoir inutilement frappé à la porte, elle se décida à entrer.

Un grand garçon d'une vingtaine d'années, bien sanglé dans un uniforme de drap fin, était assis devant une grande table recouverte d'une serge verte; il avait devant lui des registres, des plumes, de l'encre, mais il n'écrivait pas. Il était perdu dans la contemplation de sa main gauche, surchargée de bagues. Ses cheveux divisés en deux sur le sommet de la tête étaient tout imprégnés de pommade. Il n'aurait pas manqué d'une certaine distinction si ses manières avaient été plus simples et sa toilette moins prétentieuse. Tel qu'il était, il semblait être la caricature d'un de ces petits jeunes gens que notre jargon a baptisés du nom de *petits-crevés*.

Mme Defert s'avança jusqu'à la table et, présentant ses papiers, dit qu'on ne voulait pas lui laisser continuer sa route si elle ne les montrait pas au capitaine.

Le jeune monsieur leva la tête, regarda fixement Mme Defert, et se renversa dans son fauteuil, en laissant pendre son bras gauche derrière le dossier. Ensuite il siffla entre ses dents et se mit à jouer du bout des doigts avec une sébile où il y avait de la sciure de bois. Mais il ne dit pas un mot.

« Je demande à parler au capitaine, » dit Mme Defert.

En ce moment une boule de papier, lancée de la cour, vint frapper extérieurement la vitre. Le jeune homme se leva avec empressement, prit une ficelle dans un tiroir, ouvrit la fenêtre, et, tout en riant et en bavardant avec un interlocuteur invisible, laissa pendre la ficelle qu'il retira bientôt, chargée d'une bouteille clissée. Il défit le nœud sans se presser, s'assura que la bouteille était pleine en l'agitant près de son oreille; pour plus de sûreté, il la déboucha, la flaira (une odeur d'eau-de-vie se répandit dans la pièce) et la plaça soigneuse-

ment dans une armoire, dont il mit la clef dans sa poche. Mais il n'eut pas l'air de voir qu'il y avait là quelqu'un. Mme Defert, qui ne songeait qu'au but de son voyage, et qui s'était armée de patience, lui répéta tranquillement qu'elle demandait le capitaine.

« Pas ici.

— Où est-il?

— Sais pas.

— Est-ce vous qui le remplacez? »

Il ne daigna pas même répondre, tendit négligemment la main, happa du bout des doigts le papier que lui tendait Mme Defert, et l'amena sous ses yeux par un geste arrondi.

« Où allez-vous ?

— A Vendôme.

— Pourquoi faire ?

— Pour y chercher le corps de mon fils, qui a été tué aux environs. » Sa voix tremblait.

« Moblot ? » demanda du bout des lèvres le monsieur parfumé.

Mme Defert rougit.

« Moblot ou non, je vais chercher son corps. Puis-je continuer ma route ? Puis-je demander des renseignements aux prisonniers qui sont ici ? »

En ce moment le sous-officier qui avait arrêté Mme Defert entra, fit quelques pas avec roideur et, la main au béret, parla en allemand au monsieur musqué. « Oh ! oh ! madame, s'écria celui-ci, il paraît que vous espionnez, madame ! il paraît que vous ameutez les prisonniers, madame ! » Et il souriait à ses bagues.

« J'attends, dit froidement Mme Defert.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Où est le corps de mon enfant. » Puis se raccrochant pour la centième fois peut-être à une espérance qu'elle savait dénuée de tout fondement, elle oublia l'insolence du jeune Allemand, et lui demanda s'il n'aurait pas la liste des combattants faits prisonniers aux environs de Vendôme.

« Officier? dit indolemment le beau jeune homme.

— Lieutenant, » répondit la pauvre mère.

Alors l'autre se mettant, avec la petite cuiller, de la sciure de bois sur le dos de la main gauche : « Savez-vous? savez-vous ? dit-il en ricanant : voilà l'armée française ! (et il montrait la sciure de bois). Arrive l'armée allemande « phu ! phu » ! et soufflant violemment, il fit

voler la sciure de bois. « Nous en avons tant tué et tant pris de ces Français, que nous n'avons plus de papier pour faire des listes, et nous n'en faisons plus. » Et il fit voler d'une gracieuse pichenette un grain de poussière qui s'était arrêté sur une de ses bagues. « Lieutenant ! reprit-il en riant, comme si ce mot avait la vertu de l'égayer plutôt que tout autre. Tous les Français sont lieutenants, n'est-ce pas, madame, quand ils ne sont pas colonels ? Moi, je suis un lieutenant. » Et il se leva pour faire admirer sa personne. Il siffla quelques mesures de la *Marseillaise*, et dit d'un ton dédaigneux : « Qu'est-ce que c'est que ça un lieutenant français ? »

Mme Defert indignée lui répondit avec vivacité : « Un lieutenant français, c'est un homme qui sait quels égards on doit à une femme, à une mère en deuil ! » Puis, l'orgueil maternel l'emportant au delà des bornes de la prudence : « Le lieutenant Defert, mon fils, a pris de sa main un de vos généraux ; vous qui parlez de lui avec tant de légèreté, en avez-vous fait autant ? »

Le lieutenant devint pourpre, et se gonfla de colère : Mme Defert sans le savoir avait touché une plaie vive. Neveu de je ne sais quel personnage, il avait fait toute la campagne dans les bureaux et n'avait pas encore une seule fois honoré le champ de bataille de sa présence. Il se leva comme un furieux et, frappant la table de ses deux poings crispés, il cria ou plutôt vociféra : « Schültz ! Schültz ! Schültz ! »

Une petite porte s'ouvrit et l'on vit apparaître un personnage à figure débonnaire, mais horriblement barbu. Il était coiffé du casque à pointe, perdu dans les plis d'une immense houppelande grise. Sur sa poitrine pendait de travers, au bout d'une chaînette trop lâche, un hausse-col semblable à ces étiquettes que l'on accroche au cou des carafons à liqueurs. « Savez-vous ? savez-vous ? dit le lieutenant en s'adressant à Mme Defert, cet homme est un gendarme, c'est lui qui met à la raison les individus désobéissants !

— Je n'ai, dit Mme Defert avec dignité, ni à vous obéir, ni à vous désobéir. J'use d'un droit que rien ne peut m'enlever, celui de défendre les miens quand on les insulte gratuitement, et de voyager sans obstacle, quand je me conforme aux conditions imposées par vos supérieurs. »

Le lieutenant mal-appris demeura bouche béante, et fort embarrassé de sa personne. Ne sachant à qui s'en prendre, il regarda le gendarme avec des yeux furibonds et lui fit un signe impérieux. L'autre disparut silencieusement comme il était entré.



Où allez-vous ?

« Madame, dit le lieutenant d'un ton assez piteux.

— J'attendrai le capitaine, » répondit Mme Defert avec hauteur.

Le capitaine entra. Il avait l'air assez gourmé lui aussi ; cependant il salua poliment Mme Defert. Le lieutenant se leva à l'entrée de son supérieur ; puis il prit sa casquette et sortit en s'assurant que la clef de l'armoire aux bouteilles était bien dans sa poche.

Mme Defert dédaigna de se plaindre et en deux mots exposa son affaire au capitaine. Quand elle lui demanda s'il y avait à Saint-Calais des soldats du régiment de Jean et qu'elle lui eut dit le numéro de ce régiment : « Ah ! dit-il, monsieur votre fils était de ce régiment !

— Oui, monsieur.

— Un brave régiment, madame, reprit-il d'un ton grave. Quel grade, s'il vous plaît ?

— Lieutenant.

— Quel âge ?

— Pas tout à fait vingt ans ; » malgré elle ses lèvres se remirent à trembler.

Le capitaine se mit le front dans sa main et réfléchit, les yeux baissés.

« Est-ce que... » il rougit au moment de faire sa question. « Pourriez-vous, dit-il en se reprenant, me donner quelques détails qui puissent le faire reconnaître ?

— J'ai sa photographie, qu'il m'avait envoyée quelques semaines avant sa mort. »

D'une main mal assurée, elle tira la photographie d'un petit carnet. Elle la montra au capitaine, sans toutefois se résoudre à la lui laisser toucher. Il ne parut pas blessé de cette répugnance.

« Je le reconnais, dit-il enfin d'une voix altérée. Je l'ai vu une fois, et quoiqu'il ait pour longtemps arrêté mon avancement, je ne puis lui en vouloir. Je l'admire et je le respecte. C'est lui qui nous a faits prisonniers, mon général et moi, dans nos lignes mêmes. J'ai le chagrin, madame, non pas de vous annoncer sa mort, puisque vous la savez déjà, mais de vous la confirmer. » Il lui donna alors les détails qu'il avait appris, et ne lui laissa aucun doute, aucune espérance.

« Si j'osais, reprit-il avec un certain embarras, après un long silence, je vous proposerais une lettre de recommandation pour un des officiers de l'état-major de Vendôme. »

Mme Defert accepta avec reconnaissance. Le capitaine s'assit devant la table et, après avoir réfléchi quelques minutes en mordillant les barbes de sa plume, il écrivit la lettre.

« J'espère, dit-il en la remettant à Mme Defert, que par respect pour votre malheur, et par considération pour moi, mon ami vous viendra en aide de tout son pouvoir. Oubliez, madame, ajouta-t-il avec chaleur, ce qu'a pu vous dire de fâcheux ce jeune lieutenant à tête folle qui sort d'ici, car j'ai vu dès en entrant qu'il ne vous avait pas témoigné tout le respect dont vous êtes digne. »

Schültz, mandé de nouveau par le capitaine, alla à la recherche des soldats du régiment de Châtillon. Tous s'accordèrent à dire que Jean avait été tué, mais ils ne savaient pas même le nom du hameau où ils n'avaient passé que quelques heures. Le capitaine, la casquette à la main, reconduisit Mme Defert jusqu'à sa voiture, et, s'inclinant respectueusement à la portière, il lui souhaita un heureux voyage. Par un mouvement de reconnaissance bien naturel, Mme Defert allait lui tendre la main, mais une répugnance plus forte que sa volonté fit qu'elle retira la main, et s'enveloppa en frissonnant dans son manteau

« Avez-vous encore votre mère? dit-elle au capitaine d'une voix émue.

— Oui, madame.

— Que Dieu la bénisse,' et lui épargne la douleur de pleurer son fils. » Et elle se jeta au fond de la voiture en se cachant la figure dans son mouchoir. Là-dessus le capitaine prit congé et s'éloigna tout pensif, et la voiture se mit à gravir lentement la côte.





Tenez ! dit le docteur en trépignant dessus avec fureur.

CHAPITRE XXXI

Quelques mots sur M. Sombrette, M. Robillard père, et le mari de la belle Hermance.

Pendant que la pauvre mère, à la recherche de son fils, voyait se dérouler lentement le morne paysage, rendu plus morne encore par les traces du passage et des luttes de deux armées, M. Sombrette, à Châtillon, et le père de Robillard, à la Chènevotte, se couvraient de gloire et exaspéraient, chacun à sa façon, les envahisseurs.

Dès l'entrée des Allemands à Châtillon, M. Sombrette avait eu l'idée de tenir, jour par jour, le registre de leurs exploits. Un docteur qui logeait chez lui eut la curiosité, pour se distraire apparemment, de visiter ses tiroirs en son absence. Il n'y trouva pas ce qu'il cherchait ; en revanche, il y découvrit quelque chose qu'il ne cherchait pas : c'était le journal de M. Sombrette.

« Monsieur, monsieur, dit-il en lui mettant le cahier sous le nez, qu'est-ce que c'est que cela?

— Tiens ! lui répondit M. Sombrette avec un grand calme, vous crochetez donc les serrures maintenant ? C'est toujours bon à savoir. »

Le docteur feignit de n'avoir pas entendu cette observation, et, balançant le cahier au-dessus de sa tête, il criait comme un fou : « Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Cela, dit M. Sombrette, c'est un cahier.

— Et qu'est-ce qu'il y a sur ce cahier ?

— Ce qu'il y a sur ce cahier ?

— Oui ! oui !

— Il y a la vérité. J'imagine que vous n'avez pas poussé la discrétion jusqu'à ne pas lire ce cahier. Donc, vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a pas un seul mot qui ne soit exact.

— Oh ! exact, ne dites pas cela, reprit le docteur exaspéré.

— Parfaitement exact, reprit M. Sombrette en aspirant longuement une prise de tabac.

— Tenez, tenez ! dit le docteur en jetant le cahier par terre et en trépignant dessus avec fureur, voilà comme c'est exact !

— La preuve n'est pas bien convaincante.

— Taisez-vous, taisez-vous ! ou bien, moi, je vous ferai fusiller, je vous ferai emmener en Allemagne.

— Soyons logiques, docteur. Si vous me faites fusiller, vous ne pourrez pas m'envoyer en Allemagne. »

Le docteur, comme s'il eût été piqué de la tarentule, trépignait toujours sur le corps du délit.

« Allons, dit M. Sombrette en souriant, je vois que vous n'aimez pas la vérité. »

Dès le soir même, M. Sombrette fut mandé chez le sous-préfet prussien, qui lui demanda froidement s'il avait envie de faire un tour en Allemagne.

« Pas le moins du monde, répondit-il. Je dirai avec La Fontaine :

« Dieu vous préserve du voyage. »

— Je vous ferai partir avec le premier convoi de prisonniers, si vous écrivez encore des libelles contre les armées de S. M. l'Empereur et Roi. »

M. Sombrette se tint pour averti ; sachant qu'aucun coin n'était à l'abri des fureteurs, il résolut de ne plus rien écrire, et il résolut tout aussi fermement de continuer son œuvre.

« Comment vous y êtes-vous pris ? demanda avec curiosité le vieux juge à qui il racontait son aventure.

— Vous vous rappelez votre César ?

— Assez bien, oui !

— Il y a au livre VI, un certain chapitre XIV qui commence ainsi : *Druides a bello abesse consuerunt...*

—. . . *Neque tributa una cum reliquis pendunt*, riposta le vieux juge Mais quel rapport?...

— Il est dit, dans ce chapitre, que les Druides n'écrivaient pas mot et qu'ils confiaient toute leur science à la mémoire de leurs disciples. J'imagine que c'était sous forme de vers techniques. En tous cas, c'est sous cette forme que je rimaillai les hauts faits de nos hôtes, et je les confiai à la mémoire de mes sœurs et à la mienne.

— Oh! s'écria le vieux juge, citez-moi une de vos pièces.

— Je ne ferai pas de fausse modestie, dit M. Sombrette en riant, je vous préviens seulement que ce sont des vers techniques.

— Allez toujours, je vous écoute. »

M. Sombrette, pour retrouver ses souvenirs, se passa la main sur le front, comme il avait l'habitude de faire en classe, et regarda attentivement ensuite la coiffe du chapeau escarpé.

Il récita alors une petite pièce de vers commençant ainsi :

Le lieutenant Schumann arrivé sans chemise.

et se terminant par le vers suivant :

« Mais, monsieur, c'est un vol ! — Non, monsieur, c'est la guerre. »

Les chemises de M. Sombrette avaient vécu tranquilles jusqu'à l'arrivée du lieutenant Schumann ; elles étaient dans une armoire à glace. Ledit Schumann ne força point la serrure, il ne la crocheta point non plus, mais avec une dextérité qui fait honneur à ses études de menuiserie, il enleva le fond de l'armoire qui lui servit ensuite à se chauffer, prit pour son usage personnel les chemises de son hôte, et remit tranquillement l'armoire le long du mur. M. Sombrette, surpris de lui voir une chemise qui ressemblait aux siennes, et un faux-col d'une coupe particulière, courut à l'armoire et constata que ses chemises avaient été mises en réquisition. Le lieutenant Schumann, interpellé sur le fait, ne se déconcerta pas pour si peu, et fit à M. Sombrette la fameuse réponse : *Krieg ist Krieg !* La guerre c'est la guerre!



« Continuez votre petit travail, dit le vieux juge en se frottant les mains, et je me propose de vous faire de nombreux emprunts quand le moment sera venu. »

Quant au père de Robillard, son âme avait été le théâtre d'une lutte assez vive entre deux sentiments contraires, et pendant quelque temps sa conduite avait été inexplicable. En tant que maire, il était plein de patriotisme ; en tant que grand propriétaire, il était plein d'alarmes et d'appréhensions. Tant que l'ennemi fut loin et le danger indécis, c'était le grand propriétaire qui l'emportait sur le maire. Quand le danger fut proche et qu'il fallut agir, ce fut le maire qui l'emporta. Un beau jour, il attela sa carriole et partit pour Châtillon afin de savoir du sous-préfet quels étaient exactement les droits des ennemis, et quelle en était la limite ; à quel moment précis il était de son devoir de résister à toutes leurs exigences. Il se fit rédiger, séance tenante, une petite pancarte qu'il apprit par cœur tout le long de la route, et qu'il colla au mur de son cabinet, pour plus de sûreté. Dès lors, il cessa d'être sombre et préoccupé, et il attendit l'ennemi de pied ferme. Dieu sait par quelles tribulations il lui fallut passer, une fois l'ennemi venu, et combien de fois on le mit en prison, et combien de fois on l'en tira, moyennant finance, cela s'entend. Son exemple soutint bien des courages qui auraient failli sans cela, et les ennemis, tout en maugréant contre son entêtement invincible, ne pouvaient s'empêcher de l'estimer, de l'admirer, et parfois de le ménager.

Quand il avait consulté sa pancarte et qu'il avait dit une fois : « Ça ne se fait pas, » on l'aurait fusillé sur place plutôt que de le faire céder d'une ligne.

Comme la Chènevotte est sur le parcours d'un chemin de fer, M. Robillard eut l'honneur d'être choisi par les Allemands pour faire partie des otages que l'on forçait à monter avec le mécanicien. C'est, on s'en souvient, un des moyens imaginés pour empêcher les populations de faire dérailler leurs trains. On vint prévenir M. Robillard qu'il eût à se préparer pour le lendemain. Il mit ses lunettes, consulta sa pancarte, et répondit tranquillement à l'officier : « Ça ne se fait pas ; ainsi, mon garçon, il ne faut pas compter sur moi. »

L'officier fit son rapport. Le commandant fit venir M. Robillard et lui demanda ce qu'il entendait par ces paroles.

« Ce n'est pourtant pas difficile à comprendre, dit le bonhomme avec une simplicité narquoise, vous n'avez pas le droit de m'imposer cette corvée, et je refuse de la faire.

— Vous dites cela : mais moi je vous dis qu'il le faut.

—Peut-être bien qu'il le faut, reprit M. Robillard d'un ton conciliant. Je ne peux pas vous prouver le contraire. Mais, pour sûr, je n'irai pas.

— Nous recourrons à la force.

— Recourez à la force ; mais vrai, ça ne se fait pas. »

Et il s'en retourna tranquillement à la mairie et de là chez lui, où il dîna aussi paisiblement que si les Allemands eussent été à deux cents lieues.

Le lendemain il était encore au lit, lorsqu'un gendarme vint lui dire de se préparer.

« Mon garçon, répondit-il en se dorlotant dans ses couvertures, c'est mon jour de migraine, et ces jours-là je reste au lit un peu plus tard. Tirez la porte tout doucement. »

Un sous-officier vint avec quatre hommes. « Levez-vous ! lui dit-il.

— Pas encore. »

Les soldats renversèrent son lit, et il se trouva en chemise en présence de l'officier. « Ça, dit-il, c'est de la brutalité. » Et il se mit en devoir de ramasser son lit. L'officier posa son pied sur le lit. M. Robillard s'assit sur une chaise.

« Habillez-vous ! dit le sous-officier.

— Je ne m'habillerai pas ! » reprit M. Robillard qui commençait à se fâcher.

L'autre eut un instant l'idée de le faire habiller de force par les soldats, mais il craignait que le ridicule de cette scène ne les mît en gaieté, et que cela ne portât un coup à la discipline. Il ouvrit la porte toute grande et dit : « En marche ! »

M. Robillard ne bougea pas.

« Faites-le donc marcher ! » dit le sous-officier aux soldats qui hésitaient.

Les soldats prirent M. Robillard par-dessous les bras et le poussèrent, en chemise et nu-pieds, par un froid de 20 degrés, jusqu'à la gare du chemin de fer. Il grelottait de tous ses membres, ses dents claquaient, mais il ne cédait pas. Les gens qui s'arrêtaient sur son passage ne songeaient guère à rire de cet étrange accoutrement ; mais ils lançaient des regards d'indignation et de haine à ses bourreaux.

Un domestique, en courant, lui apporta ses vêtements à la gare. Il était à demi mort de froid.

« Habillez-vous donc ! lui dit le sous-officier.

— Est-ce pour retourner chez moi ?

— Non !

— Je ne m'habillerai pas.

— Obstiné vieillard ! murmura le sous-officier à bout d'expédients. Mettez-le sur la machine. »

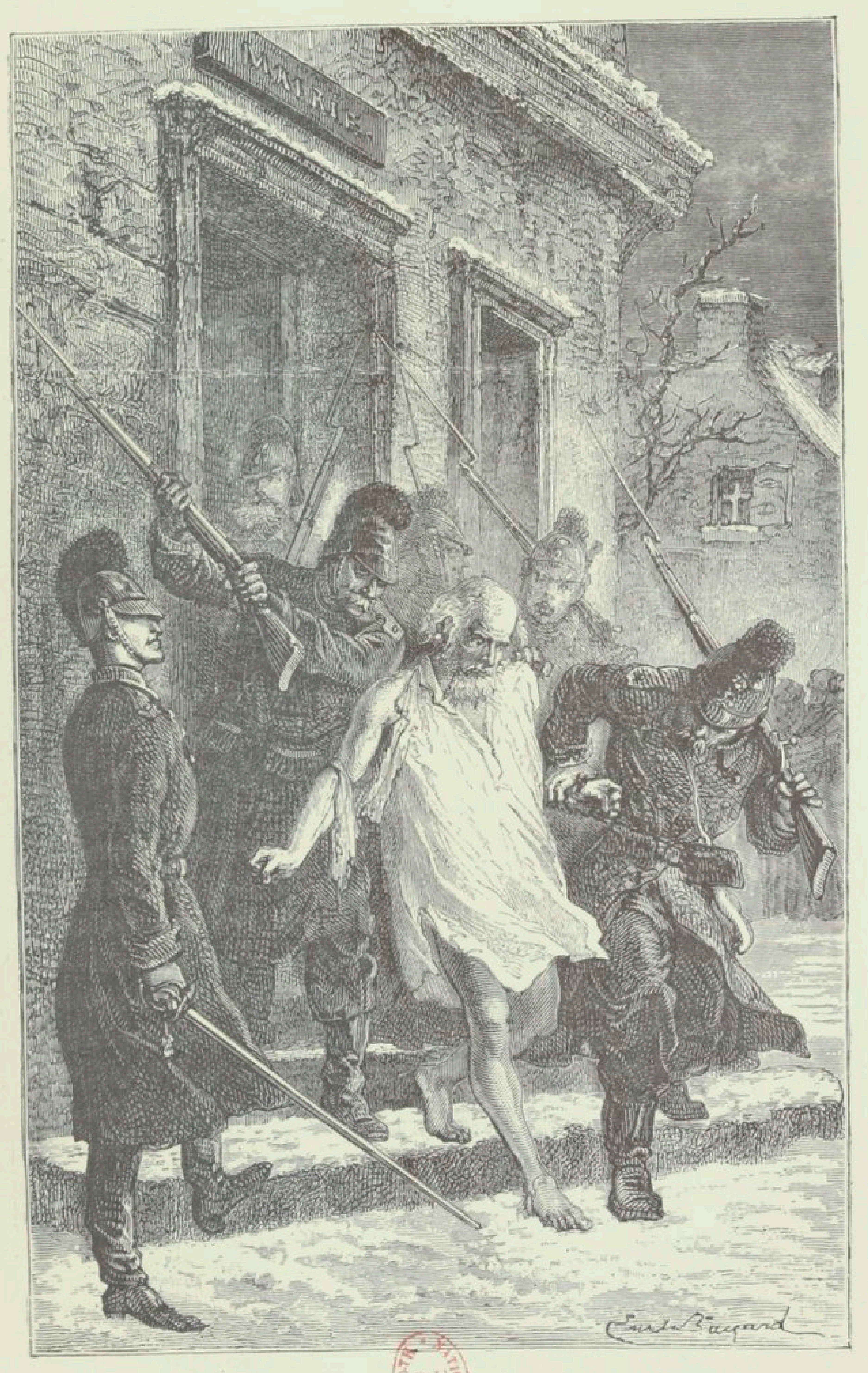
Le chauffeur se prit à ricaner en le voyant. Le mécanicien lui imposa silence. « De quoi ris-tu, imbécile? lui dit-il. Voilà un homme, au moins. Ni toi, ni moi ne serions capables d'en faire autant que lui. »

M. Robillard s'évanouit. Il fallut bien se résigner à le faire descendre de la plate-forme. On l'enveloppa de couvertures et on l'emporta chez lui. Il fut si affreusement malade qu'il en pensa mourir. Quand le médecin permit à ses amis de le voir : « Je tousse, c'est vrai, dit-il, et l'on tousserait à moins ; mais, tout de même, je n'ai pas fait le voyage. » On ne lui proposa plus jamais de remonter sur la machine.

La gloire du père Robillard fut fatale au repos du mari de la belle Hermance. Comme on racontait devant elle la conduite du maire de la Chènevotte : « Voilà donc un homme ! » s'écria-t-elle avec enthousiasme.

Cinq minutes après, elle n'y pensait plus. Mais l'homme indécis y pensait, lui. Il se figura que sa femme avait voulu lui donner une leçon, et il chercha ce qu'il pourrait bien faire, lui aussi, afin d'être regardé comme un homme, et il résolut de souffrir aussi pour la bonne cause. Après bien des hésitations, il finit par concevoir, dans sa tête menue, le dessein hardi de quitter Châtillon, de traverser les lignes ennemies, et d'aller s'engager dans le premier régiment qu'il rencontrerait. Il aurait pu, s'il l'eût voulu, sortir de Châtillon sans grande difficulté ; mais comme son dessein n'était pas un dessein ordinaire, il crut devoir prendre toutes les précautions que lui suggéra son imagination, pour empêcher les Prussiens d'arrêter un défenseur de la patrie. Il se déguisa donc en paysan. Il avait si peu l'air d'un paysan avec ses lunettes, ses mains blanches et sa mine fleurie qu'il fut arrêté aux avant-postes et retenu quelque temps. Il réussit à s'échapper, ce dont il ne fut pas médiocrement fier. A la première ville où il rencontra des soldats, il s'enquit de la demeure du colonel, et fit si bien qu'il réussit à s'engager pour la campagne.

Il se figurait aller tout droit à la caserne et commencer, dès le jour même, à apprendre l'exercice. Aussi fut-il fort désappointé quand on lui donna une feuille de route pour rejoindre le dépôt à Oran. C'est là seulement qu'il pourrait se faire habiller et qu'il apprendrait l'exer-

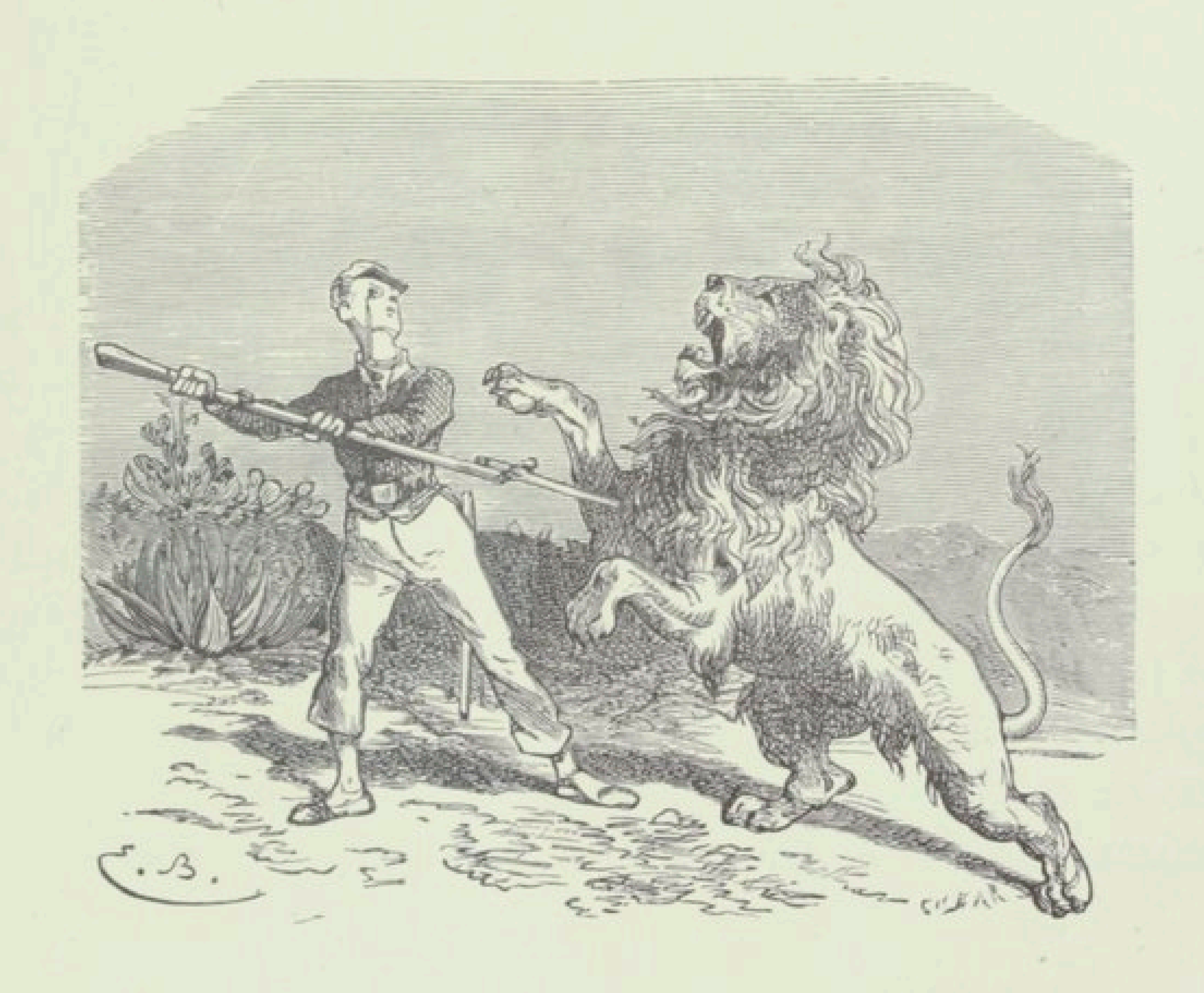


Ses dents claquaient, mais il ne cédait pas

cice. Il rentra à l'hôtel, se prit la tête dans les deux mains et se demanda s'il irait à Oran.

« Non, je n'irai pas! » se dit-il en frappant du pied avec indignation. Et aussitôt la crainte de passer pour déserteur le décida à partir.

Comme il était devenu replet, et qu'il avait un peu négligé les exercices du corps, il exécutait toujours les mouvements un temps trop tard; les conscrits mêmes s'amusaient de lui. Aussi voyait-il arriver avec terreur l'heure de l'exercice. Les courses au soleil le rendaient si misérable, qu'il se perdait dans les projets les plus insensés. Il songeait à s'enfuir et à se faire Arabe, ou à se coucher dans un fossé, à fermer les yeux et à se laisser mourir, ou à attaquer un lion et à se faire mettre en pièces par lui. Mais le métier d'Arabe a bien aussi ses petits inconvénients ; se coucher dans un fossé, c'est s'exposer à être dévoré vivant par les fourmis. Quant aux lions, ils étaient fort rares cette année, et l'on n'en voyait pas un seul dans les environs d'Oran. Peu à peu cependant, à force de bonne volonté et d'ardeur, il finit par savoir ce que doit savoir un soldat pour se battre, sauf le petit inconvénient d'arriver un temps trop tard. Il en avait pris d'ailleurs son parti et ses instructeurs aussi. Malheureusement, quand il fut capable d'entrer en ligne, la paix était signée. Il fut renvoyé dans ses foyers, objet de raillerie pour la belle Hermance. Afin de le punir des inquiétudes qu'il lui avait causées, elle affectait de croire qu'il ne s'était sauvé de Châtillon que pour faire un voyage d'agrément dans le Midi.





Sœur Agnès n'y était plus.

CHAPITRE XXXII

Nouvelles de Jean et de Marthe.

A peine arrivée à Vendôme, Mme Defert courut au couvent de Marthe. Sœur Agnès n'y était plus depuis longtemps : la Mère supérieure seule savait où elle était; et la Mère supérieure, par ordre du médecin, venait de partir pour le Midi. Les communications étant interrompues, on n'avait pas de ses nouvelles.

C'était un désappointement et un chagrin de plus. Mme Defert sentit que son courage l'abandonnait et que sa foi fléchissait. Avant d'aller à la Place remettre la lettre du capitaine Hermann, elle entra dans une église et, prosternée devant Dieu, elle lui fit l'offrande de toutes ses douleurs, et se releva pleine de force et de résignation. L'ami du capitaine Hermann fit tout ce qu'il put pour procurer à Mme Defert un guide et une voiture, et lui désigna deux ou trois villages où elle pourrait diriger ses recherches. Mais les villages étaient presque

abandonnés, les fermes l'étaient complétement. La pauvre mère regardait d'un œil désespéré la campagne immense. Dieu! que ces champs funestes gardaient bien leur secret! Chaque jour cependant elle se remettait à l'œuvre, et chaque jour elle rentrait à Vendôme, mourante de fatigue, sans avoir rien découvert qui pût la mettre sur la voie. Une fois, elle poussa ses recherches plus loin qu'à l'ordinaire sur des renseignements qu'elle avait reçus. A l'entrée d'un village, elle fut arrêtée par un accident trop facile à prévoir. Le malheureux cheval qui traînait sa carriole tomba d'épuisement, et il fut impossible de le relever : il mourut sur place.

Que faire? La plupart des maisons du village étaient fermées. Les quelques malheureux que la crainte de l'ennemi n'avait pu décider à quitter leur pauvre foyer ne répondaient qu'avec défiance et ne pouvaient d'ailleurs être d'aucun secours.

Enfin une pauvre vieille femme, touchée de l'air souffrant et triste de Mme Defert, la pria d'entrer se reposer. Quand elle connut le malheur de Mme Defert, et tout ce qu'elle avait bravé déjà de souffrances, de fatigues et de dangers pour arriver à son but :

« Hélas, ma pauvre mignonne, dit-elle avec une affectueuse familiarité, que je vous plains! Que je voudrais donc vous être bonne à quelque chose! La, la, ne pleurez pas comme cela, vous me fendez le cœur. Écoutez, ma belle chérie, tout est pillé par ici. Il ne me reste rien, pas même un lit à vous offrir. Mais vous trouverez au château de la Rochette quelqu'un pour vous recevoir. Les maîtres y sont restés, et si nous mangeons du pain, c'est bien à eux que nous le devons. On leur a tant pris qu'on a eu honte de ne leur rien laisser du tout. Avec le peu qui leur reste, ils empêchent le pauvre monde de mourir de faim. Allez-y, ma mignonne; en tous cas, on vous recevra avec les égards que vous méritez, et l'on vous donnera un bon conseil. Mais voilà la nuit bientôt, les journées sont si courtes! et pas un homme dans le village pour vous y conduire; quel malheur que mes vieilles jambes ne puissent plus me porter! Seigneur mon Dieu! faut-il avoir assez vécu pour voir toute cette pitié-là!

— Je n'ai pas peur, dit Mme Defert, indiquez-moi seulement le chemin.

— Allez jusqu'à l'autre bout du village, tournez à droite, à l'endroit où vous verrez de grandes caves creusées dans le tuf. Vous irez jusqu'à une allée de platanes, qui mène tout droit au château. C'est à à une demi-lieue tout au plus.

Mme Defert s'enveloppa de son manteau, car la neige commençait à tomber, et elle partit d'un pas rapide. L'homme qui l'avait amenée eut honte de la laisser aller seule; et abandonnant au milieu de la route la carriole et le cheval mort, il la rejoignit en courant.

La porte d'entrée du château de la Rochette était toute grande ouverte.

Pourquoi l'aurait-on fermée? L'ennemi avait pris tout ce qui était à sa convenance, et le marquis ne voulait pas que les malheureux qui cherchaient un gîte et du pain dans ce temps de misère vinssent se heurter contre une porte close. Mme Defert entra avec son compagnon, et alla sonner à la porte du perron. Un vieux domestique parut avec une lampe à la main. Il ne témoigna aucune surprise de voir venir une dame à pied par ce temps froid et neigeux, il avait vu depuis quatre mois des choses bien plus étranges. Il l'introduisit au salon et alla prévenir le marquis. Comme il était discret, il ne demanda pas à Mme Defert quel était l'objet de son voyage. Lorsqu'il fut bien décidé que la voyageuse passerait la nuit au château, le marquis fit prévenir sa femme, qui descendit aussitôt. Mme Defert, s'étant rapprochée de la table où était posée la lampe, la marquise put la regarder tout à son aise. Il lui semblait que la figure de Mme Defert ne lui était pas inconnue; enfin, après bien des hésitations, elle lui mit doucement la main sur le bras, et lui dit : « Vous êtes madame Defert! »

La voyageuse tressaillit de surprise et d'effroi, et regarda la marquise d'un air égaré.

« N'êtes-vous pas la mère du lieutenant Defert? reprit avec moins d'assurance la marquise, qui craignait de s'être trompée.

— Oui, madame! Et elle continuait à trembler de tout son corps.

— Madame, nous pouvons vous parler de votre fils. »

Mme Defert poussa un cri et se couvrit la figure de ses deux mains. « Dites-moi tout, murmura-t-elle d'une voix tremblante.

— Je vous dirai tout d'un mot : il est vivant. »

Alors Mme Defert lui saisit les deux mains et la regarda fixement. Puis les sanglots qui l'étouffaient éclatèrent, et elle pleura; mais quelles larmes, et quel céleste sourire sur ce doux visage qu'elle tournait du côté de ses hôtes!

« Je vous ai reconnue à la ressemblance, qui est frappante, dit la

marquise en lui caressant la main comme celle d'un enfant qu'on veut calmer.

— Prisonnier ? lui demanda Mme Defert aussitôt qu'elle put parler.

— Non, reprit la marquise. Il a été laissé pour mort. Quand on a mis en réquisition les gens de ce village pour enterrer les morts français, le marquis les a accompagnés et a emmené un médecin. Votre fils, quoique dangereusement blessé, respirait encore; on a pu le rappeler à la vie : il est sauvé maintenant.

— Il est ici? s'écria Mme Defert en se levant. Oh! laissez-moi l'embrasser.

— Oui, il est ici; mais calmez-vous, chère madame, il faudra qu'il soit préparé à vous voir. Il est encore très-faible, et la moindre émotion peut être dangereuse. »

Mme Defert consentit à se rasseoir.

Rassurée sur le compte de Jean, toutes ses inquiétudes se reportèrent sur Marthe.

« Et ma pauvre Marthe, qu'a-t-elle pu devenir au milieu de cette horrible guerre! »

Le marquis sortit, et revint, cinq minutes après, accompagné d'une jeune servante.

« Voilà, dit la marquise, une jeune personne qui pourra vous donner des nouvelles. « Rien qu'à sa démarche, et sans voir son visage qui était encore caché dans l'ombre, Mme Defert reconnut Marthe, qui se jeta dans ses bras et la couvrit de baisers.

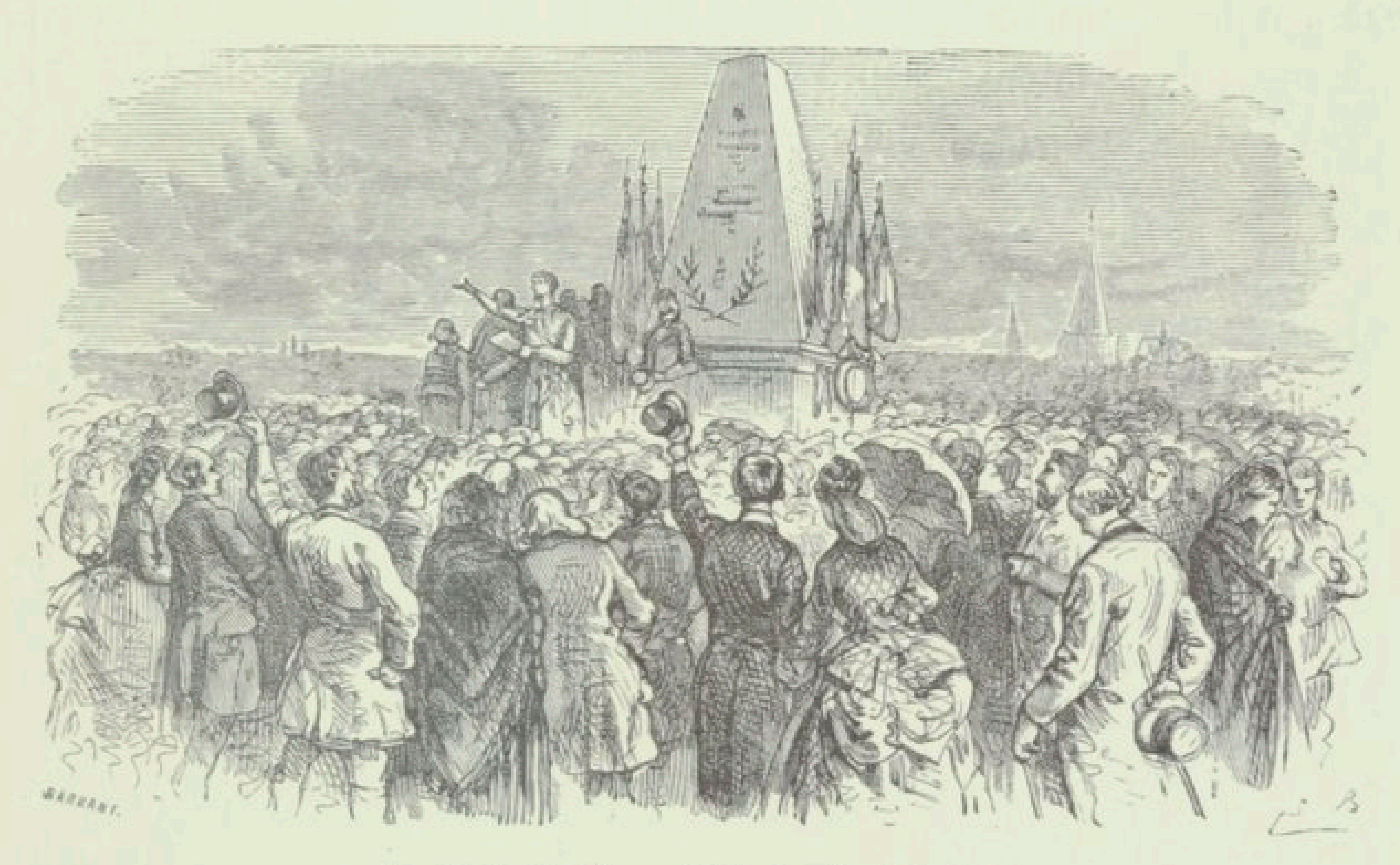
Les premiers mots de Jean, lorsqu'il avait pu parler, avaient été pour demander sœur Agnès qui devait se trouver à Vendôme. Le marquis avait obtenu de la supérieure qu'elle vînt soigner son frère. Pour ne pas attirer l'attention, elle avait pris le costume d'une servante. C'est elle qui depuis trois semaines soignait le pauvre lieutenant. Marthe avait écrit plusieurs fois à sa mère, mais ses lettres s'étaient perdues en chemin. « Mon malade dort, dit-elle à sa mère, il ne faut pas risquer de le réveiller, il a si grand besoin de sommeil! Il vaut mieux attendre à demain pour le voir. »

Le lendemain, la mère fut enfin admise à embrasser son enfant. Il était bien pâle et bien amaigri, mais qu'il était beau! et comme elle le trouva transfiguré par l'héroïsme et la souffrance! Il ne fallait pas songer à le transporter à Châtillon. D'ailleurs, tout le pays était en proie aux Allemands, qui l'auraient fait prisonnier. Comme il était

bien en sûreté dans la cachette où on l'avait mis, et qu'il restait confié aux soins de Marthe, Mme Defert, malgré son désir de rester près de lui, songea qu'on le pleurait encore à Châtillon; elle eut hâte de partir pour porter aux siens la bonne nouvelle.







La ville tout entière assistait à cette cérémonie.

CHAPITRE XXXIII

Un dernier mot sur les braves gens.

La paix signée, le flot de l'invasion se retira. Châtillon commença à recevoir des nouvelles, et un à un rentrèrent et ceux qui avaient fui le danger et ceux qui étaient partis pour faire leur devoir. Des deux côtés il y eut des vides. Il y eut des gens qui, honteux d'avoir cédé à la peur, n'osèrent plus affronter les regards de leurs concitoyens. On ne revit plus la famille Ardant, dont le castel fut mis en vente par les soins du notaire. Le jeune Ardant resta en Angleterre pour y étudier à fond la langue et les institutions de nos voisins. Bailleul voyagea dans le Midi pour les affaires de son oncle. Le cercle de la Jeune France



perdit ainsi plusieurs de ses membres les plus brillants. Parmi ceux qui revinrent, les uns rentrèrent la tête basse, et ne reprirent que peu

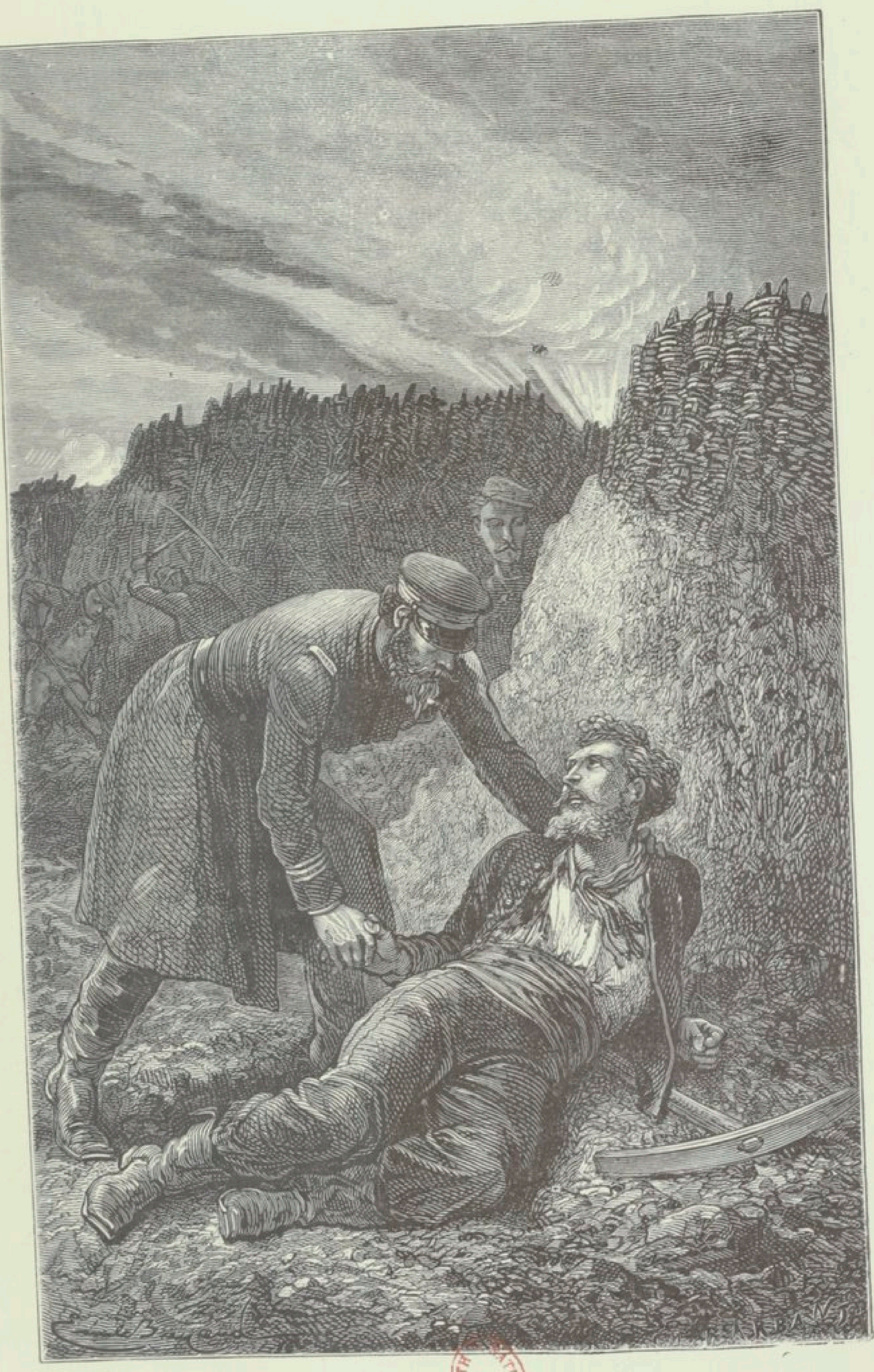
à peu leur assurance, les autres avaient la tête haute et le regard assuré; ils parlaient de leurs souffrances, sans préciser quelles étaient ces souffrances, et prenaient partout un ton agressif, pour éviter d'être attaqués.

D'autres, au contraire, avaient payé de leur vie l'honneur de faire leur devoir et de défendre leur pays. La ville fut très-fière de ceux-là, et leur éleva un monument où leurs noms furent inscrits. Le maire de Châtillon n'était pas ce qu'on appelle un homme éloquent, il s'en fallait même de beaucoup; mais c'était un homme de cœur; lui aussi il avait fait son devoir, et plûs d'une fois il avait risqué sa liberté et sa vie pour résister aux exigences injustes d'un vainqueur rapace. Il prit la parole, le jour où fut consacré le monument, et trouva dans son cœur des accents dignes de ceux dont on honorait la mémoire. La ville tout entière assistait à cette cérémonie, et tous ceux qui entendirent ses simples et touchantes paroles sentirent leur cœur se gonfler d'une généreuse émotion, quand il parla du sacrifice de ces braves enfants qui s'étaient donnés tout entiers pour racheter le pays. En leur nom, et au nom de ceux qui survivaient, il déclara que la patrie n'est pas morte, que le nom de patrie n'est pas un vain mot, qu'un pays qui produit de tels enfants n'est pas un pays dégénéré. « C'était, disait-il en finissant, un pays endormi, mais qui a eu un terrible réveil. Il est debout maintenant, purifié par le malheur, et fermement résolu à refaire son avenir! »



Lorsque, en parlant des morts, le digne homme rendit hommage à ceux qui avaient survécu, tous les regards se tournèrent vers Jean et vers sa mère, qui lui donnait le bras, Jean devint encore plus pâle d'émotion, et s'appuya plus fort sur le bras de sa mère, qui pleurait de joie et d'orgueil. A ce moment-là, chacun sentit son cœur tressaillir en lui, et reconnut la vérité de cette parole : « Non, la France n'est pas morte! » Parmi tous ces cœurs, il en est peut-être de légers, chez lesquels l'enthousiasme avec le temps fera place au doute et à l'indifférence, mais il en est d'autres qui furent touchés à fond, et marqués pour le sacrifice à venir.

L'esprit des ouvriers est bien changé à Châtillon. Ce n'est pas que les apôtres de l'espèce de Philoxène les eussent négligés, même pendant l'invasion. Venus on ne sait d'où, ni par où, ni comment, ces



Thorillon avait été mortellement blessé.

gens-là à chaque instant traversaient sans encombre les lignes des Prussiens, et venaient prêcher aux quelques ouvriers qui restaient ce qu'ils appelaient la doctrine nouvelle. Mais comme il était défendu de se réunir en grand nombre, et que l'éloquence de ces messieurs avait besoin sans doute d'un nombreux auditoire et d'une tribune, ils faisaient peu de progrès. Les vieux ouvriers, les seuls qui fussent restés, secouaient la tête d'un air de doute, et répondaient qu'en tous cas ce n'était guère le moment de parler de ces choses-là. Et ils conseillaient aux réformateurs d'aller prendre un fusil en attendant.

Cependant la secte des Philoxéniens ne se décourageait pas; la paix était à peine signée qu'ils étaient à l'œuvre et organisaient des réunions. Ils réussirent à provoquer une certaine agitation, et l'on décida qu'il y aurait un grand meeting. L'orateur qui se présenta à la tribune était aussi effronté et aussi bavard qu'un sophiste peut l'être, mais il ne savait pas bien son métier et il eut la main malheureuse dans le choix de ses exemples. Tant qu'il resta dans les nuages de ses théories générales, il ennuya son monde, qui se contenta de bâiller; mais lorsque, par une prosopopée hardie, il cita à la barre de son propre tribunal les riches fabricants de Châtillon, et qu'il parla avec une amère ironie de la race dynastique des Defert, en appuyant bien fort sur le mot *dynastique*, il y eut des huées. Un ouvrier monta à la tribune, et répondit à la barbe de l'orateur que tous les Defert avaient fait leur devoir, à un moment où lui ne faisait peut-être pas le sien. De toutes parts on applaudit, et l'on conseilla au premier orateur de prendre le chemin de la porte.

Mais cet homme était effronté, et prétendait parler malgré l'assistance. Alors un contre-maître, qui avait fait le voyage d'Amérique, monta à la tribune et proposa à l'orateur de s'en aller gentiment, s'il ne voulait être traité comme on traite en Amérique les gentlemen de son espèce. « On pourra, dit-il, si vous y tenez absolument, vous enduire de goudron et vous rouler dans la plume. » Cette proposition souleva une tempête de rires. L'assemblée cria qu'elle prenait l'amendement en considération, et l'orateur effronté disparut. On eut de ses nouvelles par un journal de sa secte qui dénonça, dans un article furibond, les ouvriers de Châtillon comme « traîtres à la grande cause ».

Pendant l'armistice, on avait reçu des nouvelles de M. Nay, qui

avait été interné en Suisse. Il se contentait de dire qu'il avait fait de son mieux, et qu'il se portait bien. Les rapports qui furent publiés plus tard apprirent à Marguerite qu'elle pouvait être fière de son mari aussi bien que de son frère.

Le sapeur Thorillon avait été mortellement blessé dans une tranchée.

M. Nay parlait de lui avec une véritable tendresse. Au moment de mourir, il avait demandé à son capitaine la faveur d'être enterré « là-bas », afin de reposer auprès de « la famille ».

M. Nay, rentré en France, s'était mis à la recherche de son corps, et remplissait toutes les formalités nécessaires pour accomplir son dernier vœu ; c'est ce qui retardait son retour. On eut encore de ses nouvelles par deux jeunes magistrats de Châtillon, qui avaient fait la campagne en volontaires, et que l'on vit arriver le sac sur le dos, et « tout prêts à recommencer ».

Les *lézards* de M. Aubry s'étaient généralement bien montrés. « Je n'ai pas besoin, dit le bonhomme, de lire les journaux pour savoir ce que chacun d'eux a fait. Ceux de mes lézards qui « sont restés au soleil » (il entendait par là ceux qui n'avaient pas fui) trottent jusqu'ici, et viennent me serrer la main ; ceux qui ont couru se cacher dans des trous n'oseraient jamais montrer leur nez ici. Ils savent bien que, plutôt que de leur tendre la main, je leur jetterais ma montre à la tête. — C'est-à-dire que je la jetterais si je l'avais encore ! »

Cette réticence n'est qu'une transition adroite pour raconter l'aventure de sa montre qui disparut un beau matin, en compagnie de quelques braves gens de la landwehr, auxquels, bien malgré lui, il avait accordé l'hospitalité. « Celui qui l'a emportée, dit-il, avec une malicieuse bonhomie, peut se flatter d'avoir là une fière montre. Peut-être, ajouta-t-il, comme pour excuser son voleur, l'a-t-il prise pour une pendule ! »

Les Loret ont perdu le numéro 2, celui qui travaillait chez M. Defert. Ils n'assomment pas les gens de leurs plaintes, mais entre eux ils parlent souvent de lui. Le père l'offre en exemple à tous les autres. Le chagrin a un peu changé l'humeur de Mme Loret. Si quelque maladroit veut la consoler par des paroles banales de la perte de ce brave garçon, elle renfonce ses larmes et répond brusquement : « Il n'a fait que son devoir, si tout le monde en avait fait autant.... » elle n'achève jamais cette partie de sa phrase, et se contente de hocher

la tête. Si quelque autre maladroit vient lui dire que c'est une grande consolation pour elle, ayant perdu un enfant, d'avoir encore à aimer une nombreuse famille, elle répond sèchement : « Quand on aurait quinze enfants, on aime chacun d'eux comme s'il était unique. D'ailleurs on préfère toujours celui qu'on a perdu !

— Laissez-la ! laissez-la ! dit doucement le bonhomme Loret, elle sait bien ce qu'elle dit, et elle sait bien ce qu'elle a perdu. Pauvre femme ! »

A côté des noms de Loret et de Thorillon, on a inscrit sur la plaque de marbre celui de l'abbé Plâtre. Aumônier d'un des régiments qui ont donné à Gravelotte, il a été tué sur le champ de bataille, au moment où il soignait les blessés et consolait les mourants.

Robillard, enfermé dans Paris pendant le siége, n'a pas pu revenir à l'armistice ; il avait encore beaucoup à faire auprès de ses malades et de ses blessés. Il annonce à Jean, par un billet laconique, qu'il viendra le plus tôt possible avec un échantillon du pain des derniers jours du siége, qu'il a fait mettre sous verre comme souvenir, et toute une collection d'histoires. La Commune lui ferme encore les portes pour de longs mois, et lui donne un surcroît de besogne. Il arrive enfin.

« Nous sommes des hommes maintenant, dit-il à son camarade. Cela ne fait rien, embrassons-nous tout de même. Ah çà, mon lieutenant, j'ai entendu parler de vous ! quel gaillard tu fais ! » Et dans son enthousiasme, il embrasse Jean, et il embrasse l'oncle Jean, et M. Defert aussi, et Mme Defert aussi ; et il aurait embrassé Marguerite aussi ; mais Marguerite est partie avec son mari qui s'est remis tranquillement à construire des ponts tournants. Par manière de compensation, il embrasse M. Sombrette, dont le chapeau escarpé et le pantalon noisette se sont si bien conduits pendant l'invasion. On cause longuement ; on s'attendrit, on s'exalte, et l'on s'égaye aussi, surtout lorsque Robillard raconte la mésaventure de M. le baron Jacquin. Ce prudent personnage, au premier bruit de guerre, était parti pour la Belgique, laissant à Cob des instructions pour conduire ses chevaux en province. Lorsque Cob voulut partir, il trouva les portes fermées. « Et l'on a mangé toute l'écurie de M. le baron. Et moi, j'ai mangé du filet de *Rat-Musqué*, et *Rat-Musqué*, quoique un peu maigre, était excellent à la sauce chevreuil ! Et Cob, de désespoir, s'est engagé dans la légion des Amis de la France ; mais il s'est

acoquiné à la cuisine, et il est devenu si gras, même avec cette exécrable nourriture du siége, qu'il faudra le faire fondre au bain-marie avant qu'il puisse exercer de nouveau sa profession de jockey... Et mon père, ajouta-t-il en changeant de ton, qu'est-ce que vous dites de mon père? N'est-ce pas un homme de Plutarque? Vaurien que je suis! dire que j'ai été sur le point de ne pas faire ma médecine, et de lui causer ce chagrin! Je me battrais volontiers pour tous les mauvais tours que je lui ai joués étant gamin. Pas plus tard que pendant le siége je lui en voulais encore. Vous comprenez, avoir du sang dans les veines, entendre le canon et la fusillade, et rester dans une ambulance avec un brassard! Dieu merci, il y en avait assez de brassards ; tout le monde voulait en avoir. Aussi, de temps en temps, j'ai quitté le mien et je suis allé voir ce qui se passait dehors, et prendre l'air un peu.

— Avec un fusil, naturellement, dit Jean qui ne put s'empêcher de sourire.

— Oh! sans cela, ce n'était pas la peine.

— Et un tireur comme toi a dû...

— Je ne dis pas non, reprit Robillard avec une modestie comique, mais comme ce n'est pas mon métier, je ne m'en suis pas vanté. Mais nous ne disons rien de la tante Edmée. Sais-tu qu'elle a frappé les Prussiens d'admiration en fumant sa pipe avec la gravité d'un sénateur romain (les sénateurs romains fumaient-ils la pipe? Non, et pour cause. Cela ne fait rien). Ils ont éprouvé pour elle un tel respect qu'ils se sont contentés d'emporter tout ce qui était emportable. Sais-tu ce qu'elle dit à cela, la tante Edmée? Elle dit que cela lui est bien égal, vu qu'ils n'ont pu lui emporter ni sa terre ni son courage. Elle affirme qu'avant deux ans il n'y paraîtra plus. Voilà mes histoires, dit Robillard, et j'en retrouverai bien d'autres. Et Schirmer? »

Ce fut M. Sombrette qui se chargea de répondre.

« Il aimait trop les pieds de cochon (qu'il appelait obstinément les jambes des cochons), c'est ce qui l'a tué. Ce jeune homme de haute espérance est mort d'indigestion le jour même où il venait d'être promu officier.

— Vous avez bien sûr fait une pièce là-dessus, dit en riant Robillard.

— Oh! mon Dieu, oui. C'est la 103e du recueil, elle est intitulée : *Vanité des vanités.*

— Il faut nous la dire, voulez-vous?

— Je veux bien! » Quand il eut fini de réciter la pièce au milieu des rires de l'auditoire, Robillard lui dit : « Combien en avez-vous fait en tout?

— Cent vingt-neuf.

— Quelle chance! vous nous les direz toutes. A propos, vous ne faisiez pas de vers avant les derniers événements.

— Jamais, dit M. Sombrette en rougissant. Mais vous savez : *facit indignatio versum* [1].

— Dites-nous-en d'autres.

— Volontiers; mais je ne sais que ma partie; chacune de mes sœurs sait la sienne, nous avons divisé la besogne. » Et se laissant entraîner par le plaisir qu'éprouve tout auteur à se sentir goûté et applaudi, il déclame d'abord : *Les souliers d'enfant;* histoire d'un soldat qui avait volé de petits souliers blancs pour son enfant, et qui huit jours après apprenait par une lettre la mort de son petit garçon. Il avait vu là une punition du ciel et était devenu complétement fou.

« Mais, c'est fantastique! s'écria Robillard.

— Fantastique et vrai, reprit gravement M. Sombrette. Voici maintenant *l'Anatomie d'un tornister*. Vous savez que c'est le nom qu'ils donnent à leur sac. Il y avait de tout dans ce *tornister*, jusqu'à de la verroterie, jusqu'à un faux chignon.

— Encore! » dit Robillard, comme les enfants à qui on raconte des histoires. Et l'on applaudit à la file : *le Polonais, ou ne faites pas comme nous*, *le Fourgon de déménagements*, *la Réquisition*, *l'Age d'or*, *Cinq bouteilles pour un*, *la Pendule*. Quand M. Sombrette demanda grâce, Robillard consentit à le laisser respirer, à condition qu'il lui permettrait de l'aller voir et de mettre sa mémoire et celle de ses sœurs à contribution.

« D'abord c'est amusant, dit-il, et puis il est bon de se mettre tout cela dans l'esprit, et d'apprendre à bien connaître son monde! »

Mme Hermance est triste. Les bonnes gens qui la voient se disent : « Tiens! tiens! voilà une femme qui a plus de cœur qu'on ne l'aurait cru : elle s'afflige des désastres du pays. » Il y a bien quelque chose de vrai dans cette réflexion; mais la tristesse de Mme Hermance a une autre cause. Entre intimes, il lui arrive quelquefois de dire avec un

1. L'indignation fait les poëtes.

soupir : « Voilà en vérité une guerre qui est bien mal tombée. Châtillon commençait à devenir une ville très-gaie et très-habitable, maintenant c'est comme un tombeau. Presque tous nos danseurs ont quitté le pays ou ont été tués. De ceux qui restent ici, qui saurait conduire correctement un cotillon? Ils semblent préoccupés de tout autre chose. D'ailleurs, on n'oserait même pas parler de réunions lorsqu'il y a tant de familles en deuil. N'importe, c'est bien triste. Le champ de courses est défoncé, les tribunes ont été brûlées pour faire la soupe aux uhlans. Quelle triste année ! »

Au contraire, le monsieur indécis relève la tête; son métier de mari d'une femme à la mode est devenu une véritable sinécure. Il est bien un peu confus d'avoir hésité à prendre un fusil, de l'avoir pris trop tard, et de n'avoir pas eu occasion de s'en servir. Il s'en venge en souscrivant avec une générosité princière à toutes les œuvres de charité que les désastres de la guerre ont rendues nécessaires.

Le vieux juge n'a pas perdu son temps. Pendant toute l'invasion il a recueilli des notes précieuses sur les envahisseurs. Depuis la signature de la paix, ses notes se complètent, c'est à qui lui fournira des renseignements. Il s'est fait dicter par M. Sombrette et par ses quatre sœurs les cent vingt-neuf pièces de vers techniques qu'il veut publier comme pièces authentiques. De temps à autre, il se frotte les mains, et l'oncle Jean, qui prend le plus grand intérêt à son travail, lui dit parfois : « Alors, ça va bien?

— Très-bien ; j'instruis le procès, et avant qu'il soit longtemps, je poserai mes conclusions.

— Moi, dit le brave capitaine, je n'entends rien à tout cela, et je crois bien que le peu de cervelle que j'avais est complétement brouillé. J'aimerais assez, si ma demande n'était pas indiscrète, savoir ce que vous pensez de tout cela ?

— Je pense que si nous avions eu beaucoup de jeunes gens comme votre neveu, et beaucoup de mères comme Mme Defert, et beaucoup d'hommes comme notre maire et comme M. Robillard, nous aurions pu nous tirer d'affaire à un contre cinq.

— Ce n'est pas douteux, mais ce qui est fait est fait.

— Oui, mais l'exemple a été donné ; mais nous nous connaissons nous-mêmes, et nous connaissons nos ennemis. Nous savons ce que nous valons, et nous savons ce qu'ils valent ; et pour ma part, moi qui les ai vus de près, je ne trouve pas que ce soient des demi-dieux.

Quant à nous, nous nous calomnions à plaisir. C'est une habitude à perdre, et j'espère bien que nous la perdrons.

— Il ne faut donc pas croire certains journaux qui s'en vont répétant que c'est la ruine de la France.

— La ruine de la France! non. C'est une terrible leçon que nous méritions peut-être. Dans tous les cas, c'est notre affaire d'en profiter. »



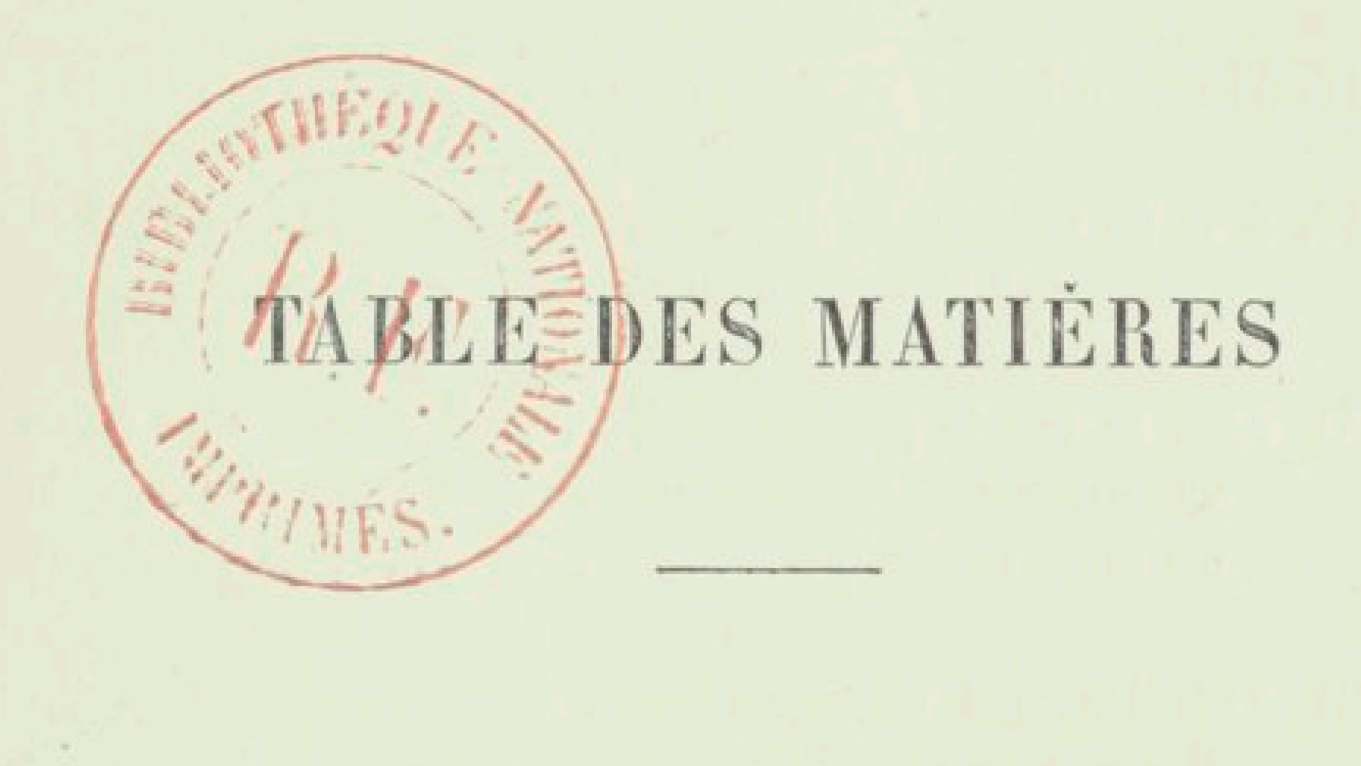


TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Et très-richement illustré par les plus célèbres artistes



PROSPECTUS

Ce nouveau recueil hebdomadaire est spécialement destiné aux jeunes gens et aux jeunes filles de dix à quinze ans.

Il forme, chaque semaine, une magnifique livraison de seize pages imprimées sur deux colonnes, contenant environ 1200 lignes de texte et de belles gravures d'après nos meilleurs artistes. La première partie est consacrée aux œuvres d'imagination, l'autre à ces mille notions de science, d'art, d'industrie, qu'il est si utile de présenter à la jeunesse.

Dans tous les temps et dans tous les pays, les enfants et les jeunes gens ont montré un goût irrésistible pour les contes, les histoires, les nouvelles, en un mot, les fictions de toute nature. Il faut tenir compte de cette disposition naturelle et ne pas oublier qu'un des moyens les plus puissants de faire accepter à l'enfance une leçon utile est de la mêler à une fable intéressante. Le patriotisme, les bienfaits du travail, la persévérance dans un noble dessein, le respect de la discipline, l'amour de Dieu, de la famille et de nos semblables, inspireront les récits offerts aux jeunes lecteurs. Ils n'y trouveront que de bons exemples ; et, après avoir vécu dans un milieu peut-être meilleur que ne le comporte la nature humaine, ils retiendront au moins pour eux-mêmes quelques-unes des vertus des petits héros qu'ils auront aimés.

Cette première partie comprend aussi les voyages et les récits d'aventures imaginaires, présentant dans une fable émouvante la description la plus exacte des lieux qui en sont le théâtre.

La description des grands phénomènes de la nature, la vulgarisation des merveilles de la science et de l'industrie, des récits historiques et géographiques, des voyages, des variétés littéraires, des causeries sur les arts, des conseils pratiques sur les lectures, sur les jeux, sur la manière de vivre et de se conduire, telles sont les matières qui remplissent la deuxième partie du recueil.

Éviter jusqu'à l'apparence de l'aridité, rendre attrayants tous ces sujets, même les plus sérieux, en les consacrant presque toujours aux événements contemporains, tel est le but que se propose le *Journal de la Jeunesse*. Ce sont bien des leçons, à vrai dire, mais sous la forme et avec l'à-propos de l'*actualité*. Il n'entend pas faire un cours d'histoire, de physique, de mécanique ou de chimie *ex professo;* mais qu'il se produise dans l'une de ces sciences un de ces faits qui ont un si grand retentissement, une victoire nouvelle de l'homme sur les éléments, un prodige du travail humain, — le percement des Alpes, par exemple, — c'est le moment qu'il choisit pour en entretenir ses jeunes lecteurs.

Il traite de même tous les sujets, géographie, grandes découvertes industrielles, histoire ou littérature, beaux-arts ou sciences naturelles : si sérieux que soit au fond l'enseignement, il sera le bienvenu, parce qu'il répondra à la curiosité du moment, parce qu'il viendra donner une explication désirée.

Le *Journal de la Jeunesse* doit avoir pour les enfants l'à-propos qu'ont pour nous-mêmes nos journaux et nos revues. Pourquoi les lisons-nous avec plus d'empressement que les livres de notre bibliothèque? La raison en est simple : ces publications du jour stimulent constamment notre attention en nous entretenant des hommes et des choses qui à cette heure même préoccupent nos contemporains; elles nous ont participer à la vie générale de notre temps et de notre pays.

Tel est le genre d'attrait que veut offrir ce nouveau recueil, tout en écartant absolument des questions qui par leur nature échappent à l'enfance, et les débats qui n'appartiennent qu'aux hommes faits. Les enfants prennent au sérieux ce dont on parle autour d'eux. Ils aimeront sans nul doute à recevoir, eux aussi, leur journal, un vrai journal qui sera comme la suite naturelle des conversations de la famille, en y ajoutant des détails et des explications que leurs parents n'ont pas toujours le temps de leur donner.

Est-il nécessaire de dire, en terminant, l'esprit qui préside à l'exécution de ce programme, au choix des sujets, à la rédaction des articles? Les éditeurs ont voulu faire non-seulement une publication qui instruise et qui amuse, mais ils ont tenu surtout a faire une œuvre d'éducation. Il ne suffit pas que tout y soit sévèrement et scrupuleusement choisi, exempt de reproche et de danger. Leur préoccupation constante sera que cette revue puisse avoir une bonne et saine influence morale, et que de toutes ses pages il s'exhale comme un parfum d'honnêteté. Le *Journal de la Jeunesse* espère être pour les familles et pour les maîtres un auxiliaire efficace dans la tâche lourde et difficile qui leur est confiée.

Les deux premiers semestres du *Journal de la Jeunesse* forment deux magnifiques volumes in-8°, richement illustrés par les plus célèbres artistes.

Ces volumes sont les livres les plus attrayants et les plus instructifs que l'on

puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Il suffira de jeter un coup d'œil sur le rapide énoncé des principaux articles qui les composent pour se convaincre que le *Journal de la Jeunesse* a fidèlement observé le programme qu'il s'était proposé.

MATIÈRES CONTENUES DANS LES PREMIERS VOLUMES DU

JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVELLES, CONTES, RÉCITS. — Les braves gens, Augusta Kopf, la petite Marie, la Ferme des Quatre-Chênes, Panade, l'Aventure de l'intrépide H. S. Sparker, par J. Girardin; Une sœur, par Mme de Witt; Souvenirs à propos d'un blanc de poulet, par Mlle Zénaïde Fleuriot; Gertrude, par la comtesse de Sannois; la Récompense partagée, le Marchand de Venise, le Sultan et les Fauvettes, le Chasseur indien, par Ét. Leroux; le Chien de Newton, l'Énigme du sphinx, une Réhabilitation, une Mouche qui vole, la Légende de saint Médard, par Mlle Marie Maréchal; les Hirondelles de mon oncle, par Eug. Muller; le Tailleur de pierres, Tamerlan et la fourmi, le Cadi du Caire, par P. Vincent; le Poisson d'avril, le Parapluie omnibus, par J. Levoisin; le Violoneux de la Sapinière, par Mme Colomb; le Calife et le poëte, par Adolphe Breulier, etc.

CAUSERIES. — Le Jury, Incendies et pompiers, le Mariage de l'empereur de la Chine, une Croisade d'enfants, Copernic, la Monnaie, Bonjour, les Jeux floraux, l'Hôtel de Ville, les Écoliers soldats, la Jambe de bois, par l'oncle Anselme; le Parapluie, le Jeu d'échecs, par P. Vincent; le Bal costumé, par J. Levoisin; le Panorama des Champs-Élysées, une Chasse aux crocodiles en Cochinchine, par Claparot; l'Hôtel des Invalides, par Louis Rousselet, etc.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES, AVENTURES. — Dans l'extrême Far-West, par Johnson; Livingstone, par R. Cortambert; les Bûcherons de la Partnach, la Marine française et les pirates chinois, Éruption du Mauna Loa, Henry Stanley, les Mines de diamants du Cap, les Sources du Nil, Sir S. Baker, le Turkestan, par Louis Rousselet; les Naufragés du détroit de Magellan, le Sahara algérien, un Nouveau Robinson Crusoé, les Modocs, les Indes hollandaises, par Ét. Leroux; les Premiers explorateurs des régions arctiques, l'Expédition du capitaine Hall au pôle nord, l'Équipage du *Polaris*, les Naufragés au Spitzberg, le royaume de Dahomey, par Lucien d'Elne; la Grotte d'Adelsberg, par Louis Énault, etc.

HISTOIRE NATURELLE, ZOOLOGIE, BOTANIQUE. — Le Cormoran, le Pélican, l'Amour maternel chez les oiseaux, par E. Menault; l'Hippopotame du Jardin zoologique, le Hamster, l'Autruche, le Bouquetin du Tyrol, les Invasions de sauterelles en Algérie, la Taupe, la Pêche du hareng, le Départ des hirondelles, par Th. Lally; des Poissons dans une lettre, un Perroquet centenaire, le Cresson, le Mégathérium, par H. Norval; le Jardinage de la jeunesse, par L. Châtenay; les Oiseaux gigantesques, par Marcel Devic; la Mer chez soi, la Draine et le Pinson, par H. de la Blanchère; le Phylloxera par Albert Lévy, etc.

ASTRONOMIE. — Une pluie d'étoiles, la Terre rencontrée par une Comète, la Planète Vénus, l'Éclipse du 26 mai, par A. Guillemin.

INVENTIONS, DÉCOUVERTES. — Les bateaux à vapeur de la Manche, par A. Guillemin; les Dépêches microscopiques et les Pigeons voyageurs, impressions de voyage en ballon, le Professeur Charles, par G. Tissandier; la Bouée de l'Espérance, par Ét. Leroux; un Nouvel appareil de sauvetage, le Pyrophone, par A. Lévy; un Fanal inextinguible, une Mine de gaz d'éclairage, les Omnibus, par P. Vincent; les Navires cuirassés, par Léon Renard; le chemin de fer du Rigi, le Scaphandre, par H. Norval, etc.

CAUSERIES INDUSTRIELLES. — La Laine, le Coton, Thomas Highs ou le métier à filer le chanvre, par Eug. Muller; Comment on obtient la glace dans l'Inde, par Louis Rousselet; les Huiles de pétrole, par G. Tissandier; Comment se fait une aiguille, les Vendanges, par P. Vincent.

ACTUALITÉS, CONTEMPORAINS, VARIÉTÉS. — Les Inondations, par A. Guillemin; l'Incendie de Boston, par R. Cortambert; le Naufrage du *Northfleet*, la Famille Durand à l'Exposition de Vienne, par

Eug. Muller; Découvertes au Forum romain, par Fr. Wey; les Cyclones, par G. Tissandier; l'Exposition de Vienne, les Bohémiens, une Réception à Péking, par L. Rousselet; le Naufrage de l'*Atlantic*, le Tremblement de terre de San-Salvador, Horace Greeley, le Voyage du Chah de Perse, par P. Vincent; l'Ouverture de la chasse, l'Exposition des races canines, par Th. Lally; les Funérailles d'un roi indien, l'Origine des journaux, Latour d'Auvergne, Kaméhaméha, par Ét. Leroux; l'Arc, par H. de la Blanchère; Paganini, Nélaton et Coste, par H. Norval, etc.



CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE paraît le samedi de chaque semaine à partir du 7 décembre 1872. Chaque numéro, imprimé sur deux colonnes par M. MARTINET, contient 16 pages de texte et de gravures et est protégé par une couverture. — Le prix du numéro est de 40 centimes.

Chaque année de la publication forme deux beaux volumes in-8 richement illustrés. Prix de chaque vol. broché : 10 fr.; cartonné en percaline rouge, tranches dorées, 13 fr.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

UN AN (2 volumes).................. 20 FRANCS.
SIX MOIS (1 volume)................. 10 —

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois, du 1er décembre et du 1er juin.

ON S'ABONNE A PARIS

A la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03971854 0